



Patrick Collignon

# SEXOD



Ce que vous désirez  
vous possède déjà.

  
**Patchenco**  
EDITIONS

**SexOD**

**Patrick Collignon**

**SexOD**

Couverture : François Momplay  
Conseil littéraire : Carine Dalcq

Patchenco Éditions  
Chaussée de Louvain 557/002  
1380 Ohain  
Belgique

ISBN – 9782960334470  
Dépôt légal : Mai 2026

© Patchenco Éditions, 2026, tous droits réservés

La paume de son amant descendit entre ses seins puis suivit l'ar-rondi du globe gauche en prenant bien soin de ne pas le toucher, juste le frôler.

Le désir qui lui brûlait la peau s'aiguïsa.

*Fssh...*

Sa mémoire voulait à tout prix graver chaque détail de ce moment ; son épiderme, chaque caresse de chaque doigt. Des centaines d'avions miniatures avaient déposé sur son corps la signature de leur passage, entrelacs de traînées de condensation dans un ciel de printemps. Elle les ressentait toutes, piquantes, puis expansives, puis vaporeuses. La rémanence des plus anciennes était ravivée par le jeu digital de Sven. Il revenait dans chaque trace, facétieux, méthodique. S'amusait de ses réactions. De sa chair de poule. Des ondes de chaleur qui la parcouraient. L'index descendit et alla se perdre entre ses cuisses sans rien toucher, juste effleurer.

*Fssh...*

Allongé sur le côté, il jouïssait du spectacle de son regard un peu absent. Il prenait un malin plaisir à réveiller chaque recoin de son être et systématiquement s'arrêtait à quelques distances des points les plus sensibles. À quelques millimètres de ses lèvres. Ou pas... Ou plutôt si... Il jouait avec ses nerfs. Attrapant sa nuque pour la ramener tout entière vers lui, il caressa au passage son sein de toute la longueur de son avant-bras ferme, à peine duveteux. Elle se cambra et s'entendit gémir. Le désir la submergeait pour la première fois depuis... elle ne savait même plus. Longtemps. Trop longtemps...

Sa main saisit le sexe de Sven à travers l'étoffe de son boxer, histoire de vérifier qu'elle lui faisait autant d'effet que lui. Une vingtaine de centimètres durs et droits en témoignaient. Tant mieux. Elle avait passé l'âge qu'on se joue d'elle. Rassurée, sa main remonta le long des fesses musclées, effleura le dos large et solidement charpenté, se reposa sur des épaules de nageur olympique, ce qu'il était peut-être. Elle découvrait le corps de son amant, sa perfection géométrique, un grand triangle sur pointe surmontant deux longues jambes lisses et musculeuses. Un mètre quatre-vingt-six pour quatre-vingt-trois kilos, avait-il annoncé. Yeux bleus, cheveux blond clair avec une mèche dont il ne savait que faire, visage anguleux, pommettes haut perchées surmontant d'irrésistibles fossettes d'Apollon nordique. Il la liquéfiait de l'intérieur comme à l'aube de ses vingt ans. Une éternité... Des promesses, il était temps de passer aux choses sérieuses...

*Slicka mig*, dit-elle.

Et Sven plongeait en lui écartant délicatement les jambes, traçant du menton un nouveau sillon sur son ventre...

*Fssh...*

*Slicka mig, lèche-moi.*

Elle ressentit une vague de plaisir à venir quand le nageur prit position, que sa langue s'ourla langoureusement autour de son clitoris. Elle espérait qu'il le lèche, l'aspire entre ses lèvres... Il n'en fit rien. Il commença à le contourner, en l'évitant avec application. Ou presque. Sa langue le titillait parfois de la pointe, faussement malhabile, provoquant un léger choc névralgique à chaque rare contact. Elle devina son sourire impertinent et s'apprêtait à presser l'arrière de son crâne, pour lui préciser ce qu'elle attendait, lorsque Sven, sans l'avertir, se mit à se délecter d'elle. La langue large et humide lapait l'intérieur de ses lèvres en remontant pour engloutir son bouton, le relâcher, recommencer. Encore et encore, arythmique. La frustration céda la place à une excitation décuplée. Elle referma ses cuisses autour du cou de son amant en haletant.

Elle sentait monter en elle la tension, l'appel de la jouissance. Le nageur avait agrippé ses hanches qu'il maintenait fermement alors que son corps se cambrait à nouveau sous les assauts linguaux. La vague de chaleur montait... Un grand coup de langue. Ça montait... Une petite aspiration de son clito en érection, qu'il avait pris dans sa bouche pour mieux le cajoler, le faire danser avec sa langue. Ça montait... Il le relâchait. Ça montait... Son souffle ciblé la rafraîchissait tout entière, contrastant avec la sueur sur sa peau. Ça montait... Il le reprenait. Ça montait... Ça montait... Ça montait...

Elle sentait son cœur s'emballer, sa respiration s'entrecouper. Elle atteignait un pic d'excitation lorsque Sven ralentit, puis abandonna sa position pour remonter d'un cran, un sourire agaçant plaqué sur le visage. Elle l'aurait giflé, électriée par l'envie... mais prit sur elle. Patience, la nuit venait de commencer.

Si on lui avait dit, deux heures plus tôt, ce qui l'attendait, elle ne l'aurait pas cru. Elle aurait ri de ce rire un peu condescendant dont elle usait quand elle avait le sentiment d'être prise pour une dinde. Le promoteur avait su se montrer suffisamment persuasif pour qu'elle pousse la porte du *Katalog*, une sorte de bar branché rien que pour elle et une palette d'hommes plus typés les uns que les autres. Elle avait laissé ses deux gardes du corps sur la terrasse, prêts à dissuader même les plus téméraires en cas de besoin.

Seule femme, elle avait eu droit à presque autant d'œillades que de mâles présents. Une quarantaine, environ, inventaire vivant de la masculinité moderne. À charge pour elle d'en choisir un à son goût.

Son regard balaya l'assemblée.

À sa droite, dans un coin, un colosse barbu sorti tout droit d'un film de Viking taillait une bavette à un bodybuilder nourri aux protéines. *Nej!* Non! Plus loin, deux latinos en costume trois-pièces, un grand brillantiné et un petit râblé à la De Niro, commentaient en pantomimes un succès commun à quelques consultants néophytes distraits par son arrivée. *Non plus!* Dans des fauteuils ghet-

toisait un mélange de *hypes* en costumes de tweed, tentants, de *geeks* en sweat-shirts, copies conformes de ses ados de fils — *Quelle horreur!* — et d'hommes d'affaires mûrs, en mode cognac-cigare. *On se croirait au boulot, donc non!* Au bout du bar, quelques *bad boys*, tatoués, santiagués, mal rasés, qu'elle n'envisagea pas. *Bad trips et méchants garçons, j'ai donné...* Entre les deux, le cercle des athlètes, sprinters, boxeurs, nageurs... Plus quelques spécimens masqués par la pénombre auxquels elle n'avait pas jeté le moindre regard. En habituée des prises de décision, elle pointait déjà sa proie. S'approchant de Sven et avait dit : « *Du* ». Toi.

Le temps d'échanger quelques mots, ils avaient quitté le *Katalog* en se donnant le bras, dans l'indifférence générale, avec une bouteille de champagne *Black bubbles* millésimée. Une cuvée introuvable dans le commerce.

*Mmmhhh!*

Elle eut presque un hoquet en rouvrant les yeux. Son amant la ramenait à la réalité en caressant doucement l'entrée de son vagin du bout de son sexe qu'il masturbait avec indolence contre l'intérieur de sa cuisse. Qu'il était beau! Elle découvrait la densité d'un corps d'athlète, les courbes pleines, la puissance paisible qui en émanait. Elle ne pouvait s'empêcher de le palper, de chercher une preuve qu'elle ne rêvait pas, flattait méthodiquement son biceps qui, indirectement, la maintenait en tension. Sirotait son *Black Bubbles*. Les ailettes de ses narines trahissaient son envie de lui. Phéromones, sûrement... Déposant sa coupe sur la table de chevet, elle l'attira, collant son pénis contre elle dans le mouvement. Il s'était légèrement amolli, aussi le guida-t-elle, juste ce qu'il fallait pour l'inviter.

*Fssshhh... Mmmhhh!*

Le corps saturé d'informations sensorielles, elle pressa sur sa poitrine le visage de son amant tandis que la vigueur de Sven rejaillissait, que son sexe à nouveau durcissait. Étape par étape, elle le sentit gonfler en elle, vibrer, prendre toute la place, repousser ses

limites, lui soulever un sourcil surpris et approbateur tandis qu'il entamait un mouvement de va-et-vient d'une lenteur exquise. Collés l'un à l'autre, ses yeux gris-vert rivetés à ceux un peu absents de Sven, ils ondulaient en rythme. Elle aurait voulu l'embrasser à pleine bouche, que leurs langues s'emmêlent à leur tour, mais ce n'était pas possible. Pas permis. Il avait été clair. Il n'embrassait pas. Elle se contenta d'un baiser sur les lèvres, presque chaste, décevant.

Elle décrocha un instant puis s'accorda, lascive, sous les coups de boudoir, un peu trop salon de thé à son goût. Sven s'en aperçut. Il accéléra, gagna en amplitude. Enfin! Aiguillonnée, elle en voulait plus. Elle se redressa d'autorité et s'assit sur lui, sans perdre le contact, puis se laissa glisser à califourchon, façon fourreau d'amour. S'arquant en arrière alors qu'il lui caressait les seins, elle lui imposa son rythme, montant et descendant sans plus réfléchir, uniquement connectée à ce que ses sens lui rendaient. À ce plaisir qu'elle sentait monter en elle, le point G stimulé à chaque passage de Sven selon l'angle idéal qu'elle avait débusqué. Comme s'il n'existait plus. Si elle ne pesait rien.

Elle s'entendait haleter, partir au galop, nue, a cru, les sens aiguisés, enivrée par cet instant de pure liberté. Un plaisir différent émergea, qui venait de plus loin, un long gémissement dont la source se perdait profondément en elle... Source qui commençait à vrombir. Rattrapée par une onde de désirs inassouvis, vestiges d'une sexualité monotone et aseptisée depuis des lustres, elle sentit ses jambes se dérober sous l'urgence. L'urgence de l'instant. L'urgence de lui. L'urgence de suivre l'urgence. Impérieuse. Intraitable.

Elle s'arracha de son pieu turgide, seulement vêtue d'une pellicule de sueur et d'un reste de parfum, et lâcha :

*Ta mig nu doggystil. Maintenant, prends-moi par-derrière.*

Plus un ordre qu'une supplique. Il le fallait. Ici. Maintenant. Elle n'avait jamais dit ça à personne, et certainement pas sur ce ton! Ça faisait du bien! Foutue autocensure, toujours occupée à la rabaisser... Sven avait mis les choses en place dès qu'ils étaient

entrés dans la chambre, en l'enlaçant. « Si tu veux quelque chose, demande. Tout ce qui te passe par la tête, même si tu n'as jamais osé avant, même si ça te semble trop ou pas assez quelque chose. Je ferai de mon mieux pour te satisfaire. *Din önskan är min order*. Tes désirs sont des ordres ». Ce faisant, il avait jeté les bases d'une relation inédite, loin du « tes désirs font désordre » habituel. Il se plaça dans son dos, reprit possession d'elle et passa en mode étalon, conquérant sans être égoïste. Il donna un coup de rein brusque, qui lui arracha un *Ha* de satisfaction étonnée. Il entra en action, la visita avec l'ardeur de ses vingt-huit ans, mais la maturité d'un quadra. Sa tête s'enfouit dans l'oreiller en plumes, elle abandonnait sa croupe au mâle qui se montrait à la hauteur. À l'intérieur, le vrombissement avait repris, comme un torrent qui jaillit de sa source pour inonder le monde.

*Mmmmmmmmmmmhhhhhhhhhhhhhhhh!*

Elle mordit l'oreiller.

Un gémissement interminable lui échappa. Son corps bourdonnait d'une pulsation rare, sur laquelle elle modulait. Son rythme à elle. Son rythme à lui. Leur rythme. Le rythme de l'univers... Tout s'accordait et ouvrait en elle une fenêtre de bien-être total, presque étrangère aux coups de reins de Sven, qui s'activait de l'autre côté d'un nuage ouaté. Ce fut comme si elle n'existait plus. Comme s'il ne pesait rien. Elle allait atteindre un pic d'abandon lorsque Sven se retira soudainement. Elle l'imagina au bord de l'explosion, compressant son sexe pour ne pas éjaculer tout de suite, se rapprocher d'elle pour venir dans sa bouche. Puis se rappela que, ça aussi, c'était impossible. Pas de sexe oral pour elle, ça faisait partie du contrat. Surtout, Sven n'était pas près d'exploser, loin de là.

Il se coucha sur elle pour reprendre sa respiration. Elle sentit son souffle excité atterrir au creux de son oreille, son torse musclé s'abattre contre ses omoplates, son sexe toujours aussi dur posé sur ses fesses. *Vilket motstånd! Quelle résistance!* Ils restèrent là quelques instants à récupérer, à plat ventre sur les draps soyeux

dans cette chambre de luxe dont la température montait en flèche, jusqu'à ce qu'une sourde colère monte en elle. Un goût amer d'inachevé, dont Sven empêcha l'expansion.

*Nu låter du mig agera... Maintenant, tu me laisses faire, dit-il...*

Elle abdiqua. Son amant la remit sur le dos, arrangea les oreillers et l'installa confortablement pour qu'elle puisse profiter du spectacle de lui disparaissant en elle. Il remonta légèrement son bassin en soutenant ses reins de ses doigts entrelacés et s'introduisit à nouveau. Posément. Pour son seul plaisir à elle. Sa hampe lustra la zone érogène, un pouce après l'entrée de son intimité, et provoqua un frémissement qui remonta tout au long de sa colonne vertébrale pour exploser à son sommet. Le bien-être se raviva instantanément. Divin. Puis Sven pivota légèrement pour s'aligner sur elle. À l'intérieur, son phallus s'allongea encore, un ou deux centimètres tout au plus, et grossit en proportion, signe supplémentaire qu'elle l'excitait à mort. Parfaitement énorme. Elle planta son regard dans ses yeux vaguement absents, interrogative. *Hur är det möjligt? Det är... galet! Comment est-ce possible? C'est... dingue!* Elle s'abandonna sans retenue, dans une émancipation absolue dont elle était la première surprise. Des sensations nouvelles la submergeaient pendant que le gland de son amant effleurait son *cervix uteri*, la partie la plus intime d'elle-même. Le fond de son être. Il s'effaça, puis le toucha à nouveau, puis s'effaça, encore et encore jusqu'à l'embraser tout entière.

*Fade out.*

Elle disparut, dissoute dans une lumière aveuglante. Tout sembla s'arrêter. Elle flottait, extraite du monde physique. Astrale. Pas longtemps... La tempête s'abattit en elle... ses orgasmes bridés furent débridés d'une traite. Tout, absolument tout, s'alluma en elle. En effervescence, portée par un tsunami infini de volupté, elle poussa une plainte gutturale comme un roulement de tonnerre tandis que son corps lui échappait totalement, secoué de spasmes électriques qui couraient partout sur sa peau. Elle gigotait sur le

lit, se débattait dans tous les sens, envoûtée par leur nuit d'amour et de sexe, incapable de se reprendre. Elle planait. Elle rampait. Une paix absolue s'était emparée d'elle. Une connexion avec les moindres parcelles de tout. Libération. La fin. Le début. Fou rire. Abandon. Tout explosait dans sa tête, toutes les barrières, toutes les contraintes, sous le sourire satisfait d'un Sven qui profitait de la splendeur de son orgasme. Elle jouissait à fleur de peau en suffoquant. C'était trop. Trop d'infos, trop de sensations, trop de tout. Son corps était devenu trop petit pour elle. Ou une autre qu'elle squattait son organisme, ce n'était pas possible autrement...

Un autre, plutôt... L'image de Magnus, son mari, s'interposa. Magnus Svensson, le père de ses deux fils. Conservateur barbu, séducteur barbant, égocentré jusqu'au bout des ongles manucurés. Elle lui devait sa relégation au rang d'épouse frustrée dès les premiers mois qui avaient suivi la naissance de leur aîné. De mendicante du sexe, entre eux. D'hystérique à tendance nymphomane, en dehors. Magnus. Envie de vomir. De fuir. Il se surimposait à Sven. *Gå bort! Va-t'en!* Oppressant, comme à son habitude, il distordait la vision de son amant. Sven partait en lambeaux, en parasites d'écran cathodique, ses ions lumineux rejoignant les siens, en suspension dans son extase, pour un dernier baiser imperceptible. Colère foudroyante. Une lutte s'engagea en elle. Rester dans cette extase. Effacer Magnus à jamais. Forces contraires. Tension extrême. Le cœur à cent à l'heure.

Quelque chose n'allait pas. Tout explosait dans sa tête. Ses yeux piquaient. Elle n'entendait plus rien. Le sang pulsait dans ses tympans. Bourdonnements. Impression de cerveau grillé. Elle suffoquait. Elle ne parvenait plus à inspirer.

Elle passa la main sous son nez. Gluant. La retira. Rouge. Panique. Et puis, plus rien.

Le noir total.

2

Samedi 13 novembre, 9h30

*Some of them want to use you. Some of them want to get used by you.  
Some of them want to abuse you...*

Le deuxième couplet de « Sweet Dreams », le tube d'Eurythmics méchamment revisité par Marylin Manson, monta, assourdi par les coussins sous lesquels le smartphone avait été caché pour éviter de troubler l'assemblée. Râpé !

Le geste brusque de Tyko pour en éteindre rapidement la sonnerie et les quelques dixièmes de secondes durant lesquelles l'appareil hurla sa haine à l'air libre achevèrent de déconcentrer les plus méditatifs. Assis en tailleur sur leurs zafus, ils ouvrirent les yeux et émergèrent de leur intériorité dans un soupir d'exaspération contenue. Ce riff de guitare tourmentée plaqué sur la voix écorchée morte du chanteur déchira le cocon soyeux créé par la musique introspective d'inspiration indienne dans laquelle ils flottaient. Brutal retour au réel. Offense au cercle d'amour qui unissait les dix couples dans la pièce surchauffée. Tous dardèrent leur regard sur l'intrus.

Tenant la main de son compagnon entre leurs coussins de méditation, la femme qui animait le stage, une quinquà la crinière filetée de gris uniquement vêtue d'un paréo transparent, prit la parole d'une voix apaisante.

— Pour sanctifier cet espace d'échange et permettre à chacun et à chacune de s'y exprimer en toute sécurité, nous étions d'accord pour éteindre nos téléphones...

D'un index dressé, Tyko, concentré sur l'écran de son smartphone, lui intima le silence avant de quitter la pièce sans un regard, l'appareil collé à l'oreille.

— ... portables et ne les utiliser qu'à la pause, termina-t-elle dans un souffle alors que la porte claquait dans le sillage de l'insolent.

Interloquée, elle interrogea d'un sourcil Sonia, l'autre moitié du jeune couple. Rougissant devant la désapprobation générale, elle souligna sa propre incompréhension d'un rictus en berne et d'un haussement d'épaules. Avant que l'énergie nourricière du cercle d'amour s'évapore pour de bon, l'animateur lâcha la main de sa compagne et enchaîna :

— Revenons à nous, si vous le voulez bien. Je vous propose maintenant de fermer les yeux et de vous reconnecter à vous-même. Respirez profondément et imaginez qu'à chaque expiration, vous évacuez les pensées et ressentis négatifs que vous remplacez par une énergie de lumière qui rejoint chaque cellule de votre corps. Voilà, très bien... À chaque inspiration, vous entrez un peu plus à l'intérieur de vous et demeurez ouverts à ce qui se présente... Oui, comme ça, c'est très bien.

L'homme, petit, maigre, l'air souffreteux, irradiait la sagesse tranquille des initiés qui se sont battus avec le monde entier, à commencer par eux-mêmes, pour gagner leur identité. « Un couple, c'est un échange d'énergie entre une polarité féminine et une polarité masculine. Chacun donne des deux, chacun reçoit des deux. Cet échange d'énergie se déroule également à l'intérieur de chacun, de chacune d'entre nous, et nous met en mouvement. Pour alimenter et amplifier ce mouvement, ma proposition consiste à vous connecter à votre énergie sexuelle. Pour cela, je vous invite à une méditation dynamique inspirée par l'enseignement d'Osho. Je vous invite à vous mettre debout, les yeux fermés, et à respirer en accentuant le rythme de votre respiration comme si vous étiez un soufflet. Inspirez en plusieurs fois et expirez bruyamment. Servez-vous de vos bras comme flasques du soufflet et cassez le rythme pour concentrer artificiellement l'énergie, comme ceci... »

À l'extérieur de l'ancienne grange en bois reconvertie en centre de stages de méditation, yoga et autres variations new age, les nuages s'amoncèrent en une épaisse couverture ouatée sous laquelle grelottait tout le pays, le baignant dans une lumière blafarde qui faisait froidement ressortir les couleurs sans les mettre en valeur. Tyko faisait les cent pas, torse nu sous le vent piquant. La pelouse croustillait de givre nocturne sous ses pieds trempés. Dans sa précipitation, il avait raccroché par inadvertance au nez de son correspondant qu'il n'avait, depuis, plus réussi à contacter.

Mais pourquoi l'avait-on appelé, lui? Exceptionnellement en congé après quatre mois de gardes de week-end, il n'était censé rester joignable qu'en cas de réelle urgence. Son boss lui avait concédé sans difficulté le break qu'il demandait sous l'insistance de Sonia, qui souhaitait faire « éclore » leur couple et leur avait réservé une surprise. Et quelle surprise! Deux jours de stage de tantra! Il avait failli faire demi-tour quand elle lui avait annoncé leur destination dans la voiture, en mode « tadam, tu ne devineras jamais ». Effectivement.

Il s'était imaginé un week-end romantique genre champagne, promenades, sexe, vodka, sexe, série télé, sexe et re-champagne au bord d'un lac avec canoë et coucher de soleil boréal intégrés.

Pas ce foutu guet-apens, à tomber comme un cheveu dans la soupe d'un groupe de hippies sur le retour et de leurs padawans dégoulinants, à s'engluer par erreur dans la troisième immersion de leur « Chemin vers l'amour sacré ». Depuis hier, ils alternaient des phases de paroles libres ruisselantes d'émotions contrefaites, des heures de méditation soporifique et de rares moments de couple protocolisés jusqu'au trognon. Ils s'étaient même retrouvés à poil entre mecs à se masser les boules à l'huile de coco en s'épanchant sur leurs problèmes de cœur, de lit ou de prostate! Sans blague? C'était ça, leur formule miracle pour « Renouer avec son énergie sexuelle »?

Le week-end précédent, quand ils avaient fait l'amour trois fois d'affilée et qu'il avait dû décrocher Sonia de la tringle du rideau à

laquelle elle avait grimpé comme un gibbon, son énergie sexuelle n'avait pas été remise en question... Entre le groupe et lui, ça ne pouvait pas coller. Il l'avait senti, les bagages à peine déposés sur le seuil, à leur manière bizarre de le prendre longuement, très longuement, dans les bras pour une accolade « cœur à cœur » entre inconnus. Il l'avait senti à leurs odeurs corporelles qui soulignaient leurs divergences de vues sur l'hygiène. Il l'avait senti à leurs platitudes sirupeuses sur le divin en lui, la non-dualité dans le couple et tout un tas de conneries qu'il avait choisi de zapper illico. On lui parlait de libération en ne laissant aucun espace de liberté. D'expression personnelle sous une pression sociale maximale. Sentiment général : on avait essayé de lui laver le cerveau. Résultat : on avait échoué. Sans déc' ? Tout compte fait, il espérait que sous cet appel couvait une crise. Et qu'elle acterait son exfiltration.

Il longea le mur de bois peint en rouge carmin, avec ses châssis de fenêtre encadrés de blanc sous le toit noir à pente douce. Typiquement suédois. En passant l'angle du bâtiment, face à la forêt de pins toute scandinave qui soustrayait la propriété aux regards indiscrets — il valait mieux — il réprima un fou rire. À travers la porte-fenêtre, dans la salle lambrissée dominée par un bouddha monumental, dix-neuf agités se trémoussaient à moitié nus, battaient leurs ailes de poulets déplumés, se brisaient en deux, jouaient à qui éjecterait le plus loin ses crottes de nez. Les seins sautaient sous les chemises amples, s'échappaient, y revenaient. Les sexes se dévoilaient sous les tissus trop courts ou mal ajustés, dans une chorégraphie désaxée où volaient aussi des cheveux, des pieds, des bras, des genoux, des mains. C'était grotesque ! Au moins, il s'était épargné ça...

Enfin, son portable sonna. *Some of them...*

— Ah ! Klas. Tu m'as appelé ? Tout va bien ?

— Salut Tyko ! Oui, enfin, non. J'ai besoin de toi. Il faut que tu reviennes, fit une voix gutturale et désabusée.

— Mais c'est mon premier week-end de congé depuis...

- Oui, je sais. Il est annulé. Désolé. Où es-tu ?
- A Burvik.
- Burvik ? Connais pas...
- C'est un petit patelin dans le comté d'Uppsala...
- Tu peux être à Djursholm en combien de temps ?
- Je ne sais pas... Une heure et demie ?
- C'est trop. Il y a urgence.
- Tu pourrais me dire ce qui se passe ?
- Non, pas au téléphone. Mais si tu ne rappelles pas vite fait, tu l'apprendras par la presse. Je t'envoie l'adresse par texto, ajouta Klas sans la moindre émotion.
- Okay. C'est si grave que ça, alors ?
- Tu n'imagines même pas. Ton foutu souhait s'est réalisé ce matin... Grouille-toi, on ne peut pas t'attendre éternellement...
- Il raccrocha avec le sourire. Exfiltration confirmée.

Dix minutes plus tard, sa Volvo C30 démarrait en dérapant dans la boue, éclaboussant au passage la galerie de véhicules qui trahissaient la véritable identité des tantristes : des Tesla et des Volvo XC90 de bobo. *Hippies de mes deux... Quelle bande de branleurs!* pensa Tyko. Sur le siège passager, en sarouel et babouches, Sonia tirait la tronche, emmitouflée dans un plaid d'où montait une fragrance d'huile essentielle d'ylang-ylang. À sa décharge, il ne lui avait accordé que peu de répliques pour se décider.

Revenu en coup de vent dans la pièce saturée de volutes d'encens au bois de santal — au moins ça couvrait les relents de transpiration —, il avait rafraîchi l'atmosphère d'un combo gagnant courant d'air, corps transi, empathie en mode zéro absolu. Il s'était penché sur Sonia, qui venait de se rasseoir et buvait de l'eau à sa gourde en alu pour récupérer après sa transe gallinacée, et avait été bref.

- Je dois y aller.
- Maintenant ? Que se passe-t-il, ça ne peut pas attendre la pause ?
- Non. Tu viens ou tu restes ?

— Mais, je ne sais pas... euh, je reste... non, je viens ! Euh, laisse-moi le temps de réfléchir...

— C'est simple, soit tu restes ici solo, soit nous rentrons ensemble.

— Mais c'est un stage de couple, Tyko ! s'exclama-t-elle puis ajouta, en chuchotant d'un air entendu, je ne peux pas faire les exercices toute seule !

— Alors, viens, on part maintenant...

Elle s'était levée pour limiter le scandale. Ils avaient ramassé leurs affaires à la hâte et s'étaient éclipsés, lui sans dire un mot, elle en se confondant en excuses, son ballot en boule contre le ventre, rouge de honte, de colère et d'un reliquat de méditation dynamique, unique composante ayant pâli depuis.

Après avoir bourré son sac en silence en quelques gestes exaspérés, elle avait quitté le bâtiment à grandes enjambées en faisant gicler les flaques d'eau. Son sac s'était éventré sur la banquette arrière quand elle l'avait balancé par-dessus les sièges, la portière de la voiture avait claqué comme si on l'avait soumise à un test de résistance. Les amortisseurs avaient sobrement accusé le coup. Puis plus rien. Sonia, bras croisés serrés, s'était enfermée dans un plaid pendant qu'il déposait son sac à dos rangé au carré dans le coffre. Les fientes de boue n'avaient pas encore atterri sur les capots des Tesla qu'il renoua le contact.

— Sonia, je suis désolé, okay ? Je sais que je t'ai un peu brusquée, mais j'ai reçu un appel de Klas. Il ne m'a pas laissé le choix...

— Arrête Tyko ! Non, tu n'es pas désolé. Au fond de toi, tu es ravi ! fulmina-t-elle. Tu cherchais à t'enfuir avant même qu'on arrive. Tu as été odieux avec le groupe du début à la fin...

— Je n'y peux rien si Klas m'a appelé...

— Ne te cache pas derrière Klas, Tyko ! Assume ! Tu vas me dire que tu as aimé le stage, tant qu'on y est ?

— Non. Ton truc, là, genre prise de tête et gros mamours, ce n'est pas pour moi. Tu aurais pu me prévenir, pour que j'aie le temps de me préparer.

- Ah oui? Et tu aurais eu besoin de combien de temps?
- Je n’en sais rien, moi... Quelques mois? Une année? concéda-t-il dans un sourire.
- Très drôle! se radoucit-elle. Qu’est-ce qui t’a pris?
- J’ai eu l’impression d’avoir atterri sur Mars... C’est quoi, ce monde? Et c’est qui, tous ces gens? D’ailleurs, pour qui ils se prennent, à mimer la transcendance à moitié à poil sur des accords de sitar? Les détenteurs de la vérité cosmique? Vraiment?
- Je reconnais que c’est une manière différente de voir les choses. Mais tu aurais pu faire un effort... Qu’est-ce que je vais leur dire, la prochaine fois que je les croise? J’ai honte de ce que nous venons de montrer, Tyko.
- Mais on s’en fout, de ces gens...
- Non, on ne s’en fout pas... Ces gens, comme tu dis, sont mes amis et, pour certains, des collègues de travail. Tu aurais pu leur montrer un peu plus de respect...
- Je croyais que tu étais prof de yoga...
- Oui, et eux aussi, entre autres! Ne change pas de sujet, je te parlais de respect. Ce sont de belles âmes. Des personnes inspirantes. Il en faut, du courage, pour se mettre à nu comme ça...
- Ça, c’est sûr! Je dois dire que tu étais la plus belle. Nue, je veux dire. Il n’y en a aucune qui t’arrivait à la cheville. Pareil en paroles... Tu sonnais juste, au moins! J’ai vu dans ton âme le reflet de ton corps, improvisa-t-il d’un air inspiré. Oh, mon Dieu! Qu’ai-je dit? Ça y est, je deviens non duel! lança-t-il en mimant une profonde révélation. Mon Amour, aide-moi, ma vie bascule...
- Puis, changeant de ton : je crois que je vais prendre rendez-vous avec la psy au travail, il va me falloir dix ans pour m’en remettre...
- Tu es vraiment impossible... se détendit-elle en souriant et en posant sa main sur son avant-bras. Je suis sérieuse...
- Moi aussi. Et tu as raison, j’avoue... Grâce au stage, j’ai pris conscience de quelque chose, aujourd’hui, fit-il en laissant sa phrase en suspens.
- Qui est...?

— J’ai besoin de plus de massages dans ma vie. J’adore quand tu me masses. Je préfère quand tu commences parce que si c’est moi, on ne finit jamais la séquence...

— Un massage n’est pas nécessairement sexuel, Tyko. À te croire, ce n’est qu’un prétexte pour faire l’amour. Tu ne tiens pas dix minutes. C’est pour ça que je voulais que tu viennes à ce week-end. Pour t’ouvrir à autre chose... nous déconditionner...

— Mais c’est chouette, non ? Cette chimie entre nous. Nos corps se parlent quand on baise, quand même...

— Je n’aime pas ce terme. Et il y a autre chose que la pénétration dans la vie, Tyko. Ce serait vraiment bien que tu commences à t’en rendre compte. Je t’exprime ma honte, ma colère, ce que je ressens. Comment fais-tu pour qu’on en revienne toujours au sexe ?

— Houla, ça ne va pas, toi... Allez, viens là, ça va passer ! dit-il en l’attirant à lui pour qu’elle pose sa tête au creux de son épaule.

— Je crois que tu ne te rends pas compte d’où j’en suis...

— Okay, okay. Écoute, on en reparle bientôt, ça va ? Klas m’a vraiment appelé, il y a une réelle urgence, alors il faut que je me concentre sur la route. Ça t’ennuie si je mets de la musique ?

Sans s’encombrer du soupire de sa compagne, il inséra un CD dans le lecteur. « Nevermind », de Nirvana. *Pas grave*. Il avait été conçu sur l’album, quelque temps après sa sortie. Avoir raté le mouvement grunge restait un regret dont il prenait soin à grands coups de fringues vintage. La musique l’aida à se concentrer sur la conduite. Il fonça pendant une quinzaine de minutes sans tenir compte des limitations de vitesse. À peine ralentissait-il pendant les traversées de village, pour repartir à fond de train, jusqu’à ce que le gyrophare d’un break Volvo C90 de la police de la route surgisse dans le rétroviseur.

Docilement, il se rangea sur le bas-côté, imité par la voiture de patrouille. Il sortit son portefeuille, ouvrit la fenêtre et planta sa carte sous le nez de l’agent.

— *Kriminalinspektör* Tyko Törnqvist. J’ai été appelé d’urgence

par mon supérieur, le *Kriminalkommissarie* Klas Söderlund, de la police de Täby.

— Bonjour inspecteur. Puis-je connaître le sujet de cette urgence ?

— Non, désolé, mais appelez le commissaire, il confirmera.

— Mon collègue s'en charge, fit l'agent en comparant la photo de la carte de police au visage de Tyko. Cheveux châains en pétard, yeux bleu-gris piquetés de jaune, sourcils marqués, nez épaté, bouche large, fossette, mâchoire carrée, menton fendu et barbe de trois jours probablement jamais rasée de frais. 29 ans, corpulence moyenne, 1 mètre 79. Dynamisme général. Confiance en soi. Un fond de dureté dans le regard. Peut-être un soupçon d'arrogance ou de méfiance envers le monde extérieur, allez savoir. Tout ce que dévoilaient la photo et le signalement correspondait.

— Bien, mon collègue confirme. Vous êtes attendu. Comment pouvons-nous vous aider ?

— Si vous pouviez m'ouvrir la voie, même sur quelques kilomètres, ce serait parfait, répondit Tyko en remettant le portefeuille à sa place.

— Vous avez pris des cours de conduite rapide ?

— Oui.

— Alors, suivez-nous.

Quelques instants plus tard, la patrouilleuse au moteur gonflé démarrait, toutes sirènes hurlantes, emportant dans la traînée de ses flashes bleus la petite C30, édition spéciale sport. Exit les limitations de vitesse. Ils allaient si vite qu'ils avaient l'impression de dépasser des véhicules à l'arrêt.

La patrouille les mena à travers la campagne jusqu'à la E18, direction Stockholm, et rebroussa chemin en les saluant. Sur l'autoroute, Tyko ne leva pas le pied. Sonia, les deux mains crispées sur la poignée du plafond, virait au vert.

*Some of them want to use you. Some of them want to get used by you...*

Klas, encore. C'était sérieux. Tyko décrocha, coupa Kurt Cobain qui gémissait que les poissons n'ont pas de sentiments, eux, et rassura son patron d'un « J'arrive, Klas » avant de raccrocher. L'excitation le gagnait au fil des kilomètres. *Enfin!*

Il était encore jeune, mais avait l'impression d'attendre ce moment depuis la fois où il avait annoncé à son père qu'il serait policier quand il serait grand. Le vieux s'était marré en lui disant que ça lui passerait.

Vingt-quatre ans plus tard, ce qui lui passait dans la tête, c'était plutôt les efforts consentis, une adolescence en pointillés, les occasions manquées, toute sa jeunesse sacrifiée sur les bancs de l'école, du lycée, de l'université. Pour être meilleur. LE meilleur. Tout se justifiait en cet instant précis. Il en avait assez bavé. Maintenant, il salivait. Ça semblait pareil, mais rien à voir.

Aujourd'hui, tout allait changer, il le sentait. Il le fallait... Il accéléra encore.

— Tyko, je ne me sens pas bien, je crois que je vais vomir...

— Tiens le coup, So, on est presque arrivés...

— Tykoooooooo. Dépose-moi quelque part, je n'en peux plus!

— Okay, okay. Je ralentis... s'adoucit-il, l'enthousiasme doublement modéré par l'écran de pluie qui s'abattit sur la Volvo.

— Merci... fit-elle en réprimant un haut-le-cœur. C'est quoi, cette nouvelle sonnerie de téléphone? C'est morbide...

— « Sweet Dreams »? Private joke! Réserve à mon team d'enquêteurs. C'est comme une piqûre de rappel. Tu peux faire de beaux rêves : davantage de justice. Davantage de respect entre citoyens. Moins de criminels dans les rues... Mais dans la réalité, il y a toujours quelqu'un pour tenter de t'utiliser, pour abuser de ta confiance, pour te manipuler afin que tu adhères à sa vision des choses. Tout le monde cherche quelque chose, à commencer par fuir ses responsabilités. Chaque témoin est un menteur potentiel...

— Il y a aussi des victimes, quand même...

— Oui, et des dizaines de tarés qui saturent les lignes à s'accuser de méfaits qu'ils n'ont pas commis, juste pour exister, passer

le temps ou emmerder les forces de l'ordre. Ou les sales types qui incriminent leurs voisins pour tout et pour rien parce qu'ils ont garé, un jour, leur voiture devant chez eux. Ou les racistes qui ne perdent pas une occasion pour tenter d'enfoncer les jeunes étrangers de leur quartier... Tout témoin est un menteur potentiel, je te dis...

— Tu noircis le trait, là, non ?

— J'aimerais bien... Si tu savais ce que les gens sont capables de faire pour nier leur passé ou cacher ce qu'ils ont fait. Ils se répètent des histoires jusqu'à y croire pour ne pas se sentir coupable. Face à la sanction, c'est chacun pour soi, sans pitié.

L'âme humaine est indigne de la société que nous représentons. Crois-moi ou pas, le modèle suédois est en train de pourrir de l'intérieur... Pas à cause de l'État-providence. Non, c'est notre propre perversion qui pourrit le système et c'est de pis en pis... À gerber... euh, pardon, So, je ne disais pas ça pour toi...

— Il n'y a pas de mal... répondit-elle en éructant un renvoi acide.

— Ça t'ennuie si je mets la radio, pour écouter les infos de 11 heures ? On ne sait jamais, si des éléments de l'enquête ont déjà fuité dans la presse...

La voix de la speakerine de SR P1 monta dans l'habitacle. « ...sson, chercheur en histoire de l'économie à l'université de Lund. Au chapitre politique, de nombreuses réactions se font entendre suite aux déclarations de Jean-Luc Våktaren, du Parti social-démocrate suédois des travailleurs. Hier, au Riksdag, le parlementaire a défendu l'idée d'une loi qui accorderait une assistance psychologique à chaque enfant victime d'un divorce parental, sans toutefois en préciser les modalités. La réaction de Ole Tallholm, du parti libéral Les modérés, au micro de notre journaliste : "Nous estimons l'intervention de Jean-Luc Våktaren pour le moins prématurée. Sans même entamer un débat sur le fond, il faut se poser la question de l'impact budgétaire d'une telle mesure. Nous plaidons pour une réduction des dépenses publiques liées aux prestations de sécurité sociale. Pour nous, il est exclu que l'État

intervienne dans ce type de situation. Reporter cette charge sur les familles confrontées à un événement aussi douloureux qu'un divorce ne semble pas non plus réaliste". Une position partagée par les Démocrates de Suède. Plus d'informations dans nos prochaines éditions. En Inde, la capitale New Delhi suffoque sous un épais nuage de pollution... »

— Rien n'a fuité, apparemment.

— C'est mieux, non ?

— Oui, je suppose. Ça te va, si je te largue à la gare d'Altorp ?

— Altorp ? Tu ne peux pas me rapprocher un peu de Stockholm ? J'en ai pour plus d'une heure de transport...

— Non, désolé, je suis attendu... C'est très imp...

— Ça va, Tyko ! Te fatigue pas à être désolé sans jamais le penser ! Dépose-moi où ça t'arrange, je me débrouillerai, rétorqua la jeune femme en ramassant une paire de chaussettes sur la banquette arrière et en commençant à les enfiler.

— Si tu veux, je garde ton sac, je te le ramène tout à l'heure.

— Non merci !

Trois minutes plus tard, la voiture dérapait au freinage sur le gravier du parking d'une petite gare au nom absorbé par la monochromie déprimante des deux quais vides. Un abri étriqué, deux bancs détremés, une horloge et un panneau indiquant les horaires pour tout mobilier sur la centaine de mètres bétonnés. Décor parfait pour un film de zombies, mais à la nordique. De l'autre côté des voies, une route cernée de sapins et de bouleaux. Comme partout. Sensation d'être au milieu de nulle part. Nouveau test de résistance des portières. Un majeur pointé vers le ciel gris pour tout adieu, la silhouette brumeuse de Sonia s'éloigna de la vitre où ruisselait une pluie soutenue.

La Volvo démarra en aquaplanage et traversa les rails, abandonnant la prof de yoga, ses lacets défaits dans la gadoue, son manteau jeté sur les épaules, son sac à bout de bras et sa consternation derrière l'écran de ses cheveux trempés.

Et ses vœux à elle ?

Pouvait-elle compter sur lui pour les exaucer ?

Les trois salves de feux de détresse tirées par Tyko en guise de salut se perdirent dans le néant du Nord. Seul le bras du passage à niveau s'abaissa pour répondre, dans une solidarité toute mécanique acclamée par les doubles lampes rouges. Le métro aérien arrivait. Au moins, sa compagne n'aurait pas à poireauter sous le déluge, ce qui allégeait une culpabilité qui avait peu à peu pris ses quartiers en lui.

Depuis onze mois, exactement, il avait le cul assis entre deux chaises qui venaient brutalement de s'écarter d'un cran supplémentaire. Désagréable. Dououreux, même. Si on lui avait dit, un an plus tôt, qu'il vivrait une telle situation... La vie et ses méandres...

À l'époque, il était encore célibataire, avec « encore » comme dans « une fois de plus ». Réduit à malbouffer du micro-ondable en égrainant avec amertume le chapelet de ses multiples relations passées. Toutes courtes, voire expéditives. Du petit coup anonyme d'un soir au quadrimestre partagé avec une étudiante allemande en Erasmus à l'université de Södertörn. Antonella ou Ursula ou Violetta. Un truc du genre, avec une fin en « a ». Partie fâchée, sans laisser d'adresse. Comme d'autres avant. Comme d'autres après. Moyenne de durée relationnelle, *one shots* non comptabilisés, pour ne pas plomber les stats : deux mois. Juste le temps de se casser la gueule de son nuage. Encore et encore. Un désastre. L'issue qu'il laissait entrevoir le hantait. La poubelle qui déborde d'emballages de plats commandés. Des posters préfabriqués aux murs comme seuls éléments décoratifs. De la poussière le long des plinthes. Un appart témoin IKEA comme foyer. Même pas de chien pour y garder un peu de chaleur... Un chien ? Avec son boulot ? Sa carrière aussi l'obsédait, davantage que le couple. Devenir inspecteur, devenir inspecteur, devenir inspecteur... Son mantra décennal.

À l'époque, il patrouillait encore en uniforme dans les quartiers nord de Stockholm en se demandant comment en sortir, coincé

sur les trottoirs, aux premières loges pour constater la recrudescence de la criminalité dans la capitale. Des heures et des heures de ronde. La tension à chaque coin de rue. Des heures et des heures d'interrogatoires improductifs. L'omerta qui englobait la moindre lueur d'espoir. Des heures et des heures de paperasse pour décrire le tout. La déprime.

Puis Sonia.

L'électrochoc.

La première fois qu'il l'avait vue, il avait été physiquement transporté par le dynamisme qu'elle dégageait, une charge électrique qui levait les poils de tous ceux qu'elle croisait. Une démarche décidée, mais féline dans son pantalon army kaki et sa veste en cuir de brebis sur laquelle tressautaient des colliers multicolores, une chevelure blonde, longue, qui la suivait comme la queue d'une comète, un regard fauve intense qui avait balayé l'assemblée en quête d'assistance, la séduisant tout en la décourageant de lui faire perdre son temps.

Personne n'avait osé. Les collègues s'étaient arrêtés, bouche bée, limite Tex Avery. Tout en elle irradiait l'élégance à l'état pur, avec juste ce qu'il fallait d'une négligence savamment étudiée. Magnétique, mais sélective. Il en avait l'épiderme dressé. Elle lui avait souri sans vraiment le voir, provoquant une onde de choc jusqu'au plus profond de son être. Un cataclysme thermonucléaire. Il avait chauffé, rougi, incapable d'exprimer le moindre son... *Waouw! Juste... juste waouw! Un elfe.* Belle, élégante. N'y manquaient que les oreilles pointues. Puis un agent en uniforme s'était approché d'elle et là, tout s'était accéléré, mais au ralenti, comme quand votre survie est en jeu. Il avait fait une queue de poisson à son collègue, sans vergogne. S'était interposé dans le champ de vision elfique.

Elle avait demandé s'il était inspecteur.

Il avait répondu que oui même si c'était faux et l'avait escortée à son bureau, dégagé de quelques mouvements fiévreux. Il lui avait offert une chaise où s'empilaient les dossiers qu'il venait d'y dépla-

cer, avait redéplacé lesdits dossiers pour les remettre sur le bureau puis s'était arrêté en se grattant la nuque, en quête d'une solution plus durable. Elle était partie dans un grand éclat de rire, d'une voix timbrée, enveloppante et grumeleuse, pleine de caractère et de douceur et de profondeur. Il avait ri aussi. Timidement. Puis plus fort. L'air avait vibré autour d'eux. Les collègues, attentifs, avaient aussitôt lâché l'affaire.

Il s'était passé un de ces trucs contre lesquels on ne peut pas lutter...

Elle s'appelait Sonia Ugglan, 30 ans, 1 mètre 70, née à Kristians-tad, une petite ville du sud. Elle exerçait le métier de prof de yoga et de danse intuitive dans le quartier de Vasastan et pratiquait aussi la réflexologie plantaire, dans un cabinet privé.

Harcelée par un ancien élève, elle avait souhaité porter plainte.

— À la fin du troisième cours, il m'a fait du rentre-dedans. Rien de subtil dans la drague, avec une énergie vraiment détestable ! Lourd, collant... hyper macho. Moi, ça ne m'intéresse pas. J'ai été très claire. Aimable, mais ferme. Je ne sais pas quelle partie du mot « non » il ne capte pas, mais depuis il m'appelle jour et nuit en mode masqué.

Les premières fois, j'ai décroché. Pas de réponse, juste un souffle rauque. Je ne suis pas sûre que c'est lui, mais qui d'autre ? Je suis désolée de vous déranger avec ça, inspecteur. Je ne parviens pas à réaliser que ça m'arrive à moi ! Ça sonne comme un mauvais film ! C'est humiliant d'avoir à le raconter. Je crois que je deviens folle. J'ai l'impression d'être suivie, mais quand je me retourne, il n'y a jamais personne.

— Ce ne sont jamais des situations faciles, c'est normal que vous soyez plus tendue que d'habitude. Ne vous inquiétez pas pour votre équilibre mental, il a l'air tout bon. Si vous voyiez les gens qui passent ici, parfois... Vous pourriez me décrire cet individu ?

— Oui, bien sûr. J'ai même ses coordonnées, si vous le souhaitez... J'ai apporté sa fiche.

— Sa fiche ?

— Ben oui, chaque élève en remplit une avant la première session. S’il n’a pas menti, voici ses nom, numéro de téléphone et adresse e-mail...

— Vous permettez que je fasse une petite recherche ?

— Je vous en prie...

Il avait encodé le nom dans l’ordinateur.

L’homme était connu pour des délits mineurs. Ivresse sur la voie publique, refus d’obtempérer, troubles de voisinage, plaintes pour violences conjugales et harcèlement. Ordonnance restrictive lui interdisant d’approcher son ex-femme. Elle s’était enfuie à Malmö. Plus loin, ce n’était plus la Suède. Pas d’enfant à écarteler entre les parents. Tant mieux, sans doute. Il lui avait montré la photo, pour confirmation. C’était bien lui.

Il avait noté l’adresse sur un calepin et l’avait laissé terminer en saisissant sa déposition dans le traitement de texte avec, sous l’épiderme, un feu de braises en résurgence. Celui du petit garçon qui aimerait que le tour de manège ne s’arrête jamais.

— Voilà. J’imprime votre déposition. Je vous demanderai de la relire, puis de la signer afin que nous puissions l’enregistrer. Vous voulez un café, en attendant ?

— Non merci, je dois y aller. Que va-t-il se passer, maintenant ?

— Nous allons rendre visite à ce monsieur pour lui indiquer que, désormais, nous le tenons à l’œil.

— Ah ? Bien. Euh... C’est tout ?

— Oui. Nous vous recontacterons en cas de besoin. Je vous raccompagne ?

— Oui, merci inspecteur...

Il l’avait escortée jusqu’à la porte du commissariat, sous les regards jaloux, amusés ou moqueurs. Quand la porte s’était refermée sur un salut poli, il avait ressenti un pincement au cœur. Le manège s’était arrêté sans qu’il ait eu l’occasion d’attraper la queue du Mickey... Un soupir furtif, une image de bonheur chassée d’un revers de pensée en retournant la carte de visite qu’elle lui avait laissée.

Une photo éthérée, des lettres fines en arabesque, une citation aux couleurs pastel sur l'énergie des chakra...

Il avait regardé autour de lui, le bâtiment en béton, les affiches avec le logo bleu à trois couronnes stylisées surmontant un *Polisen* lisible de loin, le mobilier fonctionnel et s'était dirigé vers le garage pour le début de la patrouille.

Un monde de différence...

Au final, ses deux obsessions s'aggloméraient comme une malédiction qui se résumait en quelques mots : qui avait envie de vivre avec un flic accro à son métier de flic ?

Le lendemain, il avait débarqué chez le gars avec son coéquipier auquel il avait cassé les pieds toute la matinée... Petit coup de sonnette aimable, sourire par le judas, « police, enquête de routine ». Le type avait à peine ouvert la porte que Tyko l'avait collé au mur, la glotte écrasée par sa matraque extensible.

— Sonia Ugglan, ça te dit quelque chose ?

— Qui... qui ça ? Avait difficilement dégluti un homme entre deux âges, bouffi, dégarni, ventripotent, au physique sans rapport avec une pratique régulière de yogi.

— Te fous pas de moi, tu sais très bien de qui je parle. Tu fais du yoga, toi ? Depuis quand ?

— Euh, je..

— Depuis quand ? Réponds quand je te parle !

— Euh, deux mois ? avait suffoqué l'homme dont le visage virait déjà au pourpre.

— Et tu l'avais repérée combien de temps avant ?

— Hein ? Qui...

— Te fous pas de moi, je te dis ! Encore une réponse dans le genre et on retourne tout ton appart. Tu as l'air d'avoir des choses à cacher, mon salaud. On ne va pas te rater. Tu la suivais depuis quand ? avait crié Tyko d'une voix mauvaise, la main gantée plaquée contre la poitrine du type, la matraque extensible relevée, prête à frapper.

— Okay, okay... Oui, je la connais, c'est ma prof de yoga.

— Pourquoi la harcèles-tu ?

— Quoi ? Moi ? Je... Aïe ! Putain, vous m'avez agressé, je saigne... Vous n'avez pas le droit...

— Pas de chance, Monsieur s'est cogné contre le coin de la porte qu'il a essayé de refermer sur nous, était intervenu son coéquipier, une armoire à glace barbue aux yeux durs. Refus d'obtempérer. Récidiviste ? Ce n'est pas très bon pour vous, ça...

— File-moi ton téléphone. Je veux voir la liste des appels.

— Okay, okay... Cette Sonia, je la connais à peine...

— Alors, tu l'oublies...

— Mais je ne peux pas, je l'ai dans la peau... je... hé, mais, qu'est-ce que vous faites... vous n'avez pas le droit...

— Ne bougez pas, Monsieur, était intervenu son coéquipier en bloquant l'accès au couloir.

— Et celle-là aussi, tu l'as dans la peau ? avait demandé Tyko en revenant avec un PC portable ouvert sur un site porno amateur au glamour d'un pique-nique de *fish and chips* sur une nappe à carreaux en plastique. La jeune femme androgyne qui s'y contorsionnait, chosifiée par deux malabars en treillis, travestissait aussi mal sa majorité que le plaisir qu'elle était censée ressentir. Glauque.

— C'est à moi, vous n'avez pas le dr... aïe !

— Tu n'as que ce mot à la bouche, il me semble. Tes droits ? Et tes travers, mon salaud ? Le téléchargement d'image pédopornographique est passible d'un an d'emprisonnement. Le harcèlement, c'est deux ans. Ça fait trois. C'est la loi. Alors, écoute-moi bien. Toi, tu vas oublier Sonia Ugglan, et moi, je vais oublier ta sale gueule de pervers. Si jamais j'entends encore parler de toi, je te promets une descente dans ton appart miteux, une sortie sous les caméras de télé avec de jolis bracelets argentés et mon témoignage à ton procès, avec mon collègue ici présent, pour t'enfoncer. Dans la prison où tu tireras tes trois ans et rien d'autre, tout le monde saura que tu n'es qu'un sale pédophile. Tu verras bien ce que tu prendras dans la peau, gros. T'as compris ?

– Oui, oui, ça va...

– Et donc ?

– *Quoi ? Aïe ! Arrêtez de me frapper !* avait gémi le type, tout dégonflé d'orgueil. Oui, oui, j'ai compris. J'oublie Sonia. Ça n'arrivera plus, monsieur l'agent.

– Et nous ?

– *Quoi nous ?* avait fait le type en levant le bras droit pour se protéger du prochain coup.

– On se connaît ?

– Euh... Non, monsieur l'agent, on ne s'est jamais vus.

– Tu comprends vite. C'est bien, ça, dommage qu'il faille t'expliquer aussi longtemps ! avait conclu Tyko en dévastant d'un grand revers de matraque une vitrine pleine de bibelots hideux. Prie pour que je n'aie pas à revenir dans ton bouge !

En retournant à la voiture pour continuer leur ronde, il avait dit à son coéquipier :

– On fait suivre le dossier de ce type aux collègues chargés des crimes sexuels. Il doit être surveillé.

– Et bien, là, mon vieux, je dois dire que tu m'épates ! Normalement, le *bad cop*, c'est moi ! *Qu'est-ce qui t'arrive ?* Toi, toujours si diplomate...

– Circonstances exceptionnelles...

– Elle est si bien que ça, alors, cette Sonia ?

Il avait souri sans répondre.

Un flash. L'apparition de la prof de yoga au commissariat.

La chair de poule.

Cette femme avait dû glisser quelque chose sous sa peau... Il devait être réaliste, ce n'était pas la première fois qu'il fantasmait tout seul d'une histoire à deux.

Pourtant, à la sortie du cours suivant, il se tenait devant la porte, en civil...

– Inspecteur Törnqvist ? Entrez, je vous en prie ! l'avait-elle invité de l'autre côté du flot d'élèves de tous âges qui quittait la salle de danse au mur recouvert d'un large miroir.

— Bonjour. Je ne voulais pas vous déranger... s'était-il excusé en pénétrant dans la pièce après s'être déchaussé. Le miroir lui avait renvoyé une image ridiculement guindée.

— Vous ne me dérangez pas, le cours est fini, l'avait-elle rassuré alors qu'une dernière yogi en herbe prenait congé d'elle dans une longue accolade.

Il avait eu l'air tellement embarrassé qu'elle s'était approchée de lui et, les yeux plantés dans les siens, avait ajouté, avec un large sourire blanc éclatant qui lui autorisait toutes les audaces.

— Je ne vous ai pas encore salué. Ici, nous faisons comme ceci...

Elle l'avait pris dans ses bras ou, plutôt, s'était pelotonnée dans les siens. Il avait senti la finesse émoussillante de sa taille et ses seins libres pressés contre son poitrail. Après quelques secondes d'une rigidité toute martiale qui contrastait cruellement avec l'abandon dont la jeune femme faisait preuve, il avait voulu briser l'étreinte.

Sans le regarder, la joue sur son épaule, elle avait simplement dit « Encore un peu », en s'amollissant davantage. Dix secondes. Inconfortables. Trente secondes. Interminables. Une minute.

Alors, seulement, quelque chose avait cédé en lui. Un barrage qui craque. Une douceur qui s'installe. Toujours immobile, debout et enlacé, il avait perçu sous les seins le battement du cœur de Sonia, sous la taille l'énergie du chi qui rayonnait inexorablement vers son abdomen.

Alors, seulement, elle s'était éloignée et il avait presque dû refouler un sanglot.

Elle l'avait mis à nu. Comme ça, sans préliminaires. Vulnérable comme jamais.

— Vous veniez me voir, Inspecteur ? J'imagine que vous n'êtes pas là par hasard...

— Hum ! Non, s'était-il raclé la gorge en rajustant son col de chemise. Je voulais juste m'assurer que l'individu que vous avez mentionné lors de notre dernière rencontre avait bien reçu notre message.

— Tout ce que je peux dire, c'est que je n'ai plus reçu d'appel masqué.

— Excellente nouvelle!

— Oui, effectivement. J'imagine que vous y êtes pour quelque chose. Merci!

— Il n'y a pas de quoi, c'est mon métier...

Il avait trouvé sa réplique aussi nullissime que son pas de danse malhabile pour se ruer vers la sortie. La gêne. Elle l'avait escorté d'un regard mi-clos intense et amusé. En quelques mètres, il s'était noyé dans son propre inconfort.

Ses pensées l'avaient achevé.

*C'est quoi, ce délire? Qu'est-ce qui lui prend de m'allumer comme ça? Elle fait ça à chaque élève? Mon œil! Elle se fout de toi, Tyko. Ne te retourne pas. Ne lui laisse pas jouir de ce moment de faiblesse. Le Graal qu'il s'était construit en quelques nuits avait volé en éclats.*

Son cœur en miettes.

*Rien à foutre. Les meufs, il y en a plein! Plein!*

Quel con il était d'y avoir cru! Il avait entendu dans son dos un « Revenez quand vous voulez, Inspecteur » auquel il avait répondu d'une main levée en s'éloignant, à la Columbo. Il n'avait pas de femme pour lui raconter des anecdotes à rapporter à ses suspects, aussi ne s'était-il pas retourné... Et Sonia n'était pas suspecte. Plutôt coupable. De s'être incrustée dans son esprit comme un troglodyte. D'avoir traversé son armure en moins de deux minutes. De l'avoir charmé par sa magie...

Il avait résisté quinze jours à force d'efforts soutenus pour ne pas penser à elle, donc il n'avait pensé à rien d'autre, ou presque. Puis elle l'avait appelé pour savoir s'il avait des nouvelles du type. Elle lui avait tenu la jambe pendant vingt-cinq minutes au téléphone. Il avait raccroché en se disant que c'en étaient vingt-trois de trop...

Le soir même, il l'avait rejointe à la fin du cours, s'était invité chez elle, lui avait préparé un dîner. Ils s'étaient retrouvés dans le

canapé assis l'un à côté de l'autre, puis l'un sur l'autre, puis allongés. Leurs lèvres s'étaient trouvées. Ils s'étaient embrassés pendant des heures en laissant leurs langues se parler, leurs mains se caresser le visage, leurs yeux explorer le fond de leur âme. À l'infini.

Elle lui avait demandé pourquoi il avait tant attendu.

Il n'avait pas osé lui avouer qu'il la croyait trop bien pour lui.

Il était rentré chez lui à trois heures du matin, ivre d'elle, et avait monté les quatre étages en dansant. Ils avaient décidé de profiter de chaque étape, de prendre le temps. Il ne le savait pas encore, mais cela signifiait qu'ils ne feraient pas l'amour avant six semaines.

Le lendemain, comme souvent, il avait patrouillé dans Rinkeby. Symbole de modernité à sa construction dans les années 1970, cette banlieue nord de Stockholm avait progressivement glissé dans la paupérisation et la délinquance.

Trafic de drogue, circulation d'armes lourdes, guerre des gangs, la population, composée à quatre-vingt-cinq pour cent d'immigrés que la société suédoise avait accueillis avec ouverture pour les oublier dans des ghettos, avait suivi la filière classique pour se sortir de la misère et de l'ennui.

La voie de la violence.

Les premières fois qu'il avait arpenté les trottoirs de Little Mogadishu, Tyko avait eu l'impression de visiter un pays étranger, inhospitalier et instable comme une bouteille de nitroglycérine dans un chariot cahotant sur les plaines du Far West. Tellement éloigné de la Suède de papa, dans laquelle chaque citoyen respectait par définition les règles établies pour créer, du moins le croyait-on, une société où il faisait bon vivre ensemble. Ici, on en inventait d'autres, à d'autres fins, et ce n'est pas la police qui était chargée de les faire respecter.

Ce jour-là, ils étaient intervenus à l'entrée de la station de métro, où quelques jeunes mineurs vendaient ouvertement des doses d'héroïne H24, à trois cents mètres du commissariat. À leur arrivée, tous s'étaient égayés. Sauf un, cloué au dallage par un cou-

teau à cran d'arrêt, presque en dessous des lettres *Rinkeby Torg* en fer forgé qui ne rappelaient pas que de bons souvenirs.

Quand Tyko s'était porté à son secours, Fadumo Omar Guleed, 17 ans, le souffle rapide et superficiel, avait les yeux écarquillés par la panique de ne jamais atteindre sa majorité. Du sang noirâtre coulait de la plaie.

Coup de lame en plein foie. Moche.

Son coéquipier avait appelé des renforts et une ambulance. Une foule menaçante s'était attroupée, que Tyko avait gérée en demandant si quelqu'un parlait suédois, puis en l'improvisant interprète. Il s'était fait aider pour administrer les premiers soins, avait proposé qu'on aille chercher la mère du jeune...

Avant qu'elle n'ait eu le temps d'accourir, Fadumo avait eu un spasme, s'était accroché au bras du policier, l'avait regardé avec intensité et avait murmuré quelques mots en somali. Puis il était parti. En une fraction de seconde ne restait plus dans les bras de Tyko qu'un cadavre déversant son trop-plein sur son uniforme bleu foncé.

Le commissaire Söderlund, un vieux de la vieille désabusé avec un air de Droopy marqué par des yeux tristes lourdement cernés de gris, s'était approché.

— Dure journée, hein, Törnqvist ? Je t'ai observé. Tu as géré. Bravo !

— Il est mort, commissaire... avait répondu Tyko, un peu secoué dans son uniforme maculé de sang encore frais.

— Tu as fait ce que tu as pu. Parfois, ça marche. Parfois pas. J'ai apprécié ton sang-froid. C'est la première fois que quelqu'un meurt dans tes bras ?

— Oui, commissaire.

— As-tu vécu d'autres fusillades, d'autres morts ?

— Non, commissaire.

— Appelle-moi Klas. Ça fait un moment que je t'ai à l'œil. J'ai entendu parler de toi dès ton arrivée. Master en criminologie avec mention excellent. Sorti premier de promotion à l'école de

police. États de service impeccables. Tes supérieurs ne tarissent pas d'éloges sur toi. Ils disent aussi que tu piaffes d'impatience à l'idée de rejoindre une unité criminelle. Ils pensent que tu ferais un très bon inspecteur. C'est exact ?

— Oui. C'est mon objectif, en tout cas...

— La situation d'aujourd'hui change-t-elle quelque chose pour toi ?

— Non, Klas.

— Bien. Pour ce qui me concerne, ce premier sang finalise ton apprentissage. Je viens d'être nommé au commissariat de Täby. C'est une zone idéale pour débiter. Que dirais-tu d'intégrer mon équipe ?

— Avec plaisir...

— Attention, c'est six mois d'essai. S'il n'est pas concluant, tu reviens ici...

Trouver l'amour de sa vie.

Devenir inspecteur à la police criminelle.

Ses rêves s'étaient télescopés en vingt-quatre heures.

En janvier, il avait quitté son job de planton pour rejoindre la brigade criminelle du commissariat de Täby. Il aurait dû être heureux comme jamais auparavant. Rien ne s'était déroulé comme prévu. Sa vie idéale s'était muée, dans la réalité, en cauchemar. Il devait composer avec deux mondes qui n'avaient que peu en commun.

L'amour et le travail.

La pratique du yoga et celle de la loi.

Les tongs et les rangers.

Deux chaises entre lesquelles il était inconfortablement assis et qui venaient de s'écarter un peu plus. Il se sentait désolé pour son elfe de la planter sous la pluie. Vraiment. Mais tandis que la C30 s'éloignait, des ailes lui poussaient. Ce qu'il avait si ardemment souhaité l'attendait là, à quelques kilomètres, comme un cadeau sous le sapin de Noël : participer à une enquête exceptionnelle.

Il pariait pour la mort violente d'un multimillionnaire durant un cambriolage ou l'overdose d'un gosse de riche, tandis que la petite Volvo s'enfonçait à vitesse réduite dans le luxe de Djursholm. Une banlieue chic, résidentielle, dont la solidarité dans l'opulence s'affichait en mode *Grannsamverkan*, Surveillance des quartiers, sous la forme de placards sponsorisés par la police. Un seul message, clair : un pied-de-biche cassé en deux dans un triangle de panneau de signalisation. Sûr que les malfrats perdaient leur assurance rien qu'à les croiser... Chaque rue avait les siens, qu'elle brandissait comme autant d'amulettes pour protéger ses villas quatre façades cossues. Au bout des parterres engazonnés, les seules balles perdues que stoppaient les murs provenaient des terrains de tennis en synthétique.

Cette illusion de sécurité vidéosurveillée n'aurait pas tenu vingt secondes face à un déchaînement de violence. Du haut de l'échelle sociale, le contraste avec Rinkeby donnait le vertige.

En douze kilomètres, il était passé d'une enclave à une autre, séparées par une muraille d'argent. Ici, les rues étaient désertes, aérées, calmes.

Il suivit l'Eddavägen, prit à droite sur la Svalnäsavägen, ses terrains de tennis public grillagés au-delà desquels apparaissait une extension de la mer Baltique. Au bout, il tourna à gauche pour rejoindre sa destination. Un break Volvo V90 rehaussé de son habillage jaune et bleu réfléchissant fermait la ruelle bordée par deux murets.

Il déclina son identité, fut admis et arrêta sa voiture devant un enchevêtrement de véhicules où il reconnut la Volvo XC70 de Klas, le combi Volkswagen gris clair de la police scientifique, quatre autres patrouilleuses, une ambulance et la camionnette du coroner. Un peu plus loin, une Audi A8 blindée de la SÄPO, la *Säkerhetspolis*, tentait maladroitement de se fondre dans le décor

Contre-terrorisme ?

Protection des dignitaires ?

Le Service de sécurité ne se déplaçait pas pour des querelles de voisinage... Son impatience redoubla. Les cheveux en bataille, un T-shirt lâche sous une chemise de bûcheron à carreaux bleus, une paire de jeans trouée aux genoux et de vieilles converses noires aux pieds pour compléter son look « week-end », il se dirigea vers le portail de ce qui s'annonçait comme la plus grande propriété qu'il ait jamais visitée.

— Que faites-vous là ? Circulez ! Oh, excusez-moi, inspecteur, je ne vous avais pas reconnu !

— Il n'y a pas de mal, Asgren...

— Ah ! Tyko, enfin te voilà !

Le commissaire Klas Söderlund, en personne, congédia les ambulanciers d'un « Merci, les gars, on n'a plus besoin de vous ici ! », lui tendit une charlotte et l'invita à l'intérieur d'un geste fataliste. Ils entrèrent par un grand hall en marbre blanc, séparé de la pièce centrale, face à eux, par des portes vitrées qui donnaient sur une baie parcourant toute la largeur de la villa.

Loin au-delà, à travers la pluie qui tombait toujours dru, un bras de la Baltique calme comme un lac soulignait l'archipel de Stockholm. À perte de vue, les arbres de la réserve naturelle de Bogesundslandets.

Deux hors-bord paresseux qui s'étaient trompés de saison ajoutaient une touche de blanc au paysage.

— Évite de contaminer la scène avec ta coupe grunge, surtout vu le nombre de mètres carrés que les techniciens auront à traiter. Mets aussi les chaussons.

— C'est grand comment, ici ?

— Allume la géolocalisation de ton portable. On ne sait jamais, si tu devais aller aux toilettes... dit Klas de sa voix blasée. Ah, voilà le chef de la scientifique. Alors, Tobias ?

— J'ai besoin de plus de techniciens, Klas ! On se concentre sur la chambre, bien sûr, mais il y a près de mille-cinq-cents mètres carrés à analyser. Nous avons six suites avec salle de bain et dressing, un living de cent-cinquante mètres carrés avec bar à l'américaine

et toute l'installation technique pour en assurer l'intendance. On se croirait dans un hôtel! Super équipé, encore bien! Salles de projection, de bien-être et de fitness au sous-sol. Grenier aménagé avec bar, billard et piste de danse au deuxième. Sans oublier le sauna extérieur pour vingt personnes, la piscine et le garage huit voitures. C'est démesuré! Si tu veux que ça avance, trouve-moi des renforts!

— Domotique?

— Oui, circuit fermé de vidéosurveillance, système d'alarme, volets, porte de garage, chauffage, éclairage, hi-fi. La maison est pilotable à distance. Il y a des senseurs à tous les points d'eau. On peut à peu près tout faire à la voix... ça va être coton de trouver des empreintes digitales...

— On peut voir la chambre? demanda Tyko.

— Oui, suis-moi! Tobias, demande un appui à Stockholm. Et veille à ce qu'aucune photo ne fuite. Aucune! précisa Klas en frissonnant brièvement à l'idée que ce ne soit pas le cas.

— Tu peux me dire ce qui se passe, maintenant? insista le jeune inspecteur en montant un escalier suspendu qui grimpait en pente douce vers une galerie intérieure en U protégée par un garde-fou en verre.

— Oui. Nous avons une mort suspecte sur les bras...

— Qui bénéficie du service de protection des dignitaires...

— L'Audi blindée? Oui, ses gardes du corps. Ce sont eux qui nous ont appelés, ce matin.

— Les gardes du corps de qui, Klas?

— Je te présente l'enquête dont tu rêvais... annonça son supérieur en lui ouvrant la porte de la suite donnant sur le jardin et en s'effaçant pour le laisser passer.

Sur le lit double défait, drapé de soie bleu nuit, une femme gisait, pâle, en lingerie colorée, brodée de dentelle, de celle qu'on ne porte que pour les grandes occasions. La quarantaine avancée, 1 mètre 80, un corps charnu, la poitrine généreuse mise en valeur par un

soutien-gorge galbant qui débordait, elle était étendue sur le dos, la tête inclinée vers le sol, cheveux châtain clair mêlés aux poils longs du tapis.

Elle regardait à l'envers la porte-fenêtre donnant sur la terrasse, les yeux marrons grand ouverts par la surprise, pupilles rétrécies. Son maquillage avait coulé, attiré par la gravité de sa situation, créant une double traînée de rimmel et de fard à paupières. Le haut du visage s'encadrait de commissures noires en berne.

Elle avait essuyé du revers de la main deux filets de sang ruisseau de ses narines, ce qui en avait étalé sur sa joue droite et sur sa bouche. Aucune coulée, cette fois, ni vers le haut, ni vers le bas. La main pendait, détendue, à peine tachée.

— C'est Karin Roslin-Svensson, non ? demanda le jeune enquêteur.

— Elle-même.

Certes, le visage correspondait, mais le cerveau de Tyko mit quelques instants à retrouver l'apparence habituelle de la ministre de la Santé et des Affaires sociales. Il la revoyait derrière son pupitre, en train de répondre aux journalistes, l'air appliqué et un rien austère dans son tailleur bleu nuit. La regarder pratiquement nue, dans cette chambre luxueuse, ne cadrerait ni avec l'image de la sociale-démocrate engagée ni avec celle de la mère de famille qui fait elle-même ses courses et supporte ses fils durant leurs matchs de football dominicaux.

Elle ressemblait à une femme fatale qui avait exagéré sur la cocaïne.

— Quand est-elle morte ?

— Cette nuit. Le légiste précisera l'heure.

— Circonstances ?

— On ne sait pas... On attend le feu vert du procureur pour déplacer le corps. Au légiste de les déterminer.

— Qui l'a découverte ?

— Casper Frost, son assistant. Gabriella a pris sa déposition. On l'a laissé rentrer chez lui. Il avait l'air complètement sous le choc.

— Elle était seule quand il l’a trouvée ?

— Oui. C’est du moins ce qu’il prétend.

— Difficile d’imaginer qu’elle n’était pas ici pour un rendez-vous, disons, galant, c’est ça ?

— Quelque chose comme ça, oui ! soupira Klas avec l’énergie de celui qui contemple l’escadrille des emmerdes s’apprêter à lui tomber sur le coin de la tronche. On doit rester prudent, Tyko. Dans ce qu’on fait. Dans ce qu’on dit. Même dans ce qu’on pense. Alors, ne pense pas trop fort, et certainement pas à voix haute. La réputation d’une ministre est en jeu. Donc celle du gouvernement.

On marche sur des œufs.

C’est fragile, un œuf.

Si quelque chose foire, on sera les premiers fusibles. Donc, modère tes réflexions. Ah ! Le procureur m’appelle. Je te laisse. Ne sors pas d’ici, okay ?

— Okay, Klas.

Resté seul avec les techniciens de la police scientifique qui photographiaient, emballaient, échantillonnaient sans lui prêter la moindre attention, il ressentit malgré lui un léger frémissement face à ce corps dénudé qui aimantait son regard. Pour s’en détacher, il réorienta son esprit vers les éléments du décor. Tout était harmonieux. Les meubles blancs et bois au design danois, épuré. Les canapés en cuir pleine fleur également blancs. Les touches de couleur discrètes des tasses finlandaises à motifs floraux, des coussins, des cadres mettant en valeur des sujets enneigés rehaussés d’une touche de bleu royal ou de jaune. La baignoire ovale isolée dans un cube en verre sous la pente du toit et un set inutilisé de serviettes de bain jaunes et de peignoirs bleus.

Une déco de pro à laquelle le sang de Karin Roslin-Svensson apportait une touche d’intensité dramatique presque étudiée. *Tout est parfait. Trop parfait. Ça manque de vie, sans mauvais jeu de mots.* Mis à part les fringues de soirée éparpillées par terre, le collier jeté sur la lampe de chevet blanche à bras articulé et la bou-

teille de champagne vide, assortie de sa coupe, également vide, la chambre semblait aussi dépourvue d'âme que la ministre. Rien ici n'évoque l'accident, la bavure ou l'amateurisme. Restent deux grandes options : la mort naturelle ou le travail de pro.

Il s'approcha du corps pour l'observer mieux. Sa position semblait naturelle. Pas de marque apparente de lutte sur les mains ou les avant-bras. La surprise figée dans le visage, pas la peur. Le corps attirait à nouveau son regard. Nouveau frémissement. Il se détourna, excédé par lui-même. *Tyko, qu'est-ce qui te prend, mec, tu es devenu nécrophile ou quoi?* Besoin d'air. La chambre sentait encore le sexe, c'était peut-être ça, son problème.

Il ouvrit la porte-fenêtre. De la terrasse, il contempla en contrebas les étages successifs d'autres terrasses qui menaient à un large ponton, plus loin, où pouvaient s'amarrer deux yachts de quinze mètres. Ou un de trente. *La maison est facile d'accès, muret franchissable côté rue, bras de mer côté jardin. Quel que soit le niveau de sécurité, on reste dans du résidentiel. Même haut de gamme, ça ne tient pas la route face à des pros. En plus, ça ne manque pas d'endroits où se planquer... La scientifique aura bien besoin du week-end pour tout passer au peigne fin.*

— Tyko, tu viens? Le proc' organise une rencontre avec les agents de la SÄPO.

— Personne ne les a entendus plus tôt?

— Non, pas encore. Cherche pas. C'est compliqué.

Les bajoues à la Droopy de Klas s'affaissèrent d'un étage. Mécaniquement, ses épaules suivirent le mouvement, puis son vieux veston aux coudes rapiécés et aux poches pleines, puis son ventre un peu trop gros sous sa cravate démodée... puis ses genoux, qui ne résistèrent pas à la pression venue d'en haut. Eux non plus.

— Je vois, reprit Tyko. Ils ont une forme ovale et une coquille fragile, c'est ça?

— Quelque chose comme ça, oui...

— En même temps, on a qu'une seule occasion de faire bonne impression. Et c'est maintenant. Tu permets?

- Oui, mais n'en rajoute pas, s'il te plaît. On marche sur...
  - J'ai compris, chef. Ça va aller.
- Il se surprit à penser que le commissaire vieillissait...

Le procureur Nyman, soixante ans, grand, sec, la coupe grise en brosse avec des lunettes rectangulaires à montures fines, patientait sur la terrasse extérieure en compagnie de deux gars en costume cravate, du genre gardes du corps surentraînés, qui reprurent leur position, bien droits, pectoraux saillants, carrure monumentale, les mains jointes devant eux, en les voyant arriver.

Crâne rasé pour l'un, cheveux noirs touffus pour l'autre.

— Salut, les gars, lança Tyko en se dirigeant vers eux, assuré et avenant. Je suis l'inspecteur Törnqvist, de la police criminelle de Täby, et voici mon supérieur, le commissaire Söderlund.

— Salut Törnqvist, firent les agents de la SÄPO en serrant la main qu'il leur tendait.

— C'est à vous, l'Audi A8 ? Sacrée caisse ! Ça doit être un plaisir à piloter. Blindée, non ? Elle fait quoi, cinq-cents chevaux ?

— Pas loin, répondit Rasé sans se présenter. Cinq-cent-soixante-et-onze. Conçue pour résister aux balles de mitrailleuse M60.

— Pas mal ! Fluide, la conduite ?

— On n'a pas à se plaindre...

— Si je pouvais l'essayer, à l'occasion...

— Ça ne va pas être possible...

— Ouais, je m'en doutais. Elle pèse lourd, non ? Moi, je préfère voyager léger. Volvo C30. J'ai quand même deux cents chevaux sous le capot. Je suis sûr que je vous gratte sur circuit. Une petite course, un de ces jours, au centre d'entraînement de la police ?

— C'est déjà plus négociable, Törnqvist...

— Messieurs, j'aimerais avoir votre attention, maintenant que vous avez fait connaissance, entama le procureur. J'irai droit au but. J'attends de vos services respectifs une entière collaboration. Demain, cette affaire sera sur toutes les lèvres. Les journalistes vont fouiner. Nous devons être plus rapides et efficaces qu'eux. Je

détesterais apprendre par la presse quoi que ce soit que vous ne m'auriez pas rapporté d'abord. Me suis-je bien fait comprendre ?

Son regard passa posément de l'un à l'autre. Tous acquiescèrent.

— Bien. Pour l'instant, il s'agit d'une mort naturelle. L'enquête est confiée à la zone de police locale de Täby. L'équipe du commissaire Söderlund est chargée du dossier. Commissaire, vous me ferez un compte-rendu journalier de la situation. Vous informerez également l'équipe du service de protection des dignitaires de la SÄPO qui assure, ou plutôt assurait, la garde de Madame Roslin-Svensson. Ceci inclut ces agents, qui ont effectué la dernière rotation. Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers les deux gorilles, que s'est-il passé ici cette nuit ?

— Conformément à la procédure, la maison a été contrôlée avant l'arrivée de Madame la Ministre. Nous avons pris notre position à 21h45 hier soir, en relais avec l'équipe de jour, expliqua Touffu. Mon collègue a relevé l'homme en position côté jardin. Je suis resté côté rue. Après le briefing, l'équipe 14h-22h est repartie. Nos collègues ne nous ont signalé qu'un seul mouvement de personne depuis leur arrivée sur la zone, à 19h30. À 20h12, un coursier s'est présenté à l'entrée avec un colis. Madame Roslin-Svensson l'a emporté en refusant que mon collègue l'ouvre, assurant que l'expéditeur était sûr. Casper Frost, son assistant, est parti à 20h39. Elle l'a raccompagné jusqu'à la porte. Ensuite, elle était seule dans le périmètre.

— Seule ? demanda Tyko.

— C'est exact. Ce matin, à 7h50, Frost est revenu. À 9h01, il nous a contactés, après avoir découvert le corps sans vie de Madame la Ministre. Nous avons appelé les secours et nos services, qui vous ont relayé l'information, puis avons vérifié chaque pièce. Toutes les portes et fenêtres étaient verrouillées de l'intérieur. Il n'y avait personne dans la maison.

— Pourquoi l'assistant a-t-il laissé passer une heure ? intervint Klas Söderlund.

— Apparemment, il ne souhaitait pas réveiller Madame

Roslin-Svensson. Il a frappé légèrement à la porte à 8h, sans réponse. Alors, il a préparé le petit-déjeuner, lu le journal et est revenu une heure plus tard. Là, il s'est inquiété. La ministre est généralement une lève-tôt. Il est entré dans la suite et nous a directement appelés.

— Quelqu'un aurait pu venir et repartir par la mer ? Il y a un embarcadère, plus bas... demanda Tyko.

— Pas de mouvement de ce côté, confirma Rasé. Personne n'est entré ou sorti du périmètre durant notre surveillance.

— Nous vérifierons avec les images des caméras vidéo. À qui appartient la maison ? s'enquit Klas.

— Nous ne le savons pas encore. Apparemment, c'est une résidence de luxe en location, gérée par une entreprise. Mes services se renseignent, déclara le procureur.

— Du personnel ? demanda Tyko

— Non, l'endroit est nettoyé chaque jour, mais le personnel quitte les lieux pour 14h. Ça fait partie du service assuré par l'entreprise en question.

— Et si quelqu'un avait trouvé une cachette ? S'il y avait des passages secrets ?

— Si tel est le cas, ils ne figurent pas sur les plans de la maison...

— Vous en auriez une copie ?

— Pas de problème, je vous fais parvenir ça, dit Touffu.

— Donc, elle est morte seule avec son colis sous le bras après avoir bu une bouteille de champagne ? résuma Tyko.

— Ça en a l'air.

— Messieurs, pas de conclusions hâtives, conclut le procureur Nyman. Il est 11h45. Je vais demander au légiste d'enlever le corps et de pratiquer l'autopsie. L'équipe scientifique restera ici probablement toute la journée et toute la nuit.

Commissaire, mettez les meilleurs sur le coup.

Oubliez toutes vos autres missions.

Celle-ci a priorité absolue.

À quatre-cents mètres à vol d'oiseau, un homme posté dans un sous-bois de la réserve naturelle de Bogesundslandet les regarda s'égarer à travers les lentilles de ses jumelles Leica Geovid, un modèle particulièrement apprécié pour ses performances par les chasseurs, les paparazzi et les militaires du monde entier. Machinalement, il fixa dans sa mémoire l'attitude générale de chaque protagoniste puis reporta son attention sur l'équipe scientifique qui s'affairait autour du cadavre en petite tenue comme s'il n'existait pas.

Samedi 13 novembre, 14h tapantes.

« C'est dans une villa de cette ruelle calme du quartier du Djursholm, au nord-est de Stockholm, que le corps sans vie de Karin Roslin-Svensson a été découvert ce matin, peu après neuf heures. Les techniciens de la police scientifique sont descendus sur les lieux, ainsi que le bureau du procureur, pour faire la lumière sur les causes de la mort de la ministre de la Santé et des Affaires sociales. Les autorités se refusent, pour l'instant, à tout commentaire. »

En arrière-plan du reporter à la mine de circonstance, derrière le rideau de pluie, un break de la police garé en travers de la route manœuvra pour laisser passer la camionnette du médecin légiste. Plan serré du caméraman, puis travelling sur le fourgon funèbre jusqu'à la fin du commentaire.

Retour en studio.

Visage grave de la présentatrice, qui conclut sur quelques photographies de la ministre. « Karin Roslin-Svensson s'était fait connaître il y a une quinzaine d'années pour son combat en faveur de l'égalité des genres. Égérie du parti social-démocrate des travailleurs dès son engagement en politique à la fin de ses études de droit, elle était mariée et mère de deux enfants. Plus d'informations dans nos prochaines éditions. »

La séquence tournait en boucle sur les chaînes d'information en continu, en alternance avec des brèves sur le passé saillant de Karin

Roslin avant qu'elle ne devienne Svensson et des extraits de la première conférence de presse officielle. Le porte-parole de la police y promettait une totale ouverture sur l'enquête avec compte-rendu journalier et présenta ceux qui l'assureraient dès le lendemain : le procureur Nyman, chargé du dossier, et le commissaire Söderlund, chargé de l'enquête comme en attestait son uniforme impeccable surmonté des galons à double rangée de feuilles de chêne dus à son rang.

Impeccable parce que neuf.

Klas avait juste eu le temps de jeter son veston défraîchi sur une chaise avant de se changer pour monter sur scène. L'uniforme lui donnait un air plus affirmé qu'à l'ordinaire. Plus inspiré, aussi. Difficile d'imaginer qu'il s'agissait du même individu que la version recostumée avachie dans son siège de bureau du commissariat de Täby. Occupé à siroter un café tiède en contemplant son double télévisuel comme s'il s'agissait d'un avatar de jeu vidéo, le commissaire soupira longuement à l'idée de devoir se farcir chaque jour la même corvée. Enfiler son attirail d'agent de quartier, monter sur cette foutue estrade, faire face à un bataillon de micros, se laisser aveugler benoîtement par les flashes des photographes, débiter un communiqué caviardé — quel naïf pouvait encore croire un officiel parlant d'ouverture ? — faire semblant de répondre aux questions — secret de l'instruction oblige —, trouver un os à ronger pour limiter le pouvoir de nuisance de la presse et se casser vite fait en le lui laissant en pâture. Une heure de perdue chaque jour à faire des pirouettes, puis une heure à rendre des comptes à Nyman.

Comme s'il n'avait que ça à faire...

*Toc-toc-toc.* L'équipe entra dans le bureau à la queue leu leu avant qu'il ait pu répondre.

La veste de Tyko dégouttait encore, à croire qu'il était revenu de Djursholm à pied.

La *kriminalinspektör* Gabriella Ekdhal, trente-huit ans, une pomme à la bouche et un dossier sous le bras, tenait deux cafés.

Elle en posa un comme appât sur la table de réunion, à la place habituelle du chef. Brûlant, noir, deux sucres, comme il aimait.

Le *polisassistent* Valdemar Schneider, de dix ans son aîné, regarda le commissaire du coin de l'œil en ouvrant son ordinateur portable.

— Ça te va bien, l'uniforme, Klas! Tu devrais en porter plus souvent, ça met ton charisme en valeur...

— Merci Valdemar! Si tu veux, je t'en commande un aussi, pour remplacer celui que tu as déclaré perdu après ta dernière intervention sur le terrain, il y a douze ans... répliqua Klas en se levant pour les rejoindre.

Le *polisassistent*, également expert IT et encyclopédie vivante de l'équipe, sourit à la répartie, versa du thé noir à la bergamote dans le couvercle de son thermos et le leva pour trinquer.

— *Skål*...

— *Skål*! Bon, où en sommes-nous? débuta Klas. Gabriella, tu as prévenu Magnus Svensson pour lui annoncer la mort de sa femme?

— Oui, je suis passée rapidement chez lui en fin de matinée. Il nous attend pour un deuxième entretien.

— Quelle a été sa réaction?

— Incrédule, mais pas surpris. Très maître de ses émotions. À mon avis, il avait déjà été prévenu.

— Ce n'est pas bon, ça! Je déteste sentir passer les ombres dans mon dos. Dès qu'on a fini, tu y retournes avec Tyko. Tyko, comment ça se passe à la villa?

— Pour l'instant, ils n'ont rien trouvé. Tobias a insisté : rien de rien. Aucune trace de sang ailleurs que dans la chambre, peu d'empreintes, pas de trace de lutte ni de passage ni même de présence en dehors des déplacements des agents de la SÄPO et de l'assistant, qui ont reproduit leurs faits et gestes. Comme si on avait astiqué la villa de fond en comble, à part le petit-déjeuner de la ministre, intact, sur la table de la cuisine. Ils poursuivent.

— Ton avis?

— On attend toujours de savoir si quelqu'un aurait pu entrer

et sortir de la propriété. Malgré les mesures de sécurité qui l'entourent, ce n'est sûrement pas impossible. Difficile d'imaginer que la victime était vraiment seule. Bien sûr, il ne manque qu'une seule coupe à champagne dans le bar. Bien sûr, rien ne semble avoir été déplacé. Mais il y a au moins deux éléments perturbants... D'abord, le colis déposé par le livreur. Une caisse rigide de type *flight case*. Plate, long, peu profonde, comme celles qu'utilisent les DJ pour protéger leur matériel. Deux compartiments. Un petit, isotherme, de la taille de la bouteille de champagne et un plus grand, avec rembourrage en mousse préformée pour un genre de mallette de la taille de quatre bouteilles supplémentaires environ. Tout est vide.

— Emballage de luxe, dis donc ! Ça fait un peu tueur à gages, le coup des compartiments... Bref. Et le contenu ? demanda Gabriella en croquant dans la pomme.

— Personne ne sait. Les scientifiques vont vérifier si la bouteille provient de là. Pour le reste, ils cherchent... Rien ne dit que ce n'est plus dans la propriété... Ici encore, ça tend à prouver une intervention. Un objet de cette taille ne disparaît pas tout seul.

— L'autre élément, c'est le sang, n'est-ce pas ? s'enquit Klas.

— Oui. Selon Tobias, après un premier examen sommaire, et sans présumer de la quantité de sang que Karin Roslin-Svensson aurait perdu, il manque un peu de matière sur sa main si, effectivement, elle s'en est servie pour s'essuyer le nez. Donc, cette matière manquante doit bien se trouver quelque part...

— On aurait pu déplacer son corps ? poursuivit Gabriella.

— J'y ai pensé. Pas impossible, même si la position du corps paraît naturelle et qu'il n'y a pas de trace évidente d'un déplacement. Attendons les conclusions de Tobias. Tu as une idée en tête ?

— Non, mais toute question mérite réponse. Et comme il était le seul sur place, je pense que nous allons revoir bientôt notre ami Casper Frost... dit-elle en jetant son trognon dans la corbeille située de l'autre côté de la pièce. *Yes ! Three points!* fit-elle en faisant claquer comme une basketteuse la paume de sa main dans celle de Valdemar.

Elle aurait pu l'être.

Grande, 1 mètre 84, imposante, 90 kilos, elle avait de grands yeux bruns espiègles qui faisaient écho à son visage rond et des cheveux auburn attachés en chignon avec ce qui lui passait sous la main, en l'occurrence une baguette du traiteur chinois au coin de la rue. L'inspectrice de la police criminelle respirait une double vitalité phénoménale d'enfant curieux et d'adulte engagé. Elle vous embarquait dans ses rires tonitruants, ses confidences désarmantes de sincérité sur ses relations sentimentales un peu foireuses de mère célibataire à mi-temps, son combat pour l'égalité des genres et des sexes ou ses questions souvent directes qui tentaient avec chaleur de saisir votre mystère.

Et ça marchait !

Autour d'une tisane, les femmes se confiaient à elle. Autour d'une bière, les hommes riaient avec elle à grand renfort de claques dans le dos. Irrésistible, elle traitait tout le monde d'égal à égal. Enfin, presque... Face aux machos, fachos, fâcheux, grincheux et quelques autres spécimens à l'opposé de sa personnalité, elle résistait mal à la tentation d'un petit recadrage. Le retour de bâton pouvait s'avérer douloureusement cinglant ! Gabriella Ekdhal, ses trente-huit ans, son caractère bien trempé, ses valeurs humanistes, ses entrées partout et son réseau long comme le bras souffrait du défaut de ses qualités.

Incapable de s'arrêter, surtout face à des vents contraires, elle avait tendance à ne jamais lâcher le morceau, quitte à se perdre en digressions.

Qu'importe. Tyko adorait travailler avec elle. Le courant était passé instantanément entre eux et leur relation avait rapidement évolué, le professionnel cédant fréquemment le pas à des rapports plus affectifs, comme si Gabriella avait pris le nouveau sous son aile, ce qui était sans doute le cas, pour elle. Tyko laissait faire, tant qu'elle n'était pas trop invasive.

— Puisqu'on parle de Casper... Qu'en as-tu pensé ? demanda Klas.

— Il était sincèrement secoué, répondit l'inspectrice. Apparemment, il était très attaché à la ministre, qu'il assistait depuis trois ans maintenant, depuis la fin de ses études. Je n'ai posé que des questions de routine pour avoir sa déposition et dresser une première chronologie. Il a déclaré ne pas savoir ce que contenait le colis, n'avoir rien vu ni entendu ni remarqué d'étrange avant 9h ce matin.

— Tu le crois ?

— Je ne sais pas. Disons que je lui laisse le bénéfice du doute... C'est encore un gamin. Il a, quoi, 25, 26 ans... il est passé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ce matin... extrêmement mal à l'aise face à moi, et en même temps complètement dépassé, hypertendu, avec des phases d'absence. Conciliant, mais confus et incapable de se concentrer. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne voulait pas s'éterniser dans la villa. Il a dû dire dix fois qu'il voulait rentrer chez lui et que ce qui lui arrivait était, je cite, « un véritable cauchemar ». Bref. Je n'ai pas voulu l'accabler, mais comme il est le dernier à avoir vu la ministre vivante, qu'il était seul avec elle quand le colis est arrivé, et que c'est lui aussi qui l'a trouvée morte ce matin... C'est forcément un témoin clé. On va pouvoir creuser un peu... Le coroner a été sympa, il lui a filé un calmant à prendre chez lui. Le pauvre...

— Bien, on le garde sous le coude. Où en est l'enquête de proximité ? reprit le commissaire.

— J'ai fait appel au centre de contact de la police de Stockholm. Ils téléphonent à tous les voisins. J'aurai des nouvelles à 18h, avança Valdemar entre deux gorgées de thé. J'ai aussi pris la liberté de contacter la société de gardiennage. Les enregistrements des caméras de surveillance viennent d'arriver. Uniquement à l'extérieur des bâtiments. Aucune caméra à l'intérieur, bien sûr. Respect de la vie privée. J'espère aussi recevoir l'accès au réseau domotique. Nous en saurons bientôt plus sur ce qui s'est passé hier soir. Enfin, j'ai demandé un relevé des appels de la ministre à la SÄPO, mais ils n'ont pas encore répondu.

— Je les recontacte tout de suite, intervint Gabriella.

— Merci. Par contre, ils m'ont envoyé les plans de la villa ce midi. J'ai vérifié, pas de passage secret, semble-t-il. Mais « la grande ruse, c'est que les choses soient comme elles sont ».

— Schopenhauer ? demanda le commissaire.

— Non, Hegel. Pour le reste, la villa a été louée par une agence en ligne spécialisée dans les biens de luxe. J'ai dû un peu insister, ils sont basés en Angleterre, mais ils se montrent coopératifs. Ils vont m'envoyer les coordonnées de contact du propriétaire et la présentation de la bicoque.

— Bien, j'ai un appel conférence avec le procureur et le ministre de la Justice. Val, tu poursuis. Tyko, Gabriella, on place Casper Frost en attente, mais seulement quelques heures. Il ne faut pas qu'il refroidisse trop. Les conclusions du légiste devraient nous aiguiller sur certains points. Quitte à lever les doutes quand nous le reverrons, autant disposer de bases solides pour l'interroger. De toute manière, priorité à Magnus Svensson.

— Gabriella, tu viens avec moi, fit Tyko en se levant. On prend ma voiture. À plus tard, les gars !

Valdemar Schneider sourit timidement en guise d'au revoir, crevassant son visage livide d'une multitude de rides précoces pour ses quarante-huit ans, et dévoila au passage une dentition en perdition colorée par trente années d'excès de tabac, de café et de vin rouge.

Resté seul à la grande table, il termina son couvercle de thé pas encore coupé à la vodka, trop tôt dans la journée, et reboucha le thermos. Il déplia son mètre quatre-vingt-sept voûté et squelettique, surmonté d'une couronne de boucles folles, et s'éclipsa à longues enjambées raides. L'Allemand naturalisé avait un air de moine bénédictin du Moyen Âge portant sous le bras, en guise de bréviaire, son PC portable.

Il rejoignit son antre, un petit bureau personnel constellé d'écrans et bourdonnant d'ordinateurs, avec, aux murs, une carte de Stockholm et quelques posters d'ado sur le retour, Iron Maiden, AC/DC ou Led Zeppelin, indices fiables de ce qu'il écoutait

au casque à longueur de journée. Un monde de geek, ce qu'il était avant même qu'on invente le mot, équipé d'une machine à espresso haut de gamme, d'un mini-frigo avec bac à glace d'une taille juste suffisante pour y coucher une bouteille de vodka, d'un siège de bureau de hardcore gamer et d'un lit de camp hérité de son grand-père. Quelques éditions de philosophes allemands, Schopenhauer, Hegel, Kant ou Nietzsche, qu'il lisait dans le texte, complétaient le tableau. Puits de science, polyglotte, philosophe, documentaliste,

Valdemar était devenu policier presque par hasard, vingt ans plus tôt. Un deal avec Klas pour en couvrir un autre, initialement destiné à financer sa consommation personnelle de cannabis, particulièrement active à cette époque.

La police ou la prison, il avait choisi. Son désintérêt pour toute promotion l'avait aidé à rester sous le radar, son intérêt pour la vodka l'avait aidé à surmonter le manque.

Il n'avait plus jamais eu d'ennui. En Suède, l'addiction à l'alcool est mieux tolérée que celle aux stupéfiants...

Le gyrophare bleu aimanté sur le toit flashant à plein régime, la C30 de Tyko entra dans le nord de Stockholm par la E18, un pont autoroutier qui, comme ses clones, reliait les îles sur lesquelles reposait la ville, à croire que les générations successives d'ingénieurs les avaient fixées entre elles avec des agrafes de béton pour éviter qu'elles ne partent à la dérive.

La voiture longea le campus universitaire, puis, pour éviter la circulation du centre, s'enfonça dans le tunnel qui passait sous le parc national de Kungliga et déboucha dans la zone industrielle du port de commerce d'où partaient les ferries pour Helsinki, Riga ou Saint-Pétersbourg.

— Impossible d'avoir la SÄPO en ligne, dit Gabriella Ekdhal, assise aux côtés de Tyko. Qu'est-ce qu'ils foutent, ceux-là ? Bon. Rester zen. Ils finiront bien par rappeler, dit-elle pour se donner un peu d'air. Tyko, dis-moi, comment ça va avec Sonia ? demanda-t-elle alors pour se changer les idées.

— Bien, bien, répondit Tyko sans entrain, rompu aux questions directes et personnelles de sa collègue.

— Tu n'es pas très convaincant, dis donc ! releva-t-elle. Il y a de l'eau dans le gaz ? Je te demande ça parce que ton couple va traverser une sacrée zone de turbulences dans les prochains temps. Vu ta réponse, c'est mal barré...

— Non, je t'assure, ça va... tenta-t-il de la rassurer sans parvenir à s'en convaincre lui-même en repensant à la dernière image qu'il avait de Sonia : son doigt d'honneur, de dos, sous le déluge.

— Ouais, je vois le genre... Je ne sais pas si tu sais, mais l'enquête qu'on nous a confiée, c'est de la dynamite. Quoi qu'il se soit passé dans la villa, ça touche aux plus hautes sphères de l'État, comme ils disent. Et nous, on figure dans les sphères du bas de la pyramide, tu vois ? On ne nous laissera aucun répit tant qu'on n'aura pas résolu l'affaire. On va être harcelé de toutes parts, non-stop. Toutes les autres considérations vont passer à la trappe. Notre sommeil. Nos repas. Ton couple. Mes enfants. Notre vie privée est désormais insignifiante. Si ton couple n'est pas solide, il pourrait bien ne pas résister.

— Ça va aller... On est encore en rodage. Cette nouvelle mission nous plonge un peu dans l'inconnu, j'avoue, mais on va fêter le premier anniversaire de notre rencontre le mois prochain. On a toute la vie devant nous.

— Tu en es sûr ? Je ne veux pas te faire peur, mais vous me semblez trop tendres, les enfants. Tu sais, avec mon ex-mari, on se croyait invincibles. Il était un pilier pour moi, j'étais un pilier pour lui, tout ça... Jusqu'au jour où il a demandé le divorce. Pas parce qu'il avait trouvé l'amour ailleurs, non. Parce qu'il avait l'impression de vivre seul et que notre couple n'avait plus de sens pour lui. Et tu sais quoi ? Je n'ai rien vu venir. Trop prise par le travail. Douze ans de mariage à la poubelle. Trois enfants en garde partagée. Un jour, eux aussi me diront que je n'étais jamais là. Le pire, c'est que je ne pourrai même pas leur donner tort. Heureusement que mes parents s'en occupent... Je ne veux pas jouer la rabat-joie,

mais il faut que tu te rendes compte du prix à payer pour faire ce métier. Regarde Klas. Il a jeté l'éponge après trois mariages ratés. Trois ! Il ne voit plus aucun de ses enfants. Tu crois qu'il avait signé pour ça quand il s'est engagé, une solde qui s'éparpille en pensions alimentaires ? En plus, je le soupçonne de claquer ce qu'il en reste pour assouvir ses pulsions dans des *strippklubb*. Tu devrais voir dans quoi il vit ! Ce n'est pas un boulot, ce qu'on fait. C'est une vocation. Le monde extérieur ne comprend pas et, s'il comprend, il ne s'y fait pas. Je dis ça, je ne dis rien, mais fais gaffe à ne pas perdre ta chérie de vue dans les jours ou les semaines qui viennent.

— Et Valdemar ?

— Lui, c'est différent. C'est un ermite. Il s'est réfugié dans son cerveau. Il avait peut-être des émotions quand il était jeune, va savoir... Si j'ai bien compris, il a décidé de s'en passer à vingt ans, à son premier rencard. Enfin une fille s'était intéressée à lui, apparemment une vraie beauté. Elle lui a demandé quel film il avait envie d'aller voir au cinéma pendant qu'elle approchait son visage pour l'embrasser. Il a répondu : « comme tu veux », ou un truc dans le genre, et la nana a reculé avec une grimace de dégoût en lui disant que ça ne marchait pas comme ça, qu'un homme devait savoir prendre des décisions, bref, qu'il ne l'intéressait plus. Elle l'a planté là, les lèvres en suspension prêtes à recevoir ce premier baiser qui n'est jamais venu. Ça lui a brisé le cœur. K.O. debout, il est resté à contempler sans les voir les affiches des films jusqu'à la fermeture du cinéma. À mon avis, il ramait déjà avant, mais ça a été le coup de grâce. Sale temps pour les timides. Il a quitté l'Allemagne quelques semaines plus tard. À mon avis, il est toujours puceau. Euh, dis, promets-moi de ne pas le répéter. Il m'a raconté ça un soir où nous avions un peu trop picolé. Bref, il en parle comme de celle qui aurait pu être l'amour de sa vie, mais ne le sera jamais. Pauvre Val. Au moins, les philosophes allemands, ça ne te déçoit jamais...

— Je ne suis pas sûr d'avoir envie de me mettre à ce type de lecture pour autant. C'est beaucoup trop prise de tête. Je vais plutôt miser sur mon elfe, répondit-il en fixant la route.

— Heureuse de l'entendre.

— C'est déprimant, ton truc. Tu n'as pas envie de changer de sujet? Si on parlait plutôt de Magnus Svensson? enchaîna Tyko avant qu'elle n'ait de temps de poursuivre.

— Oui, tu as raison, lâcha-t-elle à regret. Bon. Pour ce que j'en sais, c'est un industriel réputé, habitué du pouvoir, qui croule sous le fric... déclara l'inspectrice.

— Il ne t'a pas laissé une bonne impression, ce matin, on dirait...

— Non, pas vraiment. Il y a quelque chose chez lui qui me fout mal à l'aise. Je vais m'efforcer de ne pas rester dessus. En même temps, il venait d'apprendre la mort de sa femme... circonstances atténuantes.

— Ce type n'est pas n'importe qui, Gabriella! On dit que si Karin Roslin est devenue ministre, c'est grâce à lui. J'ai lu son dossier, enfin, la partie qui n'est pas classée top secret. Né à Stockholm, brillantes études d'économie à l'université de Lund, MBA à Harvard *Magna cum laude*, entre à Jaktvapenfabriken, une entreprise spécialisée dans les armes à feu, à vingt-six ans, probablement pistonné par son père. À trente ans, rejoint le consortium suédo-britannique d'armement dont le paternel est actionnaire, qui développe et fabrique des véhicules de combat chenillés. En grimpe rapidement les échelons pour en prendre la tête dix ans plus tard en ayant participé, entretemps, aux négociations de tous les contrats d'exportation. Reprend les fonctions moins opérationnelles de son père à la retraite de ce dernier. Actuellement, Svensson préside l'association commerciale de l'industrie de l'armement, qui représente quatre-vingt-quinze pour cent de nos exportations d'armes, dont les avions Gripen, les blindés, les lance-roquettes Carl Gustav ou encore les viseurs à point rouge qu'utilisent les militaires du monde entier...

— Dire qu'on fabrique et qu'on vend des armes! Mon cerveau refuse d'intégrer cette donnée. Toute ma jeunesse, j'ai pensé qu'on était un pays neutre. Pacifique, quoi! Je veux dire, sans armes...

— On ne pourra pas se défendre contre la prochaine vague

de folie totalitaire si on n'est pas correctement armé... Après la Deuxième Guerre mondiale, la Suède a misé sur l'autosuffisance militaire. Donc oui, notre pays est devenu le troisième plus gros exportateur d'armes par habitant du monde, et Magnus Svensson l'un des maillons essentiels de ce commerce, ce qui fait de lui un des personnages clés de l'État.

— Il reste un citoyen comme les autres, non ? Là, on va rendre visite à un gars qui a perdu sa femme, pas à un marchand de mort... En le disant, il y a quelque chose qui cloche, je trouve...

— On va surtout rendre visite à un puissant homme de l'ombre. Svensson a été en lien étroit avec chacun des gouvernements qui se sont succédé à la tête du pays depuis vingt-cinq ans. Il a un réseau dont nous n'imaginons ni les ramifications ni la puissance. On touche à notre souveraineté, à des marchés colossaux, à un secteur de pointe polémique. C'est hyper sensible.

— Oui, c'est sûr que nous n'appartenons pas au même monde...

Après une demi-heure de route, ils déboulaient sur Strandvägen, la rue la plus prestigieuse de la capitale, où habitait la famille Svensson. Tyko gara la voiture dans le parking, le long du Ladugårdslandsviken, le port central reliant les principales attractions touristiques de Stockholm. La mer en plein centre-ville faisait partie des bonheurs simples dont toute la population profitait.

Quand ils sortirent, une rafale de vent iodé leur fouetta le visage, les forçant à s'arc-bouter. Tournant le dos aux bateaux-mouches, aux yachts et au trois-mâts du musée Vasa, ils se dirigèrent vers les immeubles les plus chers de la ville, au mètre carré.

Depuis la construction de Strandvägen à la fin du dix-neuvième siècle, tout ce que la société suédoise avait compté comme fortunés, qu'ils soient industriels, sportifs ou artistes, s'était entassé, à leur apogée du moins, dans ces blocs de cinq étages à l'architecture diversifiée, mais toujours superlative. L'inspiration des grands boulevards parisiens sautait aux yeux.

Les deux policiers franchirent l'esplanade plantée de tilleuls qui séparait les deux bandes de circulation et évitèrent quelques trotinettes électriques poussées à fond, vingt kilomètres par heure, sur laquelle la longue ligne droite toute plate exerçait un pouvoir d'attraction irrésistible.

Ils s'apprêtaient à traverser lorsqu'une Audi A8 déboula et s'arrêta devant l'immeuble des Svensson dont la porte s'ouvrit, libérant Touffu. À Tyko, qui le hélait par-dessus la circulation tonitrueuse, le garde du corps de la SÄPO répondit d'un geste mimant l'utilisation d'un smartphone : « on s'appelle ».

Puis il s'engouffra dans la voiture blindée et disparut.

Quelques minutes plus tard, l'assistante de Magnus Svensson, une splendeur blonde aux yeux bleus qui avait certainement dû faire du mannequinat dans un passé pas si lointain, les introduisit dans le salon et leur demanda ce qu'ils souhaitaient boire avant de tourner les talons de ses cuissardes en daim qui lui dessinaient des jambes kilométriques parfaites. *Comme j'aimerais qu'elle m'en dévoile un peu plus*, songea Tyko en l'envisageant, nue, aguicheuse. *Okay. On se ressaisit.*

Installés dans un canapé cinq places en cuir beige qui faisait face à son jumeau, à l'autre bout d'une table basse en verre, ils patientèrent dans un silence seulement troublé par les crépitements du feu de bois. La sylphide déposa devant eux une cafetière de *kopi luwak*, le café le plus cher du monde, auquel ils n'étaient pas persuadés de rendre les honneurs dus à son prix, et des *kanelbullar*, des brioches à la cannelle, également d'une grande richesse, surtout calorique. Ils les dégustèrent sans parler, amortis par l'ambiance légèrement soporifique, préférant réserver leurs commentaires au maître des lieux qui se faisait désirer, sauf que leur désir en la matière chuta rapidement. Sans même qu'il ait eu à ouvrir la bouche, les seize minutes durant lesquelles l'industriel les fit poireauter reflétèrent sa vision de leur importance respective.

Enfin, alors que leur exaspération devenait perceptible, Magnus Svensson entra, impérial. *Quel timing! C'est à croire qu'il nous*

*observait à travers un miroir sans tain. Le ton est donné. On va jouer au chat et à la souris. Et le chat, ce n'est pas nous, selon toute évidence. Rien à dire, il est taillé pour son rôle,* pensa Tyko.

En fait, tout, chez Svensson, était taillé : le blazer faussement décontracté, la barbe poivre et sel, les cheveux, le visage, la carrure... Même le regard, acéré, couleur œil-de-tigre.

À plus de cinquante ans, en vrai capitaine d'entreprise, il entretenait son apparence aussi bien que son physique.

— Mes excuses, se dédouana-t-il d'un revers de la main en s'asseyant face à eux. Les affaires... Comme si ces deux mots excusaient tout. Il aurait tout aussi bien pu leur dire qu'il leur faisait l'aumône d'un peu de son précieux temps. Claudia vous a-t-elle bien reçus ? demanda-t-il comme pour s'assurer de la qualité du service.

— Très bien, oui, merci, répondit Gabriella en se forçant à sourire. Monsieur Svensson, notre équipe est chargée d'enquêter sur le décès de votre épouse.

— Je suis au courant.

— Bien. Nous avons quelques questions à vous poser, mais avant, nous tenons à vous exprimer nos sincères condoléances.

— Je vous en remercie, répondit-il machinalement en regardant sa montre.

— Auriez-vous quelque chose à nous dire que nous devrions savoir avant de commencer ?

— Oui. Vous disposez de vingt minutes. Je suis attendu.

— Ah ? Euh... Bien. Monsieur Svensson, connaissez-vous les raisons de la présence de votre femme, hier soir, dans une villa de Djursholm ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Consultez son agenda.

— Vous n'avez vraiment aucune idée de ce qui pourrait expliquer l'absence de votre épouse un vendredi soir ? Aucune idée d'une personne qu'elle aurait pu retrouver quelque part ? insista Gabriella. Vous savez, toute...

— Quoi que vous puissiez sous-entendre, chère madame, vous

êtes très loin de la vérité. Je ne vous autorise aucun jugement sur ma personne ni sur ma famille, la culpa l'industriel d'un ton froid en la regardant droit dans les yeux. Autre question ?

— Je suis inspectrice de la police criminelle, Monsieur Svensson. Mon travail consiste à poser des questions pour établir les faits, pas à perdre mon temps devant un service en porcelaine. Gagnons-en un peu. Puis-je vous demander votre emploi du temps d'hier soir vers 19h30 à ce matin vers 9h ?

— Vous me suspectez, kriminalinspektör Ekdhal ? Fascinant, ça ! J'étais à un repas d'affaires, répondit l'industriel en se prêtant de mauvaise grâce à l'exercice. Ensuite, je suis rentré ici, il devait être 23h30. J'ai répondu à quelques e-mails, puis j'ai relu un rapport confidentiel. Je me suis endormi vers 1h30. À 7h30, après mon jogging matinal, j'ai pris un petit-déjeuner au Grand Hôtel avec une délégation thaïlandaise intéressée par certains de nos produits.

— Vous étiez seul cette nuit ?

— Ça ne vous regarde pas.

— Quelqu'un peut confirmer votre emploi du temps ?

— Mes gardes du corps.

— Des anciens de la SÄPO ? demanda Tyko pour calmer le jeu.

— C'est exact.

— Cela explique-t-il que nous avons croisé en arrivant les gardes du corps de votre femme ?

— Ils se connaissent, effectivement. Cela n'a rien d'anormal.

— Et puis, comme ça, vous disposez d'au moins deux sources d'information sur l'enquête en cours...

— Cela présente quelques avantages, c'est vrai, inspecteur.

— Monsieur Svensson, nous sommes officiellement chargés de l'enquête. Nous espérons que chacun fera circuler toutes les informations utiles afin que nous puissions résoudre cette affaire, reprit Gabriella.

— Organisez-vous en conséquence. Vos querelles interservices ne m'intéressent pas, répondit le mari pas éploré en consultant sa montre.

— Bon. Reprenons. À votre avis, Monsieur Svensson, quelqu'un aurait-il pu vouloir la disparition de votre épouse ? poursuivit l'inspectrice en joignant le bout des doigts de ses deux mains devant sa bouche dans une posture de calme apparent dont l'absence n'échappait à personne.

— Vous suspectez un meurtre, inspectrice ?

— Nous ne pouvons négliger aucune piste, Monsieur Svensson, précisa Tyko. Avait-elle des ennemis ?

— Des personnes exposées comme nous le sommes, qui supportent une charge publique, sont des cibles privilégiées. C'est donc possible. À ma connaissance, aucune menace précise, toutefois.

— Merci. Une idée des personnes auxquelles profite sa disparition ?

— Je ne joue pas aux devinettes, inspecteur. Karin était ministre. Une fonction prisée, pour un politicien. Alors, faites fonctionner votre imagination. Si vous voulez des suspects, vous en trouverez à la pelle, répliqua l'homme d'affaires en regardant à nouveau sa montre.

— Vous avez quelque chose de plus important à faire qu'élucider la mort de votre femme ? demanda Gabriella avec une pointe d'irritation. Vous n'avez pas l'air particulièrement affecté, à vrai dire...

— Je n'aime pas votre ton, chère amie. Comme je vous le disais, je suis attendu, et j'ai toujours fait passer le bien commun avant mes intérêts personnels. J'espère que vous saurez en faire autant. Votre réaction m'incline à penser le contraire...

— Monsieur Svensson, veuillez excuser ma partenaire. C'est que le temps joue contre nous, comme dans toute enquête, voyez-vous. Nous souhaitons simplement recomposer les faits et tenter de les comprendre. Votre épouse gisait ce matin en petite tenue dans une maison qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre d'entre vous. De là à penser qu'elle n'était pas seule, il n'y a qu'un pas. Le suivant, c'est d'imaginer que, l'ayant appris, vous ne l'avez pas supporté. Si vous acceptiez de coopérer pleinement avec nous, ce serait plus facile pour tout le monde... expliqua Tyko.

— Ne me faites pas l'injure de lancer gratuitement des hameçons gros comme des fers à cheval, se dérida l'homme d'affaires. Nous ne sommes pas à Rinkeby, inspecteur Törnqvist. Vous manquez singulièrement de créativité pour quelqu'un de votre réputation. Mettons les choses au clair. Ma femme avait des besoins sexuels, disons, largement au-dessus de la moyenne. Personnellement, je n'ai pas de temps à perdre dans ce style d'occupation. Alors, peu importe le nombre de ses amants, que j'imagine réduit, tant qu'elle faisait ses petites affaires en toute discrétion, ce qui a toujours été le cas. Je n'ai aucun détail. Je ne cherche pas à en avoir. Les personnes qui assurent sa protection ont toute ma confiance. Aussi, jusqu'à hier soir, nous formions pour la société suédoise un couple uni et j'entends que cela reste le cas. Je suis contraint de vous faire confiance sur ce point et vous saurais gré de vous en montrer digne. Je vous suggère de bien prendre note de ce que je viens de dire...

— Nous prenons note, Monsieur Svensson, nous prenons note... dit Tyko en noircissant son carnet. C'est votre version, officiellement ?

— Que vous faut-il d'autre, inspecteur ? répondit Svensson dont les sourcils se levèrent et les bras s'ouvrirent en signe de surprise face à tant d'évidence. Depuis des siècles, l'aristocratie a su combiner le mariage d'intérêt et des relations extra-conjugales plus sentimentales. Au dix-neuvième siècle, tous les hommes avaient des maîtresses et, soyons de bon compte, la majorité des femmes un ou plusieurs amants. Ils n'en étaient pas plus malheureux. C'est l'accord que nous avons trouvé, avec Karin. Nous ne sommes pas arrivés à nos postes par distraction. Nos carrières sont infiniment plus précieuses que notre sexualité commune. Ma femme était une alliée irremplaçable. La perte est immense. Pour autant, vous ne me verrez pas verser une larme.

— Donc, vous prétendez que vous n'avez aucune idée de l'identité de ses amants...

— Non, je l'affirme. Ne soyons pas naïf, inspecteur. En un coup

de téléphone, je peux obtenir tous les noms que je souhaite. Faites votre travail. Le seul nom que je suis prêt à entendre est celui d'un éventuel coupable. Les autres ne m'intéressent pas. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

— Donc, vous croyez à la thèse du meurtre ?

— J'attends des éclaircissements de votre part sur ce point, entre autres. La vérité m'intéresse. Ce que je crois importe peu, en l'état.

— Monsieur Svensson, une dernière question. Votre épouse consommait-elle de la cocaïne ou toute autre drogue ?

— Karin ? De la drogue ? On voit bien que vous ne la connaissiez pas... Non, pas de son plein gré.

— Merci, Monsieur Svensson. Si vous le permettez, nous reviendrons vers vous en cas de besoin.

— Faites. Vous connaissez le chemin. Une dernière chose, je vous défends de faire mention de la teneur de notre conversation, exception faite pour messieurs Söderlund et Schneider afin que vous puissiez avancer dans votre enquête. Cette réserve s'applique également à eux, bien entendu. Si quelque chose transparaît dans la presse, je saurai d'où ça vient...

Dans la villa de Djursholm, l'équipe scientifique progressait d'autant plus lentement qu'elle n'avait rien à se mettre sous la dent. Aucun indice n'indiquait que la ministre avait reçu la moindre visite. Casper Frost avait été d'une telle discrétion que l'équipe l'avait rebaptisé « Casper le Fantôme », agrémentant par ce trait d'humour potache une journée morne à tous points de vue.

Jusqu'ici n'avait été émise qu'une seule hypothèse, suite à la découverte d'une goutte de sang sur l'oreiller, ou plutôt sous l'oreiller, sur la face en contact avec le drap de lit, et de quelques vagues traces d'hémoglobine sur les draps, découverts en utilisant un composé chimioluminescent qui avait réagi à la *black light*.

Conclusion : la tête de Karin Roslin-Svensson se trouvait vraisemblablement à l'autre bout du lit quand elle avait commencé à saigner.

Donc quelqu'un avait probablement bougé le corps et retourné involontairement l'oreiller. L'opération avait été réalisée soigneusement. Les traces sur le drap, très légères, semblaient indirectes, comme si du sang déjà aggloméré avait frotté contre le tissu.

Quelqu'un avait essayé de les effacer avec une peu d'eau savonneuse.

Dans l'état actuel des découvertes, trois personnes seulement auraient pu le faire...

Le portable du chef de l'équipe scientifique vibra dans sa poche.

— Tobias, tu peux venir, s'il te plaît ?

— Où es-tu ?

— Dans la buanderie, j'ai peut-être quelque chose...

— Attends, je géolocalise... dit Tobias en souriant avant de raccrocher. La blague courait depuis ce matin. La villa était proprement énorme.

Il descendit l'escalier suspendu et traversa tout le rez-de-chaussée pour retrouver le technicien qui l'avait appelé. Il avait démonté le lavabo de la buanderie industrielle et inspectait le siphon qu'il tenait entre ses mains.

— Alors ?

— Regarde, il y a de minuscules billes noires dans le siphon.

— Oui, je les vois, confirma Tobias. Ça ressemble à du caviar, une variété assez fine, non ?

— C'est aussi ce que j'ai cru, mais observe bien, quand j'approche une tige en fer...

— ... Les billes sont attirées par la tige. À moins qu'on ait inventé le caviar aimanté depuis ce matin, ce ne sont pas des œufs de poisson... envoie ça au labo.

— C'est parti...

— Hé, bon boulot, ça ! On continue !

— Oui, Tobias.

Son portable vibra à nouveau. On l'appela au deuxième pour une empreinte digitale retrouvée sur le poteau de pole dance érigé sur l'estrade de la piste de danse. Sur le chemin, il croisa plusieurs

techniciens en combinaison blanche, affairés dans toutes les positions à la recherche d'indices introuvables.

Personne n'avait encore retrouvé de mallette qui aurait pu correspondre à l'empreinte préformée du *flight case*. Il devenait de plus en plus clair qu'elle ne se trouvait pas dans la villa. Il avait demandé le renfort des plongeurs de la police maritime du comté de Stockholm pour inspecter les environs de l'embarcadère.

Sans trop y croire...

Sur le chemin du retour, Gabriella Ekdhal et Tyko Törnqvist firent une halte au Max, une enseigne suédoise de restauration rapide, pour y commander un menu Grand Deluxe. Un choix tout indiqué pour faire passer l'autre goût de luxe, celui de la Strandvägen, et les émotions globalement négatives qu'elle leur avait laissées en travers de la gorge.

— Pour qui il se prend, ce type ? Tu as vu comment il nous a traités ? avait débuté Gabriella.

— Il pourrait en dire autant de toi, Gabriella. Tu t'en rends compte, tout de même ? Tu as considéré Svensson comme un suspect plus que comme un témoin.

— Okay, mais avoue qu'il était insupportable, cette espèce de misogynne, à nous prendre de haut et à regarder sa montre toutes les trente secondes...

— Pour toi, peut-être.

— Pas pour toi, c'est ça ?

— J'essaie de regarder plus loin que la surface des choses... C'était de la manipulation, Gabriella. Il a cherché à nous déstabiliser dès le départ. Ce type négocie des contrats en centaines de millions de couronnes avec les gouvernements du monde entier. Il s'était renseigné sur toi. Sur nous. Il nous a testés. Excuse-moi de te le dire, mais tu es tombée dans son panneau la tête la première, rigola-t-il. Tu as réagi au quart de tour uniquement parce que tu ne supportes pas les misogynnes qui traitent leurs femmes de nymphomane et se tapent des assistantes trente ans plus jeunes qu'eux...

— Non, mais, tu t’entends parler ? répondit l’inspectrice d’une voix ronflante. Merde, t’as raison... s’avoua-t-elle en baissant d’un ton. Je me suis fait avoir comme une bleue. Il nous a menés par le bout du nez tout au long. Quelle conne...

— *Skål!* fit l’inspecteur en levant son verre de soda, un sourire aux lèvres. C’est un peu gênant, parce que ça nous disqualifie à ses yeux. Je préfère l’avoir comme allié que comme ennemi. Il faudra trouver un moyen de nous réhabiliter...

— Mais ce qu’il nous a dit, Tyko, c’est n’importe quoi...

— Peut-être. Peut-être pas. Partons du principe que c’est la vérité. À nous de le confronter aux faits, étape par étape, et ça commence par retrouver cet amant.

C’est le moment que choisit Klas Söderlund pour appeler Tyko et leur fixer rendez-vous au département de médecine légale de Stockholm pour qu’ils entendent de vive voix les premières conclusions du médecin légiste.

L’autopsie de Karin Roslin-Svensson était terminée.

À 18h05, ils arrivèrent à l’institut Karolinska de Solna, une des universités médicales les plus réputées du monde, dont on parlait au moins une fois par an quand s’y décernait le prix Nobel de médecine. Tyko gara la C30 à côté de la Volvo de Klas, dont la fenêtre entrouverte laissait s’échapper un épais panache de fumée âcre.

Le commissaire fit le tour de sa voiture et jeta nerveusement sa cigarette fumée jusqu’au mégot.

— Alors, ça s’est bien passé chez Magnus Svensson ?

— Non, pas vraiment, répondit l’inspecteur. On ne peut rien lui reprocher, évidemment. Il a coopéré, mais en mode minimum syndical. Il nous a clairement fait comprendre qu’il avait de meilleures cartes à jouer avec la SÄPO, qu’on a croisée en arrivant, qu’avec nous. Les gardes du corps de sa femme et les siens ont bossé ensemble. Il va falloir éviter de se faire mettre hors circuit par le service de protection des dignitaires. Sinon, il a développé sa conception de la sexualité dans les couples de la haute...

— Qui est ?

Encouragée d'un hochement de tête par Tyko, Gabriella, positivement réticente, prit la suite pour développer le thème, avec le plus d'objectivité possible.

— À votre avis, ce truc d'aristo du dix-neuvième, ce sont les premières pierres d'une confiance en construction ou l'écran de fumée qu'on est censé croire sans trop poser de questions ? demanda le commissaire.

— Aucune idée, Klas. Pour l'instant, c'est difficile à dire, répondit Gabriella. Ce qui est certain, c'est que le terrain est miné.

— Manquait plus que ça ! Je te l'ai dit, Tyko, on marche sur des œufs. Veillons à ce que rien ne nous saute à la figure... Bon, venez, nous sommes attendus.

Le commissaire monta les marches du perron d'un bâtiment en briques de couleur terracotta orné de quelques fines lettres blanches en relief : *Rättsmedecin*, Médecine légale.

Ils passèrent la porte vitrée aux bordures bleues et suivirent le couloir principal jusqu'au bureau du médecin légiste, Simon Simonsson, un grand quinquagénaire aux cheveux gris en bataille et aux yeux fatigués derrière des verres grossissants. Sa tunique bleue de chirurgien avait un effet désastreux sur son sex-appeal, mais pas autant que son cynisme.

— Roslin-Svensson ? Il paraît que ce sont les meilleurs qui partent les premiers. Apparemment, il y a des exceptions... Suivez-moi, ajouta-t-il en embarquant avec lui ses notes et son dictaphone.

De sa démarche de cigogne, Simon Simonsson les conduisit jusqu'au sous-sol par un ascenseur plutôt apparenté à la famille des monte-charge, puis les guida dans un labyrinthe de couloirs démoralisants éclairés au néon. L'écho de leurs pas se répercutait crûment sur les murs quadrillés de carreaux blancs premiers prix hâtivement jointoyés, protégés des chocs par deux planches continues à hauteur de hanche.

À croire qu'ils organisaient des courses de brancard avec les macchabées...

Le légiste s'arrêta devant une salle plongée dans le noir. Une affiche fixée au plafond indiquait *Tystnad*, Silence.

Il actionna l'interrupteur.

Six tubes néon s'allumèrent l'un après l'autre, découvrant au fur et à mesure un mur en inox tout en longueur d'où ressortaient une trentaine de petites portes de chambre froide avec poignées assorties, également inoxydables. Une civière à roulette en inox, abandonnée contre le mur du fond, attendait d'assurer le prochain transfert.

Effectivement, silence... L'affiche était superflue.

— Bienvenue dans notre couloir de la mort, annonça le légiste. Plus efficace qu'aux États-Unis. Ici, personne n'attend pendant vingt ans. Ils ne résistent pas à la température... sourit-il pour lui-même en allant chercher la civière.

Simonsson se dirigea ensuite vers un des casiers réfrigérés, vérifia l'emplacement sur son bloc-notes, l'ouvrit et en extrait le corps de la ministre de la Santé et des Affaires sociales, recouvert d'un drap blanc, « encore fraîche, vous avez de la chance, si vous saviez dans quel état les corps nous arrivent parfois, rien de tel qu'un bon noyé pour vous remettre les idées en place », précisa-t-il.

Le légiste fit glisser le drap, et le corps dénudé de la ministre apparut, cyanosé.

Cette fois, aucun frémissement pour Tyko à la vue des seins séparés par une longue cicatrice fraîchement suturée, sinon un petit frisson d'horreur qui renforçait l'impression de froid générée par la température et, surtout, l'ambiance de la morgue.

Difficile d'imaginer que le cadavre scientifiquement mutilé qu'il observait sous toutes les coutures était la même personne que la vamp en tenue sexy croisée ce matin au bord d'un lit.

Une vamp qui, hier encore, assistait à un conseil des ministres.  
Irréel.

Une voix féminine se fit entendre dans le couloir, accompagnée de bruits de pas rapides et décidés.

Touffu et Rasé apparurent, encadrant une petite dame énergique et un peu replète vêtue, elle aussi, d'un complet pyjama bleu de chirurgien qui annihilait, chez elle aussi, tout pouvoir de séduction. *Quoique, la plantureuse paire de seins qui tressautait à contre rythme mérite certainement le coup d'œil*, se dit Tyko.

Le duo de la SÄPO se plaça face aux policiers de Täby, de l'autre côté de la dépouille, en position réglementaire, pectoraux saillants.

— Salut, les gars, les accueille Tyko. Tout va bien de votre côté ? Du nôtre, ça ne se passe pas trop mal.

— Inspecteur, inspectrice, commissaire... répondit Touffu sans relever le trait d'humour.

— Nous sommes au complet, repartit le légiste. Je vous prierai de ne pas transformer notre lieu de travail en scène de crime, ajouta-t-il en percevant la tension qui s'était subrepticement installée. Ma collègue et moi-même avons pratiqué ensemble l'autopsie pour avoir en permanence un double avis. Nos conclusions ne sont pas définitives, comme vous pourrez le constater, mais nous pouvons déjà dévoiler quelques éléments utiles à votre enquête. Enfin, je dis « votre » en espérant qu'il n'y en a qu'une...

— Selon nos calculs, Madame Roslin-Svensson est décédée aux alentours de vingt-trois heures, hier soir, enchaîna sa collègue dont la voix enjouée rebondissait comme une balle magique sur les murs de la morgue. Le corps présente un bon état général... Un examen approfondi de la surface de la peau n'a révélé aucune lésion. Ni contusion, ni coupure, ni piqûre. Par contre, nous avons relevé des lésions internes qui ont entraîné des saignements au niveau nasal et auriculaire.

— Après extraction et examen des organes internes, précisa Simonsson, il apparaît que le décès a été provoqué par une rupture d'anévrisme à la base du cerveau qui, elle-même, a entraîné une hémorragie méningée massive. La mort a été pratiquement instantanée. Ce type d'incident n'est pas rare.

— Qu'est-ce qui aurait pu causer cet incident, comme vous dites ? demanda le commissaire Söderlund.

— Eh bien, commissaire, de nombreuses causes sont possibles, bien entendu... entama la légiste dont la voix perdait un petit peu de son entrain pour prendre un ton plus diplomatique. Madame Roslin-Svensson était en bonne santé générale, apparemment, et pas encore dans un âge à risque. En termes de facteurs aggravants, elle était sous intoxication alcoolique au moment de son décès et semble avoir vécu un épisode aigu d'hypertension artérielle... Nous pensons qu'elle est morte d'épéctase...

— Ce qui veut dire, en clair ? demanda Rasé.

— En clair, elle était bourrée et elle a baisé à mort, conclut Simonsson. Nous avons trouvé des sécrétions vaginales importantes. Selon Tobias, les draps étaient imprégnés de sueur, traces de morsures et de salive dans les oreillers, etc. Un ou plusieurs rapports intenses, selon toute vraisemblance...

— C'est impossible... lâcha Touffu, surpris. Se sentant observé, il se recomposa un visage aussi vite qu'il s'était décomposé.

— Y avait-il des traces de sperme ou de salive n'appartenant pas à Madame Roslin-Svensson ? demanda Tyko.

— Nous n'avons rien trouvé, non, et l'équipe scientifique de Tobias non plus. Par contre, nous avons effectué un frottis des parois vaginales qui a fait ressortir deux éléments. L'utilisation d'un lubrifiant siliconé haut de gamme ainsi que des résidus de fibre textile. Nous devons encore les analyser, mais elles semblent correspondre avec un échantillon de fibres textiles de cinq millimètres carrés environ retrouvé à l'arrière de l'oreille droite, attaché à la tige de la boucle d'oreille, et un autre, plus petit, sous l'ongle de l'index droit, partiellement cassé. Par ailleurs, nous avons retrouvé des résidus identiques sous la plante des pieds, sur les genoux, sur les aines, sous les aisselles, sur la paume des mains, sur la chevelure et même jusque dans le nez.

— Ce qui veut dire ?

— Pour l'instant, nous ne pouvons pas nous prononcer. Nous avons envoyé l'échantillon au labo spécialisé dans les textiles. Nous attendons les résultats.

— Aurait-elle pu être enveloppée dans un drap et déplacée, par exemple ? Simple hypothèse ? demanda Tyko.

— Impossible à dire pour l’instant. Nous préférons ne pas spéculer, inspecteur. Nous en saurons plus très prochainement. Autre chose, nous avons extrait de son estomac les restes d’un repas, dont la plus grosse partie avait déjà transité par le duodénum, environ soixante-cinq centilitres de champagne ainsi qu’une masse grumeleuse de couleur noire d’approximativement trente grammes, dont nous ne parvenons pas à identifier la provenance jusqu’ici.

— Elle a pris son dernier repas au ministère, vers dix-huit heures, indiqua Touffu. Une salade César. Fournisseur habituel.

— Ça correspond. Alors, la seule chose qu’elle a consommée depuis, c’est le champagne et cette fameuse masse grumeleuse. Nous l’avons envoyée, ainsi que des échantillons, de sang et d’urine, au laboratoire de chimie médicale. Nous attendons les résultats. Je peux vous les promettre pour demain matin...

— Et pour les yeux ? demanda Tyko. Ses pupilles étaient rétrécies, il me semble...

— C’est exact. Ici encore, nous attendons les résultats des analyses.

— Vous avez bien une petite idée ? insista le jeune inspecteur.

— Cela pourrait indiquer la présence d’opiacés comme l’opium, la morphine ou l’héroïne, mais rien n’est sûr à ce stade. S’il vous plaît, inspecteur, attendons les résultats...

À ces mots, les gardes du corps se raidirent imperceptiblement et échangèrent furtivement un regard.

Ils laissèrent s’écouler quelques minutes durant lesquelles les légistes montrèrent les photos des différentes étapes de l’autopsie puis s’éclipsèrent discrètement.

Tyko les rejoignit devant l’ascenseur.

— Quelque chose ne va pas, les gars ? demanda-t-il.

— Non, tout va bien, répondit Touffu.

— N’oubliez pas de nous envoyer la liste des appels téléphoniques de la ministre. J’insiste. Sinon, on pourrait penser que la

communication ne passe pas entre nos services. Ce serait dommage, pour une telle affaire. Une troisième ministre assassinée, après Olof Palme en 1986 et Ana Lindh en 2003, et autant d'enquêtes qui piétinent faute de collaboration. Comme si les autorités n'avaient rien appris en près de quarante ans. Mauvais pour l'image, non ?

— Tu cherches quoi, là ? Personne ne dit qu'elle a été assassinée...

— Vous y croyez, vous, à l'épectase en solo sous héroïne ? Je parie que vous ne saviez pas qu'elle avait pris de la drogue. Votre non verbal vous trahit... Vous êtes dans la merde jusqu'au cou, les gars ! Elle est morte sous votre responsabilité, vous ne savez pas comment, vous n'avez pas su l'éviter et vous cherchez un moyen de vous en sortir... je propose qu'on partage nos infos, pour notre bien à tous.

— Qu'as-tu à nous offrir ? demanda Rasé en retenant l'ascenseur.

— Rien pour l'instant, mais il se pourrait que ce soit le cas très rapidement. Et vous ?

— Rien non plus, désolé.

— À votre avis, quand Svensson dit que sa femme peut se taper autant d'amants qu'elle veut, il bluffe ?

— Pas de commentaire. On reste en contact, Törnqvist. Ciao.

— N'oubliez pas le relevé téléphonique... rappela l'inspecteur de police juste avant la fermeture des portes.

Pour le chemin de retour, il proposa à Gabriella de rentrer avec le commissaire. Il avait besoin de réfléchir seul. L'Institut Karolinska n'était qu'à quelques centaines de mètres de l'appartement de Sonia. Il aurait pu passer lui faire coucou, mais s'abstint.

Pas le temps.

Pas la tête à ça.

Elle lui avait envoyé un texto pour demander si tout allait bien. Elle n'était plus fâchée. Seulement inquiète. Il avait répondu d'une émoticône « Pouce levé », sans plus.

Que lui dire ?

Qu'il venait d'observer attentivement le contenu de l'estomac d'un cadavre « encore frais » ? Qu'il travaillait sur une affaire qui sentait le pourri, mais dont il ne pouvait rien lui dire ?

Il n'avait pas envie qu'elle essaie de visualiser les images de sa réalité à lui, tellement étrangères à sa réalité à elle. Une tentative de rapprochement qui, en créant en elle des traces traumatisantes indélébiles, ne pouvait, au final, que les éloigner. La Criminelle, ça sonne bien, mais ce n'est pas très appétissant.

Les réactions des agents de la SÄPO, à la morgue, avaient été trop automatiques pour être contrefaites. Ils doutaient sincèrement de la présence d'un amant dans la villa tout comme ils ne concevaient pas que Karin Roslin-Svensson ait pu consommer des opiacés. Magnus Svensson avait déclaré avoir confiance en eux après qu'ils lui aient rendu visite. *Que s'étaient-ils dit pour que l'industriel ne les rende pas responsables de la mort de sa femme ?* Jusqu'ici, elle était considérée comme étant naturelle, mais trop d'éléments bizarres apparaissaient pour ne pas éveiller de soupçons. Ou disparaissaient, c'était selon.

*Où était la valise livrée la veille ? Y avait-il vraiment une valise dans le colis ? Où étaient passés le ou les déclencheurs de l'épéc-tase ?*

*Il y avait aussi la liste des « et si » ? Et s'il n'y avait effectivement pas d'amants dans la villa ? Et si Madame la Ministre, après avoir siphonné pratiquement une bouteille de champagne à elle toute seule, s'était masturbée à s'en faire péter une artère du cerveau ? Et si elle avait amplifié son excitation par téléphone, dévoilant ses fantasmes les plus secrets à un partenaire de sex phone...*

*Restait toujours une question : qui avait rajusté sa lingerie ? Casper ? Touffu ? Rasé ? Au moins, ça expliquerait la frilosité des gardes du corps par rapport à ces satanés relevés...*

*Et si tout ce beau monde s'était mis d'accord pour raconter la même histoire et masquer les allées et venues de Monsieur X ou de Madame Y ? Au final, ils auraient pu organiser une mégaorgie et en faire disparaître jusqu'à la plus petite moucheture. En une nuit, avec*

*une bonne équipe de nettoyage, c'était jouable. Les gardes du corps étaient peut-être d'excellents acteurs, après tout. Que s'était-il passé dans la villa de Djursholm ?*

Il espérait de Valdemar quelques éléments neufs pour recomposer le fil des événements.

Arrivé à Täby, il gara la voiture dans le sous-sol du commissariat et monta voir le *polisassistent* dans son cagibi. L'ex-Allemand lui proposa un verre d'Absolut glacée, conquis depuis longtemps par la vodka nationale et l'histoire romanesque de son fondateur, Lars Olsson Smith. Tyko l'accepta et le but d'un trait avant de le tendre à nouveau pour remplissage et de s'asseoir sur le second siège, entretemps débarrassé du carton de pizza qui l'occupait. Valdemar leva son verre en arborant un air satisfait. La moisson avait été bonne.

Dix minutes plus tard, ils rejoignaient Klas et Gabriella dans le bureau du commissaire. Dans un étrange effet de vases communicants, la vodka donnait au jeune inspecteur des couleurs qu'elle prenait à l'assistant. Il restait tout de même assez de vie dans les lèvres de Valdemar pour que tout le monde s'y pendre...

— Puisque j'ai toute votre attention, j'aimerais que nous parlions de mon augmentation de salaire... commença-t-il, un sourire en coin.

— Très drôle, Val ! Nous pourrions aussi aborder le sujet de ta participation aux charges communes du bâtiment ? Tu as largement dépassé ton quota de douches, ce n'est pas un hôtel... répondit Söderlund.

— *Skål*, Klas, et bienvenue à ceux et celles qui reviennent sains et saufs d'une mission dans les terres du Sud... répondit Valdemar en versant un trait de vodka dans son thé froid et en l'avalant d'un coup.

— Alors, des nouvelles des terres de l'Est, à Djursholm ? demanda Tyko.

— Ne m'en parlez pas ! Tout est mort, là-bas ! L'enquête de voi-

sinage n'a rien donné. Personne n'a rien remarqué d'anormal. La plupart des voisins étaient partis à leur maison de campagne. Vous imaginez ? Ils vivent dans le quartier le plus cossu du coin, et ils n'y passent même pas les week-ends ! Moi, ça me dépasse... « Le monde dans lequel chacun vit dépend de la façon de le concevoir ».

— Toujours Hegel, non ? Et les caméras de vidéosurveillance ? s'enquit Klas Söderlund.

— Non, Schopenhauer, désolé ! J'ai passé l'après-midi à en visionner les images. J'ai commencé à l'arrivée de la ministre, et j'en suis à trois heures du matin. Rien à signaler, à part les rondes de notre ami Touffu. J'ai les yeux qui piquent à regarder les dix caméras en même temps. Cela dit, c'est assez méditatif. Il suffit de fixer tous les écrans en léger accéléré et de se contenter de repérer les variations. Ça m'a permis de revisiter les premiers albums de Black Sabbath. J'ai passé un bon après-midi... conclut-il en s'étirant avec un sourire de contentement.

— Non, il y a autre chose. Qu'a découvert ton génial cerveau, *Herr professor* ? demanda Tyko.

— Ah ! Enfin quelqu'un qui pose les bonnes questions ! Alors, voilà. Je me suis penché sur le descriptif de la villa. Le tarif de location s'élève à sept-mille-six-cents euros par nuit, avec obligation de prendre minimum deux nuitées, et inclut toute une série de services, jusqu'au cuisinier. À l'agence de location, ils n'ont pas voulu me donner les coordonnées du client. C'est leur droit. Alors, j'ai fait autrement... dit Valdemar en laissant planer le suspense.

— Allez, accouche !

— J'ai contacté le service de livraison, une entreprise de taxi stockholmaise. Le colis a été enlevé à la réception d'un hôtel bas de gamme à 600 couronnes par nuit et livré à l'heure demandée. C'est l'hôtel, situé à Vallentuna, près de l'aéroport international d'Arlanda, qui a payé la course du taxi. Donc, j'ai contacté la réception de l'hôtel. Ils n'ont pas pu me dire qui avait déposé le colis, mais, en les poussant un peu dans leurs retranchements, ils m'ont confirmé

qu'ils rendaient parfois ce type de services à des clients. En poussant un peu, ils m'ont donc transmis le nom et l'adresse de l'entreprise à laquelle ils ont facturé le service. Une entreprise anglaise : Kebsway Ltd, située à Londres. Je l'ai *googlée*. Inconnue au bataillon, elle n'a pas de site Web et n'apparaît pas sur les réseaux sociaux. À mon avis, une boîte à lettres. Ensuite, j'ai rappelé l'agence de location. J'ai fait appel à leur sens civique tout en respectant leur devoir de réserve. Donc, je leur ai demandé de répondre par « oui » ou « non » si, par hasard, la villa n'avait pas été louée par Kebsway Ltd... Ils ont répondu par « oui ». De cela, nous n'aurons pas de confirmation écrite... mais nous savons désormais...

— ... que c'est la même société qui a loué la villa et fait livrer le champagne et l'éventuelle mallette, compléta Gabriella. Une société qui a dépensé près de deux-cent-mille couronnes pour ça. Et bien, dit donc, je me demande ce qu'a fait Madame la Ministre pour mériter un tel cadeau ? Aucune entreprise ne crache autant d'argent pour rien...

— Bravo, Valdemar, c'est du bon boulot d'enquêteur, ça ! constata le commissaire.

— Merci, chef ! Pour mon augmentation...

— ... le propriétaire de la villa, tu l'as eu, pour finir ? demanda Tyko.

— Ah oui, le proprio... j'allais y venir. Je l'ai eu en ligne, juste avant vous arriviez. Un gars de Stockholm qui a hérité du patrimoine immobilier, visiblement colossal, de ses parents. Il vit à Hawaï les trois-quarts de l'année. Ses affaires tournent sans qu'il s'en préoccupe. Il a tout délégué à des agences de location en ligne, qui prennent trente-cinq pour cent de ses recettes, mais il s'en moque. Il était juste inquiet de savoir si on libérerait rapidement la villa. Il m'a envoyé les codes pour l'application de domotique. Regardez, dit Valdemar en sortant son smartphone de sa poche. On peut tout commander d'ici.

Sur l'écran, une interface graphique très *user-friendly* affichait le plan de la villa et les indices de consommation électrique de toutes

les pièces, les interrupteurs des portes, des stores et des fenêtres, le thermostat, les performances du réseau WiFi, etc.

— Ils ont fait des progrès, depuis le Commodore 64 ! Ça me fait le même effet qu'à ma grand-mère quand elle a vu décoller la première navette spatiale, elle qui était née en 1909, l'année où Louis Blériot avait accompli l'exploit de traverser la Manche avec un avion en toile. Je vous passe les détails, mais je peux vous assurer, selon cette application, que la porte d'entrée a été ouverte dix-huit fois entre 23h et 7h30, à chaque fois par notre ami Touffu. Ses neuf rondes à l'intérieur de la villa ont pris entre trois et neuf minutes. À part ça, aucune fenêtre n'a été ouverte entre le départ et le retour de notre ami Casper et tous les stores de la maison étaient fermés, surtout, et y compris celui de la chambre nuptiale...

— La chambre nuptiale... Tu ne trouves pas que tu exagères, Val ? désapprouva Klas.

— Oui, tu as raison, Klas. Je reprends. Surtout et y compris celui du *donjon*, que la température de toute la maison est restée stable, que la consommation électrique a connu un pic au niveau du living entre 20h30 et 22h, et que seul le donjon est resté éclairé pendant toute la nuit. J'ajouterais également que le réseau a géré un gros téléchargement durant cette période.

— Tu sais ce qui a été téléchargé ?

— Non, ça, c'est impossible à dire. Mais, pour te donner un ordre d'idées, ça correspond à quatre films en ultra haute définition. Téléchargés sur le même appareil.

— Ce qui est clair, c'est qu'elle n'a pas clamsé d'avoir trop regardé la télé... soupira le commissaire. Et ce Touffu, là, qui a préféré ne pas mentionner ses rondes alors qu'il savait pertinemment que nous aurions l'info sans difficulté. Tu parles de collaboration ! Donc, le mystère reste entier, mais on va devoir parler à la SÄPO... Super ! fit-il en levant les yeux au ciel. Allez, on en a assez fait pour aujourd'hui. Vous pouvez rentrer chez vous. On se retrouve ici demain matin à la première heure.

— Perso, je n'ai pas sommeil. Je reste avec Valdemar pour continuer à mater les vidéos de surveillance, si ça te va, Val? ajouta Tyko.

— Sois le bienvenu en mon modeste logis, mon jeune ami...

Vers 2 h du matin, ils jetèrent l'éponge dans un râle.

Le local exigü du *polisassistent* sentait, dans l'ordre, le renfermé, la sueur, les pieds, l'alcool et la pizza froide. L'instabilité chronique de la pile de cartons de pizza vides s'aggravait de deux exemplaires supplémentaires livrés à pied par le meilleur pizzaiolo de la rue. Une bouteille de vodka sortie d'on ne sait où avait remplacé sa précédente, dont le cadavre roulait entre les chaises de bureau au gré de leurs courts déplacements. Quelques emballages plastiques d'huile aussi piquante que leurs yeux trônaient sans fierté au sommet de la corbeille à papier remplie de marc de café et de canettes écrasées de boissons énergétiques.

Comme ils étaient seuls hormis l'agent de faction au central, ils s'étaient permis de replonger dans l'intégrale du concert de Led Zeppelin au Madison Square Garden de New York en 1973. Un bijou abondamment commenté par le maître des lieux, surtout le jeu de guitare à l'archet de Jimmy Page sur la version ultra longue, vingt-six minutes, de « Dazed and Confused ».

Des enregistrements vidéo de la villa de Djursholm, il ne restait plus sur l'écran qu'une mosaïque d'images de mauvaise qualité, figée sur leurs propres pétouilles, montrant sous tous les angles une porte qui se refermait sur la silhouette d'un fantôme, à l'heure exacte indiquée par les agents de la SÄPO : 7h50.

De la nuit de la veille, captée en multcaméra, l'histoire retiendrait le passage d'un chat et les rondes désynchronisées de Touffu et Rasé qui avaient eu le mérite de les tenir éveillés jusqu'au bout à coups d'éclairage périodique des quatre façades, détecteurs de mouvement aidant.

— Bon, ben, on ne pourra pas nous reprocher de ne pas avoir fait preuve de persévérance... dommage qu'on n'ait rien trouvé. Si

seulement la villa avait été équipée de caméras intérieures...

— Certes. Comme disait Goethe, « S'ils savaient où se trouve ce qu'ils cherchent, ils ne chercheraient pas ».

— Comment peux-tu citer Goethe à cette heure-ci, Val ?

— Il n'y a pas d'heure pour les philosophes ou, en l'occurrence, les poètes, cher ami. Il ne faut pas les sous-estimer. Ils nous invitent toujours à considérer les choses non pas avec détachement, mais sous un angle nouveau, répondit Valdemar, que les yeux rougis de sang faisaient de plus en plus ressembler à un vampire. Dans ce cas-ci, cela pourrait se traduire par : nous avons cherché aux endroits évidents, mais quel serait un endroit, ou un moment, que nous aurions tendance à négliger ?

— Celui où nous serions convaincus qu'il ne peut plus rien se passer... réfléchit Tyko. Peux-tu avancer l'enregistrement jusqu'à 9h s'il te plaît ? ajouta-t-il, ragaillard.

— Ça me plaît, ça, *skål*...

— Merci, mais je passe mon tour, sur ce coup-ci. J'ai ma dose...

À 9h01, la porte d'entrée s'ouvrit sur Casper Frost, visiblement paniqué, qui criait muettement. Quelques instants plus tard, Touffu entra au pas de course. Les caméras segmentèrent le sprint de Rasé de la terrasse de la piscine à la porte principale, onze secondes pour une cinquantaine de mètres en dévers, départ arrêté, pas mal du tout.

Puis la porte se referma.

Plus aucun mouvement visible sur aucun des dix écrans.

Avance rapide.

Stop.

Léger retour en arrière.

À 9h06, la porte d'entrée se rouvrit sur l'assistant de la ministre, à demi courbé. Casper Frost tituba en se tenant le ventre à deux mains jusqu'au portail de rue. Il fit un pas sur le trottoir, vers la gauche. Mit une main devant la bouche tandis qu'il réprimait un haut-le-cœur.

Sans succès.

Quelque chose gicla en arc de cercle vers le haut et il suivit le mouvement, tomba sur les genoux et disparut de l'écran, masqué par le muret. Il mit cent quatre-vingt-six secondes à se relever, s'appuya au portail, s'essuya la bouche du revers de la main et revint mollo à la villa.

La porte, restée ouverte sans que personne ne la franchisse ni dans un sens ni dans l'autre, se referma jusqu'à l'arrivée des secours.

— Je vais demander à Tobias de vérifier s'il y a des traces de vomissures à cet endroit, décréta Tyko. Il est un peu tard pour l'appeler. Je lui envoie un texto. Sur ce, bonne nuit, Valdemar Schneider !

— Bonne nuit, Tyko Törnqvist.

Dans le couloir, Tyko entendit son collègue déplier le lit de camp et s'apprêter à dormir dans son antre.

Il passa par le central et rassura l'agent de faction sur sa capacité de conduite. Il rentra pourtant chez lui un peu plus vite que prévu, rognant sur les bordures à plusieurs tournants. Heureusement, il n'habitait qu'à quelques kilomètres, dans une mini maison sur deux niveaux, solidaire de ses cinq jumelles, avec vue sur des box de garage et des emplacements de parking. C'est tout ce qu'il pouvait se permettre avec sa solde d'inspecteur à la criminelle.

À peine mieux que son ancien appart de Rinkeby. Avec la même touche « maison témoin » IKEA.

Trop tard pour appeler Sonia.

Trop tard pour tout, même pour dormir.

Sa tête foisonnait d'idées. Il sentait dans son corps des rushs d'adrénaline. Impossible de se détendre.

Une seule solution, faire appel à sa maîtresse.

La plus fidèle et la plus compréhensive qu'il ait jamais croisée.

La veuve poignet.

Il alluma son PC, se connecta à son site pornographique favori

sur une page de navigation privée. Il connaissait l'adresse par cœur, à force, mais ne souhaitait pas que Sonia tombe sur cette manie qui lui permettait, au final, d'ajuster ses pulsions sexuelles à des niveaux socialement acceptables pour tous, ou plutôt pour toutes.

Ou plutôt pour elle.

Elle risquait de ne pas comprendre, et il n'avait pas envie de se justifier.

Il sélectionna une thématique qui lui faisait généralement de l'effet, le casting d'hommes par des femmes, et chercha une situation nouvelle. Il sauta le bla-bla creux de la vendeuse de rêve d'une vie de mannequin et s'arrêta quand le mec était à poil devant le large fauteuil en cuir qui occupait tout l'angle de la pièce et que la fausse agente contournait son bureau pour admirer la marchandise d'un peu plus près.

Elle le complimentait sur sa musculature, tâtait ses pectoraux et ses épaules rondes, faisait semblant de s'étonner de ses abdominaux en tablettes de chocolat et s'asseyait sur le canapé en souriant d'un air indolent, la main sur son cul musclé. Avec sa permission, elle flattait ses testicules pour l'aider à bander, puis le masturbait langoureusement et l'invitait à continuer seul tandis qu'elle défaisait les premiers boutons de son chemisier et remontait sa jupe de tailleur, histoire de se mettre à l'aise. Comme pour l'encourager, elle l'approchait alors, encensait à nouveau sa fière érection et avalait son sexe tout en le fixant droit dans les yeux, ourlant sa langue pour le caresser le plus loin possible alors qu'elle montait et descendait sur lui.

Le jeu durait jusqu'à ce qu'elle décide qu'il devait lui montrer ce dont il était capable.

Elle se déshabillait alors, grande et fine brune, blonde petite et pulpeuse ou quadra délurée, selon la séquence, et lui indiquait comment elle voulait qu'il la prenne, si possible avec ardeur, parfois sauvagement, peu importe ce qu'il prétendait, pourvu qu'il la

fasse jouir. Et elle gardait le *lead* jusqu'au bout, ne l'autorisant à venir que si elle avait fini. Et il venait, généralement sur ses seins.

Quand il se masturbait devant de telles scènes virtuelles, Tyko y plongeait comme si elles étaient réelles, comme s'il contrôlait tout, comme si, enfin, il pouvait s'abandonner à qui il voulait vraiment être, sexuellement, et vivre ce qu'il s'interdisait.

Ce n'était pas totalement faux.

Le cerveau ne fait pas la différence. Pourquoi, sinon, plongerait-on avec autant d'intensité dans un thriller policier...

La troisième séquence de casting l'acheva.

À peine avait-il éjaculé qu'il s'endormit.



Dimanche 14 novembre, 9h du matin.

Casper Frost, installé là par Gabriella Ekdhal, patientait dans la salle d'interrogatoire du commissariat de Täby. Après lui avoir demandé ce qu'il souhaitait boire, l'habituellement énergique inspectrice était partie d'un pas traînant lui chercher un café au lait avec deux sucres en l'assurant qu'elle reviendrait rapidement.

Promesse lénifiante.

Le jeune assistant ministériel, à l'air accablé avant même d'avoir commencé, restait à l'affût du moindre bruit et sursautait à chacun. L'homme qui lui avait nonchalamment souhaité le bonjour, dans la rue, le même qui l'avait tiré du lit la veille, avait réveillé au plus profond de lui un instinct de survie presque animal...

Du fantôme, Casper avait déjà adopté le teint blême, mais pas l'attitude. Assis bien droit, les mains à plat devant lui, il se pétrifiait dans une posture d'écolier de l'après-guerre, résigné, mais courageux à la perspective de se prendre sur les doigts un coup de règle en métal à section carrée. Les pires. Sans bouger la tête, il regardait autour de lui, perplexe, se demandant quelle déveine l'avait projeté dans cette réalité parallèle aux murs gris foncé. Face à lui, dans le camp opposé, deux chaises vides le gardaient.

Il appréhendait déjà la suite.

Ces chaises ne tarderaient pas à accueillir des policiers qui ne tarderaient pas à l'assaillir de questions qui ne tarderaient pas à exhiber ce qu'il avait mis tant d'énergie à masquer au fil du temps. La peur du gendarme, descendante adultérine de la peur du père.

Il se rappelait les colères cataclysmiques de son vieux. Il se souvenait du petit garçon timide que l'autorité et ses représentants terrifiaient. Son cœur battait de plus en plus fort. Il frissonnait, régulièrement secoué de spasmes. Chaque seconde ressemblait à une heure.

Il avait envie de rentrer chez lui.

De s'extraire de ce cauchemar.

Dans le coaltar, Gabriella Ekdhal, après s'être pris un café à la machine, passait devant le cagibi de Valdemar au moment où ce dernier ouvrit la porte en se brossant les dents, la cigarette coincée derrière l'oreille. Des émanations de café fort, de renfermé, de vieilles chaussettes et d'haleine chargée se diffusèrent dans le désordre et enveloppèrent subrepticement l'inspectrice dont les narines frémirent sous l'assaut. Sans s'en formaliser, le *polisassistent* lui adressa un sourire mousseux et poursuivit son chemin vers les sanitaires à longues foulées assourdies par ses espadrilles.

Après la nuit qu'elle venait de vivre, c'en était trop.

Elle retourna vers son bureau pour déguster le café à son aise. Trois longues respirations, trois brèves, trois longues... S.O.S. Besoin de se poser.

Rentrée chez elle la veille vers 21h, elle avait pris le relais de sa mère et passé ce qui lui restait de soirée en compagnie de ses deux aînés, sa fille de quinze ans et son fils de treize. Ils avaient profité de ce moment privilégié pour lui tirer les vers du nez sur l'enquête en cours. Les petits futés s'étaient douté, en entendant les nouvelles au journal télévisé, qu'elle aurait sûrement des informations de première main. À force de supplications, ils lui avaient extirpé une visite virtuelle de l'institut de médecine légale, savamment édulcorée pour satisfaire leur soif d'horreur sans risque de terreurs nocturnes. Puis elle avait évoqué Tyko et la journée passée avec lui. Des étoiles plein les yeux, sa fille, secrètement amoureuse, et son fils, qui le prenait comme modèle, s'étaient accordés pour l'inviter le lendemain midi...

Ils avaient tous trois rendu les armes après le générique d'ouverture du film choisi collégialement, une comédie familiale qu'ils connaissaient par cœur, et s'étaient endormis dans le canapé, enchevêtrés comme des baguettes de mikado. À deux heures du matin, elle avait été réveillée par la petite dernière, Svea, huit ans, en pleurs. Un mauvais rêve. Après une délicate opération de déblocage ponctuée de grognements de contrariété, elle avait terminé la nuit dans le lit de sa cadette, non sans lui avoir distribué une quantité astronomique de grattouilles dans le dos auxquelles sa fille n'avait pas résisté.

Svea commençait à montrer des signes d'anxiété à l'idée d'être séparée de sa mère. Rebelote, la semaine suivante, mais avant de partir de chez son père. Ça devenait préoccupant, d'autant plus que ce n'était jamais arrivé auparavant. Réveillée deux fois de plus pendant la nuit, l'inspectrice avait du mal à démarrer la journée, ce dont Tyko s'aperçut dès qu'il arriva.

Lui aussi avait une sale gueule. Il n'avait pas dû dormir plus de quatre heures et s'était réveillé avec une trique d'enfer et l'image de Karin Roslin-Svensson nue dans des draps de soie.

Il n'avait pas cherché à savoir s'il existait un lien entre les deux.

Trois minutes de douche froide s'étaient révélées nécessaires pour évacuer la double tension.

— On y va ? demanda-t-il.

— On y va, se força-t-elle en se levant.

Ils repassèrent par la machine à café, croisèrent à nouveau Valdemar. Il revenait de l'extérieur où il avait pris sa dose de nicotine, protégé par le préau donnant sur la rue piétonnière déserte.

— Salut à toi, compagnon de mes nuits d'insomnie ! gratifia-t-il Tyko en se grattant le flanc à travers son T-shirt Iron Maiden hors d'âge.

— Salut, Val. Dis, j'aurais besoin d'un service. Pourrais-tu faire une petite recherche sur la fortune des Svensson ? demanda l'inspecteur.

— C'est comme si c'était fait. Je me décrasse et je m'y mets.

— Comment va notre ami Casper ? demanda Tyko à Gabriella.

— Pas trop bien. Je ne crois pas qu'il faille attendre qu'il mûrisse davantage. Il risque de tomber de sa chaise...

Il s'en fallut de peu que cela se produise lorsqu'ils entrèrent dans la salle d'interrogatoire, le faisant sursauter. La brièveté de la nuit du jeune assistant se lisait dans ses grands yeux bleus prêts à chavirer. À croire qu'une épidémie d'insomnie avait frappé le comté de Stockholm. Malgré ça, une sensualité latente se dégageait de son visage aux traits fins surmontés d'une chevelure noire savamment déstructurée à la wax. Tout en lui semblait naturel à force d'avoir été pensé. Les lèvres moqueuses encadrées par un bouc de mousquetaire. Les favoris affinés en pointe qui partaient vers l'avant. Les sourcils marqués aux contours nets. Pareil pour les fringues. Le pull marin blanc à rayures, le pantalon slim couleur rouille, les bottines en cuir brun clair et le caban bleu marine qui pendait au portemanteau. Pareil pour les accessoires, écharpe bleu cobalt portée en nœud simple, piercing discret au coin du sourcil droit, collection de bracelets brésiliens, tibétains ou témoins d'une participation active aux festivals d'été européens. Pareil pour l'attitude. Il semblait tourmenté, mais s'était recomposé un masque d'ouverture soutenu par un sourire conciliant.

Il les observa d'un regard densifié par le trait de khôl de ses cils fournis.

— Bonjour, Monsieur Frost. Merci d'avoir accepté de vous déplacer un dimanche matin, débuta Gabriella en posant sur la table le café demandé.

— Bonjour, inspecteurs, répondit-il d'une voix nonchalante à la fatalité contredite par des intonations chantantes. Il saisit la tasse d'une main légèrement tremblante et but une gorgée.

— Nous aurions quelques questions à vous poser concernant la matinée d'hier. Vous aviez l'air un peu secoué, aussi n'ai-je pas insisté sur certains points qui retiennent notre attention au vu de l'évolution de l'enquête.

— Oui, je vous en remercie. Quelle évolution ?

— Nous y viendrons, ne vous inquiétez pas, intervint Tyko.

— Pourriez-vous nous préciser plus en détail ce que vous avez fait entre 7h50 et 9h01 ?

— Je vous l'ai dit, j'ai pris mon petit-déjeuner et lu le journal en attendant que Karin se réveille.

— Pourriez-vous être plus précis et découper votre emploi du temps ? insista Gabriella.

— Euh... Oui, si vous y tenez. J'ai déposé mes affaires puis j'ai préparé un café pour Karin, je lui ai monté à 8h pile. Elle aime la ponctualité. Comme elle n'a pas répondu, je suis retourné à la cuisine. J'ai bu le café, pour ne pas le gaspiller, et je me suis préparé un petit-déjeuner que j'ai mangé en parcourant la revue de presse sur mon smartphone. J'ai aussi répondu à quelques messages. Ça m'a pris une heure, et je dois dire que j'en ai bien profité. C'est rare de pouvoir déjeuner en paix. Puis je suis remonté à 9h précises. C'est à ce moment-là que je l'ai découverte...

— Qu'avez-vous mangé, précisément ? demanda l'inspecteur.

— C'est important ? Et bien, un bol de muesli aux fruits frais et des œufs brouillés avec une tranche de saumon fumé. Pas de petits pains. J'adore ceux à la cardamome, mais je suis intolérant au gluten... et du café au lait.

— Ça arrive souvent, que Madame la Ministre fasse la grasse matinée ? poursuivit Gabriella.

— Non, c'est assez rare. Mais bon, ça s'est déjà produit dans le passé.

— À quelle occasion ?

— Toujours le week-end, quand elle a eu des obligations la veille. En général, elle essaie de préserver son dimanche, mais ce n'est pas toujours évident, vous comprenez ?

— À quelle fréquence, ces obligations ?

— Je ne sais pas, je dirais une à deux fois par mois...

— Vous avez remis tout votre petit-déjeuner ? s'enquit Tyko.

— Je vous demande pardon ? Je ne comprends pas...

— Vous avez vomi dans la rue, il me semble...

— Ah, ça... oui, enfin, je crois... répondit l'assistant qui fut pris d'un coup de froid.

— Pourquoi ?

— Écoutez, je venais de prendre conscience de la mort de Karin. C'est quand les gardes du corps se sont regardés d'un air entendu, sans rien dire, que j'ai saisi l'horreur totale de la situation. J'ai failli vomir sur place, ils m'ont dit de sortir pour ne pas polluer la scène...

— Comment était Madame la Ministre quand vous l'avez découverte ?

— Morte, enfin, je crois...

— Non, je veux dire, décrivez la scène.

— Karin était allongée sur le lit, en sous-vêtements, comme vous l'avez vue, inspecteur...

— J'avoue que j'ai du mal à vous croire, Monsieur Frost... certains indices ne correspondent pas à ce que vous affirmez...

— Non, je vous assure... se défendit l'assistant qui perdait néanmoins de sa superbe.

— Selon le rapport de l'équipe scientifique, aucune empreinte digitale n'a été relevée sur le fermoir du soutien-gorge de Madame la Ministre.

— Je ne comprends pas...

— À moins que Madame Roslin-Svensson n'utilise des gants pour se vêtir, il semble que quelqu'un a tenté d'effacer ses propres empreintes, non ?

— C'est possible, mais...

— Quelqu'un a également tenté de faire disparaître des traces de sang résiduelles sur les draps au moyen d'une éponge ménagère que nous n'avons, jusqu'ici, pas retrouvée...

— Je ne comprends pas...

— Vous vous répétez. Nous avons également retrouvé des traces de sang sous l'oreiller. Vous êtes sûr que vous n'avez rien à nous dire, Monsieur Frost ?

— Je ne l'ai pas tuée, si c'est ça que vous insinuez. J'adorais

Karin. J'adorais travailler avec elle. Elle était si inspirante, si ouverte d'esprit... Okay, elle savait être exigeante, mais c'était un plaisir de se défoncer pour elle. Vous auriez dû la voir défendre ses idées. C'était une vraie précurseuse en matière d'égalité entre les sexes, les orientations sexuelles et les genres...

— Comment qualifieriez-vous la teneur de votre relation ?

— C'était ma patronne. C'était aussi, en quelque sorte, une amie avec qui j'allais parfois boire des verres le soir, après le boulot. C'était quelqu'un de très simple, vous savez. Avant de rencontrer Magnus, c'était une étudiante en droit issue d'une bonne famille, sans plus. Il a transformé son univers, mais peut-être pas toujours pour le meilleur... il y a une limite que les gens ne franchiront pas, même s'ils se laissent acheter...

— Qui est... ?

— Je n'en sais rien, inspecteur, mais Magnus, avec son esprit réactionnaire et ses réflexions machistes, lui faisait une réputation qui ne lui correspondait pas.

— Par rapport à sa vie privée ?

— C'est vous qui le dites, inspecteur. En tout cas, leur couple constituait un des duos les plus mal assortis que j'aie jamais vus !

— Magnus aurait-il pu voir en vous une menace, par rapport à cette vie privée ?

— Certainement pas, inspecteur. Les femmes ne m'intéressent pas, si vous voulez tout savoir...

— Donc, vous soutenez que ce sont les gardes du corps de votre patronne et amie qui ont manipulé son corps nu ?

— Non, je n'ai pas dit ça...

— Que nous avez-vous dit, alors, Monsieur Forst ?

— Que je ne l'avais pas tuée...

— Écoutez. Nous essayons de reconstituer les événements de cette nuit. Quelqu'un, vous ou l'un des agents de la SÄPO, a jugé utile de déplacer le corps de Madame Roslin-Svensson. Soit vous nous expliquez ce qui s'est passé, soit nous allons poser la même question à nos amis de la SÄPO, soit nous remonterons plus haut

dans la hiérarchie, jusqu'au ministre de la Justice si nécessaire. Nous aurons réponse à notre question. Quand vous êtes revenu à la villa, la ministre était déjà morte, n'est-ce pas ? Et vous vous en êtes rendu compte lorsque vous avez tenté de la réveiller à 8h. C'est juste ?

— Non, ce n'est pas ça, répondit le jeune homme, consterné, mais soulagé. J'ai réessayé à 8h30 et c'est là que je l'ai découverte. Elle était nue, le visage dans l'oreiller. Je ne pouvais pas la laisser comme ça, exposée aux regards. Je refuse de voir une photo d'elle dans cet état à la une des magazines. Elle mérite mieux que ça. Beaucoup mieux. Les gens peuvent être cruels, vous savez ! Alors oui, je lui ai enfilé ses sous-vêtements, compléta-t-il avec une sorte de défiance. Puis je l'ai allongée sur le dos et je suis allé prévenir les agents...

— Ça vous a pris une demi-heure ? demanda l'inspectrice Ekdhal.

— Vous avez déjà manipulé un cadavre, inspectrice ? demanda le jeune homme dont les yeux se remplirent de larmes à ce souvenir. Vous avez déjà essayé d'enfiler une petite culotte à quelqu'un dont les jambes sont raides et lourdes comme le tronc d'un bouleau ? Qui vous regarde faire de ses yeux vides ? Et ce corps glacial... Quelle horreur ! ajouta-t-il, pris d'un haut-le-cœur.

Quelques instants plus tard, il régurgitait son petit-déjeuner du jour. Pas de trace d'œufs brouillés ni de saumon aujourd'hui. Juste du muesli, du yaourt, des fruits frais et du café au lait. Le moment était mal choisi pour lui parler de jeûne intermittent, bien qu'il montrât quelques évidentes prédispositions.

— Pourquoi avoir versé le reste de la bouteille de champagne dans l'évier ? demanda Tyko, impassible malgré l'odeur acide qui donnait à son propre estomac l'envie de suivre le mouvement.

— Quoi ? J'aurais fait tout ça pour lire demain, dans la presse, « une ministre alcoolique meurt dans les circonstances mystérieuses » ? Non ! Pas question...

Ils filèrent à Djursholm après avoir renvoyé chez lui le jeune nauséux. À la radio, la voix de Kläs Soderlund avait pris, pour la conférence de presse du jour, des inflexions qu'on ne lui connaissait pas en réunion. Il avait lu d'une voix monocorde le communiqué officiel, plat et factuel : « L'enquête se poursuit, mais il semblerait que Madame Roslin-Svensson soit décédée de mort naturelle, bla-bla ». Normal. Par contre quand le procureur Nyman lui avait demandé de confirmer l'excellente collaboration entre les services de police, il n'avait pu se retenir d'un : « Oh, pour ça, oui elle est bonne ! Excellente, même ! Le monde entier nous l'envie ! » chargé d'une telle ironie désabusée que le micro avait capté les rires de l'assemblée.

Bien qu'il n'ait pas l'image, Tyko imaginait son supérieur, engoncé dans son uniforme impeccable, se tourner vers l'assemblée comme un acteur de théâtre chuchote une confidence au public. Assise à sa droite, Gabriella Ekdhal, hilare, partageait la vision. L'inspecteur gara la petite Volvo dans la rue, après la villa. Une camionnette de la police scientifique occupait l'emplacement le plus proche.

— Tobias, tu peux venir, s'il te plaît ? le héla Tyko lorsqu'il arriva près du portail.

— Bonjour, inspecteur. Quelles nouvelles ?

— Aurais-tu remarqué des traces de vomissure, là ? Il semblerait que notre témoin principal se soit vidé l'estomac à cet endroit précis, fit-il en désignant un segment de route, le long du muret. La rue n'était pas équipée de trottoirs.

— Non, ça ne me dit rien. Mais, bon, ça ne veut rien dire. Les traces auraient pu s'effacer. Il a énormément plu hier et cette zone a été copieusement piétinée. Tout le monde est passé par là. Qu'avait-il mangé, dis-tu ? Alors, il devrait rester au moins quelques grains de muesli... je ne vois rien, constata-t-il. Si tu veux, je peux demander à mes hommes de vérifier.

— Ce serait bien. Merci ! Gabriella, tu sais où Casper avait garé sa voiture ?

— Un peu plus loin, le long de la marina. Il n’y a pas de bateaux pour l’instant, ils ont tous été rentrés pour l’hiver. On peut aller voir, si tu veux, ça nous fait une petite balade.

La rue donnait sur une petite anse au bout de laquelle étaient amarrés quelques yachts un peu plus grands que les autres. Ils s’y rendirent, rincés par une froide pluie fine et abondante, et croisèrent deux jeunes joggeuses, que Tyko suivit du regard pour profiter de la plastique toujours agréable de deux fessiers musclés en action jusqu’à ce que Gabriella le rappelle à l’ordre d’un bref soupir. Ils recensèrent les places de parking.

La première à deux cents mètres de la maison environ.

La suivante cent mètres plus loin. C’était tout.

Ils prirent le temps d’observer les alentours de chaque emplacement à la recherche d’éventuelles traces de nourriture.

Rien.

Tyko appela Valdemar Schneider pour un petit travail supplémentaire...

« Monsieur Våktaren, vous êtes pressenti pour reprendre le poste de ministre de la Santé et des Affaires sociales suite au décès inopiné de Karin Roslin-Svensson. Qu’advient-il des thématiques d’égalité, notamment sexuelle et de genre, qui constituaient, en quelque sorte, sa marque de fabrique ? Quelle incidence ce changement de fonction aura-t-il sur la proposition que vous souhaitez présenter au Parlement ? » demanda la journaliste de *Sverige Första* qui animait une des émissions politiques dominicales.

— L’heure n’est nullement à la précipitation, mais plutôt au recueillement, monta la voix de ténor chaleureuse du télégénique Jean-Luc Våktaren, un petit quarantenaire rond, jovial et sympathique encore assez peu connu du grand public. Il nous appartient de commémorer la personnalité exceptionnelle de Karin et ce serait, me semble-t-il, lui faire injure de ne pas accompagner sa famille et ses proches dans leur processus de deuil durant les jours à venir. J’ai toujours éprouvé énormément de respect pour

le travail qu'elle a accompli durant ses mandats, ainsi que pour les idées qu'elle défendait avec vigueur. Appartenant au même parti, nous avons de nombreux points communs. L'égalité et la protection de nos compatriotes les plus vulnérables en font bien évidemment partie. Aussi la politique entamée par Karin et son équipe sera-t-elle poursuivie. Nous y ajouterons ma propre démarche de protection des enfants, et plus particulièrement ceux issus de couples de parents divorcés. Il y a urgence. Ce n'est un secret pour personne que de plus en plus de couples se séparent. La proportion des enfants vivant en garde alternée était d'un sur cent en 1985. Aujourd'hui, elle est d'un sur trois, et la tendance se poursuit. Cette année, près de quatre pour cent des enfants qui vivaient avec leurs parents le 1er janvier ont vu les deux piliers de leur existence décider, pour des raisons qui leur appartiennent, de suivre chacun leur propre chemin. Les choix des adultes, qu'on le veuille ou non, ont des conséquences sur eux. De nombreuses études suédoises et internationales montrent que les enfants de parents séparés ont des chances dans la vie plus faibles que les enfants qui grandissent avec leurs deux parents. Leur bien-être s'en trouve considérablement diminué, à cause de la séparation en tant que telle, de conflits interparentaux ou de la perte de ressources, par exemple une perte de revenus. C'est également, pour certains, le début d'une spirale infernale, puisqu'un couple recomposé a près de quatre fois plus de chances de se séparer que le couple parental d'origine. La majorité des enfants sont ballottés, entraînés dans des conflits qui les dépassent, instrumentalisés parfois par des parents centrés sur leur propre souffrance, souvent sans que personne ne prenne la mesure de ce qu'ils vivent, du déchirement sans nom qu'on leur impose. Ces enfants formeront la société suédoise de demain. En tant que représentant de cette dernière, je me dois de leur assurer les meilleures chances de réussite dans la vie. Je me dois de les aider aujourd'hui pour que, plus tard, ils soient suffisamment équipés pour traverser toutes les épreuves qui ne manqueront pas de se présenter sur leur route. Je souhaite que chaque enfant dont

les parents se séparent soit pris en charge et reçoive un accompagnement adapté à sa personnalité et à sa situation familiale et scolaire. Ceci afin de s'assurer, sur la base de bilans, notamment psychologiques, de sa capacité d'adaptation et de résilience. Ceci afin d'éviter que d'éventuels traumatismes ne viennent hypothéquer son avenir. Ce choix de société, c'est l'État qui doit le porter. En l'imposant aux parents, si nécessaire. Et en prenant en charge les frais qui en découlent. Bien sûr, certains vont crier à l'attentat budgétaire, mais un budget n'est jamais qu'une série de choix...

— Monsieur Tallholm, vous aviez envie de réagir...

— Merci, comme je l'ai déjà dit précédemment, Monsieur Våktaren met en péril l'équilibre budgétaire du pays, et il est de...

— À table ! cria la mère de Gabriella Ekdhal en enfonçant le bouton de la télécommande pour éteindre la télévision.

Sur la table fumait le repas de midi, composé de *kötbullar*, ces petites boulettes de bœuf accompagnées de *rösti*, des galettes de pommes de terre râpées, et de purée d'airelles. Elle avait également préparé des légumes vapeur que ses trois petits-enfants épiaient avec défiance. Trop sain, probablement. Leur assurance vacilla lorsque Tyko s'en servit une large portion, mais ils tinrent bon.

L'inspecteur sourit, assis entre les deux aînés de sa collègue, qui se disputaient l'exclusivité de son attention, et versa une cuillère de service pleine à ras bord de petits pois et carottes à chacun de ses voisins de table. Gabriella n'avait plus vu ses ados manger de légumes avec autant de ferveur depuis longtemps. L'effet Törnqvist... ils étaient si contents de le voir qu'ils auraient pu se contenter d'une assiette de crudités.

L'inspecteur avait accepté avec plaisir l'invitation à déjeuner. Il s'entendait vraiment bien avec les enfants, elle n'avait pas dû insister très longtemps.

— Je pense que c'est admirable, ce qu'il propose, ce type, là, Våktaren, commença sa mère.

— Maman, s'il te plaît, ce n'est pas le moment...

— Ce n'est jamais le moment, avec toi, Gabriella ! Tu n'as jamais

de temps pour rien, d'ailleurs. C'est la même chose chez toi, Tyko? Qu'en disent tes proches?

— Maman, s'il te plaît, n'ennuie pas notre invité...

— Nous n'en sommes pas encore là, madame Ekdhal, donc jusqu'ici, tout va bien... répondit l'inspecteur qui, sans en avoir conscience, réveilla au passage quelque aspiration secrète chez sa jeune voisine.

— Ah! Vous avez de la chance. Franchement, Gabriella, tu ne crois pas que ce serait une bonne chose que tous les enfants dont les parents divorcent aient droit à un accompagnement psychologique?

— Nous, ça va très bien, *Mormor*, indiqua son petit-fils. Tu sais, papa et maman, ils ne s'entendaient plus très bien...

— Peut-être, mais regarde ta petite sœur. Elle en aurait peut-être besoin, elle, tu ne crois pas? nuança sa grand-mère en désignant Svea, qui était repartie dessiner sur la table du salon.

— Oui, mais nous, on n'a pas besoin d'une psychologue, puisqu'on n'a pas de problème, insista l'ado.

— C'est vrai. Ta grande sœur et toi avez trouvé le moyen de ne pas être trop affectés par la situation. Alors, l'accompagnement aurait été beaucoup plus court. Les psychologues se seraient rendu compte que vous allez bien, et puis voilà. Tout le monde n'a pas votre force...

— Maman, s'il te plaît...

— Gabriella, je ne fais que commenter l'actualité! Nous avons enfin un homme politique qui s'intéresse aux enfants, dans ce pays. C'est un sujet important, tout de même! Tu ne m'as toujours pas dit ce que tu en pensais...

— Je ne sais pas. Je n'y ai pas réfléchi. Dans l'absolu, ça semble une bonne idée. Dans la pratique, ça va être difficile à appliquer...

— Tout est une question de volonté, ma fille. Si les autorités voulaient, ce serait déjà fait. Et si les parents voulaient, ça irait encore plus vite. Je trouve la proposition de ce monsieur Våktaren vraiment intéressante. Regarde Svea... ça lui ferait du bien, tu ne crois pas?

— C'est possible, Maman. C'est vrai qu'elle m'inquiète, ces derniers temps...

— Et toi, Tyko, qu'en penses-tu ?

— Je n'ai pas encore d'enfant, madame Ekdhal.

— Tes parents sont-ils toujours ensemble ?

— Maman, s'il te plaît...

— J'ai envie d'entendre l'opinion de ton ami, voilà tout...

— Non, madame Ekdhal. Ils ont divorcé quand j'avais sept ans. Je trouve la démarche remarquable, effectivement, même si je ne suis pas certain qu'un accompagnement psychologique m'aurait été très utile. Moi aussi, je suis fort ! N'est-ce pas, champion ? conclut-il en faisant un *high five* à son voisin de table...

Au département de médecine légale de l'institut Karolinska, Simon Simonsson relisait, dubitatif, ses notes concernant l'autopsie de Karin Roslin-Svensson. La conversation qu'il venait d'avoir avec sa collègue spécialiste en toxicologie médico-légale éclairait d'un jour nouveau le décès de la ministre.

Elle avait commencé par lui demander si la femme de Magnus Svensson souffrait de la maladie de Parkinson et si elle allaitait.

Son dossier médical ne faisant pas mention de la première, et nul enfant en bas âge ne figurant dans la composition familiale, il avait demandé la raison de cette question.

— Karin Roslin-Svensson était alcoolisée au moment de sa mort et n'était pas en très bonne santé générale, avec quelques petits pépins cardiovasculaires. Elle aurait dû faire plus d'exercice. Cependant, ce n'est pas suffisant pour entraîner son décès. Par contre, d'autres éléments le pourraient... nous avons repéré trois anomalies. Primo, elle avait dans le sang une quantité considérable de lévodopa, que le cerveau transforme en dopamine, et de dopamine, justement. L'analyse de ses urines, plutôt foncées, le confirme. Secundo, on a retrouvé dans son sang un taux élevé d'ocytocine de synthèse. Tertio, on a retrouvé des traces de morphine. Tu vois le topo, j'imagine ?

— Oui. La dopamine, sécrétée par notre cerveau, crée une sensation de plaisir et intervient dans le circuit de la récompense. Plus il y a de dopamine, plus le plaisir est intense, répondit Simon Simonsson en réfléchissant aux implications de ce qu'il récitait.

— C'est exact. Et, vu les quantités retrouvées, on n'en est pas au stade du bâton de chocolat, de la bonne nouvelle, ni même du trésor de grand-père déterré dans le fond du jardin, je peux te l'assurer... L'ocytocine...

— ... C'est l'hormone du bonheur, qui crée une sensation de bien-être et d'apaisement ainsi qu'un attachement au partenaire sexuel. La morphine est un opiacé qui fait planer, mais c'est également une endorphine naturellement produite par notre corps...

— Encore exact. Un neurotransmetteur et deux hormones, que notre organisme crée en cascade dans une situation bien spécifique...

— L'orgasme... Putain, elle a vraiment baisé à mort, alors! s'écria le légiste. C'est vrai, alors, sa réputation de nymphomane...

— Simon, ce n'est pas drôle! s'exaspéra la toxicologue. La dose naturelle qu'on fabrique en cas d'orgasme a été multipliée artificiellement par un facteur que j'estime à cinquante. Elle n'est pas montée au septième ciel. Elle a explosé en plein vol.

— À la manière de Challenger, alors? poursuivit-il en faisant référence à la navette spatiale américaine désintégrée au décollage en 1986. Okay, excuse-moi. Tu veux dire qu'elle a eu un orgasme, disons, synthétique, et qu'il est à l'origine de la réaction en chaîne: augmentation du rythme cardiaque, hypertension, rupture d'anévrisme, etc.

— C'est ça, Simon. Les trois produits, absorbés en grande quantité, ont amplifié les effets d'un orgasme classique et elle en est morte.

— Qu'est-ce que je mets, sur le certificat de décès, overdose de sexe?

— Si tu veux... ça correspond à la réalité toxicologique.

Simon Simonsson réfléchissait devant l'écran de son PC, les mains en suspension à quelques centimètres du clavier, à cette petite mort devenue grande.

Boost de dopamine.

Boost d'ocytocine.

Boost de morphine.

Tous surdosés.

Cela remettait en cause la version d'une mort naturelle. Quelques rapides recherches avaient suffi à ouvrir la boîte de pandore des suspects potentiels. N'importe qui, ou presque. Pour deux raisons. D'une part, on pouvait facilement se procurer les trois substances. Soit parce qu'elles se trouvaient dans le commerce. C'était le cas de la lévodopa, composante principale des médicaments contre la maladie de Parkinson, ou de l'ocytocine, fréquemment administrée aux femmes pendant l'accouchement ou l'allaitement. Soit parce qu'elles étaient couramment utilisées en milieu hospitalier, comme la morphine. D'autre part, pas besoin de connaissances médicales particulières. Si l'ocytocine était plutôt administrée en spray nasal, les deux autres se prenaient préférentiellement par voie orale. Il suffisait de les faire avaler.

Il s'attarda sur quelques effets secondaires de la lévodopa : hallucinations visuelles ou auditives, perceptions anormales de la réalité, hypersexualité... et ne put s'empêcher de penser que la ministre avait quitté la vie par la grande porte. Il composa le numéro de téléphone de Tobias et tomba sur le répondeur du chef de la police scientifique.

En attendant les informations complémentaires dont il avait besoin, il nota, sur la dernière page de son rapport, la cause du décès.

*Sex OD, overdose de sexe...*

Puis l'envoya.

Que Tobias n'ait pas pris l'appel du légiste n'avait rien de personnel. Il participait à la réunion du jour chez le procureur Nyman, avec le commissaire Söderlund, le chef de département de la SÄPO et une poignée de conseillers, notamment juridiques ou en communication. L'ambiance était exagérément tendue entre les autorités

judiciaires. Ça sentait la délimitation de territoire à l'ancienne et certains avaient visiblement exagéré sur les diurétiques. Chacun campait fièrement sur ses prérogatives. Trois coqs qui avaient passé l'âge de se pavaner. Et pourtant... Pathétique. Il louvoyait entre les traits acides, protégé par l'impartialité de son équipe et, plus largement, par celle de la science.

Deux heures auparavant, il avait supervisé la pose des scellés sur la villa de Djursholm. Après trente-six heures de recherches assidues, son équipe pliait bagage. La moisson avait été pauvre. Frustrante. Il ne restait plus qu'à attendre les résultats des analyses du labo de la police. Il faudrait patienter un peu pour les résidus textiles et le caviar aimanté.

À la première accalmie, il présenta ses conclusions, puis s'éclipsa, prétextant du travail en retard. En quittant le bureau du procureur, il appela l'inspecteur Törnqvist pour lui confirmer que son équipe n'avait trouvé aucune trace de vomissure à l'endroit indiqué. Sans le savoir, il fendit une autre conversation animée, dans l'habitacle de la Volvo de Tyko cette fois, qui reprit dès qu'il raccrocha.

— Pourquoi, dans un métier comme le nôtre, refuse-t-on d'aller consulter un psy en considérant que c'est un aveu de faiblesse ? demanda Gabriella. C'est pourtant évident pour tout le monde que nous sommes confrontés à des situations particulièrement difficiles, à de la violence, à des crimes de sang, à des accidents graves...

— Si tu n'es pas capable de supporter ça, tu ne fais pas ce métier, répliqua Tyko.

— Donc, tu es d'accord ! Il faut qu'on soit fort, quelles que soient les circonstances. Et ce, sans limite.

— Quelque chose comme ça, oui.

— L'apologie du mâle dominant, quoi... et c'est cette mentalité que tu transmets à mon fils. N'est-ce pas, champion ? compléta l'inspectrice en mimant le *high five* de la fin de repas.

— Non, ce n'est pas ça... Je m'excuse si je t'ai offusquée, je voulais juste qu'on se sente proche...

— Je sais, Tyko. Tu voulais juste renforcer votre complicité. Elle se porte bien, sois sans crainte. Non, le problème n'est pas là. Cette belle explication bien consciente ne correspond pas à la réalité. C'est un faux-fuyant...

— Un faux-fuyant ? Je ne te suis pas...

— On parlait de quoi, exactement ?

— Des enfants de parents divorcés...

— Et plus précisément... ?

— Du discours de Våktaren.

— Non, Tyko. On parlait de toi. De tes parents. De leur divorce. Je ne t'ai jamais vu éluder aussi rapidement un sujet.

— C'était il y a longtemps...

— Oui. Et tu es largement passé au-dessus. Tu sais mieux que quiconque à quel point il faut être fort dans la vie, Tyko, dit l'inspectrice en lui prenant l'épaule, sarcastique. Mais tout à l'heure, je t'ai vu fuir. Te carapater, je dirais même...

— Me carapater ?

— Oui, parfaitement. Poursuivi par un fantôme, dans ton angle mort...

— Quel angle mort ?

— À ton avis ? Si ce n'était pas dans ton angle mort, tu le verrais aussi clairement que je le vois... Tu ferais bien de régler ça si tu ne veux pas que ça ressurgisse un jour, au détour d'une intervention qui pourrait te coûter ton poste. Conseil d'amie...

*Some of them want to use you. Some of them want to get used by you...* la sonnerie du smartphone de Tyko retentit comme un gong salvateur. Il s'empressa de décrocher.

— Oui, Valdemar ? Tu tombes bien, nous étions en train de commenter le discours de Våktaren... lança le jeune inspecteur comme une perche pour changer d'urgence la direction d'une conversation qui l'indisposait.

— Le truc de ce matin ? Oui, j'ai entendu. Je suis sceptique. « Être adulte, c'est avoir pardonné à ses parents », disait Goethe. Je ne sais pas si l'état peut vraiment nous aider à devenir adultes...

— ... Et ce n'est pas faute d'avoir essayé, n'est-ce pas ? Vingt ans de fonctionnariat ne t'ont pas extirpé de l'adolescence, alors ? le taquina Gabriella.

— Très drôle, inspectrice Ekdhal, répondit le *polisassistent*. Vous serez privée de vodka...

— Que nous vaut l'honneur, *Herr Professor* ?

— J'ai fini la recherche que tu m'as demandée, sur la fortune des Svensson. *Piece of cake*. Elle, outre ses revenus de ministre, a hérité de trois biens immobiliers de sa grand-mère et d'un joli portefeuille d'actions de la part de son père, qui a fait des placements très intelligents dans la high tech suédoise au fil du temps. Ericsson, Skype, Spotify... autant dire qu'elle n'est pas dans le besoin. Quant à son mari, Magnus, sa fortune est tout bonnement démesurée, avec plusieurs propriétés en Suède, d'autres dans le sud de la France et en Toscane, un chalet en Suisse, une propriété à Long Island, un yacht de trente mètres qui sillonne la Méditerranée. On peut dire qu'il a réussi, et son père avant lui, et son père avant lui...

— Selon toi, que représente un cadeau de deux-cent-mille couronnes, pour eux ?

— Pas de quoi se compromettre, si tu veux mon humble avis...

— Merci, Val.

— Il n'y a pas de quoi. Ah, autre chose, puisque tu en parles. La société qui a dépensé la fameuse somme, Kebsway Ltd, n'a loué la villa qu'à une seule reprise. Et elle est détenue par un trust de l'île de Guernesey. Propriétaire inconnu.

— C'est suspect ?

— Pas nécessairement. Par contre, pour remonter au père Noël, ça ne va pas être de la tarte...

— Au père Noël ?

— Ben oui, celui qui fait de beaux cadeaux. C'est bien comme ça qu'il s'appelle, non ?

Dix minutes plus tard, tout était calme lorsque les inspecteurs arrivèrent au commissariat de Täby. Un dimanche comme les

autres, à croire qu'aucune ministre n'était morte mystérieusement la veille. Dans les couloirs, le bruit de leurs pas sur le carrelage remplissait tout l'espace. Ils s'arrêtèrent au cagibi de Valdemar pour se faire offrir un espresso digne de ce nom. Le café froid de la grande bouteille thermos à pompe de la cuisine ne présentait aucun argument concurrentiel face au grain fraîchement moulu de la machine de l'Allemand.

— Merci, Val. Dis, Guernesey, qu'est-ce que ça signifie, à ton avis? l'interrogea Tyko en repoussant la mèche de cheveux qui lui tombait dans les yeux.

— Difficile à dire. On peut spéculer, bien entendu, et imaginer des motivations obscures, de noirs desseins, du blanchiment. Mais « La clarté », disait Goethe, « c'est une juste répartition d'ombres et de lumière ». Alors, arrêtons-nous à de simples données connues.

— Une entreprise anglaise dont l'actionnaire est un trust dans une île anglo-normande dépense dix-huit-mille euros pour deux nuits de location d'une maison de luxe en Suède...

— Exactement. C'est ce que la lumière nous dit. Alors, que nous dit l'ombre? demanda le *Professor*.

— Que quelqu'un qui a beaucoup d'argent souhaite conserver l'anonymat... compléta Gabriella Ekdhal.

— Voilà... et qu'il peut être Suédois, Anglais ou étranger, tous sexe, genre, convictions religieuses ou politiques confondus, bien entendu. Que l'entreprise soit légale, ce qui est probable, ou illégale, remonter à ce « quelqu'un » va être compliqué, sinon impossible, et demandera des mois d'efforts et de diplomatie, au sens premier du terme.

— Ah, vous êtes là! monta du couloir la voix soulagée de Klas Söderlund. Je peux me joindre à vous? ajouta-t-il en se frayant un passage entre les obstacles, collègues compris.

— Tu es sûr que tout va bien, Klas? Tu n'as pas d'air dans ton assiette...

— Je sors de la réunion chez Nyman. Quelle bande de pauvres types! Je t'en foutrai, moi, de la coopération interservices! Ils n'ont

aucune envie de collaborer avec nous, je vous le dis ! Toute cette affaire va nous retomber sur la gueule. On va se faire la-mi-ner, soupira le commissaire dont le ton alternait entre énervement et résignation.

— Explique-toi, Klas ? Tu ne veux pas une vodka, plutôt ?

— Non, jamais pendant le ser... oh ! Et puis merde ! Qu'ils aillent se faire voir ! J'arrête de bosser pour aujourd'hui. File-moi ta vodka, je ne suis plus en service, dit-il en déposant son imperméable sur la pile de cartons de pizza, qui s'écroula.

— Donc, Klas ? persévéra le *polisassistent* en le resservant. Le commissaire venait de s'enfiler deux shots d'Absolut cul sec.

— Ils n'ont pas apprécié mon trait d'humour pendant la conférence de presse... et me l'ont fait payer pendant la réunion. Ils me l'ont mise à l'envers, en m'accusant de manquer d'esprit d'équipe. Moi ! L'autre, là, le chef de la SÄPO, je ne sais pas à quel jeu il joue, mais il a refusé de me transmettre le relevé des appels de Karin Roslin-Svensson en prétextant que je n'avais pas le niveau d'accréditation nécessaire. Nyman n'a pas bronché. Quand je lui ai demandé pourquoi Touffu ne nous avait pas indiqué ses déplacements dans la villa, il m'a répondu que ses agents avaient mieux à faire que répondre à nos questions basiques. Ils ont ricané quand Tobias a mentionné ta demande de recherche de traces de vomissure. Le gars de la SÄPO s'est fendu d'un commentaire à la con. Ils m'ont traité comme un bouseux de provincial ! Il n'y en a pas un qui a osé le contredire. Des pauvres types, je vous dis !

— Mais, dans quel intérêt ? s'inquiéta Tyko.

— Je ne sais pas, moi ! La jouer entre eux pour recevoir les lauriers. S'arranger pour que tout nous retombe dessus en cas de problème. Nous mettre des bâtons dans les roues... Tu en veux d'autres ? Cette enquête commence à puer... Bon, j'en ai marre ! Assez pour aujourd'hui, je sors me détendre. Ah ! Tiens, lis-moi ça pour demain, dit-il à l'inspecteur en lui plaquant contre le torse le rapport de Tobias.

— À mon avis, ça va lui coûter cher en *strippklubb*, commenta

platement Gabriella Ekdhal avec un soupçon de dédain lorsque le commissaire se fut éloigné.

— C'est possible, en effet. Mais attention, n'oublions pas la facilité de la critique, chère amie. Il est libre de ses choix. Nous aussi. « Le choix de l'indulgence permet d'accepter ce que celui du jugement condamne. »

— Schopenhauer ? demanda Tyko.

— Non. C'est de moi...

Le smartphone de Tyko vibra. Message de Sonia.

[SONIA]

Tu me rejoins au sauna ?

Le quatrième de la journée. Jusqu'ici, il n'avait pas répondu. Ignorer une nouvelle fois devenait inexcusable.

[TYKO]

Super idée. Je finis un truc et j'arrive.

[SONIA]

Okay. Pour info, ça ferme dans une heure et demie.

[TYKO]

D'ac.

Il libéra Gabriella, que l'épuisement rendait un poil trop piquante. Elle avait besoin d'une sieste et d'un semblant de vie de famille. D'habitude, cela suffisait à la requinquer.

Lui plongea dans le rapport de Tobias. Rien de nouveau sous le soleil. Le chef de la police scientifique recensait méticuleusement les maigres découvertes de l'équipe. Soporifique à lire... Seule réelle innovation, la liste des empreintes digitales et de leur emplacement. Enfin, il découvrait le nom de Touffu, Torsten Stenblad, «Lame de pierre», un patronyme de personnage de jeu de rôle. Facile de recomposer l'emploi du temps de chacun.

Pas de surprise en vue. Jusqu'à une info inattendue. Tyko tiqua et appela Tobias.

— Je viens de lire ton rapport... vous avez trouvé des empreintes partielles de Touffu sur la porte de la suite ?

- De qui ?
- Torsten Stenblad, le garde du corps. Tu peux m'en dire plus ?
- Effectivement. Trois empreintes côte à côte à environ cent-quatre-vingt-cinq centimètres de hauteur. Plusieurs passages légèrement décalés. Index effacé. Majeur partiellement effacé, annulaire, auriculaire.
- Ce qui signifie...
- Écoute, Törnqvist. Je ne vais pas me lancer dans des spéculations, répliqua le chef de la police scientifique, subitement sur la défensive.
- Okayyyyy. Il y a un problème ?
- Pas pour l'instant. J'aimerais que ça reste le cas.
- Je vois, réfléchit l'inspecteur. La réunion de cet après-midi était crispée à ce point-là ?
- Bonne déduction, Sherlock ! Pour ne rien te cacher, oui. Ton patron s'est fait salement descendre, et je n'ai aucune envie d'être le prochain sur la liste. En conséquence, je préfère ne pas jeter d'huile sur le feu avec des présomptions trop peu étayées.
- Je comprends. On pourrait peut-être considérer notre échange comme une conversation informelle ? Si un débutant comme moi demandait conseil à un expert comme toi pour confirmer ou infirmer une intuition, tu serais en mesure de l'aider ?
- Dis toujours...
- Imaginons, simple hypothèse, qu'un garde du corps d'environ un mètre quatre-vingt-cinq pianote sur la porte de la ministre pendant une de ses rondes nocturnes, puis, découvrant la mort de cette dernière, tente d'effacer hâtivement ses traces. Cela pourrait-il correspondre aux empreintes relevées sur la porte de la suite ?
- Cela pourrait.
- Le débutant se demanderait sans doute « Qui donc s'amuserait à pianoter sur la porte d'une femme en plein milieu de la nuit ? » et n'aurait qu'une explication possible : son amant. Qu'en penserait l'expert ?
- Officiellement, rien, faute de preuves. Officieusement, il se

dirait que le débutant s'expose à de sérieux problèmes et lui conseillera de bien réfléchir avant de lancer ce type d'accusation...

— ... Mais il ne dirait pas « non, c'est impossible » ?

— Il ne le dirait pas.

— Merci, Tobias.

— De rien, Tyko.

Il raccrocha. Son téléphone avait vibré pendant la conversation.

[SONIA]

Le sauna ferme. Je rentre chez moi.

Zappée. Encore.

[TYKO]

J'arrive...

Il embarqua le rapport et fonça au parking. Vingt minutes plus tard, excès de vitesse couverts par le gyrophare, il arrivait à Solna et gara la petite Volvo au pied de l'immeuble couleur crème dans lequel sa compagne avait acheté un très joli petit appartement avec balconnet, deux pièces, quarante mètres carrés. Ses parents l'avaient aidée. La Hagavägen, à deux pas des cent-quarante hectares de verdure à l'anglaise du parc Haga, était une rue prisée. Donc chère. Rien à voir avec les prix provinciaux de Kristianstad. Ses parents s'étaient certainement saignés pour leur fille unique.

Au troisième étage, il fut accueilli par une longue étreinte et une odeur d'encens au jasmin favorisant le calme et l'apaisement, à cent millions d'années-lumière de l'état dans lequel il se trouvait. Sonia le sentit, prit un pas de recul, le regarda avec autant de douceur que d'intensité, le visage en oblique, et posa la main sur son cœur.

— Bonjour, mon Amour. Inspire profondément, tu en as besoin. Voilà...

— Merci. Ça fait du bien d'être là.

Pause. Impression qu'elle pénétrait au plus profond de lui. Impression de revenir d'une longue croisade en territoires inhospitaliers.

Impression de sécurité. Relâchement.

L'inspecteur de la police criminelle se déchaussa, comme le veut la tradition, avant d'entrer et de se laisser absorber par la douce harmonie qui régnait au royaume de Sonia. La lumière tamisée par des abat-jour rehaussés de tissus colorés. Le lustre en fer forgé d'où s'échappaient dans toutes les directions des fils de drapeaux de prières écrites en népalais. Le batik mettant en scène Hanuman, le dieu singe, sur un mur du salon. Sur celui d'en face, un grand mandala aux tons ocre peint à la main par les artisans de la vallée de Katmandou. Les multiples coussins multicolores sur le canapé. Les bougies. Les plantes. La lampe en pierre de sel. La petite fontaine qui glougloutait. Le thé noir au lait sur une table marocaine à plateau d'argent. La musique. Loreena Mac Kennitt.

Une claque de tranquillité.

Une faille temporelle dans laquelle il bascula tout entier.

L'espace d'un instant, il oublia enquête, cadavre et vomissures.

Sous le charme, il admirait Sonia, les cheveux encore humides, évoluant dans l'univers cosy qu'elle s'était composé, où l'air avait la densité de l'eau. Sa compagne semblait onduler comme une sirène dans son pyjama kimono bleu argent. Elle lui fit l'honneur de s'installer à ses côtés dans le canapé où il s'était écroulé, la chemise à moitié ouverte. Lui fit l'offrande d'un moment de silence. Ni retour sur leur débâcle du stage de tantra ni question invasive sur l'enquête et leur futur proche. Juste l'instant présent partagé.

Tyko se dégageait lentement de son rôle de flic, rassuré qu'elle ne lui tienne pas rigueur de leur départ précipité de la veille.

Il détestait décevoir. La décevoir.

— Tu as faim ? demanda-t-elle. En revenant du sauna, je suis passé par le restaurant indien de la rue d'à-côté. J'ai pris un assortiment de plats à emporter. Ça te tente ?

— Et comment !

— Je reviens ! dit-elle en se levant.

Ils disposèrent les plats épicés sur la table basse du salon et mangèrent les yeux dans les yeux, se dévorant avec gourmandise. Il

s'approcha pour l'embrasser. Elle s'approcha à son tour...

— Oh, désolée, feignit-elle en lui étalant candidement sur la joue un peu de sauce au yaourt.

— Pas de souci... ça arrive... oh, sorry, répliqua-t-il avec du chutney de mangue qu'elle récupéra sur sa joue du tranchant de l'index pour le lécher en connaisseuse.

— Il te reste un peu de yaourt, là, relança-t-elle en plantant son regard dans le sien tandis qu'elle trempait un triangle de pain indien dans une sauce à la menthe et s'approchait, menaçante.

— Attention, derrière toi! cria-t-il.

La ruse ne prit pas, mais lui laissa le temps d'esquiver. Il se jeta sur elle et ils roulèrent sur le tapis, le bras tendu de Sonia ressortant de leur mêlée comme un mâât, avec le pain en guise de pavillon. Ils s'embrassèrent en riant. Mal. Leurs dents s'entrechoquèrent. Aïe. Ils persévérèrent. C'était mieux, plus tendre. Ils laissèrent monter la complicité, l'envie du corps de l'autre dont ils percevaient la chaleur à travers les minces couches de tissu qui les séparaient puis se redressèrent, échevelés, pour finir le repas. Trêve de courte durée. Le fanion n'avait pas rempli son office. Sonia fit mine de se lever pour débarrasser et, d'un bref mouvement circulaire du bras, tenta de tartiner la joue de Tyko de sauce à la menthe. D'un réflexe, il arrêta son geste. Dans l'élan, quelques gouttes de sauce lui atterrirent sur le front.

— Traîtresse! surjoua-t-il. Tu profites de ma clémence!

Il se leva à son tour pour une course poursuite éclair dans l'appartement exigü. Cris médium et rires de l'une. Rires graves et sommations de l'autre. Prise de catch adoucie. Bataille d'oreillers sur le lit. Deux enfants.

Nouvelle trêve.

Elle sur lui, le kimono relâché laissant entrevoir un magnifique petit sein en forme de pomme à l'aréole foncée. Ses mains à plat sur les pectoraux glabres et bien dessinés de son homme, descendaient sur lui et déboutonnaient posément sa chemise, puis son jeans.

— Je m'intéresse surtout à l'homme derrière l'uniforme... commenta-t-elle sobrement avant que ses lèvres n'embrassent le corps de Tyko en remontant jusqu'aux siennes.

Baiser long. Langoureux. Les langues se cherchaient. Se trouvaient. Se parlaient. Soupirs lorsqu'il caressa son sein.

— Tu as raison, faisons sans, approuva-t-il en dégrafant son kimono et en la serrant, nue contre lui.

Sensations. Le temps s'arrêta. Peau à peau. Celle de Sonia, chaude et élastique, contre la sienne. Ses cheveux blonds lui chatouillaient le visage et cloîtraient leur amour. Son poids sur lui l'ancrait dans une réalité parallèle, douce, légère, horizontale. Ensorcelante, elle dansait au rythme celtique de la musique. Il lui caressait tout le corps tandis qu'il embrassait fiévreusement son cou, ses épaules, mordillait ses lobes d'oreilles. Elle faisait pareil en se déhanchant. Respirations entrecoupées. L'envie les gagnait.

Il sentait son désir.

Elle sentait le sien.

Ils profitaient comme deux ados qui se cherchent, nus sous le drap, vrillés l'un à l'autre.

— Viens, dit-elle d'une voix câline.

Il vint, guidé par elle jusqu'en elle. Frissons les yeux dans les yeux. Les épidermes se dressèrent. Les paupières se fermèrent. Leurs corps s'agrippèrent, ses chevilles croisées derrière lui, ses doigts enlacés derrière elle, ses bras lui pressaient le visage contre ses seins. Gémissements ténus de bien-être. Communion silencieuse. Va-et-vient verticaux. Lents, puis plus rapides, puis trop rapides. Jeux d'adultes. Elle reprit un peu de hauteur pour calmer l'afflux de testostérone. Tyko décrocha. Se raccrocha.

Trop tard. Il n'y était plus.

Le corps de Karin Roslin-Svensson lui passa par l'esprit. Mauvais film muet. La morgue. L'enquête. *Non! Sonia. Revenir ici. Revenir maintenant!* Il décéléra, changea de position, passa dans le dos de sa compagne et évita son regard soucieux d'un sourire accommodant.

Amolli, il se redonna de la vigueur en s'accrochant à des chimères de sites pornos, coupé de l'énergie de Sonia, qu'il malaxait gauchement, coupé de la beauté de sa fine taille qu'il agrippait presque trivialement. Coupé de leurs bruits. Coupé de leurs odeurs. Coupé de lui-même. Une pensée écrasa les images parasites.

*Concentre-toi et assume.*

Performer. Jouir et faire jouir, mais faire jouir d'abord, quoi qu'il en coûte. Être un homme, mais pas un rustre. Les vieux réflexes ont la dent dure.

*Sois à la hauteur. Satisfais-la.*

Et la hauteur de Sonia n'était pas n'importe laquelle. Déception proscrite. Il besogna, sua, se convainquit ou, à tout le moins, essaya fort. Elle savoura ou se laissa faire. Il n'en sut rien. Centré sur lui, il se battait contre ses propres démons. Seul dans son monde à deux, il ferma les yeux et se concentra sur ses perceptions alors qu'il s'enfonçait en elle, alors que la main de Sonia, sur le flanc, le caressait, réconfortante. Il s'appliqua, s'apaisa, s'apoplexa en longues giclées presque douloureuses. Puis s'allongea sur Sonia de toute son envergure, protecteur autant que protégé, le visage enfoui dans sa longue chevelure.

Silence, toujours.

Respirations lourdes. Corps transpirants rivés l'un à l'autre. Effleurements pour garder le contact malgré l'éloignement. À deux dans son monde solitaire.

— Tu vas bien, Tyko ?

Mauvaise question.

— Oui, oui, ne t'inquiète pas... répondit-il, contrit.

Mauvaise réponse.

Si la location de la villa n'est pas un cadeau d'exception, alors pourquoi dépenser tout cet argent ? se demanda l'inspecteur quelques minutes plus tard, sur le trajet du retour vers le commissariat d'où Valdemar Schneider l'avait rappelé pour lui dire que le

petit travail supplémentaire qu'il lui avait demandé était terminé, sans vouloir en dévoiler davantage. La sonnerie tonitruante du portable l'avait réveillé en sursaut de sa *power nap* dans le canapé, la tête sur les genoux de Sonia, qui lisait les enseignements de Maharshi Ramana, un maître yogi. À l'entendre, elle avait compris. Le temps qu'il se rhabille, elle l'avait recoiffé, rajusté et rendu à sa mission d'un : « Cours sauver le monde, mon Amour » sans reproche ni sarcasme. Bluffante. Plus elle l'épatait, plus son incapacité à s'élever à son niveau de noblesse le minait.

Il se concentra sur sa réflexion plutôt que sur la route, laissant le pilote automatique de la C30 les ramener à bon port. Difficile d'imaginer Torsten Stenblad, alias Touffu, en amant pété de thunes. En complice, peut-être. *Mais de quoi ? D'avoir amené la ministre précisément à la villa de Djursholm ? Et pourquoi là ? Et pourquoi pas ailleurs ?* Nouvel angle de réflexion. *Karin Roslin-Svensson se serait-elle déplacée dans un lieu moins Premium ? Malgré ce qu'en pensait Casper Frost, la ministre n'avait-elle pas, au fil du temps, pris goût au luxe ? Et si la villa n'était qu'un message disant, grosso modo, « nous sommes du même monde, n'ayez crainte », pour l'attirer plus facilement ? Mais vers quoi ? Quelle partition jouait Stenblad dans cet ensemble ? Et si c'était le garde du corps, le fusible ? Masquer des informations pour gagner du temps ne pouvait, au final, que lui nuire ; à moins, bien sûr, que la SÄPO ne dénoue l'intrigue avant eux...*

— *Skål*, maître Törnqvist, l'accueillit le *polisassistant* en levant un verre de vodka, englouti d'un trait. Alors, comme se porte la vie à Fondcombe ?

— Les elfes de la ville vont bien, maître Schneider, merci pour elles, répondit l'inspecteur en refusant le verre qui lui était tendu. Et toi, des nouvelles des terres de l'Est, m'as-tu dit ?

— Oui-da. J'ai suivi la piste que tu m'as indiquée. Surprenantes, les terres des seigneurs de ce monde... On les croirait retranchés dans leurs châteaux, à l'affût du danger, à traquer le manant, l'étranger, l'intrus... Et bien non ! Ni barbacane ni tour de guet ! s'exalta Valdemar en mode jeu de rôle.

— Donc, en langue moderne, ça donne...

— Ça donne qu'avec le centre de contact de la police de Stockholm, nous avons rappelé tous les voisins pour savoir s'ils avaient des caméras de surveillance en fonction dirigées vers la rue. J'ai reçu quelques enregistrements au fil de la journée. Tu n'imagines pas à quel point les gens sont nombrilistes! Ils ne s'intéressent qu'à leur pré carré! Heureusement que nous savions à quelle heure chercher, ça a réduit le champ et les heures de visionnage. J'ai repris les meilleurs angles de vue pour recréer la chronologie. Ce n'est pas toujours fameux, en termes d'image, mais c'est éclairant... C'est parti!

Valdemar cliqua sur le bouton *Play* de sa visionneuse et l'écran de l'ordinateur s'anima sur la séquence de Casper Frost sortant de la villa pour vomir, avec une *timeline* précise au centième de seconde. L'assistant disparut, comme la veille, derrière le muret.

Puis plus rien, sauf le chrono qui tournait.

Changement d'angle.

Autre portail, une haie au lieu du muret, autre propriété, plus bas dans la rue, selon Valdemar. Vingt-cinq secondes plus tard, deux pieds chaussés de bottines claires passèrent dans le coin de l'image. L'individu semblait pressé.

Puis plus rien, jusqu'à un plan très large et très granuleux, pris de l'autre rive de la crique. Une minuscule silhouette foncée quitta la rue de la villa et avança courbée, bras croisés, d'une démarche rapide, nerveuse, déterminée, sur la Svalnäs väg, la route qui longeait l'anse. Là où, l'été, s'alignaient une cinquantaine de petits hors-bords de plaisance, ne subsistaient, pour l'automne, que les *catways* délimitant les emplacements de mouillage et quelques bouées rouges ou blanches.

Ensuite, un plan plus serré et plus précis, pris d'une maison en surplomb, presque perpendiculaire à la voiture de Frost, à une quinzaine de mètres tout au plus. On reconnaissait nettement le jeune assistant, son bouc et sa coiffure savamment hirsute, l'air aux aguets. Coup d'œil à gauche. Coup d'œil à droite. Ouverture

du coffre. Re-coup d'œil. Casper ouvrit son caban de marin, extirpa de sous son pull un objet rectangulaire qui tomba par terre, tant il était fébrile, et qu'il ramassa avant de le déposer délicatement à plat dans le coffre. Fermeture de ce dernier. Casper repartit.

Même démarche, en plus rapide.

Mêmes angles de caméra. Même trajet.

Final sur l'assistant qui se frottait la bouche du revers de la main et revenait mollo à la villa. Quatre-cents mètres parcourus en trois minutes six secondes. Bel effort.

— C'est bien ce que je pense ? demanda Tyko.

— J'ai pris les dimensions de la mallette quand elle était par terre, à côté de la voiture. Elles correspondent à l'empreinte préformée du *flight case*.

— Quel sale petit cachottier ! Il vient nous voir ce matin, fait l'innocent, puis le protecteur de vertu, puis l'hypersensible, alors qu'en fait, il est en train de nous vaseliner pour qu'on le laisse partir jouer avec sa mallette. On sait ce qu'il y a, dedans ?

— Non, aucun trait distinctif. Pas de logo, rien. Des documents ?

— Livrés avec du champagne ? Peu probable... Bon, je n'ai pas envie de jouer aux devinettes. Il faut qu'on aille chez lui. Tu es prêt ? On y va.

— Quoi, là, maintenant, tout de suite ? Tu rigoles ? Il habite à Stockholm. Ce n'est pas dans notre juridiction. Sans mandat de perquisition, tu n'iras nulle part...

— On s'en moque ! Rien ne nous empêche d'aller frapper à sa porte.

— Oh, que si ! Tu n'as pas envie de voir un vice de procédure planter cette affaire, je te l'assure...

— Bon. J'appelle Klas, trancha Tyko, frustré.

— Quoi, Tyko ? répondit sèchement le commissaire à la quatrième tentative en criant pour couvrir une musique de fond tonitruante.

— Je te dérange ?

— À ton avis ? fit Klas en retournant le micro de son portable vers la salle derrière lui où un air de rap aguicheur de Snoop Dogg,

basses à fond, était entrecoupé de sifflets de mâles approbateurs.

— Oui, bon, c'est urgent, abrégé l'inspecteur. La mallette de la villa est chez Frost.

— Et alors, qu'est-ce que tu veux que ça me foute ? le défia le commissaire en postillonnant si fort son whisky coca que Tyko eut le réflexe de s'essuyer l'oreille.

— Mais, Klas, c'est un indice capital ! J'ai besoin d'un mandat de perquisition pour aller chez lui.

— Un dimanche, à dix heures du soir ? Tu délirés ou quoi ? On ne va pas sortir un juge du lit pour ça ! Un mandat ! Non, mais, tu cherches vraiment les emmerdes, toi ! Tu n'as pas compris qu'on est assis sur un baril de poudre ? Tu veux sauter, c'est ça ?

— Non. Je ne veux pas sauter. Je veux aller voir Casper et récupérer cette mallette.

— Toi, tu ne vas nulle part, tu m'as bien compris ? Si tu joues au cow-boy, je te vire ! C'est clair ? le menaça le commissaire. Rentre chez toi. On en reparle demain. Sur ce, bonne nuit !

— Alors ? demanda Valdemar.

— Il a raccroché. On verra demain...

— C'est plus sage. Une vodka ?

— Non merci. Je vais aller faire un tour. Ça me calmera...

Frustré par l'enquête et plombé par ses performances de couple, il marcha pendant plus d'une heure d'un pas cadencé avant de s'apaiser, sans se douter que la nuit qui l'attendait serait aussi brève que la précédente.

Des mains le touchaient. Des mains le palpaient, le pelotaient, le massaient. Des mains le frôlaient.

Il y en avait partout.

Il les sentait toutes.

Des grosses paluches sèches d'ouvrier. Des doigts calleux de guitaristes. Des mains flasques d'expert-comptable et d'autres, fraîches, de vendeurs de fringues. Des phalanges agitées, musclées, de hardcore gamers. Des doigts lisses et manucurés de hipsters. Quelques fines menottes féminines, aussi, de pharmacienne ou de laborantine. Il n'était pas sectaire. Il aimait leur inventer des histoires, des métiers, des rôles. Mettre un visage sur leurs propriétaires.

Au début, chaque contact l'avait pris par surprise. Il s'était rétracté, inquiet. Dans le noir absolu, impossible de savoir d'où viendrait le prochain effleurement. Mais après quelques minutes, il s'était détendu. En partie grâce à l'effet euphorisant de la dose de 3 -Méthylméthcathinone ou 3-MMC, la fameuse drogue de chemsex, dont il avait ingéré un parachute. Elle lui montait à la tête. Elle diffusait dans tout son corps. Maintenant, les mains ne formaient plus qu'une présence discontinue, mobile, avec laquelle il dansait et qui dessinait sur lui des centaines d'arabesques rémanentes.

— *Fssh... Fssh... Fssh... Waouw.*

Casper Frost flottait dans les ténèbres. Une sensation de bien-être inouï s'empara de lui. Il avait été clair en arrivant : *Jag vill bara känna dina händer*, Je ne veux sentir que vos mains. Et là,

sans sommation, il recevait une pluie de caresses. Des dizaines de mains le touchaient en vagues successives, du sommet du crâne jusqu'aux chevilles, n'omettant aucune zone de son corps nu sans jamais s'attarder sur rien. Des corpuscules indépendants formant une onde de plaisir. Il se laissa bercer debout. Il arrêta la main manucurée de ce qu'il imaginait être un hipster, mais qui pouvait tout aussi bien être psychologue ou conducteur de bus, et la plaça sur son sexe au repos.

« Je veux vous sentir plus fort » dit-il... et les mains s'enhardirent, s'agrippèrent, furetèrent. Casper avait la peau à vif. Elle était devenue trop étroite pour lui... Il éclata de rire. Un rire puissant de roi du monde entouré de sujets dévoués, tous à sa disposition. Quel pied ! C'était énorme !

Et dire que ça ne faisait que commencer !

Juste avant de pousser les portes du dance club branché gay, rien que pour lui, il avait formulé une requête. Elle tenait en deux mots. *Dark room*.

Requête acceptée.

On avait éteint les lumières du couloir dans lequel il patientait. Une serrure s'était déverrouillée. Il était entré dans la pièce, faisant jaillir des doubles portes capitonnées un flot de musique électro-dance qu'il dut repousser physiquement pour avancer. Hormis le mot *Katalog* au néon mauve sur le mur du fond, dont la lueur faisait ressortir à contre-jour une cinquantaine de silhouettes environ, l'endroit était plongé dans le noir. Il avait frissonné quand les ombres, s'arrêtant de danser, avaient convergé dans sa direction sans qu'il puisse percevoir le moindre trait de visage.

Ça faisait film de zombies. Flippant.

Puis l'enseigne s'était éteinte. Encore plus flippant.

Les sens aiguisés, il avait perçu un attroupement, la formation d'un cercle autour de lui. Un flottement. Puis deux mains s'étaient présentées, douces et lisses, avaient déboutonné son pull marin, posément, puis l'avaient fait passer par-dessus sa tête. Une personne face à lui. Il avait respiré à fond. Elle sentait un parfum

connu, au vétiver. Rassurant. Il s'était laissé faire. Son T-shirt avait suivi. D'autres membres du cercle avaient achevé de le déshabiller. Puis les mains étaient entrées en action.

— Maintenant, je veux sentir vos corps.

Nouveau mouvement centripète.

L'air se compressa dans son environnement immédiat.

L'enseigne se ralluma faiblement, créant une pénombre qui permettait de distinguer les formes et les postures. D'échanger un regard, de très près. Un homme plutôt fluet se colla à lui, posa la joue sur son épaule et se pelotonna pendant que sa main caressait l'autre versant de sa nuque. Un autre, plus costaud, vint à sa droite et lui mordilla le cou, jouant avec la main du premier. Un troisième, plutôt velu, se plaça dans son dos et se frotta contre lui, de bas en haut, en se déhanchant légèrement avec un début d'érection. Un quatrième, à la respiration légèrement saccadée, se cala à sa gauche et lui caressa le sexe, bouche entrouverte contre son oreille. Un cinquième, grand, musclé, cheveux crépus, se fraya un chemin au-dessus du premier et l'embrassa sur la bouche de ses lèvres charnues. Pas avec la langue, hélas. C'était interdit. D'autres mains continuaient à l'explorer. Casper ne savait plus où donner de la tête ni de la peau. Saturé d'informations sensorielles, il s'intégrait au magma humain et se balançait en rythme lent sur une musique qui rendait toute parole inutile, tant elle assourdissait.

Ce n'était pas plus mal.

Ils n'étaient pas là pour partager leurs idées, mais leurs corps.

Il posa sa tête dans le creux d'une épaule, sentit l'odeur musquée de l'homme, plus grand que lui, et embrassa sa joue piquetée d'une barbe de trois jours. Sa main droite trouva un sexe au repos à sa portée. Sa gauche, un autre plus excité, grossissant, prometteur. Il se mit à les branler doucement l'un et l'autre. Autour de lui, les gars se chauffaient, le compressaient de plus en plus. Il sentait leurs phallus durcir contre ses cuisses, ses hanches, ses fesses, son abdomen. Il y en avait partout. Jamais il n'avait vécu ça, et ce n'est pas faute d'avoir été invité par ses amis ou ses ex dans des endroits

du style. Il avait toujours refusé. Peur pour son image. Il voulait faire de la politique. Peur des infections sexuellement transmissibles. Peur de tomber sur le mauvais numéro. Peur des drogues. Sur ce point-là, il avait progressé, mais il s'était limité aux soirées entre amis pas trop nombreux.

Ici, ce soir, il pouvait y aller à fond.

— Sucez-moi.

À fond, mais crescendo. Il voulait faire durer le plaisir.

Il fut poussé contre le mur. Quelqu'un lui cala les épaules comme pour le racketter, genre la bourse ou la vie avec un millénaire de retard, puis les gars devant lui s'abaissèrent. L'espace d'un instant, il n'y eut que du vide, prestement comblé par d'autres carrures, d'autres visages inidentifiables, d'autres lèvres, d'autres langues. Son sexe se fit littéralement aspirer par une gueule goulue tandis que d'autres lui gobaient les testicules. Les bourses, pas la vie... Quinze secondes plus tard, il bandait à mort, dix-sept centimètres d'extension fine portant sur la gauche. Presque dix-huit. Il était très excité. On le relâcha. Un autre l'emboucha et le lécha d'une langue pointue et fraîche comme un chewing-gum à la menthe qui le revigora plus encore. Il était au maximum. Puis un troisième l'invita dans une bouche au souffle chaud comme le simoun où il eut l'impression de fondre. Puis un autre, qui salivait comme une gargouille et se laissa pénétrer plus vite, plus fort. Puis un autre encore, qui l'avala tout entier et joua avec ses testicules de sa lèvre inférieure. Il le massa si profondément que Casper se relâcha, prêt à exploser au fond de cette caverne mythique, mais l'homme se retira subitement. Un autre lui prit le sexe, le serra pour l'empêcher de venir et murmura « Pas encore » en lui enfilant un anneau pénien. Les suceurs se remirent au travail.

— Oooooooooohhhhhhhhhhh. Oui. Oui ! Comme ça !

Casper et son *lingam* ne formaient plus qu'un.

Unis dans la jouissance.

Il ne percevait plus les autres autour de lui, mais était réceptif à la moindre plume qui approchait son sexe. Son gland lui fai-

sait mal à force de sensations. Il avait besoin de venir. Il le fallait. Quelqu'un lui enleva l'anneau. Il déferla. Ses genoux lâchèrent tandis qu'il grognait de plaisir, que son corps tout entier s'abandonnait, l'abandonnait, le cœur en démultiplié, l'esprit libéré de toute contrainte. Léger. Aérien. Plaqué au mur par ses amants multiples qui continuaient à le suçoter, le mordiller, le flatter, il s'imaginait victime consentante d'un clan de vampires, la carotide bouillonnante doublement percée par leur chef. Il recevait leur puissance en échange de sa timidité malade, de sa gentillesse notoire, de son obséquiosité.

Sensation d'énergie. De proximité avec ceux qui l'entouraient.

Envie de les aimer tous.

La drogue décuplait l'effet du sexe, ou l'inverse. Peu importait.

Il avait envie de se fondre dans la horde de la *dark room*, de mêler son odeur aux leurs, de ne faire qu'un avec tous ces corps lubriques.

— Passons aux choses sérieuses. Toi, viens avec moi.

Il avait tout pouvoir. Ses désirs étaient des ordres.

Il n'avait jamais osé dire ça, et certainement pas sur ce ton. Ses fantasmes, il les gardait pour lui et l'espoir secret qu'un jour, peut-être, il pourrait les exprimer lorsqu'il trouverait l'oreille et la complicité nécessaires. Basta! Fini de vivre au conditionnel. Ses fantasmes, il les assumait. Il s'assumait. Il se créait la soirée sur mesure.

Il était Casper Frost!

L'assistant se dirigea vers un grand lit qui occupait le centre du dance club, s'ouvrant une haie d'honneur, entraînant dans son sillage une des silhouettes. Un colosse d'à peu près son âge qu'il avait choisi parmi la foule et qui lui avait signalé son accord d'un regard un peu absent. Il allait le posséder, là, devant tout le monde. Puis il se laisserait posséder à son tour. Par plus de queues qu'il n'en avait jamais vues, à ne plus pouvoir s'asseoir pendant des jours, des semaines, des mois. Il s'en moquait. Il avait envie de vivre. De s'éclater. Il repensa à Freddy Mercury, son idole. À l'interview

pendant laquelle son producteur dévoilait la période où le chanteur avait écumé les boîtes gay de Munich, au début des années quatre-vingt, pour l'enregistrement de l'album *Hot Space*. « J'ai fait à peu près n'importe quoi avec à peu près n'importe qui », avait-il dit, sans savoir que cette période allait lui coûter la vie. Aujourd'hui, c'était son tour de s'envoyer en l'air. Avec n'importe qui. Pour faire tout ce qui lui passait par la tête. Ici, il ne risquait absolument rien. Ni SIDA, ni IST, ni quoi que ce soit. Tout était parfaitement *clean*, le sexe absolument *safe*. Alors, pourquoi se priver ? Pourquoi ne pas essayer ce qu'il s'était toujours interdit ? Ils étaient à quatre ou cinq ou six sur le lit, protégés du monde extérieur par une muraille humaine, à se flairer, s'allumer, se tripoter, se lécher, s'oraliser. Il aurait bien voulu, lui aussi, astiquer leurs belles bites avec sa langue. Interdit. Pas de sexe oral. Foutue règle. Inutile de s'appesantir sur ce seul sujet alors que ses nombreux sujets d'un soir attendaient le signal de leur souverain. Il installa le colosse à quatre pattes, le lubrifia, le pénétra. Doucement d'abord, puis jusqu'à la garde. Sensation exquise. Il allait et venait, complètement fasciné par ce cul qui claquait à chaque impulsion, encouragé par le colosse qui ramenait ses fesses vers lui. Il dominait, se lâchait, évacuait réserve et soumission. Grisant !

Enfin, le monde voyait le vrai Casper !

Il en avait des frissons partout.

Il oublia la notion du temps, fut happé par le mouvement, par l'exhortation de la muraille et finit par venir à nouveau. Une onde de pure félicité lui parcourut l'échine et alla s'écraser dans sa tête comme une vague sur les rochers, projetant dans toutes les directions des éclairs qui lui électrisèrent le cerveau.

— *Yessssss ! Whoaaaaa !*

Il en voulait encore.

Il en voulait plus.

Il voulait les sentir en lui.

Il sniffa encore un peu de 3-MMC pour garder la tension, puis demanda au grand musclé et à sa belle érection de s'allon-

ger confortablement. Il s'empala sur lui, doucement d'abord, puis jusqu'au bout. C'était proprement colossal. Il se soulevait, puis retombait à son rythme. Lentement, puis de plus en plus vite, puis comme un possédé. D'autres s'activaient à ressusciter son phallus mou en mode buccal ou manuel. Il s'abandonna à l'instant, en transe, complètement prise en charge par sa horde, hors de son corps et en même temps débordant de sensations. Quelqu'un vint s'asseoir sur son sexe à peine ragillard et prit le contre-rythme, s'écrasant sur lui à chaque coup de piston venu d'en bas. Il perdit le contrôle, pris en sandwich, transpercé. Encore meilleur ! Explosion de sensations de plus en plus fortes. Écrasement. Prostate surstimulée. Musique. Touffeur de l'atmosphère. Ahanements. Sexe endolori. Danse à trois, convulsive, débridée. Un autre vint s'asseoir. Puis un autre encore. Des univers à découvrir, pareils, mais différents. Le grand musclé céda sa place sans qu'il ait à bouger, porté qu'il était par ses sujets. Le cessionnaire céda à son tour. Une fois, deux fois, dix fois. Des sexes de toutes les tailles, de toutes les formes, de textures et de vigueur variées s'invitèrent en lui, différents, mais pareils.

Casper perdit la notion de l'espace et du temps.

Bientôt, tous ces phallus n'en formèrent qu'un, comme quand le visage de l'être humain parfait se dégage de portraits passés en accéléré. Le pénis parfait. L'antenne universelle. Au zénith de l'excitation, il éjacula une nouvelle fois et versa dans une autre dimension.

En vibration haute fréquence, léger comme un colibri, le cœur à cent à l'heure, il chutait dans l'éther.

Connecté à tout. Attaché à rien.

Derrière ses yeux clos, sa vie défila au ralenti.

Zoom sur Andreas, son ex, son seul véritable amour.

Photos de vacances. Les bords de la Méditerranée. La Crête, Malte, la Turquie. En Vespa à Rimini. Plongeon du ponton de l'île familiale en Finlande, après un sauna. À deux sur une trottinette électrique dans les rues de Stockholm. A Soho, Londres. Sourires,

complicité, bonheur. *Oh, Andreas. Pourquoi? Nous avons tant en commun...* Rappeler Andreas. Le convaincre de revenir. Former un couple. Un vrai. De ceux qui surmontent les obstacles, qui traversent les crises. Qui se soutiennent. Andreas.

*Quelque chose ne va pas.*

Mal de tête, sensation d'asphyxie.

*J'étouffe. Je... j'étouffe!*

Casper empoigna le bras musclé passé devant son pharynx pour desserrer la pression. Le bras raffermit sa prise. Casper se tortilla. Son nez coulait. Sa tête allait exploser. Il sentit ses yeux sortir de leur orbite.

Panique. Puis plus rien.

Le noir.

Puis le froid. Plus tard. Bien plus tard.

La gueule de bois, le cerveau vaseux.

La descente. La chute, plutôt...

Le vent. Il n'était plus au *Katalog*.

Que se passait-il? Où était-il?

Casper Frost ouvrit les yeux. Collants, mais pas assez pour ne pas se rendre compte de ce qu'il était en train de regarder, par-delà ses bottines en cuir brun clair. Comment était-il arrivé là? Vertige. Coup de poing en plein plexus. Un grand gars habillé de noir, à sa droite, qu'il n'avait pas vu. Plié en deux de douleur, plus d'air dans les poumons.

Puis une poussée dans le dos. Une toute petite poussée.

Une chiquenaude, presque.

Nouvelle chute. Le cœur à cent à l'heure. Impossible de hurler.

*Andreas...*

Un boum retentissant. Une explosion de verre. Puis plus rien.

Le froid, très froid.

Le noir, très noir.

Lundi 15 novembre

Tyko courait derrière Casper Frost dans la nuit d'une zone industrielle éclairée par quelques trop rares réverbères. Face à un policier surentraîné comme lui, le jeune assistant ne tenait pas la distance. L'inspecteur gagnait du terrain, focalisé sur sa proie malgré le vacarme assourdissant de la sirène de l'usine dont il ne parvenait pas à s'expliquer le sens, à cette heure. Changement d'équipe ? Annonce d'une sortie de chaîne de montage géante ? Peu importait, il devait rejoindre Frost, mais n'y parvenait pas. Il tenta d'accélérer, mais le sol se déroba sous ses pieds. Marécageux, l'environnement jouait contre lui, le renvoyait systématiquement trois cases en arrière, comme dans un jeu de l'oie pervers grandeur nature. Il se releva, trébucha, puis resta englué dans une flaque noire et collante. L'assistant reprit un réverbère d'avance. Tyko s'arracha les tripes pour se relancer. Y laissa une chaussure. L'instant d'après, il attrapait Casper par le bout de son écharpe bleu cobalt. La sirène, inarrêtable, remplissait la scène d'un son familier, sépulcral, complètement distordu. L'assistant se retourna. Tyko n'en crut pas ses yeux.

Sonia le regardait, étonnée. Il serra l'écharpe plus fort, comme pour la garder près de lui, mais le tissu partit en lambeaux. Il voulut se raccrocher à sa compagne. Elle lui échappa, se dématérialisa en parasites d'écran cathodique. Ses ions lumineux planèrent un instant, en suspension pour un dernier baiser imperceptible.

La sirène recouvrit tout.

Il reconnut enfin le chant morbide de Marilyn Manson : *Some of them want to use you...* Tyko se redressa en sursaut, trempé de sueur. Il agrippa son smartphone beuglant et regarda l'heure. Quatre heures trente.

Il avait dormi trois heures grand max.

Après le refus de Klas de les laisser aller chez Casper, il avait longuement marché tellement il était énervé avant de rentrer chez lui. Il décrocha. Valdemar...

— Quoi, Val... fit-il, peu amène.

— Désolé de troubler ton sommeil, Maître Törnqvist, mais je me devais de t'avertir d'un événement qui a capté toute notre attention. Je me suis permis de mettre au point un système de veille informatique très efficace sur le nom « Casper Frost ». Quand il est sorti il y a dix minutes, tout le cagibi s'est mis à hurler, à clignoter, à vrombir. Un véritable Léviathan. Tu aurais dû voir ça ! L'agent en faction au central a eu la peur de sa vie, s'amusa l'Allemand.

— Et donc ? Pourquoi est-il sorti ? l'abrégea l'inspecteur.

— Selon le central de la police, un individu répondant à ce nom est passé ce soir de vie à trépas.

— Quoi ? s'exclama Tyko, parfaitement réveillé, sur le coup. Où ?

— À Östermalm. Je t'envoie l'adresse par texto...

— Merci, j'appelle Gabriella.

— Inutile, elle ne répond pas. J'ai déjà essayé...

— Okay. Merci Val, je fonce ! déclara Tyko en raccrochant avant de sauter dans un pantalon, d'arracher sa veste de la patère et de faire crisser au démarrage les pneus de la C30, laissant sur l'asphalte deux longues traînées caoutchouteuses et malodorantes.

Vingt minutes plus tard, toujours sous adrénaline, il débarquait en plein quartier chic du centre de Stockholm, aux premières loges d'un spectacle sons et lumières silencieux avec une dominante bleue très marquée qui illuminait à intervalles réguliers les façades des immeubles à cinq étages environnants. Il s'arrêta devant une des six voitures de patrouille mobilisées pour empêcher l'accès

de la rue et s'avança jusqu'à l'épicentre de l'attention des rares badauds et des moins rares riverains : une voiture au toit défoncé recouverte d'une couverture d'où dépassait un avant-bras. L'immeuble adjacent fourmillait d'officiels malgré l'heure avancée.

Tyko montra sa carte de police aux agents chargés de la sécurisation de la scène et s'approchait de la voiture, soucieux de vérifier l'identité du corps, quand Stenblad s'interposa.

— Qu'est-ce que tu fous là, Törnqvist ?

— La même chose que toi, Stenblad...

— Très drôle, répondit le garde du corps... Tu n'as rien à faire ici, ce n'est pas ta juridiction. Tu vois le gars, là-bas ? C'est le commissaire Falk, de la criminelle de Stockholm. C'est lui qui dirige l'enquête. Tu vois, on n'a pas besoin de toi. Tu peux retourner dormir... asséna le garde du corps en lui tournant le dos.

— C'est la même affaire, Stenblad...

— Tu n'en sais que dalle... On t'enverra un rapport. Pas d'autre commentaire. *Hej då!* Au revoir.

Stenblad rejoignit Falk et lui glissa quelques mots à l'oreille. Le commissaire opina et s'approcha de Tyko

— Cette affaire ne vous concerne pas. Je ne peux pas vous autoriser l'accès à la scène de crime. Désolé...

— Et toi, Stenblad, qu'est-ce que tu fous là... ne put s'empêcher d'ajouter Tyko par-dessus l'épaule du commissaire.

— Mon boulot. Je travaille au niveau national, moi ! Allez, dégage, le provincial. On a assez perdu de temps...

Tobias, dont l'équipe scientifique avait été dépêchée, elle aussi, avait l'air ennuyé, de loin, mais n'intervint pas, se contentant d'un salut navré. Humilié, Tyko ravala sa frustration. Penser qu'il s'était tapé le trajet pour rien, c'était mal le connaître !

Il regarda autour de lui.

Personne ne s'occupait des curieux. Seule la citoyenne qui avait appelé les secours était interrogée. Il se mêla à l'assistance et demanda qui était arrivé en premier sur les lieux. On lui renseigna un groupe de jeunes sortis en boîte jusqu'à la fermeture, vers 1h, et

qui avaient continué à boire et à fumer dans la rue, sur une terrasse de café déserte. Il s'avança vers eux, tous sur leurs smartphones...

— Salut les jeunes ! Pas de panique, ajouta-t-il en percevant leur raidissement. Écoutez, je suis journaliste. Les keufs viennent de me jeter, là, mais je ne suis pas stupide. C'est qu'ils ont quelque chose à cacher. Si vous avez des vidéos exploitables à montrer, je suis prêt à vous les acheter à un bon prix.

— T'as trop la *loose*, mec, répliqua le leader du groupe, un caïd genre fils à papa tout juste sorti de l'adolescence qui remettait son smartphone dans sa poche.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on a déjà tout filé à un de tes potes, mec ! Avec l'exclusivité, ajouta-t-il en mimant celui qui palpe les billets.

— Super ! Alors tu vas m'en décharger une copie sur mon smartphone...

— Et pourquoi je ferais ça ?

— Parce que je te le demande gentiment... pour l'instant, l'intimida Tyko en lui plaquant sous le nez sa carte de police.

— Putain ! T'es qu'un sale keuf !

— Primo, tu vas rester poli, et secundo, tu décharges tes vidéos sur mon téléphone avant qu'il ne t'arrive des ennuis, okay, chef ? le recadra l'inspecteur en haussant la voix.

— J'ai le choix ?

— Non...

Quelques instants plus tard, délaissant les haussements d'épaules, moues et doigts d'honneur presque discrets des ados, l'inspecteur sonnait à toutes les portes correspondant aux fenêtres du voisinage qui s'étaient allumées les premières, en s'annonçant comme policier, cette fois. Travail de fourmi de proximité, réalisé avec autant de sourire que possible eu égard au contexte de la nuit.

Bonne pioche.

Il récupéra une quinzaine de vidéos tournées durant la demi-heure suivant la chute de Frost, dont certaines avant l'arrivée des secours.

À 7h30, revenu au commissariat, il confia son smartphone à Valdemar pour qu'il en télécharge le contenu sur son ordinateur.

— Je regarde ça dès que possible.

Tyko n'entendait déjà plus. Il venait de s'écrouler sur le lit de camp du grand-père...

À la même heure, les murs du bureau du procureur Nyman tremblaient...

— Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Quelqu'un pourrait-il m'expliquer ça ? gueula le procureur au groupe de travail rassemblé à la va-vite pour une réunion matinale extraordinaire.

L'ensemble de la presse quotidienne jetée pêle-mêle sur la table d'un geste excédé se montrait unanime. La une des journaux montrait côte à côte deux photos relativement explicites surmontées d'un titre qui ne l'était pas beaucoup moins.

À gauche, un zoom granuleux sur la suite « Jardin » de la villa de Djursholm, pris deux jours plus tôt, montrait Karin Roslin-Svensson allongée en petite tenue sur le bord d'un lit, la tête, heureusement floutée, pendant dans le vide.

À droite, un cliché plus net de Casper Frost, tout habillé cette fois, également allongé la tête pendant dans le vide, mais sur le toit d'une voiture, la sienne en l'occurrence, complètement défoncé par le choc consécutif à sa chute de vingt mètres. Le floutage, quoique bienvenu, s'avérait superflu tant l'impact, les éclats de verre et les bouts de métal avaient transformé en chaos le visage précédemment photogénique de l'assistant. Il ne s'était pas raté. Il fallait lui reconnaître la prouesse d'avoir atterri pile sur sa voiture, sans rebondir, à son unique tentative. Un perfectionniste.

Le titre prenait toute la largeur de la page : « L'Amour au-delà de la mort ? ». L'article posait la question du lien entre les décès rapprochés de deux collaborateurs déjà proches.

Deux morts désormais hautement suspects.

Klas Söderlund, gueule de bois et tête dans le cul, ramassa l'exemplaire tombé par terre à côté de lui et se redressa labo-

rieusement, le crâne subitement pris dans un étau. Il soupira en repensant à la manière avec laquelle il avait raccroché au nez de Tyko la veille au soir.

— Oui, Klas, tu as quelque chose à nous dire ? l'incita le chef de département de la SÄPO dont le ton frelaté laissait entrevoir une forme de mansuétude pour celui qui s'accuserait le premier d'un péché véniel.

— À mon avis, ça a été pris d'un bateau... la photo de la ministre, je veux dire... je comprends mieux la présence de hors-bords en novembre...

— Tu te moques de nous ? On n'en a rien à cirer ! fulmina Nyman, dont le cramoisi du visage ne s'accordait pas si mal avec le gris du costume, songea Klas. Je veux savoir comment nous en sommes arrivés à ce désastre et, surtout, ce que nous allons dire à la presse dans trente minutes !

— Tu n'as qu'à demander à notre nouvel ami de rassurer tout le monde en faisant l'apologie de la bonne coopération entre les services, par exemple... répliqua le commissaire, écœuré par la situation, ce qui lui conférait, pour le coup, une stature que d'autres n'avaient pas autour de la table.

Bombardé « chargé d'enquête sur la mort de Casper Frost », le commissaire Falk, alias « le nouvel ami », taille moyenne, la quarantaine à bout de souffle, visage hâve et cernes marqués, débarquait d'Östermalm. Il renifla involontairement. Le local sentait la poudre. Il regarda Klas et s'abstint prudemment de tout commentaire. Se voyant davantage observateur que belligérant, il comptait laisser passer l'orage, lorsqu'il fut poussé dans la tempête...

— Oui, bon, ce n'est pas le moment de polémiquer, se ressaisit Nyman en esquivant le sujet. Falk, où en es-tu ?

— Aux constatations d'usage, procureur. La victime a été identifiée comme étant Casper Frost, vingt-six ans, assistant ministériel, domicilié à Stockholm. Décédé à Östermalm des suites d'une chute, probablement du septième étage, probablement de la terrasse d'une penthouse appartenant à son oncle. L'équipe de la police scienti-

fique, dirigée par Tobias, ici présent, est à la recherche d'indices. L'enquête de voisinage est en cours. Le corps a été amené à l'institut Karolinska pour autopsie. La voiture, qui était garée perpendiculairement à l'étroit trottoir, a été envoyée à la fourrière.

— Des indices, jusqu'ici ?

— Pas encore, hormis une petite quantité de poudre, probablement de la drogue, en cours d'analyse.

— Bonne chance pour en trouver... laissa tomber Klas. En tout cas, sache que le commissariat de Täby te transmettra les informations utiles à ton enquête, et pas que « probablement ».

— Ce qui veut dire ? demanda Falk.

— Que notre collaboration ne se limitera pas à des effets d'annonce pour le grand public ! précisa-t-il en regardant le chef de département de la SÄPO, qui ricana, condescendant.

— Söderlund, ce n'est pas avec ce genre d'attitude que nous parviendrons à résoudre les enquêtes dont nous avons la charge, le sermonna Nyman...

— Ah non ? Et quelle serait l'attitude adéquate, à ton avis ? rétorqua Klas avec impertinence. Je suis impatient de la connaître. Je dis ça, parce qu'il ne faudrait pas nous prendre pour des idiots au motif que nous venons de la province. Elle n'est jamais qu'à dix kilomètres d'ici, la province ! Tu sais ce qu'on chuchote, là-bas ? Non ? Tu verras, c'est édifiant ! On prétend que tout se met en place pour qu'on n'élucide jamais le mystère Roslin-Svensson. Que quelqu'un, quelque part, plutôt haut dans la hiérarchie, tu penses bien, sinon nous serions au courant, forcément, a intérêt à ce qu'on ne débouche sur rien de concret. Qu'on cherche juste un bouc émissaire qui n'habiterait pas Stockholm. Il ne faudrait pas éclabousser d'un scandale les gens de la haute, tu vois ? Ils ont de l'imagination, les bouseux, non ? Tellement que, si j'avais laissé faire mon équipe hier soir, nous aurions rendu une petite visite expresse à notre ami Casper et que ça lui aurait peut-être sauvé la vie.

— Sur quelles bases ? le questionna le chef des gardes du corps.

— On se réveille ? On a besoin d'information ? Sans blague ! le

nargua Klas, en roue libre. Alors, c'est donnant-donnant, et j'attends un gage de bonne volonté de ta part.

— Calme-toi, Söderlund!

— Pourquoi, Nyman? Ne sommes-nous pas l'exemple même de la bonne collaboration? Peut-être que si nos amis de la SÄPO avaient daigné nous transmettre les relevés téléphoniques de la ministre, nous n'en serions pas là...

— Nous n'avons pas à transmettre ce type d'information à... commença le chef de la SÄPO.

— Assez! rugit le procureur. Arrêtez ça tout de suite, tous les deux! Dis à ton département de transmettre les relevés de la ministre à l'équipe du commissariat du Täby...

— ... sur les six derniers mois! Je veux aussi l'agenda des affectations de tes deux sbires qui la gardaient, sur la même période, ajouta Klas.

— ... sur les six derniers mois, confirma le procureur.

— Mais...

— ... et les transcriptions de toute communication entre le central et tes deux clowns sur la même période.

— Procureur, je ne peux pas faire ça...

— ... et l'identité de tes anciens agents qui assurent la garde de Magnus Svensson, l'enfonça le commissaire.

— Stop! Klas, tu vas trop loin!

— ... et l'accès pour mon équipe à l'appartement d'où se serait jeté Frost, même s'il n'est pas dans notre juridiction, ainsi qu'à tous les lieux utiles à notre enquête.

— Klas! s'étrangla Nyman.

— ... Et j'attends ces informations sur mon bureau quand j'y arriverai dans deux heures, compléta le commissaire. Sinon, j'accorde une interview à la presse pour donner mon avis aux journalistes.

— Tu ne ferais pas ça? demanda le procureur dont le regard trahit instantanément l'inquiétude.

— Je vais me gêner! Ah! Dans le cadre de notre accord spon-

tané, sache que c'est Casper qui a la mallette qu'on n'a jamais retrouvée à Djursholm. Enfin, qui avait la mallette... hier, quand il avait encore la vie devant lui.

Klas Söderlund se tut, sac vidé.

Tête aussi.

S'il y avait eu des moucheron dans la pièce, on les aurait entendus voler. Personne n'ouvrit la bouche pendant près d'une minute, même pas pour inspirer. Ni Nyman, qui se voyait monter sur l'échafaud et voulait calmer le jeu. Ni le chef de la SÄPO, humilié, qui échafaudait mille scénarios pour le descendre, lui, le petit commissaire de province. Ni Falk, Tobias, les juristes ou les communicateurs, planqués derrière des bottes de foin imaginaires à se demander si le dernier coup de feu avait bien été tiré. Oui. En vrai cow-boy, il n'avait pas prévu la longueur de sa tirade, mais bon, il fallait que ça sorte. Elle avait le mérite d'exposer en pleine lumière ce que son intuition avait perçu à demi-mot : la duplicité de ceux qui tiraient les ficelles.

Le matin même, en plein milieu de la nuit, en fait, dès qu'il avait été mis au courant de la nouvelle par Tyko, Klas avait demandé à sa hiérarchie, sans trop y croire et sans trop le vouloir, mais par acquit de conscience, la fusion des deux dossiers.

Refusé.

Il avait proposé de récupérer le dossier de la ministre à la police de Stockholm, pour concentrer les données.

Refusé.

Il avait même imaginé, simple hypothèse de travail, que la SÄPO chapeaute les deux enquêtes pour faciliter les recoupements.

Refusé.

Même à moitié réveillé et à moitié saoul, ce qui faisait de lui une personne dans la moyenne, il avait saisi le message. « On » voulait sciemment diviser pour régner. « On » préférait morceler l'information, éparpiller les pièces de puzzle. Qui était ce « on » ? Sa hiérarchie, le bureau du procureur, d'autres ? Aucune idée. Ce

qu'il savait, par contre, c'est qu'« on » préférerait rester à couvert. Klas Söderlund venait de pousser son avantage, signant probablement son suicide professionnel.

Tant pis.

Marre de faire des ronds de jambe à des gens qui ne le méritaient pas. Sa carrière touchait à sa fin, de toute façon. Personne ne le regretterait, mais il devait ce baroud d'honneur à Casper Frost, ce jeune homme qu'il n'avait jamais rencontré et dont il se sentait en partie responsable de la mort. Il le devait aussi à l'opiniâtre Tyko Törnqvist, jeté comme un malpropre, cette nuit, de la scène de crime. Le jeune inspecteur avait toute une carrière à construire sur cette première enquête importante et, vu ses qualités, il irait loin. Il croyait en lui bien plus fort qu'il le lui avait montré la veille au soir. Le correctif s'imposait. Quitte à sauter, autant choisir son moment !

— Bien. Je propose que nous revenions à l'ordre du jour, reprit le procureur Nyman. Tobias, nous avons vu passer le rapport d'autopsie de Simonsson. C'est quoi, cette histoire d'overdose de sexe ? Je croyais avoir lu qu'elle était morte d'une rupture d'anévrisme...

— C'est exact. Nous en avons cherché la cause et en avons conclu à un décès consécutif à des rapports sexuels. Nous avons retrouvé dans son organisme des taux anormalement élevés d'hormones sexuelles.

— Mais comment ? Elle était seule, si je ne m'abuse...

— Encore exact. Nous pensons que ces hormones ont été introduites artificiellement dans son organisme par l'ingestion de microcapsules contenues dans la bouteille de champagne que nous avons retrouvée à la villa. Ces microcapsules ont vraisemblablement libéré ces hormones, les analyses se terminent.

— Vous pourriez être plus précis, Tobias ?

— Non, et j'en suis désolé. Nous cherchons encore à en comprendre le fonctionnement.

— Je ne suis pas très sûr de bien vous suivre, Tobias. Nous avons une cause de décès nomenclaturée par la médecine légale, la rup-

ture d'anévrisme, drame contre lequel personne n'est à l'abri. Une explication naturelle, donc, largement suffisante. Et vous venez avec une théorie digne d'un film de science-fiction nous expliquer que Karin Svensson serait peut-être morte seule dans un rapport sexuel artificiellement dopé, sans qu'on sache très bien comment, c'est bien cela ?

— J'en ai peur, procureur.

— Vu comme ça, moi aussi, Tobias. Selma, dit-il en se tournant vers la spécialiste en communication, rédigez-nous un communiqué de presse qui indique les causes probables de la mort de la ministre, l'anévrisme, qui évoque un suicide pour Frost et mette l'accent sur le fait que nous tentons d'établir si un lien existe entre les deux affaires sans écarter aucune hypothèse. Pas un mot sur la théorie de science-fiction de Tobias, évidemment. Vous avez quinze minutes. Messieurs, en uniforme, la presse nous attend...

Le procureur Nyman se garda bien de préciser que cette position correspondait à ce qui lui avait été demandé...

« Tyko, réveille-toi, Klas vient de t'envoyer un message » susurra Valdemar Schneider dans l'oreille de l'inspecteur exténué qui ronflait faiblement sur l'incroyable lit de camp de son grand-père, près de lui, dans le cagibi. « Le chef t'a dégoté un laissez-passer pour l'appart d'Östermalm. Date de péremption incertaine, selon lui. Il dit qu'il faut se presser », insista le *polisassistent* en lui faisant passer sous le nez un double espresso.

La caféine se révéla plus efficace que lui.

Quelques instants plus tard, Tyko était sur pied, enfin presque. Une petite chute de tension le fit se rasseoir. La seconde tentative fut la bonne. Mise en mouvement précaire. Il éprouvait des difficultés à garder les yeux ouverts et se retrouva quelques instants plus tard, sans trop savoir comment, assis sur le siège passager d'une Volvo V90 banalisée conduite nerveusement par Gabriella Ekdhal. Le démarrage suivi d'un court crochet gauche – droite qui fit rebondir son crâne sur la vitre passager faillirent l'achever.

- Pardon, Tyko. Ça va, tu tiens le coup ? demanda l'inspectrice.
- Je ne sais pas... parle-moi de toi, plutôt, le temps que j'émerge. Alors, ta soirée ? Ça s'est bien passé, avec les enfants ? Tu as pu te reposer ?
- Oui. On a mangé. Ils ont été dormir assez tôt. Ils étaient crevés. Ma mère a voulu reparler du discours de Våktaren. Avec ce projet politique de soutien des enfants de parents divorcés, elle a trouvé un nouveau cheval de bataille. Elle commence déjà à me gaver ! En même temps, on ne pourra pas lui reprocher de ne pas être restée avec mon père pendant plus de quarante ans, dont vingt à se demander ce qu'elle lui trouvait. Donc j'ai un peu nié l'affaire...
- Tu as regardé une série ?
- Non, avoua Gabriella en rougissant légèrement. Après ce week-end super tendu, j'avais besoin d'un bon massage...
- Un massage ? Un dimanche soir ? Et avec qui ? s'enquit l'inspecteur, déjà plus éveillé.
- Kjell, mon voisin. Il a emménagé il y a trois semaines. Mais oui, rappelle-toi, je t'en ai déjà parlé. Un grand brun baraqué aux yeux marron...
- Ah oui, lui ! Tu m'as dit que vous aviez partagé une tasse de café chez toi quand il est venu se présenter au voisinage, pas que vous vous fréquentiez...
- Il n'y a rien entre nous. Enfin, rien de sérieux...
- Sauf qu'il te masse, quand même... Attends, ne me dis pas que vous avez sexé ? Si ? Gabriella Ekdhal, tu prends une drôle de couleur...
- Oui. J'avoue. Mais bon, une bonne baise, il n'y a rien de tel pour évacuer les tensions, non ? Merde, Tyko ! J'ai trente-huit ans, plus de mari et pas de temps à perdre à tisser de nouvelles relations qui commencent par essayer de se trouver des goûts musicaux en commun. Je n'ai pas envie de raconter mon histoire ni de me retrouver sur une plateforme de rencontre à épilucher des profils. Ça me donne l'impression de passer des suspects en revue dans un

*mug book*. J'ai des besoins fondamentaux à assouvir, point barre. Kjell, c'est mon *sex friend*. On se voit. On baise. On se fait la bise quand on se quitte. C'est pas compliqué. Parfois, la vie, c'est pas compliqué. Et ça fait du bien.

— Il t'a vraiment massée ? la taquina Tyko. J'en reviens pas... compléta-t-il pour masquer la bouffée de jalousie qui s'était emparée de lui. *Elle doit être bien roulée, Gabriella, avec sa poitrine généreuse. Moi aussi, j'ai envie de sentir ses grandes mains sur moi... On aurait dû essayer... on devrait essayer...*

— T'es con, fit-elle en lui bourrant dans l'épaule sans percevoir son trouble. Au moins, j'ai bien dormi, moi ! Et toi ? Comment ça s'est passé, cette nuit ?

— Moi ? J'ai foncé à Östermalm pour me faire claquer une porte au nez par un prétendu allié qui n'en est pas un, dit-il avant de lui détailler sa virée.

Après un arrêt dans une station-service où Tyko se restaura en mode « on dormira quand on sera mort » à la scandinave, hot-dogs aux trois moutardes, frites au ketchup, quadruple espresso et boissons énergétiques, la Volvo V90 banalisée entra dans Östermalm, le quartier le plus cossu de la capitale suédoise, fait de petits boulevards urbains bordés d'immeubles à cinq ou six étages à dominante ocre ou terracotta. Arrivée à destination, Nybrogatan, Gabriella se gara perpendiculairement au trottoir, à quelques mètres du point d'impact de Casper, puis ils s'annoncèrent à Tobias et montèrent au septième par l'ascenseur. Ils retrouvèrent le chef de la police scientifique sur le seuil de l'appartement.

— Bonjour Tobias, dit Tyko

— Bonjour, inspecteurs. Écoute, Tyko, je suis désolé pour cette nuit. Je ne sais pas exactement ce qu'il se passe, mais je tiens à te dire que je n'ai rien contre toi.

— Il n'y a pas de mal, Tobias, répondit l'inspecteur en essayant de s'en convaincre. Nous sommes là, maintenant. Tu nous fais visiter ?

— Bien sûr, bien sûr. Suivez-moi, s'empessa-t-il. L'appartement

appartient à l'oncle de Frost, un chirurgien plastique réputé dans toute l'Europe. Célibataire. Il assistait à un colloque à Paris pendant le week-end. Ça lui arrive de prêter son appartement à ses neveux et nièces. J'imagine qu'ils apprécient le geste.

Depuis le hall, l'appartement, un penthouse de cent-vingt mètres carrés avec terrasse sur le toit, ressemblait à une galerie d'art. Le design épuré des meubles, dont des pièces originales d'Arne Jacobsen, mis en valeur par un plancher en hêtre, des murs blancs et des halogènes encastrés, ramenait aux années mille neuf cent soixante-dix. Les peintures pop art mettaient en valeur des œuvres méconnues, mais colorées. Éblouissants, mais froids, salon et salle à manger laissaient une sensation d'inhabité. Ça changeait avec la cuisine super équipée, richement approvisionnée, ses tabourets hauts, sa collection d'épices de Zanzibar et sa cave à vins millésimés. Se poursuivait à l'étage, auquel on accédait par un escalier en colimaçon, avec la salle vidéo intimiste aux canapés plus que confortables, suivie de la salle de bains, équipée d'un sauna, d'une douche à la finlandaise et d'un jacuzzi judicieusement positionné sous une faîtière. Se précisait dans l'unique chambre à coucher, très spacieuse, avec son lit *king size* flottant loin des murs et ses armoires qui ne devaient pas contenir uniquement des costumes trois-pièces.

Une nasse.

La garçonnière luxueuse était conçue comme un piège qui débouchait sur ce gigantesque plumard avec vue sur les toits. Tyko songea que le petit-déjeuner sur la terrasse n'était pas nécessairement inclus.

Mais Casper n'était pas tombé dans un guet-apens, en tout cas pas comme les autres victimes de cet appartement sans âme. Il en avait demandé les clés à son oncle, pour la première fois depuis plus de six mois. Il voulait être ici et était vraisemblablement venu avec la fameuse mallette, objet qui, bien entendu, restait introuvable. *Pourquoi ici ? Qu'est-ce que cet appartement avait de plus que le sien ? Qu'avait-il en commun avec la villa de Djursholm ? Le*

*luxe? La taille? La terrasse accessible de la chambre par une double porte-fenêtre?*

— Vous avez trouvé une bouteille de champagne ou des micro-billes? demanda-t-il à Tobias.

— Non. Par contre, sur la table de chevet, il y avait un reste de poudre. Nous penchons pour de la 3-MMC.

— Chemsex? Frost est venu jusqu'ici pour du sexe? Il y avait quelqu'un avec lui?

— Nous n'avons trouvé personne.

— Tu rigoles?

— J'aimerais bien. Note, pour sortir, il suffit de claquer la porte d'entrée. Donc, nous ne pouvons rien exclure.

— Mais tu n'as trouvé de trace d'aucune autre personne, c'est ça?

— Tout juste.

— Vous vous rendez compte de ce que cela signifie? intervint Gabriella. Tobias, ne nous dis pas qu'il a fait une overdose...

— Nous n'en savons rien. Il faudra demander au légiste. Ce qui est sûr, c'est qu'il est tombé après avoir consommé.

— Ça fait quand même beaucoup de coïncidences... tu n'aurais pas retrouvé la mallette, par hasard? demanda l'inspecteur.

— Non. J'ai appris par ton chef qu'hier soir, tu en as retrouvé la trace.

— Oui. Et cette nuit, je l'ai reperdue...

Les deux inspecteurs visitèrent la terrasse, qui courait sur toute la longueur de l'appartement. Un luxe inouï cerné par un garde-fou relativement haut, puis par une corniche plutôt large. Gabriella se pencha au-dessus du vide, circonspecte. Peu de chances que Casper soit tombé par inadvertance. Il fallait vraiment le vouloir. Ou alors, être très fort sous l'emprise d'une substance qui altérait les sens. Tyko examina attentivement la corniche à la recherche de traces de sang, de cheveu, de tissu, peut-être. Si l'assistant avait basculé par accident, il aurait pu se cogner ou s'érafler avant le grand saut. Mais non, rien. Tobias les rejoignit.

— Bon réflexe. Nous avons déjà vérifié. Sans succès. Dis, puisque tu es le seul à ne pas lever les yeux au ciel quand je parle de microbilles, j'en sais plus. Ça t'intéresse ?

— Sûr.

— Ce que nous avons pris pour du caviar et que nous avons retrouvé dans le siphon de l'évier de la buanderie, dans le fond de la bouteille de champagne et dans le système digestif de Karin Roslin Svensson ne sont pas des microbilles, mais des nanocapsules, c'est-à-dire des capsules manufacturées, d'une taille moyenne, considérée comme grande, de deux-cent-cinquante microns, un quart de millimètre. Pour information, certaines sont cinquante fois plus petites. Elles sont conçues pour encapsuler un composé organique ou, dans notre cas, chimique. Il s'agit des médicaments que nous avons retrouvés en quantités anormales dans le corps de la ministre.

— Ça fonctionne comme des comprimés, mais microscopiques, si je comprends bien ?

— Exactement. L'ingestion est facilitée par leur taille, mais ce n'est pas le principal avantage. Leur diamètre miniature permet d'entrer plus rapidement dans la circulation sanguine, donc d'accélérer l'effet du composé.

— Et ces nanocapsules se trouvaient, à l'origine, dans la bouteille de champagne scellée, c'est bien ça ? demanda Gabriella.

— C'est bien ça. Rendues invisibles par le verre coloré. Hasard ou non, elles font approximativement la taille moyenne d'une bulle de champagne.

— Donc, il était prévu que la ministre les introduise dans son organisme. S'en est-elle rendu compte ?

— Nous l'ignorons. Nous pensons, par contre, qu'ils n'ont pas été introduits dans la bouteille après embouteillage. Nous n'avons retrouvé aucune perforation dans le bouchon en liège ni dans la capsule en aluminium.

— Quelqu'un pouvait-il contrôler la libération des composés, comme tu dis ?

— Cela aussi, nous l'ignorons. Nous ne comprenons pas davantage les propriétés magnétiques de ces capsules aimantées.

— Sais-tu qui les a fabriquées ?

— Non plus, hélas. Ce serait plus simple si elles avaient toutes un QR code, évidemment, mais ce n'est pas encore le cas... Plusieurs dizaines de sociétés industrielles se sont lancées dans l'aventure depuis la fin du vingtième siècle, dont certaines en Europe. En Irlande, aux Pays-Bas, en Allemagne et en France, notamment. Nous essayons de restreindre le champ. Ce qui est certain, c'est que cette technologie de pointe demande un réel savoir-faire et qu'elle est exclusivement destinée à d'autres entreprises, auxquelles elle est vendue comme un service Business to business.

— Kebsway Ltd, ça te dit quelque chose ?

— Non. Ça devrait ?

— Je ne sais pas. C'est le nom de la société qui a loué la villa et livré le champagne...

— ... et qui pourrait se retrouver dans le listing clients d'une entreprise de nanotechnologie ?

— Tout juste. Si jamais tu entends quelque chose...

— ... je te préviens. Sans faute. Pour info, nos autorités privilégiées nettement la théorie d'une mort naturelle à ce que nous venons d'évoquer et qui touche, pour elles, au domaine de la science-fiction.

— Elles veulent classer l'affaire ? demanda candidement Gabriella Ekdal.

— Je ne sais pas exactement, mais aucun gouvernement n'a envie de se prendre les pieds dans le tapis d'un scandale, surtout sexuel, comme le suggèrent les titres de la presse ce matin. Elles vont démentir. Après, il leur sera difficile de se dédire. Il faut faire vite.

— Merci pour le tuyau. Nous risquons d'avoir besoin de toi.

— On reste en contact, Tyko. Je te fais tirer un double de toutes les photos qu'on a prises ici. Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit, d'accord ?

— Merci, Tobias. J’apprécie. On te tient au courant.

Valdemar Schneider frappa à la porte du bureau du commissaire Söderlund et entra avant qu’on ne l’y autorise, son PC portable sous le bras, une bouteille thermos remplie de thé noir à la bergamote en main. Il rejoignit à grandes enjambées raides la table de réunion puis, se ravisant, piqua droit sur le bureau de son supérieur et s’assit sur un siège face à lui.

— Le récit de tes exploits franchit déjà l’éther, Klas. Le monde retiendra ta valeur et ton héroïsme. Mais, comme on dit, « La valeur qui va jusqu’à la témérité est plus près de la folie que du courage ».

— Nietzsche ?

— Non. Cervantès. *Don Quichotte*.

— Je te remercie, c’est réconfortant... se tassa le commissaire, plus désabusé que jamais. Tu voulais quoi ?

— Faire le point sur les relevés téléphoniques de la ministre, répondit le *polisassistent*.

— J’espère que je n’ai pas sacrifié ma carrière pour rien...

— Il y a matière à creuser les relevés, si telle est la question. Je n’ai pas encore eu le temps de tout vérifier, tu t’en doutes. Par contre, je te confirme que Torsten Stenblad et la ministre entretenaient des rapports téléphoniques réguliers, surtout à l’approche des « occupations » qu’elle avait parfois durant les week-ends, une à deux fois par mois environ, pendant lesquels il était systématiquement chargé de la protéger. On dirait que les mots « protection rapprochée » n’ont jamais aussi bien porté leur nom. Par ailleurs, petite recherche personnelle, il apparaît que Roslin-Svensson est la seule ministre qui demande une protection aussi constante.

— C’est si dangereux que ça, le ministère de la Santé et des Affaires sociales ?

— Va savoir...

— Je suppose qu’en sa qualité d’assistant, le jeune Frost était au courant ? Ça en fait un témoin gênant, non ?

— Peut-être. Peu de chance qu’il réponde à cette question, note.

Ah! Autre chose, elle n'a reçu qu'un seul appel vendredi soir, après 20 heures. C'est après avoir reçu le colis et juste avant de mettre son téléphone en mode Avion. Devine qui l'a appelée ?

— Je ne sais pas, moi... Son mari ?

— Non. Jean-Luc Våktaren. De son téléphone personnel.

— Celui qui est pressenti pour la remplacer ?

— Lui-même. Intéressant, non ?

— Très. Transmets l'info à Tyko et Gabriella.

— C'est comme si c'était fait, garantit Valdemar en se levant. Ah, je voulais te dire. Ce que tu as fait ce matin, c'était courageux. Et merci pour le petit ! C'est un chouette gars, notre Tyko. Et, euh..., c'est une fierté de travailler pour toi, patron.

— Merci, Val ! Bon... On ne va pas rester là à se faire l'accolade, tant qu'on y est ! Va-t-en, maintenant, j'ai des coups de fil à donner.

— Je ne suis déjà plus là...

À l'heure du déjeuner, Tyko Törnqvist et Gabriella Ekdhal partagèrent un hamburger, un soda XXL et leurs réflexions.

L'affaire se corsait. Les attributs du principal suspect évoluaient.

D'abord, ils avaient pensé à la nature. Ensuite, à une personne physique. Désormais, il s'agissait d'une personne morale...

— Tu en connais beaucoup, toi, des entreprises en lien avec des nanotechnologies de pointe, capables de faire embouteiller du champagne et Dieu sait quoi d'autre encore ? demanda l'inspectrice.

— Là, comme ça ? Aucune ! Et ce n'est pas demain la veille que ça changera... Il faut montrer patte blanche, avoir accès au bon réseau et se montrer digne de sa confiance. Ce n'est pas à portée de tir, pour moi...

— Alors, Kebsway Ltd ? Une autre ? Un conglomérat ?

— Franchement ? Je n'en ai pas la moindre idée. Tout est possible. En plus, des implications de ce type ouvrent de nouvelles pistes dans notre enquête... Et si la ministre s'était fait des ennemis dans l'industrie ?

— Pourquoi elle, d'ailleurs ? Le seul, jusqu'ici, qui a les deux pieds dans ce milieu, c'est son mari, non ?

— Tout est possible... Revenons à l'inévitable question de base. Avant « pourquoi, elle », c'est « pourquoi », tout court, répondit Tyko. L'indémontable classique du mari jaloux et de l'amant éconduit, ou vice versa ? La réalité semble plus complexe. Plus tordue, aussi... Un crime politique ? Avait-elle dérangé une personnalité dans l'ombre du pouvoir ? Ou bien, comme tu l'as évoqué, c'est Magnus et sa fédération militaro-industrielle qui étaient visés à travers elle ? Sans mobile, on n'avancera pas...

— Tu sais, les raisons les plus simples sont souvent les meilleures. On ne peut pas faire l'économie de la piste du mari et de l'amant, ne serait-ce que pour l'éliminer définitivement. Mais alors, ce qui me gêne, c'est le modus operandi. Comment est-elle morte ? Rien de ce qu'on apprend ne nous facilite la tâche..

— C'est sûr que tous ces gadgets brouillent les pistes... On se croirait dans un James Bond ! Ça n'existe pas, dans le quotidien des gens normaux. Et même si la fonction de ministre s'écarte de la « normalité », elle n'équivaut pas à la mise en place systématique d'une cellule occulte de contre-espionnage.

— C'est sûr... conclut l'inspectrice... On peut aussi se demander qui a les moyens de monter ce type d'opération ? Et dans quel but ? Une balle, un accident malheureux, ça paraît tout de même plus simple...

— Mais pas aussi discret...

— Pas faux... La preuve ? Nous sommes les seuls à envisager un meurtre...

Ils en étaient au café — mais comment donc peut-on appeler « café » un gobelet d'eau colorée brûlante et insipide — lorsqu'ils reçurent l'information de Valdemar concernant Våktaren. À peine eurent-ils raccroché que Gabriella faisait jouer ses contacts. À ceux qui prétendaient qu'on était relié à toute personne vivant sur terre à travers une chaîne de relations comprenant un maximum de six maillons, Tyko répondait toujours : « Sauf Gabriella à Stockholm.

Deux maillons lui suffisent à tous les coups! » De fait, la sœur de l'ancienne trésorière de son équipe de football travaillait dans la même commission que Våktaren. Gabriella tomba sur l'assistante de ce dernier, qui leur dénicha un créneau pour le rencontrer deux heures plus tard.

— C'est toujours la même chose, avec les pontes. Soit tu es reçu tout de suite, soit c'est reporté aux calendes grecques... décrypta l'inspectrice.

— Quoi qu'il en soit, s'il se libère, c'est qu'il n'est pas insensible à notre démarche...

— Tu peux dire à coup sûr qu'il suit l'affaire de près, je te le garantis!

— Reste à savoir pourquoi...

Ils reprirent la voiture pour rejoindre le Riksdag, le Parlement suédois, un imposant bâtiment ocre de style néoclassique juché sur une île minuscule, à l'ombre du gigantesque Palais royal de Gamla stan. Restait une heure trente à tuer, qu'ils passèrent à gamberger, coutumiers des heures de planque ou de filatures, pour partie dans la voiture, porte ouverte malgré le froid, à boire d'autres cafés fadasses, pour partie sur un banc du petit parc au pied du Riksdag.

Enfin, avec un quart d'heure d'avance, ils s'annoncèrent et furent menés, à travers un labyrinthe de couloirs et d'escaliers plus fonctionnels que fastueux, jusqu'au bureau de Jean-Luc Våktaren. Le parlementaire regarda l'horloge murale de la petite pièce sans fioritures, au mobilier standard, hormis quelques objets personnels, et apprécia la ponctualité. Pile à l'heure.

— Bienvenue, fit-il en leur indiquant deux chaises face à lui. Prenez place, je vous en prie. Vous souhaitez boire quelque chose? Eau? Café? Un soda, peut-être? Entre nous, le café n'est pas terrible. Soda? Belinda, tu veux bien t'en charger? Merci! Je vous écoute...

Affable, prévenant, Jean-Luc Våktaren, un mètre soixante-neuf pour soixante-quinze kilos, semblait, dans la vraie vie, moins rondouillard qu'à la télévision, mais pas moins dynamique. Sourire

aisé aux incisives écartées, regard marron perçant, front haut, cheveux noirs plutôt courts, il dégageait une énergie conviviale, un leadership de proximité. Le style de gars qui devient député en faisant le tour des marchés, à serrer des pincettes, à écouter les préoccupations quotidiennes des gens, à proposer des solutions adaptées à leurs vrais besoins et à les défendre jusqu'au bout en leur nom.

Sur son bureau, quelques photos de famille bien en évidence. Une de son mariage. Une de vacances, en randonnée de couple dans une forêt de sapins, sur laquelle il portait un bébé suspendu dans un porte-bébé. Une de loisir familial, avec ses deux filles grandissantes, l'aînée au sourire perforé par la chute récente de deux dents de lait pas encore remplacées, la petite dans les bras de sa mère.

— Inspecteurs Tyko Törnqvist et Gabriella Ekdhal, de la police de Täby. Merci de nous recevoir si rapidement, débuta Gabriella. Vu votre actualité, nous vous imaginions surchargé...

— Si vous entendez un homme politique se plaindre d'un agenda surchargé, c'est qu'il n'est pas fait pour la fonction. C'est pratiquement écrit noir sur blanc dans les descriptions de poste. Tout est une question de priorité. Votre enquête en est une. Gabriella, dites-vous ? Amusant, ma fille s'appelle Gabrielle, justement, « la force de dieu ».

— Moi, c'est Gabriella, à l'italienne. Mes parents adoraient l'Italie. Vous, c'est plutôt la France, non ?

— Oui. Tradition familiale, convint Våktaren en souriant. Assez jeune, d'ailleurs. Mes parents s'appellent Rune et Astrid, mais ils ont passé leur jeunesse dans des ciné-clubs de quartier, à partager leur passion pour le cinéma d'auteur français. Les prénoms de leurs enfants sont tout droit issus de la nouvelle vague. Ma sœur aînée s'appelle Agnès, comme Agnès Varda. Mon frère Louis, comme Louis Malle. Moi, c'est Jean-Luc, comme Jean-Luc Godard... toute ma fratrie est prisonnière à jamais de leur vénération pour ces révolutionnaires du cinéma.

— Je vois très bien ce que vous voulez dire. Mon père était fêru

d'astronomie, avec un faible pour Tycho Brahé, qu'il estimait visionnaire et incompris. Un peu comme lui...

— D'où votre prénom... Il est fréquent que les parents reportent sur leurs enfants leurs rêves inassouvis. Les gens ne se rendent pas compte de la charge émotionnelle qu'ils font porter par leur progéniture, enchaîna le politicien qui enfourchait comme par automatisme son cheval de bataille. J'aimerais beaucoup sensibiliser et éduquer les futurs parents aux responsabilités qui les attendent.

— Votre combat politique touche plus à la parentalité qu'au divorce, alors, si je comprends bien ? demanda Gabriella.

— Bien entendu ! Peu importe que des adultes divorcent, se remarient et divorcent encore, tant qu'aucun enfant n'est pris dans les remous de leurs errances relationnelles. Les enfants, par définition fragiles, ne bénéficient ni de la maturité ni de l'autonomie nécessaires pour supporter le poids des déchirements de leurs parents. C'est pourquoi ils ont des droits spéciaux. Veiller à ce qu'ils soient une réalité est la responsabilité de la société. Leur protection commence toujours par informer et sensibiliser les adultes. Il n'y a pas vraiment d'école de parentalité. On est censé devenir père ou mère du jour au lendemain, sans réelle préparation sinon l'évidence d'être voué à perpétuer notre espèce.

— N'est-ce pas comme ça depuis toujours ? réagit Gabriella.

— Bien sûr, bien sûr. Mais la donne évolue au fil du temps, nous ne sommes plus à l'époque des Vikings. En tant qu'homme politique, il m'appartient de prendre de la hauteur et d'apporter une solution aux tendances qui se profilent dans notre société. Pourquoi, en quarante ans, le nombre d'enfants en garde alternée a-t-il été multiplié par trente ? Le sujet mérite réflexion. Pour rappel, le modèle de la génération précédente, jusqu'à la fin des années 1950, c'était un couple marié, installé avec ses enfants dans un seul foyer, solidaire d'une famille élargie vivant à proximité. Il n'était pas vraiment question de divorce. Puis on a assisté à l'avènement de la consommation de masse parallèlement à l'émancipation des femmes qui, soutenues par un mouvement d'égalité

des sexes inédit à l'échelle mondiale, ont conquis leur autonomie financière...

— ... mettant fin à la dictature du patriarcat ! Enfin, nous sommes sorties de notre servitude ! Enfin, nous avons pris notre destin en main ! réagit Gabriella, comme aiguillonnée.

— Absolument, et je vous remercie de le mentionner, madame Ekdhal ! Notre nation a fait figure de pionnière. Nous pouvons être fiers ! Mais laissons là la théorie. Peut-être une démonstration sera-t-elle plus appropriée. Puis-je vous demander si vous êtes mariée ?

— Divorcée. Trois enfants.

— Alors, vous avez vécu la situation de l'intérieur. Me permettriez-vous de vous poser deux ou trois questions ? Ne vous sentez pas obligée de répondre si vous les estimez trop indiscrètes. Quelles sont les raisons de votre divorce ?

— Mon mari n'a pas supporté que je sois toujours absente, apparemment, grommela l'inspectrice.

— Vous travaillez beaucoup, comme enquêtrice ?

— C'est une vraie question ? demanda Gabriella, un peu échaudée.

— J'imagine que ça veut dire oui, sourit le politicien, conciliant, les bras ouverts. Je vous sens sur la défensive, inspectrice. Mon but n'est pas du tout de vous froisser, je vous assure. Une dernière question. Pourquoi travaillez-vous ?

— Parce que j'adore mon métier et que je m'y épanouis. Pour gagner de l'argent, aussi, bien entendu.

— J'imagine que vous avez besoin de cet argent pour vivre.

— Je vis seule, Monsieur Våktaren... articula Gabriella en appuyant chaque syllabe. Oui, les aides de l'état ne suffisent pas...

— Merci de vous être prêtée au jeu. Donc, l'avancée sociale indéniable de l'indépendance des femmes dans les années 1970 s'est refermée comme un piège, puisque la plupart d'entre elles dépendent désormais de leur salaire pour vivre. L'égalité des sexes est assurée, mais à quel prix pour les enfants ? Ici encore, ne nous méprenons pas. Il ne m'appartient pas de juger les comportements

des adultes, mais bien de protéger les plus jeunes... Je m'explique. Auparavant, les couples restaient solidaires pour protéger leur patrimoine et le transmettre à la génération suivante. Il était tacitement convenu que l'amour se situait, ou pouvait se situer, en dehors du couple.

— Le piège aurait surtout été de rester dans ce système ! Peut-être n'avons-nous pas envie de faire comme nos parents ? le coupa Gabriella, qui éprouvait quelques difficultés à conserver son flegme. Les miens sont encore en couple alors qu'ils ne s'aiment plus depuis des décennies...

— Vous avez raison, bien sûr, mais toute médaille a son revers. Dans les années 1970 et 1980, la société a promu la famille nucléaire stricte, centrée sur le duo parental. À travers l'augmentation des produits de consommation désormais accessibles à tous, elle a recentré les gens sur leurs désirs. Chacun y a gagné en liberté, en bonheur individuel et en capacité de choix. Auparavant liés par le sens du devoir et de l'obligation, les couples se sont retrouvés à négocier autour de leurs envies et de leur épanouissement. C'est là que se situe le drame des enfants.

— Je ne suis pas certain de bien comprendre le lien que vous faites, intervint Tyko.

— Le souci, c'est qu'on cherche désormais l'âme sœur, c'est-à-dire le partenaire idéal, presque comme s'il s'agissait d'un robot multifonction. Sera choisi celui ou celle qui répondra à tous nos désirs, qui sera à la fois amant, confident, soutien économique, complice parental... Les attentes sont énormes, et comme toute attente, elles sont souvent déçues lorsque se termine la phase de la « lune de miel ». Cette déception est la base de tout divorce, séparation qui renvoie quasi inmanquablement l'adulte dans sa quête d'un nouveau partenaire idéal. De mon point de vue, les enfants ne devraient pas porter le poids des illusions de leurs parents, voyez-vous. À partir du moment où ils sont nés, il faudrait leur accorder la priorité absolue, jusqu'à leur majorité tout au moins. Si les adultes pouvaient faire passer leurs responsabilités avant leurs

désirs, leur ego ou leur libido, les générations futures s'en porteraient mieux... Pour moi, c'est une évidence, conclut le député en s'apaisant. Entendez-moi bien, je ne dis pas que cela se passe toujours comme ça. Je maintiens, par contre, que chaque enfant devrait bénéficier d'un accompagnement psychosocial, organisé par l'état, pour s'assurer qu'il va bien. Si un tel dispositif existait, madame Ekdhal, l'estimeriez-vous bénéfique, pour vos enfants ?

— Je ne sais pas. Cela ne leur enlèverait rien, c'est certain, concéda l'inspectrice.

— Des craintes, peut-être ? Un mal-être ? Une insécurité ? De l'incompréhension ? On ne sait jamais... Mais pardonnez-moi, je suis inarrêtable, comme toujours quand je suis lancé sur ce sujet qui me tient profondément à cœur. Vous n'êtes pas venus jusqu'ici pour entendre un exposé de sociologie de la famille. Que puis-je pour vous, inspecteurs ?

— Nous souhaitions vous voir dans le cadre du décès de Karin Roslin-Svensson... poursuivit Gabriella, heureuse de quitter une thématique qui réveillait en elle une sourde colère dont elle ne souhaitait pas retracer l'origine.

— Oui. C'est tragique, ce qui est arrivé, convint Våktaren. Sa mort est une perte immense. Je pense particulièrement à ses deux fils. Devenir orphelin en pleine adolescence est une épreuve dont on se passerait bien.

— Nous aurions souhaité vous poser quelques questions. Quels étaient vos rapports avec elle ?

— Nous étions proches, depuis longtemps. Nous nous sommes rencontrés pendant les camps d'été de la fédération des jeunes sociaux-démocrates suédois. J'avais seize ans, Karin, dix-neuf et, déjà, nous partagions des valeurs fortes. Elle avait une conscience aiguë de son charisme et de ses objectifs et ne laissait personne indifférent, croyez-moi ! J'étais subjugué, ce qui fait qu'elle a certainement influencé ma propre pensée politique.

— Vous collaboriez étroitement avec elle ?

— Oui. Nous avons évolué ensemble au sein du parti. Nous

confrontations systématiquement nos opinions. C'était passionnant. Jusqu'à ce qu'elle décroche le poste de ministre qui lui était prédestiné depuis l'adolescence, nous siégions tous les deux à la commission parlementaire des affaires sociales.

— C'est pour ça que vous êtes pressenti pour prendre sa place ?

— Je pense que oui. Le parti souhaite assurer une continuité et connaît notre vision commune. Malgré les obstacles, nous croyons toujours en l'état-providence comme modèle social universel. D'où nos combats actuels en faveur de l'égalité des sexes, des genres et de la protection des plus faibles.

— Si je comprends bien, vous avez passé trente ans dans l'ombre de Karin Roslin-Svensson et sa disparition braque les projecteurs sur vous, résuma Tyko, faussement détaché.

Les yeux du politicien se plissèrent, il se redressa sur son siège, croisa les bras et sourit aux policiers comme s'il comprenait mieux le motif de leur présence. Il prit un moment pour répondre à ce que la remarque de l'inspecteur sous-entendait.

— Si je comprends bien à mon tour, vous êtes à la recherche d'un mobile. Pourtant, la version officielle parle d'une mort naturelle, me semble-t-il...

— C'est une version, effectivement. Notre enquête explore toutes les pistes, bien entendu.

— Bien entendu. Et je serais l'une d'elles ?

— Pourquoi pas ? Devenir ministre pourrait être un mobile plausible, n'est-ce pas ? Entretien avec la ministre des rapports plus intimes ?

— Vous voulez savoir si j'étais son amant ? s'amusa Jean-Luc Våktaren. Soyons sérieux, inspecteurs, dit-il en balayant la question d'un large mouvement de bras. Je n'ai pas du tout le physique adéquat. Karin préférait les hommes grands, forts et puissants, si vous voyez ce que je veux dire.

— Un peu comme son mari, Magnus ? demanda Gabriella.

— Un peu comme son mari, effectivement...

— ... ou son garde du corps...

- ... remarque intéressante. Sans commentaire.
- Mais vous en étiez amoureux, n'est-ce pas ?
- Pendant les camps d'été, je l'ai été. Mais elle ne s'intéressait qu'aux gars bien plus âgés que moi. J'étais son petit frère, en quelque sorte. Alors, elle est devenue comme ma grande sœur. Notre relation s'est imposée à nous sous cette forme qui, au final, est vraisemblablement la plus juste. J'ai... j'avais beaucoup d'affection pour Karin, et nous partagions une grande complicité intellectuelle, mais nous nous fréquentions peu en dehors du travail.
- Pourquoi ?
- Parce que, inspecteurs, la proximité que j'entretenais avec elle n'était pas du goût de son mari. J'ai préféré me retirer. Je n'aime pas me sentir indésirable et il y a des personnes dont il est plus prudent de ne pas devenir l'ennemi.
- Magnus Svensson vous semble dangereux ?
- Je ne teste jamais la territorialité des gens de pouvoir, inspecteurs.
- À votre connaissance, comment se portait le couple Svensson ? Était-il solide ? Dans une vision moderne, je veux dire, en mode « années 1980 », demanda Gabriella en mimant des guillemets avec les doigts.
- Karin en parlait peu, mais ce n'est un secret pour personne que son couple n'était pas, pour elle, un moteur d'épanouissement. Sa carrière bien. Disons qu'elle travaillait énormément.
- Et dans une vision « années 1950 » ? remima l'inspectrice. Trouvaient-ils l'amour en dehors de leur couple ? ajouta-t-elle en se remémorant la tirade de Magnus Svensson sur l'aristocratie du dix-neuvième siècle.
- Ça les regarde, inspectrice. Si tel était le cas, sachant qu'ils sont encore ensemble pour s'occuper de leurs deux enfants, j'aurais tendance à les féliciter d'avoir trouvé une forme d'équilibre qui sort des sentiers battus.
- Merci pour votre franchise. Votre avis nous est très précieux parce que vous semblez être la dernière personne à avoir parlé

à Karin Roslin Svensson, vendredi soir. Selon les relevés téléphoniques, vous l'avez appelée à 20h30, pendant cinq minutes et quatorze secondes. Pourrions-nous connaître la raison de cet appel ?

— Inspecteur Törnqvist, inspectrice Ekdhal. Mettons les choses au clair. Si je vous ai accordé cet entretien, c'est parce qu'il m'importe de connaître les circonstances de la mort de Karin, dont l'amitié m'est irremplaçable. Aussi ferai-je tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider, même si, en l'occurrence, je n'y suis pas obligé, puisque notre entrevue n'a rien, je dis bien rien, de procédural. Je ne suis ni suspect ni même témoin d'une affaire qui, jusqu'à ce que vous mettiez les pieds dans mon bureau, n'en était pas une. Alors, voilà. Je suis actuellement très médiatisé. C'est une nouveauté pour moi, comme vous le souligniez voici quelques instants, mais je ne suis pas né de la dernière pluie. Tout peut retomber comme un soufflé. Un faux pas, un mot malheureux, une photo compromettante et ce projet en faveur des enfants tombera dans les oubliettes de l'histoire. C'est hors de question, vous entendez ? Alors, promettez-moi une chose. Aucune des informations que je vous transmettrai ne sera officialisée. Quelles que soient les pistes qu'elles ouvrent ou qu'elles ferment, ce sera à vous de les prouver. Sommes-nous d'accord ? Sinon, je vous libère. J'ai à faire.

Les deux policiers échangèrent un regard et hochèrent la tête en signe d'assentiment.

— C'est entendu, Monsieur Våktaren, déclara Tyko.

— J'ai appelé Karin vendredi soir pour avoir son avis sur la conférence de presse que je devais donner le lendemain matin. C'est un nouveau projet, donc il faut séquencer correctement les informations pour que tout le monde suive, comprenne, adhère et, au final, agisse. Elle n'a pas son pareil pour organiser les idées. Nous nous sommes souhaités une bonne soirée. Jamais je ne me serais douté que c'était la dernière fois...

— C'est tout ? Vous a-t-elle parlé d'un colis qu'elle aurait reçu ?

— Un colis ? Quel genre de colis ? Non, je ne vois pas.

— Monsieur Våktaren. Afin de nous éviter de devoir demander

vos propres relevés téléphoniques, seriez-vous d'accord de nous transmettre la liste des appels reçus et donnés à partir de votre téléphone portable personnel, ainsi que les noms des contacts correspondants ?

— Bien sûr. Je demande à Belinda de vous faire parvenir au plus tôt la liste sur la dernière semaine, le dernier mois peut-être ? Qu'est-ce qui vous conviendrait ?

— Les deux dernières semaines suffiront, merci beaucoup.

— C'est entendu, inspecteurs. Si vous avez besoin de quoi que ce soit d'autre, n'hésitez pas. Votre enquête est prioritaire, pour moi. Vraiment.

— Merci pour le soda et l'exposé sur l'évolution du couple suédois. Je crois que je préfère largement la liberté de choix au sens du devoir de nos ancêtres, conclut Tyko.

— Cela va de soi. Vous vivez avec votre temps. Votre père « visionnaire et incompris », comme vous le disiez tout à l'heure, est-il resté avec votre mère ?

— Non, il est parti trouver le bonheur ailleurs...

— L'a-t-il trouvé ?

— Souvent, mais jamais longtemps. Pour finir, je me demande si je n'étais pas son seul point de repère fixe...

— Voyez-vous, passer d'un système reposant sur le devoir et l'obligation à celui de couples mus par le désir et la quête de bonheur a introduit dans l'équation une donnée inexistante jusque-là : l'incertitude. Cette donnée, comme celle du désir, est très individuelle. Elle génère de la tension, qui peut retomber, même légèrement, sur les enfants. Vos parents s'entendaient-ils ?

— Pas vraiment, mais rien de grave. Ils ne se disputaient pas, mais se plaignaient en permanence l'un de l'autre. Au final, ça forge le caractère et l'autonomie.

— Tant mieux pour vous. Sincèrement. Vous êtes en couple ? Concubin ? Marié ? Vous avez des enfants ?

— En couple, sans enfant.

— Depuis longtemps ?

— Un an, bientôt.

— Vous l'aimez ?

— Je crois, oui...

— Alors, je vous souhaite d'y chercher le bonheur pour dissiper le léger doute de votre réponse. Vous savez, le succès du couple, il faut le croire pour le voir, et pas l'inverse. Bonne journée, inspecteur Törnqvist.

Les policiers prirent congé. Le bruit de leurs pas s'éloignait encore dans le couloir quand Jean-Luc Våktaren convoqua son assistante.

— Belinda, tu peux appeler Christopher Cunningham, s'il te plaît ? C'est urgent !

Dans les couloirs du sous-sol de l'institut de médecine légale Karolinska, Klas Söderlund, Gabriella Ekdhal et Tyko Törnqvist suivaient la petite légiste énergique. Ils marchaient à trois de front pour donner cette impression de puissance et de cohésion dont ils auraient besoin pour ne pas se laisser influencer pendant le reste de l'enquête.

Vingt minutes de route avaient suffi pour que Gabriella gare la voiture à côté de celle de Klas, d'où s'échappait un panache de fumée.

Mêmes places, même heure, deux jours plus tard.

Il ne faudrait pas en faire une habitude.

Durant le trajet, Gabriella avait trouvé que Våktaren portait bien son nom, qui signifiait « le gardien ». Mais gardien de quoi ? Du patrimoine familial ? De la façade sociale des couples désunis ? De l'équilibre psychologique des enfants ? Un peu de tout ça, peut-être ? Il lui faisait l'effet d'un lobbyiste luttant contre le couple nucléaire et ses déchets contaminés en cas de fission : des enfants trop précocement adultes.

Des mutants systémiques, en quelque sorte.

Tyko s'était demandé ce que le député avait voulu dire quand il avait abordé le concept d'incertitude. C'est sûr que, pour son père,

il était éclairant. À soixante balais, la seule certitude qui s'était imposée à son esprit frustré était la vanité des femmes dont il ne pouvait, pourtant, se passer. Tour à tour obsessionnel, insatisfait, en manque ou exalté, le vieux se droguait à l'amour et au sexe. Il n'avait jamais connu la moindre stabilité relationnelle sauf avec lui, son fils, qui le retrouvait régulièrement aigri et vitupérant. Tyko encaissait alors des tombereaux d'émotions et de pensées négatives emballées dans une longue plainte monologue.

En général, il ne restait pas pour dîner.

Mais était-ce aussi éclairant pour lui, l'incertitude ? *Non, j'ai trouvé Sonia. C'est la bonne ! Dites-moi que c'est la bonne !* Il sentit passer l'ombre d'un doute.

— Mon père ne peut pas avoir une telle influence sur ma vision du couple, quand même ! s'était-il exclamé dans la voiture. Il traite les femmes avec un tel manque de respect. Jamais de ma vie je n'aurais envie de lui ressembler...

— Pas sûre que ce soit le cas, Tyko, avait répondu Gabriella avec indulgence. Au contraire, même. Tu as toujours voulu être policier, non ? Pourquoi, en fait ? Simple curiosité...

— Pour rendre la justice. Pour protéger les faibles. Pour être utile, aussi. Et parce que ça représente l'autorité, récita l'inspecteur, machinalement. Il s'était souvent posé la question.

— D'accord. Dis-moi, quand tu étais petit, y avait-il une personne faible, à laquelle tu aurais voulu être plus utile, qui aurait mérité qu'une autorité lui accorde un peu plus de justice ?

— Ma mère... répondit l'inspecteur, ébranlé par l'évidence de sa réponse.

— C'est le genre de charge émotionnelle qui dirige une vie, tu vois... ton père peut n'avoir qu'un lien indirect...

Tyko accusa le coup, abasourdi par la prise de conscience.

Il aurait préféré une prise de catch.

Au moins, là, il aurait pu se défendre...

Il se tut jusqu'à l'institut de médecine légale, fixant le macadam sans le voir. Gabriella le laissa infuser. À l'approche du parking,

l'inspecteur s'ébroua et se recomposa vite fait un visage présentable. Les amortisseurs de la Volvo rétablissaient encore l'assiette après le freinage lorsqu'il ouvrit la porte, s'éjecta de la voiture et vint à la rencontre du commissaire.

— Merci, Klas, pour ce matin... je suis désolé d'avoir douté de toi, hier soir.

— Pas autant que moi, Tyko... Maintenant, c'est clair, cette histoire va nous couler aussi sûrement qu'une torpille de *U-boot*. Reste à savoir quand. Il va falloir que nous soyons rapides et suffisamment fins pour ne pas nous faire aspirer par le remous. Donc, je propose de prendre les devants et de créer nous-mêmes ce remous.

— Enfin un peu d'initiative ! réagit Tyko. J'y ai pensé toute la soirée d'hier... Frost hors jeu, le prochain suspect, sur notre liste, c'est notre garde du corps. Stenblad, alias Touffu. Il faut le forcer à réagir. À mon avis, il y a moyen d'y parvenir assez facilement. Un remous en deux temps. Le premier, c'est maintenant, dit-il avant de développer sa pensée. Klas, allume-le sur sa relation avec la ministre. Je m'occupe de la suite...

— C'est bien, ça ! Je lancerai le bal ! Au point où j'en suis... s'échauffa le commissaire lorsqu'il eut terminé. Klas semblait habité par un conflit intérieur qu'il réglait à coups d'enthousiasme surjoué. Gabriella ? On peut compter sur toi ? Sinon, tu peux rester, personne ne t'en voudra...

— Je viens !

Quand ils entrèrent dans la salle d'autopsie, Simon Simonsson, la tunique protégée par un tablier jetable en plastique bleu, tournait autour de la table et du cadavre de Casper Frost, froidement illuminé par la lampe scialytique. Le légiste commentait à l'assemblée ses observations avec sa délicatesse habituelle.

— ... et la moelle épinière brisée en deux... Encore un petit jeune qui a voulu s'envoler en politique, mais s'est cassé les dents... Incisives et canines, principalement. On en a retrouvé des morceaux un peu partout sur le trottoir, fit-il en soulevant la lèvre supérieure tuméfiée de l'assistant, en dessous du nez écrabouillé. Ah ! Des

visiteurs ! Décidément, c'est jour d'affluence. Entrez et faites-vous une place.

Les trois policiers se mirent côte à côte en position « repos » le long du mur tandis que la petite légiste se carapatait discrètement.

Ils toisèrent alternativement chacun des convives.

Le procureur Nyman détourna le regard puis revint à eux pour ne pas perdre la face. Trop tard. Falk et son adjointe les observèrent, interloqués, mais neutres, dans l'attente de la suite. Les gardes du corps de Karin Roslin-Svensson croisèrent les bras en bombant le torse, comme des videurs de boîte de nuit face à l'insistance de celui à qui ils viennent d'interdire l'entrée.

Ça sentait le règlement de compte façon *Far West*.

Le légiste au cou de cigogne crut bon de préciser.

— La table est déjà prise. Alors, on se calme, d'accord ? On respire. Tout va bien se passer. Je n'ai pas envie de me prendre une balle dans la fesse.

— Un petit résumé ? demanda Klas Söderlund.

— Je viens de finir l'examen externe. Nombreuses coupures et ecchymoses consécutives à la chute. Multiples fractures. Nous en avons relevé quarante-cinq, dont une double du crâne, sans compter des os du visage, pulvérisés par l'impact. Il s'est jeté tête la première dans...

— Des traces d'activité sexuelle ? le coupa Tyko.

— Vous allez droit au but, vous ! J'allais y venir. Je ne sais pas ce que ce gars a fait dans les heures précédant son décès, mais les irritations de son pénis laissent présumer de nombreuses pénétrations, malgré l'utilisation d'un gel lubrifiant haut de gamme, indiqua-t-il en abaissant le drap qui recouvrait les organes génitaux de Frost. Son gland présentait des éraflures prononcées et la première moitié de son sexe des gerçures assez nettes, montra-t-il de son index ganté. La dilatation du canal anal indique, elle aussi, de nombreuses pénétrations par des objets de tailles et de diamètres variés. Il s'est fait plaisir, pour sa dernière nuit d'amour, à élargir...

— Des objets ? le recoupa Tyko.

— Ou des sexes, inspecteur, mais les dimensions dont je parle ne sont pas reprises dans mes manuels d'anatomie, répondit le légiste, quelque peu frustré.

— Le gel lubrifiant, c'est le même que celui utilisé par la ministre ?

— Ce n'est pas certain, mais c'est un produit similaire.

— Des traces de résidus textiles identiques à celles retrouvées sur la ministre ?

— Là, inspecteur, vous commencez à m'inquiéter ! Oui, effectivement, nous avons retrouvé les mêmes traces, mais pas d'échantillon, cette fois. Résidus anaux, le long du pénis, sur les testicules, dans le bas du dos et sur les fesses, les omoplates, les genoux et sous la plante des pieds, principalement.

— Estomac vide, hormis de l'eau ?

— Encore exact... mais comment... ?

— Cause du décès ? 3-MMC ?

— Il est mort des suites de sa chute. Son organisme était bien chargé en drogue, mais pas suffisamment.

— Assez pour lui faire prendre des risques et perdre l'équilibre ?

— Prendre des risques, oui. La 3-MMC désinhibe. Perdre l'équilibre... Ça, c'est difficile à dire.

— Merci. Faites-nous suivre le rapport ! ordonna Klas Söderlund, en se préparant à sortir.

— Je n'y manquerai pas. Dites, vous prenez quoi, à Täby ? Vous venez de foutre mon one-man-show en l'air, mais tout ce que je voulais révéler au compte-gouttes vient d'être dit. Vos questions ont été, disons, chirurgicales. J'apprécie en professionnel. Bravo !

— Merci, docteur. Nous restons simples. Un verre de vodka de temps en temps, histoire de garder les idées claires. En province, on peut se le permettre, précisa-t-il en regardant Nyman droit dans les yeux. Puis, en se tournant vers Thorsten « Touffu » Stenblad, il créa la première phase du remous : je me demande ce que tu as fait pour être autant protégé par ton supérieur hiérarchique.

— De quoi tu parles ? répliqua le colosse.

— Tu es sûr que tu n’as rien à nous dire sur ta relation avec la ministre ? s’immisça Tyko.

— De quoi tu parles ? répéta le colosse.

— De votre relation extra-conjugale... insista l’inspecteur alors que le procureur Nyman tressaillait. Nous avons des preuves...

— Des preuves de rien du tout ! C’est quoi, cette embrouille ?

— Vraiment sûr ? C’est ta dernière chance.

— Dégage, bouffon, avant que je ne t’écrase comme un cloporte !

— Comme tu voudras, Stenblad.

— Quelqu’un pourrait me dire ce qui se passe, ici ? Je suis chez moi, tout de même ! demanda Simon Simonsson.

— Ce n’est rien, docteur. Nous travaillons à fluidifier la communication interservices, conclut Klas avant de quitter la pièce, suivi par ses inspecteurs.

— Il y a encore du boulot, visiblement...

Le remous, phase deux.

Après avoir laissé Gabriella Ekdhal rentrer à Täby avec le commissaire, Tyko gara la V90 banalisée pas loin de l’immeuble de l’association commerciale de l’industrie de l’armement. L’approche de l’hiver austral raccourcissait les journées plus vite que partout ailleurs dans le monde. Il faisait noir depuis des heures. Humide depuis des jours. Quelques fenêtres étaient encore éclairées aux étages supérieurs.

Il sonna et attendit. Puis sonna à nouveau, vingt secondes plus tard. Puis laissa son pouce appuyé jusqu’à ce qu’on lui réponde. Une voix d’homme. Il se présenta et demanda à voir Magnus Svensson. On lui répondit qu’on allait voir si le président était disponible. Tyko assura qu’il l’était certainement.

Après quelques minutes, on le fit monter. Invité à patienter dans le fauteuil en cuir confortable d’une salle d’attente haut de gamme, il s’assoupit. On lui secoua l’épaule pour le réveiller, une manie ces derniers temps, et il fut introduit dans le bureau de Magnus Svensson. Bibliothèque en acajou, bureau en noyer, coin salon avec

fauteuils en cuir, bar sur un guéridon, salle de bain et cuisine attenante. Le top.

— Inspecteur Törnqvist... je ne pensais pas vous revoir si vite. Entre nous, vous devriez faire du sport pour entretenir votre condition physique. S'endormir dans le canapé des gens, ça fait mauvais genre. Vous êtes venu seul? C'est sans doute mieux. Scotch? proposa-t-il en saisissant un carafon dont il versa le contenu dans un verre Glencairn.

— Scotch! Merci. Vous travaillez tard, Monsieur Svensson dit Tyko en s'asseyant dans un des fauteuils.

— Tard? Question de point de vue, répondit l'industriel en lui tendant un autre verre. Je n'ai aucune pitié pour ceux qui comptent leurs heures. Avec ce type de mentalité, on n'arrive nulle part. Ça ne semble pas être la vôtre. Je vous écoute. Vous avez cinq minutes.

— Alors, puis-je me permettre de vous poser une question directe?

— Essayez toujours.

— Souhaitez-vous vraiment savoir ce qui est arrivé à votre épouse le soir de sa mort?

— Poursuivez, mais n'abusez pas de ma bonté, inspecteur. Qu'entendez-vous par « vraiment »? demanda Svensson avant d'avaler une gorgée de whisky.

— Je ne connais rien aux cercles du pouvoir, mais il semble évident que l'information y joue un rôle capital. Être mal informé, c'est parfois perdre un avantage, si j'ai bien compris.

— Vous avez très bien compris, ne vous faites pas plus naïf que vous êtes. Venez-en au fait!

— Lors de notre visite, vous avez exprimé toute la confiance que le service de protection des dignitaires de la SÄPO vous inspirait. Vous vous étiez renseigné sur nous, peut-être à travers eux. Je suppose que la comparaison ne plaidait pas en notre faveur.

— À quoi jouez-vous, jeune homme?

— Saviez-vous que votre épouse était la maîtresse de Thorsten Stenblad, son garde du corps?

— Je vous demande pardon ? s'arrêta l'industriel, les yeux écarquillés, en reposant son verre.

— Dois-je répéter ?

— Et d'où vous vient cette idée saugrenue ? demanda-t-il avec un rictus de dégoût.

— De ses empreintes à demi effacées sur la porte d'une suite à Djursholm, de ses allées et venues cette nuit-là, de ses relevés téléphoniques avant les fameuses occupations de week-end de votre épouse. Leur relation dure depuis plusieurs mois, Monsieur.

— Vraiment ?

— Voici une copie de tous les documents prouvant ce que je viens de vous dévoiler. Vous retrouverez les informations sans difficulté. Depuis le début de l'enquête, la SÄPO nous met des bâtons dans les roues. Nous pensons qu'ils cherchent à se défaire de leurs responsabilités ou à éviter un scandale. Quelles que soient leurs motivations, vous n'obtiendrez pas, de leur part, d'information fiable.

— Vous marquez un point, jeune homme. J'attends la suite.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, Monsieur Svensson. Souhaitez-vous vraiment savoir ce qui est arrivé à votre épouse le soir de sa mort ou préférez-vous vous contenter de la version officielle ?

— Soyons clairs. Les versions officielles, inspecteur, c'est moi qui les fais, généralement. Je sais ce qu'elles valent. Pour Karin, je veux la vérité.

— À quel prix ?

— À quel prix ? répéta Svensson en s'embrasant d'un coup. Vous allez me demander de l'argent, vous, le premier de classe, le flic modèle aux états de service tellement impeccables qu'on pourrait se torcher le cul avec ? C'est à mon pognon que vous en avez ? postillonna-t-il.

— Vous vous trompez de cible, Monsieur Svensson, répondit Tyko sans se laisser impressionner par cette démonstration théâtrale d'orgueil de mâle blessé. Il prit le temps d'apprécier une gor-

gée de scotch avant de poursuivre, surfant sur la vague qui venait de naître devant lui. J'ai surtout besoin de votre soutien. Je ne crois pas à la version officielle.

— Expliquez-vous, fit l'industriel qui redescendit aussi vite qu'il était monté.

— Il y a trop de zones d'ombre. Toutefois, je ne sais ni comment ni pourquoi votre épouse est morte. Il faut que nous ayons la possibilité d'explorer toutes les pistes.

— Or les autorités vont classer l'affaire et se contenter de la thèse de la mort naturelle. La machine est déjà en route. Que voulez-vous ?

— Que vous fassiez jouer vos relations pour nous laisser l'affaire le plus longtemps possible. Et, si elle n'est pas élucidée d'ici là, nous aider à poursuivre.

— Vous présumez de la longueur de mon bras, jeune homme... Vous allez nous faire le coup du congé sans solde ?

— C'est possible... j'aurai besoin d'argent, juste de quoi couvrir mes frais... et que vous ouvriez votre carnet d'adresses, en cas de nécessité...

— Vous êtes prêts à risquer votre carrière pour découvrir comment ma femme est morte ? s'enchantait Svensson. Inspecteur Törnqvist, c'est la réflexion la plus déraisonnable que j'ai entendue depuis longtemps. Elle me plaît ! C'est d'accord, j'accepte ! Mais à une condition. Vous me tenez au courant de tout en exclusivité, c'est bien compris ? Je veux savoir à quoi je dépense mon argent.

— Bien entendu, Monsieur Svensson, conclut Tyko en se levant et en déposant les copies sur la table basse.

Resté seul, Magnus Svensson se resservit un verre, qu'il avala d'un trait, puis un autre, laissant une colère froide s'amplifier en lui. *Karin ! Un putain de garde du corps ! Tu te faisais ton putain de gorille ! Comment as-tu pu tomber si bas ? Des muscles et deux de QI ! Quelle honte ! Quant à toi, Thorsten Stenblad, sale petite raclure, tu ne perds rien pour attendre. On ne me chie pas impunément dans les bottes comme tu viens de le faire...*

Épuisé. Exalté. Questionné. Ébranlé. Dégoûté. Relancé...

Après une journée de montagnes russes émotionnelles, Tyko gara la voiture devant le Grand Hôtel et se promena sur la petite île de Skeppsholmen et ses allées autour du musée moderne. Son cerveau ne lui accordait aucun répit, perdu dans une fuite en avant pour masquer le mal-être qui lui remuait les tripes. *Dans toute l'Europe, soixante pour cent des affaires de meurtres sont résolues dans les trois premiers jours. Après, on n'a plus qu'une chance sur deux, sans délai. Dans l'affaire Karin Roslin-Svensson, le meurtre n'est même pas une hypothèse, officiellement. Alors, quoi? Pas une mort naturelle, pourtant. Et Casper? Trop stone pour ne pas tenir sur ses quilles? Difficile à croire...*

L'inspecteur s'assit sur un banc et fit défiler les photos sur l'écran de son smartphone. Il s'arrêta sur un cliché de la bouteille de champagne, avec l'étiquette, certifiée authentique, bien en évidence. Une piste lointaine, mais facile à suivre. *Et les nanocapsules? Piste plus diffuse, à voir si des recoupements se présentaient. Et la mallette fantôme? Je donnerais beaucoup pour savoir ce qu'elle contenait. Plus encore pour découvrir son lien avec les résidus textiles retrouvés sur deux cadavres dont les dernières heures ressemblaient à des orgies romaines.*

Luxe, produits psychotropes, sexe, mort.

Dans les deux cas, la séquence se répétait.

Le cercle, à savoir le monde politique, était identique.

Il avait appelé Tobias pour avoir des nouvelles du textile. Le chef de la police scientifique lui avait répondu qu'il faudrait attendre un peu, ce n'était pas un tissu banal. Nouveau mystère. Il avait reçu de l'assistante de Våktaren ses relevés téléphoniques de la dernière quinzaine et les avait envoyés à Valdemar. Le *polisassistent* avait du pain sur la planche. Tyko frissonna. Il faisait frisquet, mais il était bien couvert, conformément à l'usage en Suède. Il avait l'habitude, aussi...

Non, ce n'était pas la météo.

Un voile froid montait du plus profond de lui, du fond des âges. Noir. Un peu visqueux. Collant. Désagréable.

Un truc qu'il avait passé des années à enfouir se réveillait sans lui demander son avis. Il sentit son organisme lutter pour le refouler à nouveau. Ce soir, il manquait d'énergie... l'ombre gagnait du terrain. Sa conversation avec Gabriella remonta à la surface. Une *fuck buddy*. C'est ce qui lui manquait. Une femme disponible qu'il lui suffirait d'appeler pour partager du sexe. Là, tout de suite, sans obligation, juste pour le plaisir de se toucher, de jouer l'un avec l'autre, de s'affranchir des limites.

Il en avait besoin.

Il se sentait seul.

Il se sentait mal.

*Sonia!* Il avait besoin d'elle, de la toucher, de la sentir tout près de lui. Elle dormait déjà, peut-être ? Il envoya un SMS.

[TYKO]

Je peux passer la nuit chez toi.

[SONIA]

(Cœur)

Je rêverai déjà quand tu arriveras.

Viens te glisser près de moi.

On se verra demain matin.

Il ressentit une profonde gratitude pour sa compagne à laquelle il faisait vivre des épisodes compliqués, mais qui était toujours là, ancrée, paisible. Ça le renvoyait à ses tâtonnements parfois frénétiques. À ses questions. Association d'idées. Il pensa à son père. L'ombre grandit, le chassa de son banc. *Sonia!*

Il courut plus qu'il ne marcha pour rejoindre la voiture banalisée et, profitant du léger réconfort qu'elle offrait, prit la direction de Solna.

Vingt minutes plus tard, le cœur battant, il entra silencieusement dans l'appartement de la prof de yoga, où flottait encore une odeur d'huile essentielle, laissa ses chaussures sur le paillason, ses

vêtements bien pliés sur le canapé et se glissa dans le lit conformément aux instructions. Sonia respirait sereinement, nue sous les draps, le corps diffusant sa douce chaleur jusqu'à lui. *Comme elle est belle! Regarde-toi dans le miroir, Tyko, tu ne la mérites pas! C'est dingue. Je me sens désespérément seul au monde, je bourdonne de l'intérieur sur du noir alors que la femme de ma vie dort à cinquante centimètres de moi! Je ne m'en sens pas digne. Mais qu'est-ce qui me prend? C'est quoi, mon problème? Tyko, mec, fait quelque chose, merde! T'es tendu. Tellement crevé que tu ne peux plus dormir. Tellement perturbé par cette journée que tu n'arrives plus à penser avec lucidité. T'es stressé. Oui, c'est ça, je suis sous adrénaline... Je dois faire quelque chose...*

Pour s'endormir, il se masturba tout doucement, pour ne pas faire grincer le sommier, pour ne pas réveiller sa princesse, respirant dans l'oreiller pour ne pas se trahir. Il repassa dans sa tête ses expériences les plus remarquables, sa première pipe, son premier orgasme, la fois où il avait couché avec une délurée totale dans un break au fond d'un bois, ses scènes pornos préférées... et éjacula en apnée, dans les draps.

Épuisé, ébranlé, achevé, honteux, aussi, il pleura pour la première fois depuis des décennies.

Comme un gosse.

Silencieusement.

Puis s'endormit d'un sommeil agité, peuplé de cauchemars vivaces.

Trois jours plus tard, jeudi 18 novembre.

*Bip, bip, bip...*

Odeur d'éther, de neuf, de renfermé.

Bruits de pas feutrés dans le couloir.

Porte qui s'ouvre sur une voix modulée, mais directive.

— On est réveillé ? Parfait ! Le docteur passera vous voir dans quelques minutes.

Impossible d'ouvrir les yeux.

Quelqu'un lui tenait la main, comme s'il n'allait pas s'en sortir...

*Qui ? Sonia ? Non, trop large ! Gabriella ?* Elle avait la paume plus douce qu'il ne l'aurait pensé.

— Gabriella ?

— Non, c'est moi, Valdemar. Tu as été admis au Nya Karolinska, le nouvel hôpital universitaire. Très réussi. Je viendrais bien habiter ici, les sanitaires sont d'enfer. Mais bon, ces vitres partout, un peu trop lumineux pour moi, peut-être...

— Comment est-ce que je me suis retrouvé là ?

— Je pense qu'on t'a tapé dans l'œil... Ah ! Voilà Gabriella avec du café.

Tyko parvint à ouvrir un œil qui voyait flou. L'autre était couvert de boursouffures et de pansements stériles.

— Fracture de la pommette. On a craint aussi une fracture du nez, mais il n'en est rien. Niveau couleur, c'est pas joli-joli, tu peux oublier la drague pour une bonne semaine, commenta l'inspectrice en déposant sur la tablette un double espresso noir, sans sucre.

— Aïe, répondit Tyko en réprimant un sourire. Fracture de la pommette, tu dis ? Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

— Tu ne te souviens de rien ? Où étais-tu ce matin ?

— Avec toi, non ?

— Oui, mais où ? Ferme les yeux... euh, l'œil et concentre-toi...

— Je ne sais pas... Dans un parc, peut-être ? J'ai l'impression qu'il y a des arbres...

— Pas loin. Tu parles du cimetière de Norra begravningsplatsen. Avant, nous étions aux funérailles de Karin Roslin-Svensson...

— Très réussies, précisa Valdemar. Pour sa cérémonie funéraire, la ministre a eu droit à l'église médiévale de Riddarholmen, à cent mètres du Parlement. Un honneur réservé aux hauts dignitaires de l'État. Je la trouve incroyable, plantée sur son îlot. J'aurais bien voulu y aller, mais, apparemment, elle débordait de roturiers... toutes les minorités que la ministre a défendues ont tenu à lui rendre un dernier hommage. C'était bondé...

— Puis nous sommes allés au cimetière où elle a été enterrée en petit comité, conformément à sa volonté, poursuivit Gabriella. Il pleuvait à verse, tout le monde était trempé. Nous avons observé à distance le dernier instant de recueillement. Ses proches s'étaient rassemblés autour du cercueil, stoïques malgré la pluie battante. Ce snob de Magnus Svensson s'est tenu solennellement seul devant le cercueil jusqu'à ce qu'on l'ait descendu dans la fosse. Celui-là, je te jure ! Même en plein deuil, il conserve cet air supérieur tout à fait déplorable. Quelle caricature !

— Je me rappelle qu'un truc nous avait semblé bizarre. Dans la suite, non ? Qui se tenait derrière lui ?

— Très juste. C'est l'ordre de succession qui nous avait interpellés. Derrière Magnus, son fils aîné serrait la main de Gabrielle Våktaren, la fille de Jean-Luc. La petite reniflait de tristesse. Sa mère aussi était émue. Elle tenait les épaules du cadet des Svensson qui a pleuré dans son cou à chaudes larmes. Jean-Luc Våktaren se tenait juste derrière, sa petite dernière dans les bras. Puis, seulement, suivaient le frère de Magnus et sa femme, genre balais dans

le cul, zéro émotion, empathie en option. Puis la mère, les sœurs, beaux-frères, neveux et nièces de Karin Roslin, en pleurs, touchés ou solennels. Ils avaient l'air résigné de ne pas être plus proches. Puis la famille éloignée et les collègues, à commencer par quelques ministres, tous partis confondus. Normal, par contre...

— Ah oui, c'est ça ! La proximité des deux familles nous a frappés... on était loin de s'imaginer ça...

— C'est ça. Quand Magnus s'est retiré après avoir jeté une poignée de terre sur le cercueil de sa femme, il a posé la main sur l'épaule de Våktaren. Ils se sont regardés dans les yeux, lèvres serrées, avec un hochement de tête entendu. Comme s'ils partageaient une douleur commune. Magnus a fait pareil avec la Première ministre et deux hommes habillés comme lui, vraisemblablement P.-D. G. de groupes industriels.

— C'est dire l'estime qu'il porte à Våktaren...

— Effectivement, tout le monde n'a pas cette chance... Pendant que Magnus s'éloignait, escorté par ses deux gardes du corps, devine qui a fait son apparition...

— Je ne sais pas, répondit Tyko, un peu trop promptement. Il sentit un désagréable frisson lui remonter l'échine à toute vitesse. Apparemment, son inconscient, lui, disposait de l'information...

— Thorsten Stenblad, venu rendre les derniers hommages à sa patronne et, accessoirement, maîtresse.

— Il s'est fait jeter, c'est ça ?

— Et comment ! Magnus l'a repéré avant qu'il ait pu approcher de l'assistance. Il a lancé ses sbires, qui l'ont refoulé.

— Ses anciens collègues ?

— Il semblerait qu'ils ne mêlent pas travail et plaisir. Ils ont bloqué Stenblad physiquement. Écran de leurs corps, mains sur sa poitrine, discours calme, mais ferme, prêts à en découdre. Stenblad n'a pas demandé son reste. Il s'est éloigné, les mains levées à mi-hauteur en signe de reddition, en crachant en direction de Magnus, qui a failli perdre son flegme.

— Pourquoi est-ce que ça me stresse de parler de Touffu ?

— Parce que tu l’as revu après... Euh, fugacement, disons...  
Quand nous nous dirigeons vers le bâtiment de la réception. Nous marchions tranquillement, dans une allée, entre les tombes...

— Quand il m’est tombé dessus...

La mémoire lui revint, par vagues. Quelqu’un, derrière lui, l’avait hélé par son nom en posant la main sur son épaule : « Hé, Törnqvist ». Il s’était retourné et avait à peine eu le temps de voir un poing serré lui arriver droit dans l’œil avec, loin à l’autre extrémité du bras, le visage courroucé de Thorsten Stenblad.

Une douleur intense, puis plus rien. Syncope.

Efficaces, les gardes du corps de la SÄPO.

— C’est bien ça ! «Lame de pierre» t’a assommé d’un coup de poing... Très en colère, le monsieur. À sa décharge, il a été renvoyé hier du service de protection des dignitaires pour manquement à l’éthique. Sûr que ça l’a énervé...

— Rapide, le remous... Magnus Svensson ?

— Probablement, confirma Valdemar.

— Je comprends mieux...

— Je trouve ça amusant, ces destins croisés ! La ministre qui voyage de la salle d’autopsie de l’institut Karolinska au cimetière situé à trois cents mètres de là. Toi qui vas du cimetière à l’hôpital Karolinska. Niveau écologie, vous êtes au top ! Difficile de consommer moins !

— Désopilant, effectivement, Val. L’impression que ça me donne, franchement, c’est de faire du surplace... Aïe, gémit Tyko en portant à ses lèvres le gobelet de café...

— « Semer est moins pénible que moissonner », disait Goethe.

— Merci, Val, j’ai bien récolté, là. Bon, Stenblad, il est au poste, au moins ?

— Au poste ? Pour un coup de poing ? Non... tu dramatises... relativisa Gabriella.

— Quoi, il est en liberté ? Il représente une menace, non ?

— Calme-toi, c’est mauvais pour ta tension ! Il est ici et il veut te voir.

— Où ça, ici ? se redressa l'inspecteur, qu'une inquiétude résiduelle força à regarder convulsivement autour de lui.

— Relax, Tyko ! Il est dans la salle d'attente. C'est moi qui l'ai convaincu de venir. Ce matin, je me suis interposée pour qu'il ne continue pas à te frapper. Je l'ai raisonné. « C'est comme ça que tu règles tes problèmes, Thorsten ? », « on ne frappe pas un adversaire à terre », « ça t'avance à quoi ? », « tu te déshonores, à t'attaquer par surprise à plus faible que toi »... Tu vois le genre ? Il a répondu que tout ça, c'était de ta faute, ce à quoi j'ai répliqué « tu vas sans doute me dire qu'il t'a forcé à coucher avec ta patronne, c'est ça ? Le gars que tu viens d'assommer comme une grosse brute cherche juste la vérité, Thorsten, et on ne peut pas dire que tu te sois décarcassé pour l'aider à la trouver ». Là, il a commencé à marmonner. La boucle « j'ai raison, il a tort » habituelle. Donc, je lui ai dit que je compatissais, mais que tu allais porter plainte contre lui pour agression physique intentionnelle avec blessures corporelles. Ça, en Suède, c'est la fin de sa carrière de garde du corps. Il le sait aussi bien que nous. Je lui ai juste dit où nous étions. Il est venu de lui-même. À mon avis, tu vas le trouver assez coopératif...

— Ça peut attendre un peu ? J'émerge seulement...

— Okay. Après la visite du médecin, je le fais entrer. On reste avec toi.

Trois quarts d'heure plus tard, la large carrure de l'ex-agent de la *Säkerhetspolisen* se découpa sur le fond monochrome du couloir. En blue-jean délavé, baskets et sweat à capuche, il avança en se dandinant avec la démarche un peu gauche du gars gêné qui ne sait pas à quel moment précis il doit offrir un bouquet de fleurs, heureusement inexistant. Visiblement, il n'avait pas l'habitude des excuses. Gabriella lui présenta une chaise. Il s'y assit docilement et attendit. Le contraste avec son assurance ordinaire, en costume cravate, faisait presque pitié.

— Nous t'écoutons, Thorsten, l'invita Gabriella.

— Törnqvist, je voulais te présenter mes excuses. Je n'aurais pas

dû te fracasser comme ça. Je ne sais pas ce qui m'a pris...

— Tu le sais très bien, Stenblad. Ton geste était prémédité. Des témoins t'ont entendu me menacer pendant l'autopsie de Frost. Ça te démangeait. Tu n'as pas résisté. Ça fait de toi quelqu'un de violent, l'enfonça Tyko, dont le seul œil valide éprouvait des difficultés à accommoder, laissant le barbouze dans le flou.

— Okay, encaissa stoïquement Stenblad. Pardon quand même. Je ne voulais pas t'envoyer à l'hôpital.

— Tu veux que je te pardonne ?

— Pourquoi pas, entre professionnels ? Même les joueurs de foot qui se blessent se réconcilient autour d'un lit d'hôpital. Ici, il n'y a pas de journaliste, c'est tout !

— On n'est pas là pour la presse ni pour faire bonne figure, euh... sorry, Tyko, la phrase est peut-être mal choisie. Donc, on est là pour régler une affaire criminelle, recadra Gabriella. Thorsten, tu as besoin qu'on laisse tomber ce coup de poing dont, fort heureusement pour toi, nous sommes les seuls témoins. Nous, nous avons besoin d'informations. Alors, que décides-tu ?

— Que voulez-vous savoir ? concéda le garde du corps.

— Depuis quand étais-tu l'amant de Karin Roslin-Svensson, pour commencer ? dit Tyko.

— Depuis le printemps. En mai. Elle était en pleurs après une grosse engueulade avec son mari. Je l'ai consolée, sans plus. Puis ça a dérapé. Elle avait un gros charisme. Je n'ai pas pu résister.

— Quoi, c'est de sa faute, c'est ça ? s'emporta Gabriella. Tu n'y es pour rien ? Il va falloir que tu fasses mieux que ça, Thorsten ! C'est le moment de prendre tes responsabilités.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, réfuta-t-il en agitant ses battoirs devant lui. Karin était une femme extraordinaire. Ce moment de faiblesse qu'elle a eu, tellement rare, ça m'a touché. Je suis garde du corps, mais j'ai aussi un cœur.

— Okay, Stenblad au grand cœur. Donc, elle faisait appel à tes services bien plus fréquemment qu'elle en avait vraiment besoin. Surtout les week-ends.

— Oui. Elle s’offrait des moments de respiration, loin de son enflure de mari.

— Ça ne marchait pas entre eux ? Je croyais qu’ils formaient un couple « libéré » ? demanda Gabriella.

— Ouais, surtout lui. Il a un faible pour les assistantes deux fois plus jeunes et il ne s’en prive pas, paraît-il. Mais elle n’avait pas la même liberté. Il la faisait surveiller et screenait ses amants. Pas trop jeunes. Pas trop puissants. Personne qui puisse rivaliser avec lui. Et puis, il voulait des types qui pouvaient lui être utiles, en cas de besoin. Elle devait lui rendre des comptes, il s’était octroyé un droit de veto, c’est pour ça qu’on passait systématiquement par le service de protection des dignitaires. Il suffisait de s’assurer que personne n’entre ou ne sorte pour détourner les soupçons. Parfois, on surprenait un ancien collègue en train de planquer. On se saluait. Service, service.

— Donc, personne ne suspectait votre relation ?

— Mon collègue, mais c’est une tombe. Frost, peut-être... Pas con, le même. Il a des antennes pour capter ce genre d’attraction entre deux personnes.

— Våktaren ?

— Pas que je sache. Par contre, il n’arrêtait pas de dire à Karin de mettre un terme à ce qu’il appelait sa « double vie ». Il répétait que c’était incompatible avec sa fonction de ministre, que ça déclencherait un scandale dont elle ne se remettrait pas.

— Elle l’écoutait ?

— Peut-être. Elle était devenue plus prudente.

— Vous voulez dire qu’elle se limitait ?

— C’est ça, oui.

— Vous étiez son seul amant ?

— Non. Elle devait donner le change à son mari.

— Ça ne vous dérangeait pas ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? J’avais déjà de la chance qu’une femme comme elle s’intéresse à un mec comme moi. Elle avait posé les bases de notre relation dès le départ, à prendre ou à

laisser. J'ai pris. Je ne regrette rien et, à refaire, je le referais sans hésiter. C'est tout.

— Que s'est-il passé le soir de sa mort, Thorsten ?

— Si je le savais... Je me suis passé le film de la soirée en boucle. Elle était sous ma protection, vous voyez ? J'aurais dû regarder ce que contenait cette foutue caisse, je ne vois rien d'autre. Elle a reçu le colis, elle s'est enfermée avec dans la chambre, elle est morte. Personne n'est entré, personne n'est sorti, je le jure sur la tête de ma fille !

— Je vous crois, Stenblad, intervint Valdemar. Nous avons vu les vidéos. Pourquoi avez-vous frappé à sa porte ?

— Je m'inquiétais. Normalement, quand elle veut que je vienne la voir, elle me fait un appel en absence. Elle le fait presque à chaque fois, et pas toujours pour du sexe. On parle aussi. Parfois, quand elle se sent seule, elle veut juste que je lui souhaite une bonne nuit. Là, elle ne m'a pas appelé. J'ai trouvé ça bizarre. Je suis allé voir. J'ai toqué. Elle n'a pas répondu. Je n'ai pas insisté. Je ne rentre jamais dans sa chambre sans son autorisation.

— Vous plaisantez ?

— Non. C'est sa demande. Je la respecte. Une ministre, ça dort quand ça peut. Pas question de la réveiller.

— Et la mallette ? demanda Tyko.

— Ah ! La mallette ! On s'est bien fait enfler par le jeunot, sur ce coup-là ! Notre premier réflexe, quand on est entrés dans la chambre le samedi matin, a été de nous occuper de Karin, avec mon collègue, pendant que Frost gerbait dehors. Il est revenu après trois, quatre minutes, puis on a fouillé la maison tous ensemble, sans rien trouver évidemment. Puis tout le monde a débarqué : police, secours, scientifique, coroner, vous. Et nous, on a cherché la mallette comme des cons ! Il nous l'a mise bien profond, le Casper !

— Quand vous avez trouvé la ministre, elle était nue sur le lit ?

— Non, en sous-vêtements.

— Vous l'avez déplacée ?

— Non. Nous n'avons touché à rien. C'est la procédure. Nous

avons refait tous nos gestes et déplacements avec la scientifique.

— Vous saviez que Casper avait la mallette ?

— Nous ne voyions pas d'autre explication. Nous supposions qu'elle contenait quelque chose qu'il voulait transmettre et attendions le bon moment pour l'intercepter. Nous l'avons placé sur écoute. Pas de coups de téléphone, il s'est mis en mode avion tout le week-end. Il voulait éviter la presse, je suppose. Bien vu, tous les médias ont tenté de le contacter. Petite activité sur les applis de messagerie, mais rien de concret. Famille, amis. Tous identifiés. Pas de nouvelles de lui jusqu'au dimanche, fin d'après-midi. Il est repassé à son domicile. Ça n'a pas duré plus trois minutes. L'agent chargé de la surveillance de l'appartement l'a suivi jusqu'à la Nybrogatan. Peu de places de parking, pas simple à surveiller. Il nous a appelés quand le gosse est tombé.

— C'est pour ça que vous étiez sur place ? Pour la mallette ?

— Oui. Nous avons fouillé l'appartement avant l'arrivée de Falk. Elle n'y était pas. Voilà, vous en savez autant que moi.

— Pourquoi ne pas nous avoir dit tout ça plus tôt, Stenblad ? demanda Tyko.

— On avait des consignes. Pas de coopération active avec vous ou la police scientifique. Minimum vital avec Nyman. Rien devant la presse.

— Qui a donné ces consignes ? Votre chef, celui qui s'est pris le chou avec Klas Söderlund ?

— Non, ça vient de plus haut, à mon avis. Le chef, il n'a pas ce pouvoir.

— Autre chose que nous devrions savoir, Thorsten ? reprit Gabriella.

— Non, je ne crois pas. Si vous avez d'autres questions, vous n'avez qu'à les poser plus tard. J'y répondrai. Écoutez, je suis désolé, d'accord ? C'est Magnus que j'aurais dû cogner. La façon dont il m'a traité au cimetière... j'ai pété un câble. Törnqvist, j'espère que tu peux comprendre... j'ai besoin que tu ne portes pas plainte. Je te le demande comme une faveur, mec. Ce job, c'est ma vie...

— Tyko, il me semble que Thorsten a fait preuve d'une extrême bonne volonté et continuera à le faire, pas vrai Thorsten ?

— C'est promis, Törnqvist. Sur la tête de ma fille !

— Okay, Stenblad, soupira l'inspecteur. Mais la prochaine fois, *man*, frappe moins fort !

En quittant la chambre, Thorsten Stenblad croisa Klas Söderlund, qui dut se coller au mur pour le laisser passer. Le commissaire le suivit du regard, déconcerté, et se tourna vers Gabriella pour lui demander muettement s'il avait bien reconnu le garde du corps, en civil, ce qu'elle confirma d'un double clignement d'yeux prolongé. La journée n'était pas au bout de ses surprises, se dit-il en jetant sur les genoux de Tyko un paquet de bonbons à la réglisse salée acheté à la boutique de l'hôpital.

Avant que l'équipe ait pu le saluer, il se rua sur la télécommande et alluma la télévision murale, appuyant frénétiquement sur tous les boutons pour afficher *Sverige Första*, la chaîne d'information en continu. Au-dessus du bandeau où défilaient en permanence les informations internationales se découpait le buste du procureur Nyman, l'air austère, perché sur une estrade derrière un lutrin constellé de micros arborant les logos des principales chaînes nationales de télévision et de radio. Le commissaire augmenta le volume sonore et la voix de Nyman s'éleva dans la chambre.

« ... L'enquête menée avec rigueur et professionnalisme par la cellule de la police criminelle du commissariat de Täby a conclu que le décès de Karin Roslin-Svensson était consécutif à une rupture d'anévrisme accidentelle probablement due à des prédispositions génétiques. Le dossier est considéré comme clos et sera confié au service des archives de la police nationale, où il pourra être consulté de manière limitée, vu la sensibilité de la fonction et de l'entourage de Madame Roslin-Svensson. Je cède la parole au commissaire Klas Söderlund, chargé de l'enquête ». Klas, mis en valeur par son uniforme neuf, confirma l'information aussi brièvement que possible et remercia l'ensemble des services pour leur coopéra-

tion proactive, en terminant son intervention par un sourire forcé. Le procureur reprit la parole pour indiquer que l'enquête sur le suicide présumé de Casper Frost, toujours en cours, était dorénavant considérée comme un dossier à part entière. Fin de transmission. Il éteignit le poste et se tourna vers l'équipe.

— C'est la fin des haricots... commenta sobrement Valdemar Schneider.

— En prime, Nyman m'a proposé de prendre ma retraite anticipée sans réduction de pension, pour que je ne fasse pas d'histoire. Je crois que je vais accepter. J'en ai assez vu. Je vais m'offrir le tour d'Europe dont j'ai toujours rêvé, puis on verra, commenta le commissaire, au final plus las que désabusé. Et vous ? Stenblad ?

— Notre technique du remous a été productive... L'agent de la SÄPO nous a permis de recouper nos hypothèses, mais rien de neuf, à part une nouvelle charge contre Magnus Svensson, qui faisait surveiller sa femme et sélectionnait ses amants, notamment à son profit... Un gentilhomme, décidément, ironisa Gabriella. Lui aussi cherchait la mallette... Que pensez-vous de Stenblad comme suspect ? Son mobile ? Je l'imagine mal avoir des entrées dans un réseau de nanotechnologie... On le garde dans la liste ?

— Quelle liste ou, plutôt, la liste de quoi ? intervint Tyko, toujours allongé sur son lit d'hôpital, la gueule de gendre idéal partiellement violacée, bouffie et emmaillotée sous ses cheveux hirsutes. On ne sait même pas si la ministre est morte assassinée... Nous n'avons pas le *modus operandi*, s'il y en a un ! Aucune preuve de rien. Nous nageons dans le flou intégral... Et j'ai mal au crâne...

— Alors, on laisse tomber ? demanda le commissaire. Je dis ça parce que, voyez-vous, je viens de bazarder ma carrière sur cette affaire ! Non pas que je regrette de m'être opposé à ceux « d'en haut », je dirais même que ça fait du bien, mais je ne veux pas que ma tête soit la seule à rouler alors que la mort de Karin Roslin-Svensson schlingue le secret d'État. Quelqu'un vient de balayer le dossier sous le tapis et je vous avoue que j'aimerais bien savoir qui et pourquoi...

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? Nous sommes dessaisis du dossier. L'affaire est classée. Notre mission s'arrête ici... Poursuivre, c'est entrer dans l'illégalité. La pente est savonneuse, Klas.

— Je sais, Gabriella. Techniquement, je rends le dossier lundi matin à Nyman. Je pense que j'aurai un peu de retard. Donc, nous avons quatre jours pour creuser les pistes qu'il nous reste. Qu'est-ce que ça donne, Val ?

— Hormis les nanocapsules et les résidus textiles pour lesquels nous attendons encore un retour de Tobias, plus grand-chose. Je dois finir de visionner les vidéos récupérées par Tyko la nuit où Casper a sauté. J'ai dû accorder la priorité à d'autres tâches... Restent les relevés téléphoniques que l'assistante de Våktaren nous a fait parvenir. Selon eux, le député passe pas mal de temps au téléphone, mais avec relativement peu de contacts différents. Tous faciles à identifier. Famille, amis, collègues, consultants... Un nom sort tout de même du lot, vous allez comprendre pourquoi. D'un appel par semaine, d'une quinzaine de minutes, on passe à dix en trois jours, dont cinq le vendredi de la mort de la ministre, parfois très brefs. Avec un nom qui a instantanément attisé ma curiosité... Christopher Cunningham.

— Un Anglais ? De Londres ?

— Anglais, c'est vrai. Londonien, je n'en sais rien, rima le *poli-sassistent*. Ce que je peux vous dire, par contre, c'est qu'il s'agit d'un lobbyiste, arrivé en Suède voici cinq ans.

— Lobbyiste ? Dans quel secteur ?

— Je n'ai pas tout l'historique, mais j'ai remonté sa trace jusqu'au *Department of Politics and International Studies* de l'université de Cambridge. On le retrouve ensuite à Bruxelles, où il intègre un lobby lié à l'industrie chimique travaillant sur les politiques environnementales et de santé auprès de la Commission européenne. Il y gravit quelques échelons, puis rejoint un lobby pharma financé par les majors de l'industrie pharmaceutique. Il y reste une dizaine d'années avant d'être envoyé ici, dans le même type de fonction. Il gravite pendant quatre ans dans l'ombre du pouvoir, puis disparaît

il y a dix-huit mois.

— A-t-on une idée plus précise de son champ d'activité ? demanda Tyko qui avait relevé au maximum la tête du lit pour pouvoir rester assis, confortablement soutenu par ses oreillers.

— Les politiques liées à la santé et au remboursement de certains médicaments, sans précision. Ce qui est certain, par contre, c'est qu'il a croisé la route de Jean-Luc Våktaren à la commission parlementaire des affaires sociales. Ils se connaissent depuis quelques années. Voilà, c'est tout...

— Profil intéressant... Vous m'excusez quelques minutes ? demanda Gabriella en notant le nom de l'Anglais, puis en s'éloignant avec son téléphone portable.

— Où vas-tu ?

— À la pêche aux infos...

En quittant la pièce, elle maintint la porte ouverte pour laisser passer quelqu'un. La chambre tournait au vaudeville. Il ne manquait plus au décor que l'amant caché dans le placard, sauf que ce n'était pas le mari jaloux qui entrait, mais une jeune infirmière blonde, petite, potelée, aux lèvres charnues et aux yeux légèrement globuleux.

Elle fit refluer dans le mouvement le commissaire et le *polisassistent* vers les machines à café de la salle d'attente, puis s'approcha du lit en souriant. En se penchant par-dessus Tyko pour refaire son pansement, elle dévoila, par le col pourtant serré de sa tunique bleue à lignes blanches, le sillon de sa poitrine tellement pleine qu'elle semblait la gêner dans ses mouvements. *Des bonnets double D*, se dit l'inspecteur émoustillé, en tentant, aussi discrètement que possible, d'en apprendre davantage, sans succès. Le poids des seins pesait sur son bras. Il apprécia la tension sans chercher à le déplacer et sourit en retour alors qu'elle enduisait son œil d'une crème grasse sur laquelle elle posa de la gaze stérile.

« La fracture est stabilisée. Normalement, vous devriez rester jusqu'à demain, mais le chirurgien a dit qu'aucune complication n'est attendue. Devant l'insistance de vos collègues, nous vous lais-

sons partir. Évitez les sports de combat et les mauvaises rencontres, inspecteur », ajouta-t-elle avant de récupérer instruments, crème et papiers d'emballage. L'infirmière laissa sur le lit un masque de protection, à porter pendant deux semaines, puis s'en alla à petits pas rapides, laissant Tyko fantasmer sur ses fesses rebondies.

Énième battement de portes. Retour en scène des trois protagonistes de l'équipe, qui le rejoignirent avec un double espresso, noir, sans sucre.

— Alors, j'ai donné deux, trois coups de téléphone et j'ai pour vous un petit portrait robot, non officiel bien sûr, de Christopher Cunningham, qui ne passe pas inaperçu... débuta Gabriella.

— L'ancienne trésorière de ton équipe de foot ? demanda Tyko.

— Entre autres... Alors, voilà. Plusieurs caractéristiques sont ressorties des discussions. Élégant et décontracté, d'abord. Mister Cunningham est toujours tiré à quatre épingles, costume trois-pièces Ralph Lauren sinon rien, mais sans la cravate, ça fait plus cool, apparemment. Bon relationnel, ensuite. Il a le compliment facile, limite flatteur, le teint hâlé et le sourire blanchi au peroxyde d'hydrogène. N'oublie jamais une date d'anniversaire, pense à apporter des fleurs ou des chocolats, se rappelle du prénom des enfants et du chien. « Un quadra qui sait plaire aux femmes ». Je cite, là, hein, faudrait pas se méprendre ! Je n'en reviens pas qu'on m'ait sorti un tel cliché ! Merde, les filles, un effort, quoi, on n'en a pas fini avec le patriarcat, avec ce genre de remarques débiles ! Ce type-là, il ressemble à une caricature, non ? Un futur vieux beau, je te dis... Non, mais, franchement, je...

— Gabriella, tu te disperses, là...

— Oui, bon, mais quand même, ce n'est pas possible, des trucs pareils ! Bref, les femmes se pâment sur son passage. Oh, que ça m'énerve ! À part ça, c'est un pro. Ponctuel, minutieux, proactif, il connaît ses dossiers sur le bout des doigts et sait se faire introduire où c'est utile pour les faire avancer. Difficile de lui dire « non ». Habile en négociations, il sait pousser son avantage sans jamais aller trop loin, ce qui fait qu'il est respecté. Enfin, on dit de lui qu'il

est très pointilleux sur les aspects juridiques. Globalement, un très bon lobbyiste, reconverti dans le conseil, si j'ai bien compris.

— Qu'en pensez-vous ? demanda le commissaire.

— Rien, a priori, répondit Tyko. Mais j'aimerais bien le rencontrer : il y a des fils qui dépassent de la pelote de laine et je tirerais bien dessus, pour voir. Avec un peu de chance, on pourrait trouver des liens indirects avec des éléments de l'enquête...

— La piste anglaise de Kebsway Ltd, qui a financé la soirée fatale de la ministre. Les médicaments qu'elle a pris. Jean-Luc Våktaren... recensa Valdemar Schneider.

— Exactement...

— C'est très ténu, comme liens, indiqua le commissaire. Il n'y a même pas de quoi justifier un interrogatoire.

— Peut-être pas, mais on peut toujours poser la question à Våktaren... suggéra Tyko. Il nous a assuré de son concours en cas de besoin. C'est le moment de voir s'il tiendra parole...

— Je l'appelle ? proposa Gabriella.

— Oui, répondit Klas. Sinon, quoi d'autre ?

— À part un voyage en Champagne, je ne vois rien, répondit Tyko.

— Pour quelle raison, hormis que tu as un œil poché, je veux dire ?

— Très drôle... Vous vous êtes donné le mot, avec Valdemar, ça fait plaisir de constater qu'il reste de la vie dans cette équipe... Bref. Nous avons une bouteille de champagne embouteillée chez un vigneron dont nous connaissons les coordonnées, puisqu'elles figurent sur l'étiquette... Nous pourrions lui rendre visite...

— Sur quelle base ? Je veux bien essayer de lancer une procédure Prüm, mais en quatre jours, c'est illusoire d'espérer un retour des autorités françaises. Ce n'est même plus une enquête criminelle, Tyko ! Essaie plutôt de le contacter pour un *call* informel. Fais-toi passer pour un client...

— Je préfère voir les gens en vrai. Rien ne m'empêche de faire un peu de tourisme, de flâner, de fureter... on verra bien.

— Tu vas te taper un aller-retour en France, en civil, pour vérifier une étiquette ? Tyko, tu as pris un coup sur la tête, ce n'est pas possible. Ton intuition te joue des tours. Réveille-toi... et dis-lui de se ressaisir !

— Mais je ne peux quand même pas rester là sans rien faire ! Je veux résoudre cette affaire, Klas !

— Je comprends, je suis passé par-là aussi, soupira le commissaire. L'impuissance. L'inaction forcée. La frustration de ne pas savoir. Nous avons tous des affaires non élucidées, c'est le lot des inspecteurs de la criminelle. Elles nous font gamberger, parfois pendant des décennies. Des réflexions sans fin. Des visages qui nous hantent. Moi, c'est celui d'un enfant de douze ans retrouvé dans un ruisseau, en pleine forêt, à quelques kilomètres de chez lui. Vêtements et sous-vêtements déchirés. Les pieds en sang. Les yeux bleus grand ouverts sur le ciel. On a bien suspecté un fermier des environs, puis le beau-père. Pas de preuve. Pas de coupable. C'est injuste. Pauvre gosse. Puis la vie continue. On reçoit une nouvelle enquête. On la résout. C'est ce qui nous endurecit, inspecteur Törnqvist. Je suis désolé que ça arrive sur ta première grande affaire.

— Après le premier sang, le premier *cold case*...

— Oui, c'est une courbe d'apprentissage classique.

— Ce n'est pas acceptable, Klas. Tu l'as dit toi-même, cette affaire pue...

— Je l'ai dit, mais nous ne devons pas faire n'importe quoi pour autant ! Tu dois d'abord te reposer. Prends ton week-end !

— Mais après ce week-end, il sera trop tard, tu le sais très bien ! La vérité mérite mieux que ça. La ministre vaut mieux que ça. Nous valons mieux que ça, putain !

— Qui veut prendre l'apéro avec Christopher Cunningham ? demanda Gabriella en revenant dans la chambre.

— C'est quoi, cette embrouille ? répliqua Tyko.

— J'ai téléphoné à Våktaren pour lui poser mes questions. Il m'a répondu que le plus simple consisterait peut-être à venir prendre

l'apéritif chez lui. Cunningham est censé venir dîner ce soir et il n'a pas encore décommandé.

– C'est quand ?

– Euh, à 19h. Dans quarante minutes, en fait...

– Okay, je viens avec toi, dit Tyko en sautant hors du lit, en pyjama. Bon, je peux me changer ? compléta-t-il en désignant la porte à ses collègues.

Chez les Våktaren, Christopher Cunningham était arrivé à l'avance, comme à son habitude. Après avoir vérifié à l'écran du visiophone qui avait sonné, Gabrielle était allée l'accueillir à la porte d'entrée, du haut de ses huit ans, et il lui avait tendu un bouquet de fleurs rien que pour elle. Elle ne l'avait pas cru jusqu'à ce qu'il en tire un bien plus grand de derrière son dos en précisant qu'il en avait aussi un pour sa maman. Gabrielle avait couru jusqu'au salon en criant de surexcitation, « Papa, maman, regardez ce que Christopher m'a apporté » tandis que leur invité, en costume trois-pièces bleu nuit surmontant des chaussures en cuir marron, elles-mêmes assorties à sa ceinture et au bracelet de sa montre Jaeger-LeCoultre, avait fermé la porte derrière lui. Il était arrivé dans la cuisine, souriant, détendu, avait embrassé toute la famille, mis le bouquet dans un vase, ouvert la bouteille de Château Pontet Canet 2005 qu'il avait apportée et était passé au bureau avec Jean-Luc, un verre à la main.

Au fil du temps, l'Anglais était devenu un ami de la famille. Durant leurs premières rencontres, cinq ans plus tôt, rien ne présageait un tel avenir. Tout les avait opposés : Jean-Luc défendait les intérêts des citoyens suédois, Christopher ceux d'entreprises européennes ou américaines. Prix des médicaments, taux de remboursement, les enjeux s'étaient polarisés : pour l'un, le respect de la politique budgétaire de plus en plus serrée, pour l'autre, la maximisation des profits. Chaque progression de l'un mettait son adversaire sur la défensive et vice versa. Les négociations s'étaient avérées âpres, les compromis délicats, car perçus par leurs camps

respectifs comme des compromissions. Ils s'étaient trouvés alternativement arrogants dans la victoire et pinailleurs dans la défaite. Jusqu'au jour où ils avaient conclu un accord sur le prix des médicaments contraceptifs à destination des jeunes, un dossier où Cunningham dirigeait le groupe des lobbyistes et Våktaren présidait la Commission parlementaire de la santé.

Le gouvernement voulait en assurer la gratuité et devait dès lors prendre en charge l'intégralité du coût des pilules, stérilets et autres contraceptifs des deux sexes afin de limiter les grossesses précoces. L'Anglais avait accédé assez rapidement à leurs demandes de réduction de prix et, après la signature de l'accord, avait dit en aparté au Suédois surpris et reconnaissant : « Le lobbying, Monsieur Våktaren, c'est un jeu au long cours. Le geste que nous avons fait aujourd'hui nous rapportera davantage demain, sur une autre gamme de produits, voilà tout ». Puis il avait eu cette phrase, qui avait tout changé : « Rien ne sert de peupler le monde de malheureux supplémentaires, il y en a déjà bien assez, vous ne trouvez pas ? »

Si, effectivement.

Le politicien le trouvait depuis longtemps déjà...

Ce bref échange marqua un renouveau dans leur relation. Après deux années d'affrontement où chacun avait gagné le respect de l'autre par sa pugnacité, respect courtois, mais sans chaleur, Jean-Luc avait, pour la première fois, invité Christopher à déjeuner.

Pas pour parler business. Pour apprendre à se connaître. L'idée avait séduit le lobbyiste. Ils s'étaient retrouvés au restaurant.

— Que t'est-il arrivé pour que tu trouves le monde peuplé de malheureux, Christopher ? avait demandé le Suédois à l'apéro en sirotant un cocktail à base de gin et de sirop de sureau.

— Parce que c'est le cas, Jean-Luc ! Regarde autour de toi... et si tu ne les vois pas, fais-moi confiance. Je sais de quoi je parle : ma famille est originaire des anciennes cités industrielles du nord-est de l'Angleterre. Tu as déjà entendu parler du *shit life syndrom* ?

— Le « syndrome de la vie de merde » ? Non, jamais. Ça m'aurait marqué...

— Là-bas, la vie de merde, c'est la réalité du quotidien. En un siècle, les chantiers navals ont fait faillite, les mines ont fermé, l'industrie a été délocalisée. Il n'y a rien à faire. Rien du tout. Depuis des générations. La misère est telle que les habitants n'ont plus ni le goût ni la force de survivre. Il n'y a plus aucun espoir. On a donné ce nom au cancer social qui décapite l'espérance de vie de toute la région. Atteindre soixante ans est, dans certains quartiers, un exploit. Un exploit, tu entends ?

— Je l'ignorais. Et toi, comment as-tu fait pour t'en sortir ?

— J'ai suivi mes parents pendant leur exode à Birmingham, où j'ai passé ma jeunesse dans une famille de tarés, avec mes trois dégénérés de frères et un père alcoolique et violent qui attirait régulièrement les bobbies à la maison. Nous, on n'avait rien. Il fallait chaparder de la nourriture pour survivre. Se battre dans les rues pour survivre. Courir pour survivre... À dix ans, je me retrouvais régulièrement au poste de police. J'en ai gardé des souvenirs horribles ! J'en fais encore des cauchemars, de ces bobbies qui me terrorisaient exprès. Et tu sais la meilleure ?

— Non, dis-moi.

— Pour ma famille, c'était moi, le « taré » ! C'était mon surnom, à la maison ! Entre autres parce que je me faisais toujours attraper par les flics. J'étais le plus petit, le plus lent, le moins fort. La tête de Turc... En plus, j'étais l'intello de service. Tout le monde se marrait quand mon grand frère m'arrachait un livre des mains en disant : « Et, fais gaffe, le Taré, t'as le cerveau qui gonfle, là, attends, je vais t'aider » avant de me mettre une gifle, puis de me replacer le livre dans les mains, tête en bas. Des moments d'humiliation et d'impuissance pure ! J'ai détesté !

— Je n'ai pas à me plaindre, comparativement. Le mot qui résume bien mon enfance, c'est « bizarre ». Mes parents étaient bizarres. Ils vivaient une vie un peu bohème qui nous a valu quelques épisodes critiques, d'un point de vue financier et administratif. Ils aimaient

les prénoms bizarres, les écoles bizarres, les fringues bizarres, les repas bizarres, mais aucun de nous n'a connu la malveillance dont tu parles...

— ... érigée en art de vivre. Je me suis barré à Cambridge dès que j'ai pu en couvrant mes traces pour éviter de retomber sur mes frères. J'y ai fait des études que je suis encore occupé à rembourser. Tu imagines, j'ai plus de quarante ans, et je continue à rembourser mes études! Quel système de merde! L'argent, c'est un fil rouge dans ma vie. L'insécurité financière tenace que j'ai reçue en héritage, merci, papa, merci, maman, je la vis comme un conditionnement salutaire pour gagner du fric, repérer les endroits où il circule, m'y incruste, m'y rendre indispensable. Et en palper. Du fric et encore du fric. Plein! À ne plus savoir comment le dépenser.

— Et tu aimes ça?

— Oui, et alors? Je ne fais rien d'illégal. Je suis mon éthique personnelle. Soit de revanche, image sociale flamboyante et intégrité stricte. Mais c'est moi qui fixe le cadre. Le consensus mou, la masse, je n'aime pas trop!

— Tu as une famille?

— Non. Ni femme ni enfants. Juste des conquêtes. Généralement brèves, mais pas toujours. Par contre, chacun chez soi. Je suis célibataire dans l'âme. Je ne supporte pas qu'on vive dans mes affaires ni qu'on regarde par-dessus mon épaule. Ça me rappelle mes frères, je suppose. Et puis, l'amour, la vie ne m'a pas appris à en recevoir ni à en donner, tu vois?

— Je vois. Moi, j'ai de la chance, de ce côté-là. Une femme merveilleuse nommée Tanja avec qui j'ai deux magnifiques filles. Elles sont ce qu'il m'est arrivé de mieux. Je suis fier de notre foyer. De la chaleur, de l'amour profond, inconditionnel qui y règne. C'est ma plus belle réussite.

— Content pour toi, commenta l'Anglais en levant son verre de whisky. J'espère les rencontrer un jour. À ton bonheur!

— À ton bonheur, Christopher!

Pendant le repas, Jean-Luc Våktaren s'était laissé emporter, comme de coutume, par la politique et ses combats à venir pour renforcer la responsabilité des adultes sur les vies qu'ils mettent au monde, y réduire le nombre des malheureux et souligner le lien existant entre les deux. Happés par une forme de coup de foudre professionnel, ils n'avaient pas vu tourner l'horloge. Ils avaient pris congé l'après-midi, enchaîné avec le repas du soir, pris un dernier verre, puis un dernier encore...

La semaine suivante, Christopher Cunningham avait sonné pour la première fois à la porte familiale, un grand bouquet de fleurs dans les bras, souriant, ouvert et détendu... pas comme ce soir.

— Merci d'avoir annulé ton rendez-vous et d'avoir été prêt à le faire chaque soir de cette semaine, Chris ! Je me doutais que les inspecteurs chercheraient à en savoir davantage sur toi, en consultant mes relevés téléphoniques, et je ne voulais pas qu'ils te prennent à froid.

— À froid ? *I haven't slept for a week, Jean-Luc !* J'enchaîne les insomnies ! C'était évident qu'ils allaient nous tomber dessus ! Pourquoi leur as-tu donné tes relevés de téléphone ? Qu'est-ce qu'on va leur dire ? s'affola l'Anglais dont le non verbal affichait tous les signes d'une implosion imminente.

— Respire, Chris. Tout va bien et tout ira bien. Il ne se passe rien, là. Il n'y a pas de raison de s'alarmer. Nous n'avons rien à nous reprocher.

— Mais, *mate*, tu ne te rends pas compte, ou quoi ? Ce sont des flics ! On voit que tu ne les connais pas ! Ils vont nous tirer les vers du nez ! Tant qu'ils n'auront pas obtenu ce qu'ils veulent, ils vont nous cuisiner. Jusqu'à ce qu'on craque ! Je te parle d'expérience, Jean-Luc !

— Respire, Chris. Conseil d'ami. Vraiment. C'est toi qui ne te rends pas compte. Tu te fais un film, là, tu n'es plus dans la réalité. Nous tirer quels vers de quel nez ? Pourquoi nous cuisineraient-ils ? Rationalise. Réfléchis. Je les ai invités à prendre l'apéritif, Chris. Ils ne vont pas défoncer la porte au bélier ! Tu

verras, j'ai pris la meilleure option, celle de la proactivité. Comme dans toute enquête, ils sont à l'affût des variations systémiques. Nous nous sommes appelés beaucoup plus régulièrement avant la mort de Karin. Variation ! Normal, dès lors, qu'ils cherchent à en savoir plus sur toi... Alors, autant leur ouvrir une fenêtre de discussion et échanger sur l'avancement de leurs recherches pour voir où ils en sont.

— Rien ne nous oblige à répondre à la moindre question, *for god's sake!* s'agita l'ex-lobbyiste. L'affaire leur a été retirée. Ils débordent du cadre légal... il suffisait de ne pas répondre à leur appel ou de refuser de les rencontrer...

— Peut-être. Mais qu'avons-nous à y gagner ? Seuls les coupables se défilent... C'est un rôle que je refuse. Je ne peux pas me le permettre. Je suis trop exposé médiatiquement, tu le sais mieux que personne. Et puis, ici, nous sommes sur notre terrain, rien à voir avec la salle d'interrogatoire d'un commissariat. Écoute, Chris. Je leur ai promis assistance en cas de besoin et je compte respecter cette promesse, mais j'espère aussi faire d'une pierre deux coups et contrôler l'information que nous leur donnons aimablement. Nous ne sommes pas obligés de leur dire tout ce que nous savons sur la mort de Karin... C'était un accident, Christopher ! Omettre, ce n'est pas mentir. Tu vois ce que je veux dire ?

— *Crystal clear*, oui, et ça ne sert à rien de me mettre la pression, Jean-Luc. Je ne suis pas sûr de pouvoir me maîtriser s'ils me passent sur le gril.

— Tu te maîtriseras, tu verras. Attends de les voir, ça te rassurera. Ils sont très bien. En plus, je serai là. Je ne voulais pas te laisser tout seul avec eux. Tu es trop... émotif quand il s'agit de la police.

— C'est plus fort que moi, *I can't help it*. Je sais que nous n'aurions pas pu prévoir ce qui est arrivé, mais rien qu'à l'idée de devoir parler à un policier, j'ai l'impression d'être coupable de quelque chose ! Je perds tous mes moyens. Je sens presque l'odeur du commissariat de ma jeunesse. Celle de l'humiliation. C'était

horrible ! frissonna l'Anglais. J'ai passé ma vie à rester dans les clous, juste pour éviter de revivre ça...

— Je sais, mon cher ami, je sais. Il n'est pas souhaitable que tes traumatismes d'enfance se réveillent. C'est pour ça que j'ai organisé cette rencontre ici, dans ce bureau où nous avons tant de fois terminé la soirée, entre nous, loin de la masse molle des politiciens creux, de leur vision court-termiste et de leur goût du pouvoir. Combien de fois avons-nous refait le monde avec Karin ? Quinze fois ? Trente fois ? Nous formions une belle équipe.

— La meilleure ! Vous m'avez ouvert les yeux, j'ai tout de suite adhéré à votre projet, quelle équipe ! Quels souvenirs ! Je me suis senti privilégié d'y participer...

— Oui, et Karin en était un élément central. Elle y tenait beaucoup. Elle m'a même poussé à m'affranchir des limites, à penser plus grand. C'était tout elle, ça. Penser plus grand ! Je n'aurais pas pu faire ça sans elle. Comme toi, elle m'a aidé à le construire depuis le tout début. Alors, sa mort, aussi tragique et inopinée soit-elle, ne doit pas nous faire dévier de la trajectoire fixée. Nous ne pouvons pas nous le permettre, pas à ce stade. Allons répondre aux questions de ces policiers, Chris. Abordons aussi le sujet de notre association, mais en restant dans le cadre professionnel. Comme je dis toujours, « si tu ne veux pas qu'on t'ennuie sur des détails, ne donne pas de détails ». Pas un mot sur le privé...

— D'accord. Cela va de soi, même si je ne peux m'empêcher de me dire que, sans nous, notre amie aurait encore devant elle de nombreuses soirées à refaire le monde... Elle l'aurait fait, tu sais, changer le monde...

— Oui, je sais. Moi aussi, je l'aimais. Nous l'aimions tous. C'est une perte tragique, mais nous ne devons pas porter le poids de la responsabilité du destin, Chris. Seulement la nôtre... En attendant, les enquêteurs de Täby ne sont pas satisfaits de la manière dont le dossier est traité. Je les comprends, mais ils devront l'abandonner très bientôt. C'est l'histoire de quelques jours. Inutile de leur ouvrir une piste qui n'en est pas une... Laissons Karin reposer en paix.

— Tu as raison. *May she rest in peace.* À Karin ! dit l'Anglais en levant son verre.

— À Karin !

La sonnette de la porte d'entrée retentit. Ils se turent et patientèrent en sirotant en silence leur verre de vin. Tanja alla ouvrir aux policiers, qu'elle précéda jusqu'au bureau de son mari. Ils entrèrent, en civil, ce qui apaisa perceptiblement Christopher Cunningham. Le pire, c'était l'uniforme. En guise de film, le jeune inspecteur lui fit penser au Robin de Batman avec son masque qui l'anonymisait. Il sourit. Sans Batman, il paraissait quelque peu inoffensif. Sa collègue, une femme massive et pleine d'énergie, ne lui inspira rien de particulier.

L'effet ne fut pas réciproque. Elle se raidit en le voyant.

Le sourire du lobbyiste se figea. Il se tendit à son tour, instantanément sur la défensive. *Qu'avait perçu cette femme ?* Son cœur se mit à palpiter. Il se sentait coupable. Il suait froid. Du fond de ses tripes montait l'envie urgente de vider les lieux.

Heureusement, Jean-Luc se leva pour accueillir les nouveaux venus et il fit pareil, un sourire conciliant sur le visage. Sa tension reflua d'un cran.

— Et bien, inspecteur Törnqvist, que vous est-il arrivé ?

— Une mauvaise rencontre, comme on dit, répondit l'inspecteur en touchant machinalement le masque de protection noir qui lui mangeait la moitié supérieure du visage.

— On le connaît ? demanda le politicien, taquin, mais curieux.

— Sans commentaire... Merci pour l'invitation, monsieur Väk-taren.

— Jean-Luc, pour mes invités. Souhaitez-vous boire quelque chose ? Un verre de cet excellent bordeaux, par exemple ? Je ne vous en proposerai qu'un, vous devez reprendre la route après...

— Oui, merci, répondit Tyko tandis que Gabriella déclinait la proposition et optait pour un soda. Nous souhaitons vous poser quelques questions relatives à vos relevés téléphoniques... Elles

concernent monsieur Cunningham. Sa présence nous facilitera certainement les choses.

— Oui, j’ai pensé qu’il était préférable que vous lui posiez toutes vos questions directement. Multiplier les intermédiaires, c’est multiplier les risques d’erreurs.

— Merci. Monsieur Cunningham, nous nous sommes étonnés de la fréquence de vos communications téléphoniques avec Jean-Luc les jours précédant le décès de madame Roslin-Svensson. Elles sont beaucoup plus nombreuses que d’habitude. Pourriez-vous nous en expliquer la raison ?

— Je ne sais pas si... commença l’Anglais en regardant Väkta-  
ren, qui acquiesça d’un hochement de tête. Bien... Comme vous le savez, Jean-Luc travaille sur un nouveau projet de loi. La mesure n’est pas anecdotique. Il s’agit là d’un choix de société mûrement réfléchi sur lequel il joue ni plus ni moins que sa carrière politique, mais pas seulement. Ce projet est soutenu par une vision. Celle que les prochaines générations, bien dans leur tête et bien dans leur peau, formeront l’ossature d’une Suède forte et compétitive, qui gardera une forme de leadership mondial sur les aspects sociaux, familiaux et du couple. Ce qui se joue ici, c’est l’avenir du pays...

— En quoi cela vous concerne-t-il ?

— Ce type de projet requiert une campagne de communication millimétrée afin de faire évoluer les mentalités des gens. C’est un sujet sensible, à la fois évident pour certains, intrusif pour d’autres, qui ne laisse personne indifférent. Il touche à notre intimité, à notre histoire familiale, à notre portefeuille et, en même temps, aux limites des choix sociétaux hérités du passé. Chaque message doit être ciselé et diffusé au bon moment. C’est de la mécanique de précision. C’est aussi mon métier depuis près de vingt ans et c’est pour cela que Jean-Luc a fait appel à moi.

— C’est votre nouvelle activité ? Épouser la cause des enfants perdus ? Vous ne travaillez plus pour le Big Pharma ? l’interrogea l’inspectrice Ekdhal avec un brin d’hostilité mal contenue.

— Excusez-moi. J’ai dit quelque chose qui vous a dérangé ? s’en-

quit Cunningham, visiblement décontenancé. Oui, j'ai quitté le secteur pharmaceutique pour me mettre à mon compte. Je..., j'avais besoin d'un nouveau défi, vous comprenez ? Je conseille désormais les politiciens et les capitaines d'entreprise dans leurs campagnes d'information.

— Et ça gagne bien ? ajouta l'inspectrice en prenant la bouteille de vin et son temps pour en lire l'étiquette avec une moue désapprobatrice, genre « on ne se refuse rien, à ce que je vois ».

— Euh, je... Il y a un problème, inspectrice ? Oui, ça gagne bien, à la hauteur des montants investis et des risques que prennent mes clients pour leur réputation.

— Vous devriez essayer la police... lâcha platement Gabriella. Nous prenons de vrais risques, et pour presque rien, avec une réputation en chute libre. Je suis sûre que ça vous plaira...

— Je ne comprends pas... commença l'Anglais, qui semblait complètement perturbé par la tournure que prenait la conversation.

— Monsieur Cunningham, reprit Tyko, vos appels téléphoniques touchaient à la campagne de Jean-Luc, c'est bien ça ? Comment qualifieriez-vous votre relation ? C'est votre client ? Votre ami ?

— Notre entretenons un lien d'amitié, convint-il.

— Quel est le lien entre ces appels téléphoniques et Karin Roslin-Svensson ?

— Je ne suis pas certain de comprendre le sens de votre question, inspecteur...

— On dit que les amis de nos amis sont nos amis, pas vrai ? Était-elle votre amie également ?

— Euh, je ne dirais pas ça, non...

— Que diriez-vous, alors, monsieur Cunningham ? intervint Gabriella, en le regardant fixement droit dans les yeux.

— Inspecteurs, que se passe-t-il ? demanda le politicien. Je pensais inviter mon ami à une conversation informelle, amicale, pas à ce feu nourri de questions... Préférez-vous que nous reportions ?

— Non, non, excusez-nous, nous avons eu une journée un peu mouvementée. À ce propos, Jean-Luc, je ne savais pas votre famille

aussi proche des Svensson. Ce matin, au cimetière, vous étiez même... les plus proches.

— Ma femme connaît Karin depuis l'école primaire. Tanja est la marraine de son cadet, Karin est celle de Gabrielle. Oui, nous sommes proches, bien entendu, liés par des liens d'amitié et des liens familiaux.

— Malgré votre rivalité avec Magnus? douta Gabriella.

— Il n'y a pas de rivalité entre Magnus et moi, inspecteurs, comme je vous l'ai déjà expliqué. Au contraire, même. Nos territoires sont clairement délimités depuis des décennies et nous nous estimons. Il y a des sujets que nous n'abordons pas, voilà tout, de même que nous n'empiétons jamais sur nos plates-bandes respectives. Notre foyer est l'un des rares endroits où Karin se sentait libre et en sécurité. Pour ce qui est de sa relation avec Christopher, il vous en parlera mieux que moi.

— Je connais Karin parce que Jean-Luc me l'a présentée il y a un peu plus d'un an. Il mettait en place son « comité de pilotage VIP », comme il disait. À quatre, avec Tanja, nous avons passé des mois à brainstormer, à dialoguer, à mettre sur les rails son nouveau projet et à en régler les moindres détails, ici, dans ce bureau.

— Mon épouse est institutrice, engagée dans la politique municipale, ce qui la maintient au plus près du terrain. Son opinion nous est indispensable, d'autant qu'elle partage depuis toujours nos convictions politiques. Elle aussi participait au camp d'été des jeunes sociaux-démocrates.

— C'est là que vous l'avez rencontrée ?

— On ne peut rien vous cacher...

— Et vous, monsieur Cunningham, quel était votre apport à ce « comité VIP » ? poursuivit l'inspectrice, toujours aussi piquante.

— Moi ? J'apportais mon expertise, mais aussi mon point de vue pragmatique d'Anglais qui a réussi à s'arracher à une classe ouvrière dont vous n'avez aucune notion dans votre beau pays égalitaire. Chez moi, les ultra-riches et les ultra-pauvres luttent depuis l'invention de la machine à vapeur, il y a deux-cent-cin-

quante ans. J'ai connu une enfance largement défavorisée que je ne souhaite à personne, voyez-vous, et ça m'a rendu éligible aux yeux de Jean-Luc. Ça vous surprend, inspectrice ? poursuivit-il en toisant Gabriella. Que croyiez-vous ? Que je suis né avec une cuillère d'argent dans la bouche ? Le costume que je porte, j'en ai admiré de lointains cousins sur le chemin de l'école, chaque matin et chaque soir pendant des années, tandis que mes frères s'amusaient à se moquer de moi, à me faire des croche-pieds ou à me jeter tout ce qui leur passait sous la main. Ce costume, je me suis juré chaque matin et chaque soir de le porter un jour à la place des vêtements râpeux de seconde main que j'ai mis durant toute ma jeunesse. Quelles que soient les informations que vous avez récoltées sur moi, ça ne vous donne pas le droit de me juger comme vous le faites depuis que vous êtes entrée dans cette pièce. À moins, bien entendu, que ça vous amuse de harceler les gens ? Oui, c'est ça, j'ai mis le doigt dessus. Vous m'asticotez pour vous défouler de votre journée mouvementée, la provoqua l'ex-lobbyiste.

— Je ne vous permets pas...

— ... nous sommes d'accord sur ce point, alors !

— Monsieur Cunningham, connaissiez-vous une entreprise anglaise du nom de Kebsway Limited, active dans le domaine des laboratoires de préparation pharmaceutique ? demanda Tyko pour changer de sujet.

— Non, pourquoi ? Je devrais ?

— Simple question. C'est aussi l'entreprise qui a loué la villa où est morte votre amie. Comme vous êtes Anglais...

— Vous êtes sûr qu'elle a un lien avec l'industrie pharmaceutique ? Il y a des centaines de milliers d'entreprises en Angleterre, inspecteur...

— Oui, vous avez raison. Puisque vous étiez dans le secteur, savez-vous ce qu'est la lévodopa ? Dans la composition de quel type de médicament entre-t-elle ?

— Je peux vous trouver l'info, si vous le souhaitez. De mémoire, ça a un rapport avec la dopamine, il me semble. Pourquoi ?

— Parce que le décès de votre amie a été causé par une surdose combinée de dopamine, d'ocytocine et de morphine.

— C'est encore une de vos pistes fumeuses, inspecteur ? intervint Våktaren. Vous dites n'importe quoi. Karin est morte d'une rupture d'anévrisme...

— ... Provoquée par une overdose d'hormones de l'orgasme...

— Mais, voyons, ce n'est pas possible ! Ça ne se peut pas ! blêmit Cunningham.

— Vous êtes sérieux ? C'est dans le rapport du légiste ?

— Dans la dernière version que j'ai eue en main, oui. Dans la version finale, je ne sais pas...

— Mais, inspecteur, vous rendez-vous compte de ce que vous êtes en train d'insinuer ? suffoqua le politicien. Que quelqu'un cherche à enterrer le dossier ! Dans notre pays ! Vous délirez ?

— Faites des recherches, vous verrez bien...

On frappa à la porte. Tanja passa la tête par l'encadrement, annonça que le dîner était servi et que les filles attendaient Christopher avec un petit peu de surexcitation qu'il était préférable de ne pas faire durer trop longtemps. Elle proposa aux policiers de se joindre à eux, mais ils déclinèrent.

Jean-Luc, encore énervé, prit le temps de se poser tandis que son ami, toujours blême, resta figé.

— Je ne sais pas à quoi vous jouez exactement, inspecteurs, mais j'espère que vous savez ce que vous faites, conclut le politicien.

— Ce type de réflexion s'applique aussi à d'autres, Jean-Luc, répondit Tyko. Une dernière question, Monsieur Cunningham. Vos rapports avec la ministre étaient-ils purement professionnels ?

— Oui, bien entendu, affirma l'anglais en regardant Våktaren avec une pointe d'angoisse dans les yeux.

— Vous confirmez officiellement que vous n'entreteniez aucune relation intime avec la ministre, c'est bien ça ? insista Gabriella.

— Oui, c'est bien ça, je le confirme, rougit Cunningham.

— Tant mieux, parce que nous n'aimerions pas être obligés de

revenir accompagnés de collègues en uniforme pour un interrogatoire plus officiel, termina Gabriella.

La panique qui se lut dans le regard de Cunningham n'échappa à personne.

« On nous signale un vol avec violence dans une boutique de Drottningatan... » Gabriella coupa le son grésillant de la radio pour que le silence reprenne possession de l'habitacle de la voiture comme il le faisait si bien depuis leur départ. Aucune remarque de la part de son collègue masqué assis à ses côtés. Inutile. Elle avait conscience de l'agressivité avec laquelle elle s'était adressée au « bellâtre du Big Pharma ». Elle lui était rentrée dans le lard sans rien savoir de son histoire. Pas bien. En même temps, rien qu'à le voir, il lui avait hérissé le poil. Son allure. Son goût du luxe. Son sourire artificiel. Son regard fuyant. Non, elle ne lui avait trouvé aucune circonstance atténuante. C'était peut-être ça, son problème. Aux hommes, elle trouvait rarement des circonstances atténuantes. Et celui-là, il cachait clairement quelque chose. Mais quoi ? Quelle journée !

Dès qu'elle aurait déposé Tyko chez sa belle, elle appellerait Kjell, son *sex friend* de voisin. Ils ne s'étaient pas vus depuis quatre jours, malgré la liberté qu'offrait la semaine sans les enfants, et là, elle avait besoin de sentir ses seins s'écraser contre son poitrail pendant qu'il la serrait dans ses bras musclés. Elle avait besoin de percevoir dans le fond de ses yeux et de son pantalon le désir qu'il avait d'elle. Elle avait besoin de rire avec lui, de danser nue avec lui sur de la musique électro, devant le feu ouvert, de tenter avec lui toutes les positions du Kāma sūtra, même les plus burlesques. Surtout les plus burlesques, celles qui dépoussièrent les lois de l'espace-temps. Celles où les corps se rappellent que gagner une partie de Twister du sexe sans jamais se déconnecter demande de la créativité, de la volonté, de la complicité. Celles où le temps vous rappelle que non, décidément, les acrobaties que vous ne réussissiez pas au sortir de l'adolescence n'ont pas beaucoup plus de chances

de succès vingt ans plus tard. Elle avait besoin de sentir sa barbe lui gratter la joue, de rouler avec lui sur le sol comme deux chiots, de le goûter et de le laisser la goûter. Elle avait envie de s'endormir en cuillère avec lui et de se réveiller avec un petit-déj au lit, à dévorer à même la peau, puis de tout recommencer.

*Kjell...* Merde !

Elle commençait à s'attacher, déjà !

En même temps, pourquoi ne pas vivre ce que cette aventure avait à lui offrir ? Un homme simple. Une singularité. En même temps, mieux valait garder la tête froide. Si le singulier fonctionnait au pluriel, ça se saurait...

Tyko la sortit de sa rêverie en lui demandant d'appeler Thorsten Stenblad pour valider une hypothèse. Sa réflexion à lui n'avait pas encore quitté les contours de l'enquête. Gabriella paria mentalement sur ce qu'il avait à demander au garde du corps. Trois répliques plus tard, elle se congratula intérieurement en se disant qu'il lui restait encore quelques bons réflexes...

— Stenblad ? Törnqvist. Vous avez deux minutes ? Parfait. Dites, j'avais une question à vous poser. À votre connaissance, Karin Roslin-Svensson entretenait-elle une relation intime avec un certain Christopher Cunningham ?

— L'Anglais toujours super bien sapé ? Je vois bien qui c'est. Un mec plutôt sympa, je dois dire. Un jour, il m'a filé une boîte de chocolat pour ma fille. Il avait même écrit son nom dessus. Ça, c'est le genre d'attention qui marque, vous savez. C'est rare, dans ce monde-là. Vous voulez savoir s'ils étaient amants, c'est ça ?

— Oui.

— Oui.

— Merci, Stenblad. Des détails sur leur relation ? Début ? Durée ? Fréquence ?

— Ils se sont rencontrés il y a, quoi, un an et demi. Un peu moins, peut-être. Ils se sont retrouvés deux, trois fois. Pas plus. Le Magnus, il a vite mis son veto. En même temps, ça n'aurait pas marché.

- Pourquoi ?
  - Monsieur Cunningham, sans vouloir lui manquer de respect, c'est juste un tombeur. Il a le truc pour séduire, mais ce n'est pas un mec qui assure, vous voyez ? Avec Karin, ça ne pouvait pas coller.
  - Ils ne se sont plus jamais vus, après ?
  - À deux, vous voulez dire ?
  - Ou à plusieurs...
  - À deux, pas que je sache. À plusieurs, si, parfois, pour des réunions de travail.
  - Chez Jean-Luc Våktaren ?
  - Ouais, c'est ça.
  - Chez d'autres ?
  - Je n'en sais rien.
  - Une dernière chose. Comment ça s'est passé, avec Magnus Svensson, après son veto ?
  - Monsieur Cunningham, il n'a pas insisté. Le jour où Karin lui a dit, il n'est resté que cinq minutes, il m'a salué quand il est reparti, normal, ni énervé ni triste, et il n'est plus revenu. Le gars de Magnus a fait son rapport. Magnus a apprécié. Affaire classée, sans rancune.
  - Merci, Thorsten, conclut Gabriella avant de raccrocher.
- Voilà qui explique peut-être le trouble perçu chez Cunningham pendant leur discussion, se dit Tyko. Le politicien et son conseiller ont tenté de leur cacher cette information. Pourquoi ? En même temps, pourquoi pas ? Que change-t-elle à la situation ? L'hypothèse de l'amant éconduit dont l'ultime vengeance consiste à tuer son ex-maîtresse d'une overdose orgasmique un an plus tard s'avère-t-elle plus crédible que celle d'une relation entre adultes qui écarte d'emblée tout jeu de séduction pour s'épanouir dans sa vraie nature, l'amitié ? Peut-être se sont-ils dit que, pour éviter un scandale, mieux valait ne pas jouer au pyromane. Ça ne fait pas d'eux des meurtriers, d'autant qu'ils étaient tous les deux sincèrement surpris d'apprendre les causes du décès de leur amie... Et, ici encore, le mobile lui échapp-*

pait. L'inspecteur était déçu. Les pistes se réduisaient comme peau de chagrin. Il se voyait déjà plaquer un autocollant *Cold case* sur le dossier.

Au même instant, Jean-Luc Våktaren savourait un pousse-café avec son ami Christopher Cunningham dans le confort insonorisé de son bureau. Pour obtenir confirmation sur le rapport d'autopsie, il avait appelé le chef de la SÄPO, qui avait botté en touche, puis le procureur Nyman, qui avait failli faire la même chose, ce qui, en soi, en disait déjà long. Devant l'insistance du politicien, le magistrat avait concédé du bout des lèvres qu'il avait privilégié une version crédible à de la science-fiction et avait raccroché.

Alors, c'était vrai !

— Christopher, tu sais, toi, ce qui s'est passé dans la villa de Djursholm ?

— Non, Jean-Luc. Quand je l'ai eu samedi au téléphone, Casper, son assistant, m'a expliqué qu'il l'avait retrouvée dans la chambre et qu'il avait fait le nécessaire pour faire disparaître le contenu du colis. Puis je n'ai plus eu de nouvelles et je ne me suis pas inquiété. J'ai suivi l'affaire dans les médias. Je suis aussi surpris que toi.

— Pardonne-moi cette petite mise au point, mon cher ami, mais je te rappelle que nous te payons très cher pour un service d'exception. Je veux une explication claire et complète, tu m'entends ? Et je la veux vite.

D'une claque du plat de la main sur la fenêtre passager, Tyko signifia à Gabriella qu'elle pouvait démarrer. Les feux arrière de la Volvo banalisée s'éloignèrent sous l'éclairage des rares réverbères de la Hagavägen, limite supérieure du cimetière de Norra begravningsplatsen qui dressait un mur arboré, ténébreux et inhospitalier sur le trottoir d'en face.

Ce matin, avec un meilleur angle de vue, Sonia aurait pu voir de sa terrasse Stenblad l'étaler d'un coup de poing dans l'œil. Ce soir, il préféra s'annoncer, vu l'état de sa tronche, et sonna. Son elfe eut

un mouvement de recul lorsqu'elle lui ouvrit la porte. La surprise passée, elle lui sourit.

— Tu as l'air d'un vrai justicier, ce soir. Joli déguisement. Que t'est-il arrivé ?

— Fracture de la pommette, a dit le docteur.

— Viens t'installer. J'ai déjà mangé, mais il y a des restes dans le frigo. Tu veux que je te prépare quelque chose ?

— Non, ça va, je me débrouille...

— Va plutôt t'asseoir. Tu veux un verre ? Vodka glaçons ?

— Oui, merci.

L'inspecteur se déchaussa, enfila des chaussons antidérapants, passa dans la chambre pour se changer et revint en pantalon de training et T-shirt, son linge sale dans le panier, ce qui était réutilisable le lendemain plié au carré sur une chaise. Il déposa son masque sur le bord du lavabo de la salle de bains, enleva les pansements et observa son visage.

Pas terrible.

Son œil gauche luttait contre une envahissante masse de tissus gonflés rouges et violets. La partie n'était pas gagnée. Sa pommette avait quadruplé de volume et présentait pile sur l'os une fissure de fruit trop mûr qui laisserait probablement une trace. L'extrémité du sourcil avait aussi morflé. Il palpa. Sensible. Sonia entra, lui tendit la vodka dont elle siffla une gorgée au passage et admira le travail.

Elle ouvrit l'armoire à pharmacie, en tira deux flacons d'huiles essentielles, Immortelle et Copaiba, et en appliqua quelques gouttes sur la zone malgré les dénégations de Tyko.

— Fais ça trois fois par jour et ton visage retrouvera deux fois plus rapidement son aspect normal. Aucune interférence avec les médicaments qui t'ont été prescrits. Tu me racontes ?

— Je te raconte...

Ils s'emboîtèrent dans le canapé, l'épaule de Sonia calée sous la sienne, sa tête reposant sur son pectoral droit. Il n'entra pas dans les détails, ne retraça pas toute l'enquête, ne cita aucun nom, mais résuma sa journée, son mécontentement de ne pas parvenir à

résoudre l'énigme, le sentiment d'injustice de l'équipe face au classement vertical d'un dossier qui contenait trop de zones d'ombre.

Sonia partit lui préparer un repas léger.

Soupir.

Il toucha machinalement son visage, gémit. Frustration, impuissance, inaction forcée... *Klas avait raison, mais d'autres éléments entraient en ligne de compte.* L'exaspération de tellement manquer d'éléments qu'il demeurait impossible de seulement comprendre ce qu'il s'était passé dans cette foutue villa de luxe. Ça, ça le rendait dingue façon cruciverbiste devant une grille de mots croisés dont il ne parvient pas à placer le premier mot, celui qui sert d'accroche à tous les autres.

Soupir.

Le déchirement d'abandonner son ascenseur vers le grade de commissaire en zone urbaine, aussi. *Cette enquête, c'était la garantie d'être remarqué, de rencontrer des personnes intéressantes pour sa carrière, d'accéder à des cercles généralement fermés.*

Soupir.

Et son fichu caractère, aussi, qui lui interdisait de s'avouer vaincu. L'échec n'était pas une option. Il y avait forcément une solution. Quelqu'un, quelque part, connaissait le fin mot de l'histoire. Les circonstances de la mort de la ministre n'avaient rien de naturel. Sa mort n'avait rien de naturel. *Alors, qui, quoi, pourquoi, comment ?*

Soupir.

Le temps que Sonia revienne avec un plateau, il s'était transformé en soufflet de forge. Il avala sans trop y penser l'assiette joliment composée de falafels, quinoa, salade de betteraves et tzatziki, ce qui lui évita de la comparer avec son régime alimentaire habituel. Ça le déprimait toujours un peu. Il la reposa sur la table basse et regarda sa compagne, en sous-vêtements sous son kimono mi-long couleur de feu. Elle était ravissante, pleine de vitalité, de finesse, de présence. Tellement plus complète que lui. L'espace d'un instant, il se sentit rapetisser. *Que pouvait-elle bien lui trouver ?*

— Merci, c'était délicieux.

— De rien. Viens, j'ai toujours rêvé de faire l'amour avec un superhéros.

— Euh, je suis désolé, Sonia, mais je ne suis pas d'humeur. Je suis fatigué, mon visage pulse.

— Tu gamberges. Tu soupères comme une locomotive à vapeur à l'agonie. Tu n'as pas l'air bien. Viens...

— Mais...

— Pas de « mais ». Laisse-moi faire. Lève-toi, prends ton verre et ton masque et allonge-toi sur le lit, le somma-t-elle. Je prépare deux, trois trucs et j'arrive...

— Mon masque ?

— Que serait un superhéros sans son masque ?

Tyko s'exécuta, tiraillé entre deux sentiments contraires. Le manque d'envie, d'une part. Il ne se sentait pas du tout prêt à honorer sa compagne, d'autant moins qu'il n'y était pas vraiment parvenu ces derniers temps. La peur de la décevoir, d'autre part. Pour lui, la déception constituait peut-être la pire des sensations, un vide intérieur, un désengagement dont la rupture constituait mathématiquement l'issue. Le cycle était déjà enclenché, pour la même raison : son manque de performance.

Il sentit l'ombre ressurgir. Ce truc noir et visqueux que la rencontre avec Jean-Luc Våktaren avait désentravé et qui réagissait comme une balle magique interne à chaque moment de tension.

Paf. Tristesse. Pif. Solitude. Pouf. Son père. Sa mère.

Lui, écartelé.

Lui qui ne pouvait pas décevoir. Ne pas déplaire.

Il devait être à la hauteur. Pire, ce soir, il devait être à la hauteur d'un superhéros ! Il se dévêtit, se glissa sous les draps, but une gorgée de vodka et se caressa pour présenter à Sonia un argument acceptable. Il fallait qu'elle se sente désirée. Elle voulait du sexe, elle allait en avoir ! Rien ne se passait. Il se remémora l'opulente poitrine de l'infirmière, chassa l'image de Karin Roslin-Svensson, imagina Gabriella au pieu avec son voisin dans une sexualité acro-

batique, repassa quelques scènes qui l'émoustillaient toujours. Rien à faire, son sexe avait le tonus d'un spaghetti cuit.

Paf. Stress. Pif. Pensées ombreuses.

*Tu ne la mérites pas. Elle va te dégager vite fait de sa vie, et elle aura raison.*

Sonia entra à ce moment-là et il afficha d'urgence un sourire de façade. La jeune femme augmenta le chauffage, disposa autour du lit huit bougies parfumées, qu'elle alluma ainsi que son enceinte Bluetooth. Une musique d'ambiance douce se répandit dans la chambre.

— Mets ton masque pour protéger ton visage et tourne-toi sur le ventre, *Älskling*.

— Mais je croyais que tu voulais faire l'amour...

— Oui et je n'ai pas changé d'avis. Laisse-moi te raconter une petite histoire, d'abord. J'aimerais que tu écoutes attentivement parce que mon désir, c'est qu'elle occupe l'espace de ton mental pendant le moment que nous allons vivre, plutôt que ton enquête, par exemple, ou d'autres pensées parasites. Je te la raconte maintenant parce que c'est important pour moi et pour nous, parce que nos rapports intimes ne correspondent pas à ce que je souhaite vivre dans notre couple. Et, surtout, parce que, la semaine dernière, tu m'as confié tes difficultés avec ton père, ton envie de protéger ta mère quand tu étais enfant, tes doutes, aussi, et ça m'a bouleversée.

— Oui, enfin, bon, ce n'était pas l'objectif. Je ne voulais pas tu t'apitoies sur mon sort...

— Je ne m'apitoie pas du tout, répondit-elle avec aplomb. Sur toi? Le super flic? C'est juste que, ce jour-là, tu as enlevé ton armure. Que tu t'ouvres comme ça, avec autant de simplicité, de courage et de vulnérabilité, est pour moi la plus grande marque d'amour que tu m'aies jamais faite.

— Quoi, il suffisait que je me foute à poil? Tu aurais pu le dire plus tôt... plaisanta-t-il.

— Une pointe d'humour? Ça te met si mal à l'aise que ça? Tu préfères ne pas écouter mon histoire? Tu as le choix. Mais per-

mets-moi d'insister, pour les raisons que je viens de te présenter.

— Okay, excuse-moi. Je suis tout ouïe, répondit Tyko en se reprenant, mû par le pressentiment d'un virage à ne pas louper sous peine de finir dans le décor.

— Nous devons ouvrir de nouvelles dimensions de notre sexualité. C'est vital pour notre couple. C'est vital pour moi. Il y a autre chose que la pénétration dans la vie, Tyko. Je te l'ai déjà dit plusieurs fois. Autre chose que l'énergie du guerrier de compétition à laquelle sont conditionnés les hommes de l'Occident. Elle les rend pulsionnels et mentaux. Biberonnés au porno dès l'adolescence, ils imaginent vivre ce qu'ils ne font que voir et se masturbent jusqu'à éjaculer. Ils ressentent alors du plaisir, pensent qu'il est dû aux actrices ou aux situations visionnées alors qu'ils se sont juste autoadministré une dose de dopamine. Ils viennent purement et simplement de se récompenser en suivant la programmation ancestrale de l'être humain qui veut que, pour perpétuer l'espèce, chaque acte sexuel consommé doive être récompensé. Mais ça, ils n'en ont aucune conscience. Alors, l'association se fait. Pornographie égale plaisir. Ils recommencent. Qui n'aime pas jouir sur commande ? L'apologie de la pulsion animale, du mâle dominant, du manque de respect et d'une sexualité crue, dépassionnée, violente, devient la norme. L'autre, quel que soit son sexe, son genre, sa race, sa taille, devient objet. Juste une source de plaisir. Un consommable. Et les hommes sont coupés en deux. D'un côté, des instincts qu'ils ne maîtrisent pas les dominent, des désirs de beautés fatales, nymphomanes et soumises qu'ils ne rencontreront jamais parce qu'elles n'existent tout simplement pas, sinon dans leurs fantasmes porno-packagés. De l'autre, confrontés à la réalité de leur quotidien, aux femmes qu'ils y rencontrent et à la complexité de toute relation, ils choisissent la fuite en avant dans un imaginaire facile où ils déroulent leurs fantasmes comme une bobine de film. Le mental réveille des pulsions, les pulsions génèrent des images, chaque séquence finalisée crée une sécrétion de dopamine. La boucle est bouclée. Elle est hautement addictive et laisse sur le

carreau des hommes incomplets qui se comparent à des acteurs de films X. Des hommes complètement paumés. La mentalisation, ça se passe dans la tête. Les pulsions s'expriment au niveau des organes génitaux. C'est très incomplet. Où sont passées les émotions, la volonté, la communication, la spiritualité? Où est passé le cœur? Ça manque de cœur, Tyko. Ça manque cruellement de cœur, insista-t-elle alors qu'une larme perlait à ses cils. Ça se passe là, ajouta-t-elle en posant sa main fraîche contre son cœur. Ce soir, mon Amour, bienvenue dans une autre dimension de ta sexualité.

Il se coucha sur le ventre, désorienté, la fracture pulsant sous son masque, sentit Sonia se dévêtir à son tour, puis la main de sa compagne se poser, chaude et huileuse, entre ses omoplates. Elle prit le temps de la connexion, puis lui massa le dos et les épaules, posément, en profondeur tandis qu'il repensait à ses paroles, rejetait des images parasites par pelletées et s'engluait dans sa culpabilité.

Elle venait de le décrire.

Pour elle, il était à peine plus évolué qu'un bonobo, ce chimpanzé réputé pour réguler toute tension individuelle ou sociale en recourant au sexe.

Sonia lui proposa de revenir dans son corps, de suivre le parcours de ses mains sans l'imaginer, juste en le ressentant, mais son malaise progressait alors qu'elle prenait soin de ses bras, de ses mains, de chacun de ses doigts, jusqu'à la dernière phalange.

Il essaya de penser à autre chose.

*Les traces de tissus! À l'autopsie, Simon Simonsson avait parlé de la plante des pieds, des genoux, de la paume des mains, du pénis, du vagin, du bas du dos, des omoplates... Tous des points de contact pendant l'acte sexuel, selon les positions... Il faut que je note ça tout de suite!*

Il faillit se relever alors que Sonia finissait ses jambes, mais en fut empêché. Elle passa dans son dos de tout le poids de son corps, comme un rouleau compresseur, glissant sur l'huile encore chaude.

Il sentait les jambes de sa masseuse contre ses flancs. Ses seins tracèrent deux sillons des fesses à la nuque et échappèrent à la pression comme des bulles de savon, de part et d'autre de sa nuque. Le buste de Sonia reflua en suivant les mêmes sillons, marquant une pause, le temps de lui chuchoter à l'oreille :

— Ne pense plus. Sens. N' imagine rien. Ressens. Connecte-toi à chaque centimètre carré de ta peau. Ressens ce qu'elle ressent. Prends toute l'information que tu peux. Plonge dans la musique. Garde les yeux ouverts. Sens l'odeur de l'huile. Touche-moi. Goûte, ajouta-t-elle en lui passant un doigt huileux sur les lèvres. Sens mon corps contre le tien, sa chaleur, son énergie. Laisse-les diffuser en toi. Capte tout ce que tu peux. Reçois. Laisse-toi aller. Lâche tout et reçois mon cadeau pour nous...

Elle continua quelques minutes, puis se plaça entre ses jambes et lui massa le sexe et les testicules par en dessous. Longuement. La sensation était étrange. Il avait l'impression qu'elle le trayait, mais c'était vraiment agréable, sensuel plus que sexuel. L'espace d'un instant, tous ses sens se focalisèrent sur les mains de Sonia. Ensuite, il se retourna et elle entreprit de masser son côté face, en commençant par l'embrasser doucement sous son masque de superhéros. Le torse, les épaules, les bras, les mains, les doigts. Il avait perdu toute notion du temps. Il soupirait, de contentement cette fois. Après les jambes, elle se concentra sur son sexe, son *lingam*, qu'elle enduisit d'huile chaude et qu'elle frictionna langoureusement des deux mains, de haut en bas, avec des mouvements circulaires, en maintenant une pression forte.

Tyko, complètement décontracté, désormais, la caressait en regardant ce qu'elle lui faisait comme s'il découvrait un univers inexploré. Nouveau rouleau compresseur. Le buste qui part du haut des cuisses pour s'arrêter contre sa mâchoire, son *chi* rayonnant d'énergie contre son torse, un téton contre ses lèvres. Sonia qui redescend, redresse le sexe tendu de son homme et le place entre ses fesses, continuant le massage en ondulant du bassin. Tyko gémit, parfaitement abandonné à sa compagne, submergé de sen-

sations comme quand on déguste une mûre après une semaine de jeûne. On redécouvre alors ce qu'est le goût, sa variété, sa puissance. Il redécouvrait son corps, sa sensualité, sa sexualité...

Sonia posa une main chaude sur son cœur.

— Connecte-toi là. Tout ce que tu ressens, ramène-le là.

Elle se positionna entre ses jambes, en tailleur, huila son sexe. L'huile était plus chaude. Elle le massa à nouveau. Tyko n'avait plus été aussi dur depuis bien longtemps. Elle se concentra sur trois points très précis, qui surchauffèrent l'un après l'autre. Il sentit une énergie phénoménale lui débouler en plein cœur. Il la regarda, halluciné, tandis qu'elle soufflait de l'air chaud sur son gland, provoquant de nouvelles sensations intenses et insolites. Elle le lustra encore un peu, puis se releva pour le chevaucher à nouveau, et introduisit son *lingam* en elle lentement, très lentement, jusqu'à la garde. Son corps ondoya sur lui comme celui d'un cow-boy sur le dos d'un cheval au pas. Elle l'embrassa. Il l'accueillit, sans avoir envie de reprendre l'initiative ou de donner des coups de boutoir. Il se sentait apaisé. Ils étaient unis comme jamais.

Une énergie inconnue circulait entre eux, électrique, presque lumineuse. Entre leurs peaux. Entre leurs ventres. Entre leurs sexes. Entre leurs cœurs. Sonia le masturbait de son corps tout entier, avec une profondeur et une intensité inédite. Il lui servait de rampe de lancement. Elle se rejeta en arrière, tirant son *lingam* vers le bas. Quelques secondes plus tard, il explosa en elle comme au décollage d'une fusée.

Il se crispa dans un râle étonné à travers lequel il entendit la respiration entrecoupée de Sonia.

Il sentit sa chair de poule et ses soubresauts.

L'univers s'ouvrit.

Sonia se confondait avec lui et, en même temps, voyageait à l'autre bout du cosmos.

Il était seul et il était deux.

Connecté. Reconnectés. En paix.

Une pression indescriptible s'échappa du plus profond de son être, emportant une part d'ombre avec elle.

Un fou rire inextinguible s'empara de lui, d'eux, de l'univers.

— Bienvenue chez toi, mon Amour... lui dit-elle en l'embrassant.

Il ne répondit rien, sourit, frissonna pendant que des larmes assiégeaient de l'intérieur son masque de superhéros.

*Home.* Enfin.

« Aucune correspondance trouvée »

Seul dans son cagibi saturé de fumée de cigarette, l'unique lampe de bureau mettant en valeur une canette de bière vide reconvertie en cendrier sur un carton de pizza dont ne subsistaient que quelques croûtes, Valdemar Schneider se gratta le menton, où les poils commençaient à repousser. Il avait tout essayé, sauf le miracle, mais, pour cela, il ne disposait pas de l'accréditation nécessaire.

Sans quitter les écrans des yeux, il ouvrit le compartiment réfrigéré de son frigo et but une gorgée de vodka glacée à même le goulot. Il referma le frigo, mais garda la bouteille. Concentré au point de ne pas entendre la musique qui retentissait dans son casque, *Tyranny And Mutation* de Blue Öyster Cult, il observa une nouvelle fois la mosaïque de toutes les vidéos récupérées par Tyko la nuit où Casper Frost avait fait le grand saut. Grâce aux métadonnées, il les avait synchronisées sur une ligne du temps de manière à obtenir plusieurs angles de vue pour chaque seconde filmée.

Bien sûr, il y avait des trous dans la raquette. Certaines secondes manquaient à l'appel. D'autres n'avaient qu'un seul point de vue. Globalement, toutefois, l'ensemble retraçait le fil des événements, centré sur la voiture déformée par le choc et le cadavre sanguinolent de l'assistant dont la tête pendouillait dans le vide. Le film démarrait sur la voiture en mode « panique », coups de klaxon en rafale, phares et clignotants allumés convulsivement. Un homme s'en approchait, veste en cuir, jeans et boots, prenait le pouls de Casper à la carotide, puis sortait son smartphone pour

appeler quelqu'un. Un pro. Le collègue de Stenblad chargé de la filature, à tous les coups. L'homme regardait vers le haut, cherchait quelque chose qu'il ne trouvait pas, puis s'approchait de la porte d'entrée et entra dans le hall de l'immeuble, une vingtaine de mètres plus loin.

À ce stade, il était déjà sorti du champ de la plupart des caméras, sauf une sur laquelle il semblait disparaître, comme absorbé par le bord de l'écran. Le film continuait sans lui, un petit attroupement se formait autour du spectacle son et lumière, quelqu'un appelait les secours, le propriétaire du smartphone filmait en approchant, lui aussi, selon le même angle. Sur le bord du champ, une silhouette sortait, ou plutôt giclait, de l'immeuble et prenait à gauche sans jeter le moindre regard à l'agitation, instantanément hors cadre. Quelques minutes plus tard arrivaient les agents de la SÄPO, l'ambulance, tout le ramdam. Plus rien de particulier à signaler.

« T'es qui, toi ? », s'était demandé le *polisassistent* deux heures plus tôt. Il avait zoomé sur l'inconnu. Ce n'était pas l'agent en planque. Ce modèle-ci était plus grand, avec un bonnet docker à large bord, une grosse écharpe qui lui couvrait le bas du visage jusqu'aux yeux, un long manteau, tous noirs. Il avait isolé la silhouette, joué sur tous les paramètres disponibles, vitesse, contraste, luminosité, netteté et d'autres encore, réservés aux spécialistes. L'individu portait à la main droite une mallette que Valdemar identifia comme le chaînon manquant de toute l'enquête. Il en avait un peu marre de ne la voir qu'en vidéo. À part ça, l'image n'avait pas une résolution suffisante pour donner quoi que ce soit d'exploitable.

Il avait trituré pareil le deuxième fichier où apparaissait le type. Un passant qui promenait son chien, à trois heures du matin, il fallait vraiment le vouloir, s'était approché de l'animation, filmant à bout de bras, en marchant en plein milieu de la rue. Sur la vidéo, il croisait l'inconnu qui pivotait légèrement sur sa gauche et s'arrêtait, sortant de sa poche un objet. Ce dernier, un smartphone, produisait une faible lueur bleue lorsqu'il s'allumait, trop loin du

visage pour révéler quoi que ce soit. Comme s'il allait écrire un texto. Geste anodin. Le promeneur passait derrière lui sans lui prêter attention.

Valdemar revint en arrière et tenta de capter la forme du visage, de sonder les yeux noirs, la base des sourcils, un segment d'arête de nez. Il interrogea la base de données.

« Aucune correspondance trouvée ».

Il essaya avec la silhouette, la démarche, les fringues...

« Aucune correspondance trouvée ».

Valdemar se demanda quel texto on pouvait bien envoyer à trois heures du matin après avoir aidé un jeune homme à mettre fin à ses jours. À Londres, un homme avait la réponse

[SHADOW]

*Game over for the Ghost, SexOD24 recovered and secured.*

(Fin de partie pour le Fantôme. SexOD24 récupérée et sécurisée).

Lundi 22 novembre

Quatre jours plus tard, vers midi, se tenait une réunion de crise au commissariat de Täby.

— Tu as fait QUOI? Non, Tyko, tu n'as pas fait ça, ce n'est pas possible? Dis-moi que c'est une blague! Tu me fais marcher, là?

— Non. Je suis désolé, Gabriella. Il n'y avait pas d'autre solution...

— Non, mais t'es dingue, ou quoi? N'importe quelle autre solution vaut mieux que celle-là! Qu'est-ce qui t'a pris?

— C'était une opportunité. Certainement pas la meilleure, mais je l'ai saisie quand elle s'est présentée et, maintenant, puisque nous sommes mis au rebut, je compte l'utiliser.

— Il n'en est pas question! Nous ne sommes même plus chargés de cette enquête! Ce n'est plus notre problème! Klas, dis-lui, toi!

— Que veux-tu que je lui dise, Gabriella?

— Qu'il ne peut pas faire ça! Qu'il ne peut pas faire financer un supplément d'enquête non officiel par ce porc de Magnus Svensson! Ce type me dégoûte! Et tu crois vraiment qu'il va t'aider? Mais tu te fous le doigt dans l'œil, mon pauvre ami! Tu vas te faire manipuler comme jamais! Klas?

— Oui, Gabriella?

— Mais dis-lui, enfin!

— Ce que l'inspecteur Törnqvist fait de son temps libre ne regarde que lui. Pour le reste, je n'ai rien entendu, répondit le commissaire en croisant les bras et en oscillant en arrière dans son siège de bureau.

— Ah, bien, bravo ! Ça, c'est du leadership ! Val, toi non plus, tu n'as rien entendu ? grimaça-t-elle en se tournant vers Valdemar Schneider.

— « Celui qui ne veut agir et parler qu'avec justesse finit par ne rien faire du tout » laissa tomber le *polisassistent* en haussant les épaules.

— Arrête avec tes citations à la con ! J'aimerais connaître le fond de ta pensée, pour une fois, pas celle de Nietzsche, Goethe ou Angela Merkel ! ajouta-t-elle devant l'immobilisme de l'Allemand. Ce n'est pas vrai, les gars ? Vous cautionnez sa démarche, c'est ça ? Vous savez pertinemment bien qu'elle est illégale ! Merde, à la fin, nous sommes policiers !

— Justement, plaça Tyko. C'est notre boulot d'enquêter pour découvrir la vérité. Ça te plaît, toi, qu'on enterre ce dossier ? Pourquoi nous le retire-t-on ? Qui ne veut pas en savoir davantage ?

— Change de disque, Tyko ! Tu vires parano ! Tu t'obstines dans une théorie complotiste, alors que le procureur a estimé préférable de donner une réponse réaliste au public. Franchement, je pense qu'il a eu raison. Nous n'avons rien de concret, juste des suppositions, des hypothèses bancales et aucune preuve directe de quoi que ce soit. Il fallait arrêter les frais. C'est aussi ça, la justice. Savoir s'arrêter au bon moment.

— Gabriella, s'il te plaît ! Ne fais pas l'autruche... Tu sais très bien que quelque chose ne tourne pas rond dans ce dossier ! Ton aversion pour Svensson t'aveugle. D'accord, il est misogyne et détestable, mais il peut nous être utile. Je veux juste savoir ce qui s'est passé dans cette villa. J'irai jusqu'au bout !

— Mais Tyko, tu n'as qu'à faire une croix dessus, ce n'est pas compliqué, tout de même ! Tu ne peux pas aller jusqu'au bout, un point, c'est tout ! Ce n'est plus ton affaire. Laisse pisser. Poursuivre, c'est sortir du cadre de la loi.

— Quelle loi ? rétorqua l'inspecteur. Quand la loi ne profite qu'à ceux qui la font, elle ne sert plus à protéger les droits du citoyen. C'est de mon devoir de...

— Stop ! Arrête ça tout de suite, Tyko ! Tu vas dire des conneries... D'abord, parce que tu n'es pas au-dessus des lois, tout flic que tu es. Ensuite, parce que toi aussi, tu es aveugle. Il ne s'agit pas du peuple, ici ! Dans cette affaire de nantis, personne n'a jamais abordé les droits du citoyen. Magnus Svensson ne va pas t'aider à les protéger non plus. L'enjeu, en fait, c'est ton ego. Tu ne supports pas que la solution t'échappe, tu veux absolument tout comprendre. Ton avancement, aussi. Tu vois passer sous ton nez les feux de la rampe, la fameuse enquête mirifique où tout le monde reconnaîtra tes talents. C'est une chimère, Tyko, à laquelle tu t'accroches en vendant ton âme au diable. Non seulement ton attitude est discutable, mais permets-moi de te dire que si tu t'associes à Svensson, tu n'obtiendras aucun résultat, et il te le fera payer très cher pendant très longtemps.

La tirade de Gabriella Ekdhal résonna quelques instants sur les murs du bureau du commissaire Söderlund. L'inspectrice, debout, posa les deux mains sur la table de réunion et observa ses collègues, l'un après l'autre. Klas, bras croisés, vautre dans son fauteuil en cuir, la regardait, inexpressif, mais buté. Valdemar, assis en bout de table, se servit un gobelet de thé à la bergamote dont il but une gorgée en la fixant d'un œil malicieux, un sourire énigmatique aux lèvres. Tyko, debout à sa gauche, fit craquer les jointures de ses phalanges et soutint son regard, résolu même si, elle le sentait, sa dernière réplique avait fait mouche.

Elle évalua rapidement la situation. Le commissaire les avait rassemblés dans son bureau pour acter avec eux la transmission du dossier à l'équipe du procureur Nyman sans aucune nouvelle pièce à y ajouter, officiellement du moins. C'est alors que Tyko leur avait parlé d'une conversation informelle qu'il avait eue avec Tobias, le chef de la police scientifique, pendant le week-end, de sa démarche auprès de Magnus Svensson et de ses projets pour la semaine.

Klas Söderlund lui avait accordé quelques jours de congé, ce qui indiquait globalement sa position...

Valdemar le suivrait, comme toujours.

Elle s'aperçut que les dés étaient jetés et attendit en ruminant.

Pas longtemps.

— Gabriella, j'ai décidé de soutenir, ou plutôt de couvrir Tyko, débuta le commissaire. J'ai rendu ma démission, moyennant un accord financier qui m'arrange. Elle a été acceptée. Il me reste trois mois à tirer avant de prendre ma pension et je vais les consacrer à protéger notre jeune inspecteur, afin qu'il reste sous le radar dans une apparente légalité. Je ne me sens pas particulièrement comploteur. J'estime, par contre, que cette affaire n'a pas été correctement traitée par notre hiérarchie pour des raisons qui m'échappent et dont je n'ai, franchement, rien à foutre. Mais si je pouvais leur piquer les fesses avant de m'en aller, je m'en irais plus léger. Quant à Tyko, voir sa réputation se ternir alors qu'il ne fait que s'impliquer dans son métier, c'est au-dessus de ce que je peux supporter. Cette position ne regarde que moi, sens-toi libre de choisir la tienne, bien entendu. Valdemar ?

— Moi, je soutiens Maître Törnqvist dans sa quête de vérité qui le verra arpenter les terres du sud. Son cœur est pur et il peut compter sur moi, comme à son habitude. D'ailleurs, personne ne remarquera la différence, ajouta-t-il en revenant dans la réalité. On ne m'a jamais demandé de justifier mes heures supplémentaires...

— Ça, évidemment, quand on passe ses nuits au travail, le taquina Klas.

— Je voulais justement mettre à l'ordre du jour le manque de hiérarchie pendant les *shifts* de nuit, chef...

— Moi, je continue, l'abrégea Tyko.

— Comme vous voudrez, messieurs. Je suis désolée, mais ce sera sans moi, et pas uniquement à cause de Svensson, dit Gabriella. Je n'ai pas signé dans la police pour faire justice moi-même ni pour contourner le cadre légal en fonction de mes besoins. Je ne transigerai pas avec mes valeurs et je ne risquerai pas ma carrière ou le confort de mes enfants pour une ministre qui s'est envoyée en l'air avec la moitié des apparatchiks de cette ville. À partir de

maintenant, je ne veux rien savoir de cette affaire. Pas un mot, vous entendez ? Je n'étais pas là ce midi, je n'ai rien entendu. C'est mieux pour moi et c'est plus sûr pour vous. J'espère juste que vous n'aurez pas à le regretter. Commissaire, je suis à ta disposition pour la prochaine affaire. Sur ce, je vous laisse. Bonne chance.

En quittant la pièce, l'inspectrice posa la main sur l'épaule de Tyko et la pressa en signe de sympathie. La porte se referma derrière elle. Ils n'étaient plus que trois et Tyko se sentit subitement seul, prenant toute la mesure de ce qui venait de se passer, donc de ce qui l'attendait.

La vie sans Gabriella.

L'espace d'un instant, un regret l'asphyxia, mais il inspira profondément pour se recentrer afin d'envisager la suite des opérations.

Malgré l'irrecevabilité des fichiers vidéo, extorqués à la husarde, et l'impossibilité d'identifier l'inconnu qui s'était envolé avec la mallette, ils avaient désormais la confirmation que quelqu'un s'occupait activement des coulisses de l'affaire Roslin-Svensson. Une personne ou une équipe qui avaient utilisé et/ou suivi et/ou éliminé l'assistant de la ministre, puis coupé l'herbe sous le pied des agents de la SÄPO et récupéré ce qui semblait constituer la pierre angulaire de toute l'affaire. La mallette.

Une validation de leur théorie, certes, mais en creux, sans preuve ni piste à explorer.

Puis il y avait le rendez-vous que Tyko avait eu avec Tobias.

Informel, mais essentiel.

Le chef de la scientifique l'avait appelé samedi matin pour lui proposer une promenade sur le site de l'université de Stockholm, relativement désert le week-end. Ils avaient marché à travers le petit bois de bouleaux et de chênes jouxtant le campus jusqu'au bras de mer de Lilla Värtan. L'air était frais, ça sentait l'humus et le soleil orangé des matins d'automne donnait une touche de couleur très agréable à l'ensemble. Ils s'étaient assis sur un banc, en marge

du chemin, face à la petite île de Tranholmen. Avant de se lancer, Tobias avait allumé une cigarette dont il avait posément inhalé la fumée, puis il avait sorti de sa besace une bouteille thermos et deux timbales en fer blanc.

— Café? avait-il proposé sans faire mention du masque de protection que Tyko portait toujours.

— Oui, merci.

— Tyko, la conversation que nous allons avoir n'existe pas. Personne d'autre que toi et mon équipe n'en connaîtra la teneur. Sur le rapport officiel que j'ai envoyé au procureur Nyman figure la mention « inconclusif », qui signifie, comme tu le sais, que nous ne disposons pas d'assez de matière pour confirmer l'analyse des résidus et échantillons de tissu récupérés sur les corps de Karin Roslin-Svensson et de Casper Frost. Ce n'est pas tout à fait faux et, de toute manière, c'est mieux comme ça. Je n'ai pas envie de tendre à nouveau le bâton pour me faire battre.

— Ce n'est pas pour rien que ça vous a pris autant de temps, n'est-ce pas? Encore de la science-fiction? demanda Tyko en tenant sa timbale à deux mains, pour se les réchauffer.

— Quelque chose comme ça, oui, confirma Tobias en buvant une gorgée. Tu es ouvert et tu percutes vite. En plus, tu agis. J'aimerais travailler plus souvent avec des gens comme toi. Bref. Les échantillons récoltés proviennent d'un tissu qui n'existe pas ou du moins pas encore. Personne ne sait ce que c'est. Nous avons interrogé les bases de données d'Europol, fait jouer nos relations internationales, aucune trace d'un alliage de ce type.

— À ce point-là? Pas le moindre indice?

— Pas loin. Dans le minuscule morceau que nous avons récupéré, un petit centimètre carré d'une épaisseur d'un millimètre, nous avons tout de même identifié un polymère, une sorte de kevlar amélioré, à la fois plus fin et plus dense que chacune des couches superposées utilisées dans la fabrication des gilets pare-balles les plus modernes. Mais ce n'est qu'une partie de la matière incroyablement complexe que nous avons tenté d'analyser. Le

tissu est traversé par des conducteurs électroniques miniaturisés et d'autres éléments inconnus actuellement.

— En d'autres termes, ce tissu sort d'un laboratoire de recherche et développement ou quelque chose comme ça ? Nanotechnologies ?

— Précisément, mais spécifique à l'industrie du tissu et, à notre avis, du tissu intelligent, c'est-à-dire équipé de capteurs, mais sans certitude. Chaque mètre carré doit valoir une fortune. Impossible de te donner un prix, mais compte-le en dizaines de milliers de dollars.

— Ah oui, quand même... c'est une constante, dans l'enquête. L'argent. Beaucoup d'argent. Et les technologies de pointe. Ça demande de gros investissements, je suppose ?

— C'est très variable. Quelques dizaines de millions de dollars pour développer un tissu de ce genre, à la grosse louche...

— Nous sommes encore une fois au niveau de projets industriels d'envergure, avec des montants pareils. Ce n'est pas du genre start-up ou PME, ça ! Merci, Tobias. C'est précieux. Dis, j'ai pensé à quelque chose. On a retrouvé des résidus de ce tissu à de multiples endroits sur les deux cadavres. Si je ne m'abuse, ce sont tous des points de contact du corps pendant un rapport sexuel. Paume des mains et genoux, ça fait penser à une position en levrette, par exemple. Comment expliquer ces traces ?

— Oui, nous y avons pensé aussi. À notre avis, il s'agit d'une combinaison intégrale.

— Tu veux dire que la ministre et son assistant ont eu des relations sexuelles en combinaison intégrale ?

— C'est une hypothèse, en tout cas, qui correspondrait aux traces retrouvées dans le vagin, l'anus et jusque dans les cheveux. Le seul échantillon un minimum exploitable était coincé dans la boucle d'oreille de Karin Roslin-Svensson.

— Oui, tu as raison. Une combinaison comme celle-ci tiendrait dans une mallette d'environ soixante centimètres sur quarante, je suppose ?

— Normalement, oui. Vous êtes toujours à sa recherche ?

— Oui. Comme cette conversation n'existe pas, je peux à mon tour te révéler que nous avons désormais la certitude que quelqu'un s'en est emparé juste après le pseudosuicide de Frost. Malheureusement, nous ne l'avons pas encore identifié. Je te tiendrai au courant de la suite.

— Vous ne rendez pas le dossier à Nyman ?

— Si. Mais j'ai besoin de congé, tu comprends ?

— Nous partagerons un café à ton retour, si tu le souhaites, dit le scientifique d'un ton de connivence.

— Merci, Tobias.

Enfin, une piste !

Un brin de laine nommé kevlar se dégageait de l'inextricable petite pelote du dossier. Kevlar. Difficile de ne pas y entendre une consonance d'équipement militaire. L'occasion de tester l'offre de Magnus Svensson se présentait. L'inspecteur avait réfléchi à la question. S'il s'était montré opportuniste lors de son entrevue avec l'industriel, il avait eu l'occasion, depuis, de tempérer son enthousiasme. Collaborer représentait une arme à double tranchant avec laquelle il risquait fort de se couper inutilement, quel que soit le mouvement. En réalité, il n'avait pas vraiment besoin de son aide, financièrement parlant. Par contre, son réseau pouvait s'avérer utile, pour autant qu'il y ait un lien avec l'enquête, désormais tout trouvé. Au-delà des aspects purement logistiques, le policier voulait mieux cerner le lien entre le récent veuf et la mort de son épouse. *Jusqu'où s'étendrait son soutien ? Jusqu'où allait-il s'impliquer ? À quel point allait-il interférer dans l'enquête ? Au final, était-il victime, coupable ou à classer dans la catégorie des dommages collatéraux ?*

À ce stade de l'enquête, la seule certitude concernant ceux qui tiraient les ficelles résidait dans leur puissance financière et leur connexion avec une industrie haut de gamme. Impossible d'exclure de la liste des suspects le président de l'association commerciale de l'industrie suédoise de l'armement...

Tyko quitta l'université au volant de sa C30 et mit le cap sur l'opulente Strandvägen. Il fut reçu par Magnus Svensson où la même assistante aux jambes interminables lui servit le même café hors de prix.

— Inspecteur, je préfère vous prévenir. Chez moi, les heures supplémentaires des superhéros du dimanche ne sont pas payées doubles. Je ne finance pas les déguisements grotesques, s'esclaffait-il.

— Je n'en serais pas là si vous n'aviez pas refoulé Stenblad durant les funérailles de votre épouse...

— Ne vous lancez pas sur cette pente glissante, mon garçon. Vous allez vous casser une jambe ! C'est à vous, et à vous seul, qu'en revient la faute originelle. C'est vous qui m'avez donné l'information de leur liaison, non ? Qui sème le vent récolte la tempête, inspecteur. Ce salopard d'ex-garde du corps n'a eu que ce qu'il méritait. L'incident est clos. Où en est votre enquête ?

— La relation entre votre épouse et son garde du corps est confirmée, ainsi que la présence d'un échantillon de tissu encore en analyse...

— Quoi d'autre ?

— C'est tout ! mentit Tyko.

— C'est tout ? s'étonna l'industriel. Vous vous foutez de moi, inspecteur ? Que glandez-vous, à la police de Täby ? s'énerva-t-il. On vous paie à dormir, ou quoi ? Votre tigresse féministe, elle bouge son cul, au moins ? Et votre commissaire, monsieur deux de tension, il attend la retraite ? Bon sang, mais c'est fou ! Vous formez une belle brochette de bras cassés ! En deux semaines, vous m'en avez moins appris que les tabloïds ! Je...

— Je ne lis pas les tabloïds, monsieur Svensson. Vous ne connaissez pas, par hasard, un laboratoire de recherche travaillant sur de nouvelles applications à base de kevlar ?

— Pour quelles raisons ?

— L'échantillon de tissu que nous avons retrouvé sur le corps de votre épouse. Il s'agit d'une variété améliorée de kevlar, à la fois

plus fine, plus dense et contenant des conducteurs électroniques. Nous pensons qu'il a été déposé là par le meurtrier et aimerions en apprendre davantage sur les applications militaires de ce type d'équipement, bluffa Tyko.

— Vous pensez que Karin a été tuée par un membre des forces spéciales, jeune homme ?

— Nous n'en savons rien, mais peut-être pourrions-nous mieux comprendre comment quelqu'un s'est procuré ce type d'équipement et les endroits à investiguer..

— C'est un petit peu léger, comme argument...

— C'est vous qui voyez, Monsieur Svensson. C'est la seule piste qu'il nous reste pour tenter d'élucider la mort de votre épouse...

— Accordez-moi cinq minutes, voulez-vous ? déclara l'industriel qui quitta la pièce sans attendre la réponse.

Il en prit quinze, que Tyko endura aussi stoïquement que possible, perdu au milieu du canapé cinq places en cuir beige. Lorsqu'il revint, Svensson tendit un papier à l'inspecteur, sur lequel figuraient un nom et un numéro de téléphone.

— Voilà ! Bonne journée, inspecteur.

— Et c'est ? demanda Tyko.

— Votre rendez-vous de mardi matin. À part les États-Unis, où le kevlar a été inventé, deux pays sont à la pointe de la recherche sur les matériaux militaires innovants en Europe. La Grande-Bretagne, avec laquelle nous collaborons de très, très près, et la France. Je viens d'appeler mon contact à Farnborough, qui vous suggère plutôt d'aller voir du côté de Versailles. J'ai demandé à mon assistante de vous prendre un billet d'avion pour Paris-Charles de Gaulle et de vous réserver un hôtel. Laissez-lui votre adresse e-mail, vous recevrez les éléments dans l'heure. Vous voyagerez en classe affaires, ça vous changera. Il va sans dire que vous voyagez seul, je ne paie pas pour la féministe. C'est entendu ?

— C'est entendu, Monsieur Svensson.

— Parfait. Nous nous verrons à votre retour. J'attends un rapport précis et circonstancié. Je ne vous retiens pas.

Il aurait préféré que l'industriel l'envoie dans la banlieue londonienne, mais il n'allait pas faire la fine bouche. L'Angleterre et la France constituaient deux destinations intéressantes du point de vue de l'enquête. Les seules, d'ailleurs. C'est ce qu'il avait expliqué à son équipe en déposant sur la table de réunion sa carte d'embarquement et une réservation pour une nuit dans un hôtel quatre étoiles de la banlieue parisienne, provoquant l'indignation attendue de Gabriella Ekdhal. Il avait espéré rallier sa collègue à son point de vue.

Raté.

Ils n'étaient plus que trois, et encore...

— Prends la semaine, Tyko, mais laisse dans mon coffre ton arme de service et ta carte de police. C'est plus prudent. Officiellement, tu t'offres un petit séjour touristique à Paris, rien de plus. Vu les circonstances, il m'est impossible de mobiliser mes contacts sur place. En cas de problème, voici le numéro du commissaire Michelot, que tu peux appeler de ma part.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Bon, ben, à bientôt, alors...

Il repassa chez lui pour faire son sac et se rendit à l'aéroport international d'Arlanda pour prendre un vol Air France. Il ne fallait pas se leurrer. En réalité, il était seul.

Le lendemain, mardi 23 novembre, dix heures du matin, zone industrielle de Versailles.

Tyko gara sa voiture de location sous un panneau « Accueil visiteur, vous entrez sur un site protégé » et se rendit à pied à ce qui ressemblait très fort à un poste de garde. Un véhicule blindé judicieusement positionné à quelques mètres renforçait l'impression de camp militaire, même s'il ne s'agissait que d'un échantillon périmé de la production locale. Malgré les apparences, le complexe de quinze hectares qui s'étendait derrière les grilles appartenait à une entreprise privée. Après les vérifications d'usage, l'accès lui

fut autorisé. Il attendit que son contact vînt le chercher. Jusqu'ici, Svensson tenait ses promesses.

La veille, il avait atterri à Roissy-Charles-de-Gaulle en fin d'après-midi, récupéré la voiture de location qu'il avait réservée sur ses fonds propres, puis rejoint le Waldorf Astoria de Versailles. À l'hôtel, complet malgré la saison tardive, il dîna seul. Au bar, il dégusta une vodka, toujours seul. Il comptait sur son potentiel de séduction pour faire, qui sait, une chouette rencontre et plus, si affinités, mais les ingrédients manquaient. Son look grunge, ses cheveux en pétard et son visage encore marqué sous son masque de protection attiraient les regards, mais pas les sourires. Et puis, il n'était pas vraiment d'humeur...

Vaguement déçu, il réalisa que son esprit avait imaginé un scénario classique de porno chic dans lequel une femme, seule au bar sur un tabouret haut, robe du soir fendue, décolleté suggestif, laissait une trace de rouge à lèvres sur un verre de cosmopolitan en troublant l'air autour d'elle des battements de ses faux cils. Il s'en approchait, assumé, souriant, lui en offrait un autre. Ils trinquaient, riaient à chaque réplique, même anodine, prenaient un dernier verre dans la chambre de la dame, flirtaient, se déshabillaient l'un l'autre avec l'ardeur curieuse des premières fois et faisaient l'amour trois fois sur la nuit.

Ou plus, si affinités...

Sauf que les tabourets du bar étaient vides et les canapés occupés par des managers en formation.

Sauf que ce « coup d'un soir » parfait sonnait faux.

Il repensa à Sonia. À sa définition des hommes de l'Occident conditionnés par des fantasmes porno-packagés. Elle avait tellement raison ! Et ça lui faisait tellement mal d'admettre qu'au final, une industrie était parvenue à lui implanter, comme à tant d'autres, des fantasmes, c'est-à-dire des projections d'idées, d'envies ou d'images préfabriquées ! *Sonia...* La porte qu'elle lui avait entrouverte, quelques jours plus tôt, le travaillait. À un point tel que, si ce fantasme s'était tenu là, devant lui, pas sûr qu'il se serait levé...

Au final, il avait dormi seul et pris le petit-déjeuner sans même regarder autour de lui. Le « coup d'un matin », si ça existait, ça se saurait, et il n'avait pas changé d'humeur... d'autant moins qu'il avait rendez-vous chez un fabricant d'armes...

Son contact arriva dans une Peugeot 3008. Taille moyenne, costume-cravate, cheveux courts poivre et sel, sourire pincé et lunettes à monture fine, un ingénieur, à tous les coups. Bingo ! L'homme se présenta, Jean Sarkissian, sous-directeur des ventes, lui remit ses amitiés pour Magnus Svensson et l'invita à le suivre en lui demandant de préciser ce qu'il souhaitait savoir, au juste. Il le conduisit dans un bâtiment datant, à vue de nez, des années 1980.

— Notre centre de recherche et nos ateliers de production sont, comme vous pouvez l'imaginer, classés « secret défense ». Vous devrez vous contenter de notre salle de réunion dite « de démo », ce qui n'est pas si mal puisque vous y découvrirez nos dernières prouesses techniques. Les voici, dit Sarkissian.

Dans le hall, plusieurs mannequins en tenue de combat paraient fixement, casques et gilets pare-balles de tailles et épaisseurs diverses pour la piétaille, combinaisons de vol ignifugées anti-impacts en kevlar léger pour les pilotes de chasse, combinaison en néoprène amélioré pour les nageurs de combat... Grande variété de coloris, de textures et de tailles, avec toutefois un point commun. Impossible pour aucun d'entre eux d'avoir une relation sexuelle satisfaisante avec ce qu'ils trimbalaien sur le dos.

Sarkissian lui proposa un café et fit défiler un diaporama sur l'entreprise, du genre de ceux qui tournent en boucle sur les salons, de belles photos, quelques lieux communs, une devise élevée au rang de serment et aucune information sensible. Le commercial ajouta quelques commentaires ciblés sur la souveraineté de l'industrie de l'armement français depuis le refus de De Gaulle de participer à l'OTAN. Il mit en avant l'ingéniosité des générations successives d'ingénieurs franco-français et s'abstint de commenter l'isolement et le manque d'interopérabilité de leurs inventions avec

celles de leurs alliés. Point de vue partial, point de vue partiel. Tyko ne put s'empêcher de s'interroger. *Dans cette enquête, quelqu'un aurait-il pu lui jouer pareille partition ?*

— Merci, Monsieur Sarkissian. C'est passionnant. J'entends que vous travaillez, pour les pilotes de chasse, sur la flexibilité et la légèreté du kevlar...

— Oui, ainsi que sur leur résistance à la chaleur, aux flammes, à l'eau, etc. Ce qui est intéressant, avec ce type de matériaux, c'est la polyvalence. Ils servent également à protéger l'organisme contre les impacts, les projectiles, les coupures... c'est vraiment une invention extraordinaire, que nous ne cessons d'améliorer.

— Y compris en y intégrant des conducteurs électroniques ?

— Bien entendu. Nous sommes parvenus à insérer dans la combinaison des capteurs qui nous permettent de vérifier les paramètres physiologiques des pilotes, comme leur rythme cardiaque, leur température corporelle, leur activité électroencéphalographique ou leur stress.

— Leur stress ?

— Oui, il suffit de mesurer la conductivité électrique de la peau, qui varie en fonction du niveau de transpiration, en plus des autres éléments que je viens de citer. Les conducteurs électroniques permettent de faire transiter les informations récoltées vers un boîtier situé dans la poche de poitrine.

— Je vois. Intéressant. Ces capteurs sont intégrés aux tissus ?

— Non, ils se présentent sous la forme de patches, cousus à l'intérieur.

— Quelle est l'épaisseur de la combinaison la plus fine ?

— Je suis désolé, Monsieur Törnqvist, mais il s'agit là d'un secret de fabrication confidentiel.

— D'accord. Un millimètre, c'est possible ?

— Soyons sérieux ! Nous travaillons sur des applications militaires, pas sur des nuisettes...

Toutes les demandes suivantes, relatives à la composition des alliages innovants, aux propriétés ajoutées à celles du kevlar ou

aux dimensions minimales utiles obtinrent la même réponse : « Confidentiel ». À ce rythme-là, l'inspecteur hors cadre se trouva bientôt à court de questions.

Il quitta le complexe un petit peu avant onze heures, avec l'assurance de Sarkissian qu'il lui suffisait d'appeler pour toute question supplémentaire et la certitude qu'il n'obtiendrait aucune réponse utile s'il le faisait. Faible butin. Les largesses de Magnus accouchaient d'une souris, que le magnat magnifierait en prétendant qu'il s'agissait d'un éléphant. Tyko ne doutait pas qu'il lui demanderait en retour des informations d'une valeur sans commune mesure avec ce qu'il venait d'apprendre. À gérer en temps utiles. Bien, prochaine étape.

Il regarda sa montre, chercha sur son appli de guidage et sourit. La France venait de rétrécir... À toute chose, malheur est bon. Il avait largement le temps d'un aller-retour à Écueil, un petit village près de Reims, dans la journée. Il avait prévu de s'en occuper le lendemain, mais Sarkissian venait de lui économiser une nuit d'hôtel et des tractations avec la compagnie aérienne pour échanger le billet prévu en fin de journée. Alors, pourquoi attendre ? Il mangerait sur le chemin.

Il laissa derrière lui le Château du Roi-Soleil et mit le cap vers l'est. Sa Fiat 500 de location ne soutenait pas la comparaison avec sa C30 survoltée, mais il s'en accommoda sans pouvoir tromper son ennui en contemplant le paysage. Il n'y avait rien à admirer. Deux cents kilomètres de plâtitudes nues se dévoilaient paresseusement, à peine effleurées par les hordes de nuages blanc-gris qui grumelaient à perte de vue. Il se concentra sur son sandwich, une baguette beurrée à la rosette et aux cornichons, rien à voir avec les snacks de résistance à la suédoise, et sur la musique, *Siamese Dream* des Smashing Pumpkins. Son esprit vagabonda. Les hypothèses qu'il bâtissait lui semblaient plus insensées les unes que les autres. Qu'importe, le moment voulu, chaque élément trouverait sa place.

Son instinct lui disait qu'il était sur la bonne voie.

Les zones d'ombres s'éclaircissaient.

Il poursuivit sur la A4, contourna Reims par le sud, sortit à Champfleury et parcourut quelques kilomètres dans la Champagne viticole. Il était surpris de voir les coteaux aplatis d'une campagne verdoyante et à peine vallonnée se hérissier de pieds de vigne qu'il associait plutôt au soleil de Bordeaux ou aux montagnes d'Afrique du Sud. Il ne le fut pas moins en arrivant à Écueil, un minuscule village de trois-cent-vingt âmes abritant une petite vingtaine de maisons de Champagne. Ni hôtel de maître, ni château, ni tour au bout de la départementale 26, juste une rue de village qui se ramifiait, des habitations qui se transformaient en longs murs beiges sur lesquels s'affichaient presque discrètement les blasons des récoltants. La réputation de la production locale aux quatre coins du monde lui sembla soudain surfaite. Il n'y avait ici nulle rareté à défendre, nul secret à préserver.

Arrivé à destination, il se gara à moitié sur l'étroit trottoir, verrouilla la voiture et entra dans une petite cour intérieure juste assez grande pour accueillir trois camionnettes. L'endroit ne payait pas de mine. Nouvelle désillusion. Face à lui, une grande maison plutôt ancienne avec une façade veinée de racines de lierre auxquelles se cramponnaient quelques rares feuilles. Bof! À sa gauche, un bâtiment plus moderne avec une porte vitrée et un assortiment de bouteilles en vitrine. C'est déjà mieux!

Il entra, héla, prit à droite et se retrouva dans une grande pièce au sol carrelé dont le fond s'ouvrait sur la campagne environnante. La vue était remarquable, nonobstant le plafond nuageux un peu bas qui rendait une luminosité blême. Sur le mur de droite, des étagères en bois présentaient la gamme, extrabrut, millésime, premier cru, et les conditionnements, bouteille, magnum, mathusalem... aucune des étiquettes ne correspondait à celle de la bouteille trouvée près du cadavre de Karin Roslin-Svensson, mais il savait qu'il se trouvait au bon endroit. Les similarités étaient évidentes et le nom identique. À gauche, le comptoir.

Derrière, le chai d'où résonnaient les claquements réguliers de hauts talons.

— Bonjour, Monsieur, puis-je vous aider ? demanda la dame d'une quarantaine d'années qui en émergea.

— *I am sorry, I don't speak French*, répondit Tyko.

— Pas de problème, je parle anglais. Que puis-je faire pour vous ?

— Je viens de Stockholm. Plusieurs de mes amis, à commencer par Magnus Svensson et Jean-Luc Våktaren, que vous connaissez peut-être, ne tarissent pas d'éloges sur votre production et m'ont recommandé votre extra brut. Je ne sais pas si vous le savez, mais votre maison a un grand succès, chez nous.

— Ah, je l'ignorais. C'est étonnant, nous exportons peu vers la Scandinavie. Quels noms, dites-vous ? Svensson et Våktaren ? Non, ça ne me dit rien.

— Sans vouloir vous offenser, je suis un peu surpris, embraya Tyko. Je m'attendais à un établissement plus grand, avec une telle réputation. Je me suis fait des idées sur les producteurs de champagne, je crois...

— Il n'y a pas de mal, vous n'êtes pas le premier. Vous trouverez à Reims ce dont vous parlez. Les grandes marques de champagne vendues dans le monde entier y ont pignon sur rue. Une production massive, une image de marque forte et, bien entendu, des dépenses marketing en proportion, ce qui influence le prix de la bouteille et donne cette impression de luxe. Nous avons choisi un autre chemin. La production de notre exploitation familiale, certes limitée, est gouvernée par la passion. C'est mon arrière-arrière-grand-père qui l'a fondée, à la fin du dix-neuvième siècle. Nous fabriquons un champagne de qualité, plus artisanal, peut-être moins conventionnel, certainement moins cher. En fait, nous parlons de deux approches totalement différentes du métier.

— Je comprends mieux. Je suppose donc que vous exportez plutôt vers les pays voisins, alors, Belgique, Allemagne, Angleterre ? ajouta Tyko en lançant un nouvel hameçon.

— Oui, nous avons quelques très bons clients dans ces trois pays.

— J’aimerais ramener à ma fiancée quelques bouteilles. Que me conseillerez-vous ?

— Le plus simple, c’est de procéder à une petite dégustation. Je vous propose de comparer notre rosé et notre extra brut, qui est nettement plus sec, pour vous faire une première opinion. Lequel vous parle le plus ?

Pendant que Tyko comparait les deux crus, un homme entra, salua et s’approcha de l’assortiment mural d’un pas à la fois félin et déterminé. Barbe de trois jours, la trentaine avancée, un mètre quatre-vingt-cinq, quatre-vingts kilos, il était vêtu d’un pull moulant noir à col roulé, d’un blue-jean attaché par une large ceinture en cuir et de boots beiges, genre Caterpillar. Il portait un bonnet de docker admirablement assorti à sa carrure. Il ôta des lunettes de soleil totalement superflues dans la pénombre de la boutique et les glissa dans la poche de sa gabardine gris-anthracite, dévoilant, au-dessus d’une mâchoire carrée, un nez épaté sur un visage déjà buriné de baroudeur. Un fond de bronzage permanent, probablement hérité de séjours prolongés dans les tropiques, en témoignait. On l’imaginait plutôt mercenaire que vacancier, l’expression était trop dure. Première impression démentie lorsque l’inconnu se tourna vers eux et sourit, d’un sourire large et franc dévoilant les incisives supérieures légèrement écartées. Son visage s’éclaira d’un coup, deux fossettes apparurent, les yeux marrons brillèrent, marquant une escadrille de pattes d’oie, les sourcils noirs allèrent se perdre sur son front dégarni qui recula de plusieurs centimètres, repoussant une coupe courte en brosse.

Il demanda, en français, avec un accent à couper au couteau :

— Je vous dérange ?

— Pas le moins du monde, Monsieur. Que puis-je pour vous ?

— Je voudrais acheter quelques caisses de votre meilleur champagne. Est-il possible de participer à la dégustation ?

— Bien entendu. Monsieur teste le rosé et l’extra brut.

— Donnez-moi seulement l’extra brut. Bonjour, fit-il en s’adres-

sant en anglais à Tyko, également avec un accent, mais plus subtil. Ça ne vous dérange pas que je m'incruste ? Pat. Enchanté.

— Pas de problème. Tyko, enchanté, répondit l'inspecteur en serrant la main tendue.

L'homme était plus grand et athlétique que lui. La poignée de main correspondait. Un bon point. Il y avait une dizaine de champagnes et de ratafias en dégustation, ils les essayèrent tous dans une ambiance de plus en plus détendue, en comparant leurs sensations gustatives et en surjouant la surprise, ce qui amadoua la vendeuse presque autant que la note globale, très positive.

Tyko demanda l'avis de Pat sur la variété qui conviendrait le mieux à une femme. Il répondit en riant qu'il poserait la question à la prochaine qui partagerait sa vie plus d'une semaine, ce qui n'était pas prévu au programme. Ils trinquèrent à ça.

Un couple se joignit à eux, deux Belges d'une cinquantaine d'années ensemble depuis suffisamment longtemps pour apporter à Tyko des réponses plus constructives. La vendeuse évoqua une étonnante affluence pour un mardi après-midi de semaine, alors que le petit groupe sympathisait.

Prétextant l'envie de prolonger cette bonne entente, Tyko demanda s'il était possible de visiter les installations, aussitôt appuyé par Pat et le duo. Quelques minutes plus tard, le maître des lieux, qu'ils suivirent avec, à la main, une flûte offerte par le couple, leur présenta le cœur du réacteur. Nouvelle déception. Pas de caves kilométriques comme dans les grandes maisons, mais d'énormes cuves de fermentation thermorégulées en inox, pas de murs de bouteilles, mais des caisses empilées déplacées au Clark.

Tyko posa énormément de questions. Contenance des cuves, temps de fermentation, méthodes de nettoyage... il faisait mine de s'intéresser à tout. Pat tenta, sans succès, d'accélérer la cadence et excusa la curiosité du Suédois auprès de leur hôte...

— ... Il n'y a pas de mal. Nous produisons chaque année environ deux-cent-mille bouteilles, c'est beaucoup et peu à la fois. Nous

avons choisi la qualité plutôt que la quantité et conservons la maîtrise totale de la fabrication, des vendanges manuelles à l'étiquetage.

— Ça vous permet de répondre à des besoins spécifiques de certains de vos clients ? demanda Tyko. Serait-il possible, par exemple, de personnaliser une étiquette ?

— Oui, certainement. Pour les bons clients, nous pouvons même sortir une cuvée spéciale...

— Si je vous commandais, disons, cinq mille bouteilles, ce serait envisageable ?

— Cinq mille ? Certainement ! C'est déjà une très belle commande, répondit le vigneron qui présenta les machines de finition, toutes automatisées sauf la machine de bouchage manuel, reconnaissable à son grand bras de levier.

— Vous placez les bouchons manuellement ? Ce n'est pas un peu dépassé ?

— Oui, pour nos grands crus ou certaines cuvées spéciales. Une tradition qui nous permet de mieux contrôler la qualité du champagne... Et puis, la beauté du geste demeure un véritable argument de vente...

— Je m'incline toujours devant la tradition ! fit Tyko en ouvrant large les bras comme s'il se rendait à l'évidence. Dites, le jour où je vous commanderai ma cuvée spéciale, je pourrai la bouchonner moi-même ?

— Si ça vous tente, pourquoi pas ? Mais nous vérifierons tout de même que la pression corresponde à nos standards...

— Bien entendu !

Après trente minutes de visite, ils se retrouvèrent dans la boutique. Le couple partit avec une douzaine de caisses tandis que Pat conversait avec leur hôte. À quelques mètres de là, Tyko commanda une caisse de brut auprès de la vendeuse.

— Alors, voilà. Christopher Cunningham, que je connais bien, m'a dit que, si je venais de sa part, vous appliqueriez la même réduction que celle que vous lui accordez. Je ne sais pas si vous voyez qui c'est. Il vous a récemment passé une commande spéciale

dont voici l'étiquette. Je n'ai pas pu prendre la bouteille, évidemment... s'excusa Tycho en montrant la photo de la bouteille retrouvée à la villa de Djursholm.

— La cuvée *Black Bubble*! Si je m'en souviens, dit-elle en souriant. Quelle histoire! Vous pouvez demander à mon frère. Louis, tu te souviens de Monsieur Cunningham?

— Comment l'oublier? répondit le vigneron en interrompant sa conversation avec Pat. Un original! Il voulait absolument du champagne avec des bulles noires! Nous avons fait quelques essais avec du colorant alimentaire, qui ont bien marché. C'est inhabituel, mais le procédé est connu. Le goût n'a pas été altéré, et l'effet était très réussi. Cela dit, nous lui avons fait signer une décharge pour nous dégager de toute responsabilité en cas de problème.

— Et, depuis, nous n'en avons plus entendu parler, ce qui est bon signe, renchérit la vendeuse. Charmant Monsieur, vous lui remettez notre bonjour. À son dernier passage, il m'a offert un énorme bouquet de fleurs. Un gentleman, assurément.

— Le connaissant, je suis sûr qu'il a voulu boucher les bouteilles lui-même!

— Certainement. Nous lui avons octroyé ce privilège. C'était une très belle commande.

— Donc, pour la réduction?

— Pas de souci. Souhaitez-vous une facture?

— Non, pas besoin. Ah, j'y pense... Peut-être pourriez-vous la facturer à son entreprise? Des frais supplémentaires, ça lui fera certainement plaisir. Envoyez-lui la facture par e-mail. Établissez-la au nom de Kebsway Ltd, à moins qu'il n'ait utilisé une autre structure, bien entendu.

— Attendez, je cherche... Non, c'est bien l'entreprise que nous avons dans notre fichier. Basée à Guernesey, c'est bien ça? Je lui envoie la facture par e-mail pour la fin de la semaine.

— Merci infiniment. Eh bien, il me reste à vous souhaiter une excellente journée. Merci pour la dégustation et la visite. Je me réjouis d'ouvrir une bouteille avec ma fiancée.

- Revenez quand vous voulez!
- Salut, Tyko, le salua Pat. Ç’a été un plaisir de te rencontrer. Qui sait, peut-être nous reverrons-nous? Le monde est petit...
- C’est ce qu’on dit! Plaisir partagé, Pat. Bon retour chez toi.

Tyko plaça la caisse dans le coffre minuscule de la voiture et regarda sa montre. Son avion décollait dans trois heures, il ne fallait plus traîner, le timing était serré. Il s’était un peu attardé, mais ça lui avait permis de trouver le chaînon manquant de l’affaire Roslin-Svensson.

Dès qu’il arriverait à Stockholm, il rendrait une petite visite à Christopher Cunningham, et sans son ami politicien, cette fois... Il repensa à leur rencontre un peu surréaliste chez Jean-Luc Våktaren. *Quelque chose clochait. Pour feindre la surprise comme ils l’avaient fait, c’étaient de sacrés bons acteurs!*

En montant sur l’autoroute, il mit ses oreillettes et appela Valdemar Schneider. Il avait besoin des ressources du *polisassistent*, qui décrocha avant la première sonnerie.

– Bonjour, Maître Törnqvist! s’exclama-t-il d’un ton guilleret. Comment se déroule votre périple dans les terres du sud lointain? Votre piste vous a-t-elle mené là où vous le souhaitiez ou vous êtes-vous fourvoyé en cours de route?

– « Nul ne s’est jamais perdu dans le droit chemin », mon bon Valdemar.

– Vous citez Goethe? Si je m’attendais... Jamais je n’aurais pensé que l’air vicié de Paris soit aussi bénéfique pour les neurones. Donc, tu avances. Que puis-je pour toi, Tyko?

– J’aurais besoin que tu me trouves toutes les informations disponibles sur les sociétés européennes auxquelles est lié, de près ou de loin, Christopher Cunningham. C’est lui qui a commandé le champagne retrouvé dans la villa.

– Belle pioche! Félicitations! Je m’en occupe. Dans toute l’Europe, alors? Autre chose?

– Oui, ratisse large. J’aimerais également que tu vérifies s’il

existe en Europe, dans l'industrie textile, des laboratoires de recherche et développement sur des combinaisons intégrales intelligentes à base de polymère apparenté au kevlar. J'ai uniquement besoin des applications civiles, tu peux éliminer d'office tout ce qui touche aux applications militaires.

— Pointu, comme demande. Attends, je note. Tu cherches quelque chose de particulier ?

— Pas précisément, mais... Mais qu'est-ce que...

Tyko s'apprêtait à déboîter pour dépasser un camion lorsque la Fiat 500 s'enfonça subitement vers l'avant et la droite, comme si la roue du même angle avait pris la tangente. Dans un réflexe malheureux, il donna un brusque coup de volant et la petite citadine bascula sur l'autoroute.

Au premier tonneau, elle rebondit sur la bande d'arrêt d'urgence dans un cri de métal blessé.

Au deuxième, sur l'herbe du talus, dans un bruit sourd.

Au troisième, elle s'arrêta sur le toit, nez planté dans la terre, dans un ultime fracas de verre brisé.

Dans l'habitacle, la voix de Valdemar résonnait.

— Tyko, tout va bien ? Tyko ? Tyko ?

Seul le klaxon répondit.

Une longue plainte aiguë.

Une première voiture s'arrêta pour porter secours au naufragé de la route... Peine perdue, se dit le conducteur. L'homme dans l'épave était inaccessible. Il appela les secours en précisant le besoin d'un dispositif de désincarcération et s'empressa d'aller chercher l'extincteur réglementaire de son véhicule.

Tyko pendait la tête en bas, inconscient.

Au même instant, le lobbyiste sonnait chez les Våktaren sans bouquet, ni chocolats, ni bouteille de vin. Une première qui déçut Gabrielle lorsqu'elle lui ouvrit la porte. On s'habitue vite aux bonnes choses... L'Anglais s'excusa de ne pas rester pour dîner et rejoignit Jean-Luc dans son bureau.

Le politicien lui proposa un whisky, qu'il accepta, puis tamisa la lumière. Ils s'assirent dans les fauteuils en cuir et burent une gorgée avant d'entamer la conversation. Cunningham expliqua qu'il avait tenté à plusieurs reprises d'appeler ses commanditaires de Kebsway Ltd depuis leur dernière rencontre, sans succès. Il avait fini par penser qu'on l'évitait intentionnellement, jusqu'à cet après-midi, après trois longues journées d'essais infructueux.

Trois longues journées d'attente stressantes.

— Donc tu connais Kebsway Ltd, Christopher ? Pourquoi n'avoir rien dit aux inspecteurs ?

— Parce que ce sont mes clients et que j'ai avec eux un contrat de confidentialité, comme avec toi, comme avec d'autres, Jean-Luc. Je défends leurs intérêts, donc je garde leurs secrets. Si je déroge à ce principe, en tant que lobbyiste, je suis fini.

— Bon sang, Christopher, nous parlons de la mort de Karin, tout de même !

— *I know this only too well.* Je ne le sais que trop bien, et c'est pour ça que je les ai contactés, à ta demande.

— Et ?

— Effectivement, j'ai reçu la confirmation qu'il y avait eu un problème dans la villa de Djursholm...

Quelque chose n'avait pas fonctionné comme prévu, ce qui avait entraîné le décès de la ministre. Toutefois, lui avait-on confié, tout était désormais sous contrôle. Une équipe spécialisée dans les situations de crise s'occupait désormais du dossier, avec toutes les garanties de sérieux requises.

Quand Christopher avait demandé pourquoi il n'avait pas été tenu au courant, on lui avait répondu que c'était mieux ainsi.

Quand il avait voulu savoir de quoi était morte Karin, on lui avait amicalement conseillé de s'en tenir à la version officielle.

On lui avait également annoncé qu'il recevrait prochainement des indications quant à la suite des opérations, momentanément suspendues.

En attendant, on lui avait instamment proposé de rester à la disposition de l'entreprise et, surtout, de n'en parler à personne.

Pas un mot.

— Qui est ce « on », Christopher ?

— Je n'en sais rien. Une voix que je ne connais pas. Un accent londonien, un type un peu âgé, c'est tout ce que je peux dire.

— Que comptes-tu faire ?

— Rien. Que voudrais-tu que je fasse ? On ne peut pas remonter le temps...

— Tu peux essayer d'en savoir plus, tout de même... qu'est-il arrivé à Karin ?

— Écoute, Jean-Luc. J'ai essayé. La réponse a été claire. Elle ne va pas changer parce que je réessaie. Il va falloir vivre avec ce niveau d'information le temps qu'il faudra.

— C'est un problème technique, à ton avis ?

— Aucune idée, Jean-Luc... il va falloir être prudent...



Le lendemain, mercredi 24 novembre, fin d'après-midi.

Le soleil s'était réfugié derrière l'horizon depuis longtemps quand Jean-Luc Våktaren arrêta sa voiture devant la résidence secondaire familiale, dans la région d'Uppsala. Comme tous les Stockholmois aisés, il disposait d'une grande maison en bois au bord de l'eau, sauf que lui avait choisi la rive est du lac Mälaren plutôt qu'une des trente mille îles de l'archipel de Stockholm. Pour se ressourcer, il préférait l'isolement aux bains de mondanité des clubs nautiques.

Pendant l'heure de trajet, son cerveau s'était, comme à chaque fois, synchronisé avec l'itinéraire. Une tempête de cerveau sur l'autoroute, une accalmie sur la départementale, une idée de plus en plus fixe sur la route secondaire, le chemin de terre puis l'allée recouverte de gravier.

Se poser.

Réfléchir.

Avancer dans son projet.

Toute autre considération avait disparu. Il suffisait de recréer l'atmosphère propice, comme à chaque fois, un « momentum », comme il disait. L'endroit était parfait.

Il arrêta le moteur, sortit du véhicule et laissa le calme, le léger clapotis de l'eau et la fraîcheur des soirs de novembre prendre possession de lui pendant quelques minutes. Ce qui lui restait de tension dans l'organisme retourna à la terre. Le lieu le purifiait. Un moment clé de ses « rendez-vous avec lui-même » ritualisés, étape après étape, de son départ à la clôture du momentum.

D'ordinaire, il venait ici une fois par semaine, le vendredi soir, pour y passer la nuit et retourner auprès des siens le samedi matin. Sa femme savait exactement ce qu'il venait chercher. Il avait été transparent dès qu'il avait pu et elle l'avait laissé faire, à deux conditions. Une absolue discrétion et la continuité de tous les aspects de leur couple. Il n'en avait jamais parlé à personne. Enfin, presque. Seulement à quelques rares proches auxquels il accordait une confiance absolue. Quant à son couple, il y avait sûrement gagné. Parfois, Tanja le rejoignait avec les filles pour un week-end familial. Elle le prévenait afin qu'il ait le temps de tout remettre en ordre.

Ce matin, elle avait tiqué en apprenant qu'il comptait venir en plein milieu de la semaine, mais il l'avait rassurée. Tout allait bien, malgré son actualité chargée. Il avait juste besoin d'inspiration pour son discours de vendredi au parlement. Tout le monde parlait de son projet, il voulait le peaufiner, y apporter une dimension supplémentaire.

Pour ça, il devait se retirer du monde, s'affranchir de son cadre habituel et pratiquer la pensée divergente. Pour ça, il devait créer un nouveau momentum.

À cette pensée, un petit frisson de plaisir anticipé lui traversa l'échine. Une envie pure, non coupée par la crainte, même celle d'un incident technique. Il était aguerri. Il maîtrisait la procédure et les quantités. Aucun ingrédient ne manquait, il y avait soigneusement veillé. Il vida le coffre de la voiture de son contenu, valise, mallette, ordinateur portable, et déposa le tout dans sa chambre, sauf l'ordinateur, qu'il connecta au réseau pour télécharger son programme du soir. Il se prépara un sandwich, le momentum se vivait mieux le ventre plein, sortit une bouteille de champagne du frigo de la cave et se versa une coupe de *Black Bubbles*. La première gorgée lui fit l'effet d'un coup de fouet. Comme chaque fois, l'acidité particulière de cette cuvée artisanale réveilla un chapelet d'associations d'images, d'idées et de sensations plus jouissives les unes que les autres.

*À quoi tient la magie d'un cerveau ? Se souvenir, c'est vivre à nouveau. Les bons moments comme les mauvais. Ici, il n'en conservait que de bons. Bienvenue dans son sanctuaire.*

Il pénétra dans le grand living room, raison principale pour laquelle il avait craqué sur cet endroit. Soixante mètres carrés de plancher blanchi où il avait aménagé un coin salon avec de grands fauteuils disposés en U et des tables basses, un bar avec tabourets hauts, un coin télé. Face au feu de bois, un canapé-lit de taille royale sur lequel les filles adoraient sauter. Difficile de le leur reprocher, il faisait la même chose. Il vérifia la position de chaque objet, au centimètre près, replaça ceux qui devaient l'être, déplia le canapé-lit et alluma un feu. Il admira le résultat en finissant sa coupe. Il s'en servit une deuxième, passa par la chambre et prit une longue douche chaude qui transforma la salle de bains en hammam. Les ablutions, nouvelle étape du rituel. Il dut sécher le miroir pour pouvoir se regarder dedans, ce qu'il ne fit pas, du moins pas vraiment. Il se concentra sur le visage et organisa sa chevelure, qu'il plaqua en arrière, encore humide de gel. Il évita de regarder son corps, ce physique court sur pattes, vaguement adipeux, en forme de goutte d'eau, avec sa pilosité ridiculement sélective et son inaptitude chronique pour le bronzage. À peine assez de muscles pour maintenir les organes à leur emplacement d'origine, et encore... Le genre de physique ingrat sur lequel les femmes ne se retournent pas.

Il l'avait compris très tôt.

Durant les camps d'été des jeunes sociaux-démocrates, il avait bien senti que les filles ne s'intéressaient pas à lui, sans trop savoir pourquoi. Jusqu'au jour où Karin, la belle Karin, celle qui faisait muettement s'affoler son cœur, l'avait salué de loin. Surpris et reconnaissant, il s'était avancé, lui rendant son salut, mais elle avait penché la tête sur le côté, comme s'il gênait. Son regard l'avait contourné pour s'accrocher ailleurs, derrière lui. Il s'était retourné et avait vu Magnus et son ami Peter, tout sourire, faire un signe de la main à la future ministre.

Impossible de ne pas se comparer aux deux blonds baraqués.

Impossible de ne pas se juger, de ne pas se trouver nul.

Impossible de ne pas en avoir honte.

Personne n'avait pris la mesure de ce qui l'avait consumé de l'intérieur. Personne n'avait rien vu. Personne ne faisait attention à lui.

Il n'existait pour ainsi dire pas.

Heureusement, depuis, la donne avait changé. Karin était morte. Magnus la pleurait ou faisait bien semblant. Et lui, en plus d'être devenu ministrable, il séduisait les plus belles femmes qu'il ait jamais rencontrées.

Le pouvoir, ça ouvre des portes...

Pour s'habiller, il choisit l'option « smoking blanc ». Il adorait les ambiances à la James Bond. Il devrait penser à installer une table pour jouer à la roulette, à l'occasion. Avant de quitter la chambre, il prit son téléphone et donna quelques instructions avant de l'éteindre jusqu'au lendemain matin. Il attrapa la bouteille de *Black Bubbles*, deux coupes supplémentaires et se laissa guider par la musique Lounge légèrement hypnotique qui s'élevait du living.

Il entra.

Tout était pareil et tout avait changé.

Murs repeints en noir et violet avec quelques photos des années soixante en noir et blanc, dont celle de Jean-Paul Belmondo et Jean Seberg dans *À bout de souffle*, de Godard, l'autre Jean-Luc. Une évidence. Lumière tamisée dans le coin salon, bar rétroéclairé en bleu, moquette épaisse, rideaux occultants noirs, des coussins partout, quelques sculptures... tous les meubles avaient été upgradés en cuir pleine fleur sombre, les tabourets de bar s'étaient transformés en chaises hautes en bois noir verni, avec siège en cuir violet et dossier sculpté. Ambiance chaleureuse et sophistiquée, avec des bougies disséminées un peu partout et une odeur ambrée, capiteuse qui densifiait l'atmosphère. Au-dessus du bar, le mot *Katalog* en intenses LED mauves se détachait sur le miroir. À la sonorisation, une sélection d'Hôtel Costes.

Il se dirigea vers le coin salon, disposa les verres, les remplit et regarda sa montre. Il s'assit, vida la moitié de sa coupe, presque fébrile. Vivement que ça commence. Il s'interrogea. Avait-il bien tout planifié ? La réponse ne tarda pas.

La porte s'ouvrit, pile à l'heure, et elles apparurent, resplendissantes dans leurs robes de soirée. Elles lui firent un petit signe de la main. Mimant la surprise, il fit semblant de se retourner pour s'assurer qu'aucun musculeux point de comparaison ne lui volait la vedette. Elles rirent et s'approchèrent dans une pénombre savamment étudiée.

Svetlana, alias Lana, grande et fine blonde aux cheveux longs, avait été mannequin dans sa jeunesse. Partie de Prague et de rien, elle avait défilé sur les podiums parisiens, mis de l'argent de côté et assuré la suite de sa carrière par une maîtrise en droit international à la Sorbonne. Elle semblait flotter avec élégance à travers la pièce, aussi belle que brillante dans sa robe fourreau noire à l'interminable décolleté en V qui dévoilait alternativement, à chaque pas, ses jambes sur toute leur longueur. Elle ne faisait pas son âge, trente-trois ans, pas plus que Maximiliana, alias Maxie, de deux ans sa cadette. Elle, c'était l'incarnation de la fraîcheur et du dynamisme, tout en générosité, de la crinière châtain au charme envoûtant, dotée d'un esprit vif, d'un discours plutôt direct et d'un corps musclé. Munichoise, elle avait fui cette ville un peu morne à la faveur d'un concours d'entrée réussi à la prestigieuse université Humboldt de Berlin où elle avait décroché un diplôme en sciences sociales. Ce soir, elle portait une robe longue et brillante, échancrée sur le côté, à fines bretelles violettes, qui sublimait ses mensurations. Les deux femmes se connaissaient bien et s'étaient prises en affection. Tant mieux. Seules elles, ensemble, lui garantissaient ce soir un momentum d'exception.

Comme à chaque fois...

Elles l'embrassèrent sur les lèvres et s'assirent contre lui, de part et d'autre. Il sentit leurs cuisses contre les siennes, leurs épaules

contre les siennes, leurs cheveux contre les siens et eut l'impression d'exister à nouveau. Avec elles, tout était simple. Pas de chichis, pas de convenance hypocrite, pas de pudeur surjouée.

Pas de tabou.

Il pouvait être lui-même, agir comme tel et tout leur dire.

Ça fonctionnait dans les deux sens. Jamais il n'avait ressenti une telle connivence, même pas avec Tanja. Ces deux femmes au regard un peu absent quand elles faisaient l'amour représentaient ce que la vie lui avait offert de mieux. Deux précieuses égéries. Il termina sa coupe, se resservit.

Les premières fois, un verre suffisait.

Ensuite, pour obtenir le même effet, il avait dû augmenter la dose.

Ces derniers temps, il vidait une bouteille en prenant garde, toutefois, d'espacer les coupes afin de ne jamais être saoul, seulement joyeux.

Il expliqua à ses visiteuses ses réflexions de la semaine, la visite de la police, ses interrogations sur Christopher, son discours à présenter vendredi au Riksdag. Elles écoutèrent, acquiescèrent, sourirent et rythmèrent son discours de quelques rares commentaires de relance.

Selon leur rituel, c'était le moment où il déposait ce qui le préoccupait. Il faisait le vide, tandis que Svetlana lui massait les épaules et que Maximiliana, allongée dans le fauteuil, la tête sur ses genoux, buvait ses paroles davantage que son champagne. Alors qu'il la caressait, elle défit son nœud papillon et ses premiers boutons de chemise. Svetlana en profita pour passer ses mains sèches aux doigts tentaculaires sous sa chemise.

— Comment fais-tu pour gérer tout ça ? lui demanda-t-elle. Quelle puissance de travail ! Je suis impressionnée !

— Je suis contente de te revoir si vite, Jean-Luc. C'est une chance de côtoyer l'homme inspirant que tu es, renchérit l'Allemande.

— Et si nous allions près du feu, Mesdames ?

— Viens...

Maxie le prit par la main et l'entraîna. Il saisit au passage une des deux coupes auxquelles elles n'avaient pas vraiment touché et s'installa dans un fauteuil, à côté du canapé-lit réchauffé par le rayonnement de l'âtre.

— Et si vous commenciez sans moi ? J'aime vous regarder vous aimer.

Elles étaient parfaitement opposées, physiquement.

Un bonheur à observer, à savourer.

La lumière se tamisa davantage, laissant l'essentiel de la clarté à charge du rougeoiement du feu auquel il ajouta quelques bûches. Les flammes virevoltaient sur les deux succubes. Elles se déclaraient, s'avivaient, s'allumaient, s'embrasaient. Maxie, toujours plus hardie, dégrafa la robe de Lana et dévoila lentement, avec l'assentiment de la Tchèque, ses clavicules délicates, sa taille fine, ses longues jambes. Un joyau filiforme enchâssé dans une délicate lingerie liserée de dentelle noire qui la mettait en valeur, à moins que ce ne soit l'inverse. À son tour, elle dépouilla Maxie de sa robe et pétrit en souriant ses formes pleines et fermes à travers ses sous-vêtements confortables et fleuris.

— Qu'attends-tu pour nous rejoindre, beau chevalier ? dirent-elles en le regardant.

— Que vous veniez me chercher, mes Douces...

Elles vinrent à lui.

Maxie à quatre pattes, Lana flottant à son flanc. Elles le dévêtirent posément, en effleurant son corps de chaque partie du leur, synchrones, efficaces, et ne lui laissèrent que son caleçon. Il avait la peau électriée. Lana l'embrassa sur la bouche au passage, sans la langue, bien sûr, c'était interdit, et laissa traîner sa main sur ses cheveux plaqués. La musique monta, plus forte, lascive. Des projecteurs s'allumèrent, habillant les deux femmes de lumière et elles suivirent l'injonction silencieuse, dansant autour de lui comme les artistes du Crazy Horse, dans un jeu privé de séduction haut de gamme. Le corps zébré d'ombre de Maxie s'assit sur ses genoux

en ondulant pour qu'il dégrafât son soutien-gorge, avec lequel elle joua encore quelques instants pendant que Lana offrait à Jean-Luc un moment strip-tease kaléidoscopique d'une rare prestance. Les ombres de leurs corps transformés en écran dansaient, fluides et distendues, sur les murs dans un décor lumineux dont leur nudité somptueusement parée occupait le centre.

La musique gagna en rythme. Elles le relevèrent, le dénudèrent, l'enlacèrent et ils tanguèrent collés, serrés, nus tous les trois, baignés par le halo multicolore, à la chaleur du feu ouvert. Elles étaient si belles dans la pénombre, leurs corps s'emboîtaient si sublimement... Leurs déhanchements félins effaçaient la raideur historique du politicien sur les pistes de danse.

En parlant de raideur...

Ils se jetèrent pêle-mêle sur le lit et firent l'amour à trois, devant le feu, en débattant. Avec elles, il avait tout essayé. Les premières fois, il avait évacué des décennies de frustration et de mal-être dans du sexe pulsionnel, presque brutal. Il s'était excité en matant leurs deux langues qui se lovaient autour de son sexe, en conquérant leurs croupes offertes, côte à côte ou l'une au-dessus de l'autre, explorant la première, puis la seconde, puis la première à nouveau jusqu'à ce qu'il explose dans une jouissance égoïste et répande sa semence sur leurs seins, leur visage ou leurs orteils avec des grognements néandertaliens de satisfaction. Ils avaient essayé tout ce que Tanja lui refusait sans qu'il ne s'interroge jamais sur leur confort, leur plaisir, leur douleur, même, parfois.

Un mufle.

Bien que chaque rencontre s'achève sur un point d'orgue orgasmique d'intensité progressive, toujours inédite, sa bestialité lui avait laissé un goût amer d'avilissement.

Les coups de reins rapides, rageurs.

Les éjaculations spasmodiques, presque mécaniques.

Les rapports sans relation...

Il s'en était excusé depuis. Ils méritaient mieux.

Alors, il s'était mis à parler. Lui qui n'avait connu que le sexe muet, ses gestes démonstratifs et ses expressions exagérées, formulait ses envies et écoutait les leurs.

Métamorphose.

Leur relation était passée dans une autre dimension. Ensemble, ils avaient testé toutes les positions du Kāma sūtra, littéralement, projetant sur le mur, à la place du poster de Godard, des schémas en ombres chinoises auxquels chacun proposait une interprétation à recomposer avec leurs corps. Qu'est-ce qu'ils avaient ri ! Parfois Maxie s'attribuait le rôle de metteur en scène et prodiguait des instructions incompréhensibles genre plan de montage IKEA. Parfois Lana s'extirpait de la mêlée et s'installait dans le fauteuil pour les observer en se caressant. Ils terminaient leurs sessions en sueur, fourbus, complices, à discuter sur l'oreiller. Maxie le complimentait sur sa résistance, Lana sur son humour. Elles se collaient à lui pour s'endormir. Vidées. En sécurité. Ces soirs-là, il avait découvert une sensation divinement enivrante.

Celle d'être le roi du pétrole.

C'était l'époque des premiers momentums.

Leur synergie avait poursuivi sa progression quand il avait demandé leur assistance pour définir son identité sexuelle. Au fond, il ne s'était jamais posé la question de ce qui l'excitait vraiment. Il avait juste suivi le mouvement, avalisé l'étiquette de « gentil hétérosexuel non déviant » jamais remise en question. Elles avaient accepté et s'étaient prêtées au jeu avec sérieux, bluffantes d'intensité en dominatrices, davantage encore en soumises, impressionnantes en exhibitionnistes ou saisissantes de réalisme, grimées en mannequins immobiles qu'il prenait sans qu'elles esquissent le moindre mouvement.

À chaque fois, ils terminaient la soirée en peignoir en discutant, un verre à la main, dans les fauteuils en cuir, au bar ou sur le lit.

— Je sens que tu gamberges, Jean-Luc, lui avait dit Maxie un soir. Ce n'est pas bon de se poser autant de questions. Tu voulais

que nous t'aidions à répondre à celle de ton identité ? Je propose un raccourci... Tu n'as pas l'énergie d'un prédateur sexuel ni même d'un bad boy. Sans vouloir te vexer, tu manques complètement de crédibilité dans le rôle. Toi, tu nous offres du plaisir, du fun. Tu es généreux. C'est pour ça que tu obtiens le meilleur de nous-mêmes...

— Ce n'est pas que tu n'es pas à la hauteur, Chéri, ne le prends pas mal. Ce n'est pas ton kif, voilà tout, renchérit Lana. C'est pour ça qu'expérimenter la liste des déviances classiques comme nous le faisons depuis quelque temps ne te mènera nulle part. Tu n'es ni fétichiste, ni masochiste, ni agalmatophile, ni quoi que ce soit d'autre. Un peu voyeur, mais c'est tout. Qui ne l'est pas ? Tu ne sais pas quel chemin choisir, alors tu restes dans ton récit castrateur, où tu appartiens à une caste inférieure d'hommes inintéressants, que les femmes n'envisagent même pas. Je t'accompagne volontiers dans la poursuite de ta recherche, mais je sais déjà que tu seras déçu.

— Nous t'observons, Jean-Luc. Ce chemin, il est facile à deviner, ajouta Maxie. C'est celui qui te correspond. Celui de l'énergie. Celui de la puissance. Nous en avons parlé, Lana et moi, et nous aimerions te proposer de t'y escorter.

— Où voulez-vous en venir, mes Douces ?

— Tu épuises doublement ton énergie à expulser ta semence en t'identifiant à ce que tu n'es pas, précisa Lana. Du pur gaspillage qui ne sert aucune cause.

— Imagine, compléta Maxie, que tu puisses choisir de consacrer cette énergie à de grands projets. Des projets qui te dépassent. Des projets qui changent le monde. Nous t'offrons de quitter le stade du coït nombriliste pour découvrir les arcanes du cosmos, Chéri. S'il te plaît, dis « oui », insista-t-elle.

— Je ne comprends pas... j'ai déjà essayé... nous avons déjà essayé tellement d'options...

— Où se situe ta puissance, Jean-Luc ? C'est la seule question à se poser. Quelles activités te donnent de l'énergie ? Qu'est-ce qui

libère ta puissance ? Nous te fréquentons depuis des mois. Nous, nous pouvons répondre à cette question. Et toi ?

— Je ne sais pas. Faire l'amour avec vous ?

— Ça, c'est le moyen, dit Lana en écartant l'argument. Pense plus loin. Quelle est la fin ? Que poursuis-tu, dans la vie, Monsieur le politicien ? Quelle est ton arme favorite, plus forte que l'épée ?

— Les mots...

— Alors, parle, disserte, débats ! Unifie ton corps et ton esprit, structure ta pensée pendant que tu nous fais l'amour, déverse tes idées. Je suis sûr que tu excellais à présenter tes projets devant la classe...

— C'est vrai. Là, je prenais mon pied !

— Eh bien, prends-le avec nous ! s'exclama Maxie. Quelle est la plus grande cause que tu aies eu l'envie de défendre ? En tant que social-démocrate, quelle est, pour toi, la frange de la population qui a le plus besoin d'aide ?

— Les réfugiés kosovars, somaliens, irakiens, syriens... ceux que nous avons accueillis ces dernières décennies et qui ne sortent pas de leurs ghettos... nous devrions les aider à mieux s'intégrer...

— C'est vrai, cela te donne-t-il de l'énergie de t'en occuper ?

— Non, pas vraiment.

— Nous parlons d'une puissance pour changer le monde, Jean-Luc. Quelle catégorie de citoyens, qui ont besoin d'aide aujourd'hui, pourrait faire la différence, dans le futur ?

— Les enfants...

— Lesquels ?

— Ceux qui sont livrés trop tôt à eux-mêmes... Ceux dont les parents divorcent !

— Te battrais-tu pour eux ? À cette pensée, comment te sens-tu ?

— Motivé. Surmotivé, même... Plein d'énergie, je dirais...

— Garde cette énergie en toi. Finis ta coupe et honore-nous comme tu sais si bien le faire, chéri, conclut Lana en laissant glisser les pans de son peignoir.

Ce soir-là, il avait atteint des sommets dont personne ne lui avait

jamais parlé. Des sommets qui n'existaient pas. Il était parti loin, loin dans l'espace intersidéral, à la manière de l'équipage de l'Enterprise de Star Trek, loin dans son espace intérieur, où les mots résonnaient en harmonie, où les idées se mêlaient aux images, les images aux souvenirs, où Maxie, Lana, Tanja évoluaient en toute sororité.

Il avait flotté longtemps dans un autre monde, astral, énergétique, avançant vers l'inconnu, aux frontières de l'infini. Waouw !

Le lendemain, il avait créé son « comité de pilotage VIP » avec Karin, Tanja et Christopher.

Il vida la bouteille de *Black Bubbles* dans une dernière coupe, avec le sentiment un peu coupable de dépasser les limites, l'appréhension de ne plus être totalement en sécurité. Il se rassura en se disant qu'il gérait. Il était joyeux, pas saoul, et pleinement dans l'action. Les seins fermes de Maxie reposaient sur ses globes oculaires, avec un effet presque maternant. Lana s'occupait en experte de son sexe en érection.

Il était profondément détendu.

— Mes adversaires se cramponnent aux aspects budgétaires pour contrer le projet. Ils estiment qu'un accompagnement psychologique pour tous les enfants dont les parents divorcent serait un gouffre financier...

— Ils ont raison, la démarche n'est pas gratuite. Mais ce ne peut être uniquement une perte, n'est-ce pas ? demanda Lana.

— Tout dépend du point de vue, précisa Maxie. Il suffit de comparer le coût de la mesure avec celui des problèmes en aval, comme c'est le cas actuellement. Plusieurs études démontrent que les enfants de parents divorcés ont davantage de risques d'anxiété, de dépression, de dépendance à l'aide sociale, chômage compris, et même de troubles mentaux à l'âge adulte. Tu devrais pouvoir argumenter... continua-t-elle en déplaçant légèrement son buste, sous les protestations de Jean-Luc, qu'elle étouffa d'un sein.

— Oui, ça se négocie, lâcha-t-il en détournant la tête. Je ne

suis pas inquiet... Oh, c'est bon ! Que m'as-tu encore inventé, ma Douce ?

— Nous n'avons certainement pas épuisé toutes nos ressources avec toi, Chéri, dit Lana en relâchant le sexe dressé.

— Mon souci, c'est que je dois garder un coup d'avance. Mes adversaires me chargent sur le budget, mais, dans le principe, l'opposition est nulle, donc il faut pousser mon avantage. Je dois verrouiller le système...

— Tout ton système repose sur la responsabilisation des adultes. Pour éviter les fraudes, il te faut une loi qui renforce les contrôles, bien entendu. C'est un principe de traçabilité. L'Europe est parvenue à l'implanter dans la législation alimentaire. En droit social et familial, ça ne devrait pas être infaisable.

— Tu imagines ce que ça signifie ? Et l'opinion publique ? Oh, waouw, arrête, Lana, je vais exploser...

— L'opinion publique, ça se travaille, intervint Maxie, qui fit le tour de Jean-Luc pour s'asseoir sur le sexe que Lana mit en position après l'avoir lubrifié.

— Oooooohhhh !

— En Islande, la population a accepté de donner son ADN dans le cadre de l'*Íslendinga erfðagreining*, le « projet de génome islandais », pour mieux connaître l'histoire génétique de la population. Tout dépend toujours de la manière de présenter les choses. Tu feras cela très bien, mon Chéri. Viens, maintenant, fais-moi jouir comme le merveilleux amant que tu es.

Il accéléra, mais elles le modérèrent. Lana s'assit à califourchon sur son visage, face à sa complice qui se tortillait doucement, intensément, pour faire monter crescendo l'excitation de Jean-Luc. Chacune prit une des mains du politicien et la posa contre sa poitrine.

— Je vais venir, s'étrangla-t-il, alors que son pelvis montait irrésistiblement.

Encore deux, trois mouvements et Maxie se dégagea tandis que Lana agrippait le sexe de Jean-Luc à la base et le serrait fort pour l'empêcher d'éjaculer. En même temps, elle stimula sa prostate

et souffla un courant d'air chaud sur son gland. Maxie se coucha contre le politicien et lui glissa à l'oreille :

— Retiens-toi. Retiens ton énergie comme tu as appris à le faire. Bon voyage, mon Chéri.

Une fraction de seconde plus tard, il implosait. À l'intérieur de lui, une puissance phénoménale emporta tout sur son passage. L'orgasme énergétique, l'orgasme prostatique, leurs échanges, leur beauté, les images de Tanja, ses projets politiques, tout défila, tout s'effaça. Il était seul dans le néant, paisible comme jamais. Toutes les réponses dont il avait besoin affluèrent.

Il voyait clair.

Tout était clair. L'univers n'était qu'amour, il n'y avait rien, il n'était même pas là...

Le lendemain, il s'éveilla tôt.

Un feu de braises crépitait discrètement dans l'âtre.

Svetlana et Maximiliana étaient déjà parties sans laisser de mot, comme d'habitude. L'ambiance Lounge avait disparu. Son oreiller était maculé de sang. Il avait passé une partie de la nuit à saigner du nez. Ça arrivait de plus en plus fréquemment. Rien de grave. Hormis un mal de tête tenace qu'il combattait au paracétamol, il se sentait décontracté, rechargé. Il rangea le living, replia le canapé-lit, pris une douche et remballa valise, mallette et ordinateur portable.

Vivement vendredi, se dit-il en jetant la bouteille de *Black Bubbles* dans la poubelle à verres. Il lui en restait encore deux caisses. De quoi voir venir pour les trois prochains mois, à raison d'une session hebdomadaire.

Ses maîtresses lui manquaient déjà. Comment avait-il pu vivre toutes ces années sans ces moments incomparables ? Il lui suffisait d'évoquer les courbes généreuses de Maxie ou l'élégance fine de Lana pour avoir à nouveau envie d'elle. Il ne parvenait pas à se l'avouer, mais il était profondément amoureux des trois. Tanja occupait toujours la plus grande place dans son cœur, mais pour

combien de temps ? N'empêche, il vivait un polyamour sans conséquence ni effet pervers.

Quel bonheur !

Dans le jour naissant, il chargea la voiture et se laissa pénétrer par les chants d'oiseaux, le léger clapotis du lac, la fraîcheur des matins de novembre.

Il se mit en route et son esprit se synchronisa avec l'itinéraire. Calme sur le chemin de terre, plus construit sur la départementale, bouillonnant sur l'autoroute.

Son discours de vendredi au Parlement se construisait tout seul...



Vendredi 26 novembre, 10h.

Londres, à un jet de pierre de Hyde Park.

L'homme au visage buriné de baroudeur, en costume cravate trois-pièces bleu foncé de belle coupe qui rehaussait sa carrure de docker, se présenta à la réception d'un Club privé d'obédience conservatrice fondé vers le milieu du dix-neuvième siècle, quand l'Empire britannique était encore, et de loin, la plus grande puissance mondiale.

— Pat Swart, je suis attendu, déclara-t-il au réceptionniste.

— Certainement, Monsieur. Votre hôte vous attend dans le salon Disraeli. Suivez-moi, je vous prie.

Ils montèrent l'escalier monumental tapissé en bleu et passèrent en revue les portraits aux cadres dorés des huiles qui ont écrit l'histoire du parti. Peel, Salisbury, Churchill... Quelques instants plus tard, l'homme s'effaça pour le laisser entrer et lui demanda ce qu'il souhaitait boire. Un thé *Earl Grey* avec un nuage de lait, considéré par le serveur comme un « excellent choix ».

Pat s'approcha d'un homme occupé à lire le *Daily Telegraph*, qu'il replia méthodiquement en le fixant d'un air sévère.

— Bonjour Graham.

— Salut, Pat, répondit avec un accent londonien prononcé le sexagénaire chauve et carré du nom de Graham Taylor. Tu peux m'expliquer ce qui t'a pris, en France ?

— J'ai saisi une opportunité... J'ai voulu faire peur à l'inspecteur Törnqvist pour qu'il abandonne l'enquête.

— Une opportunité? s’insurgea Taylor. Non, tu as pris le risque, sans mon accord, de tuer un inspecteur de police, pour rien. Il y avait d’autres moyens de le dégoûter, Pat. Il y a toujours un autre moyen... À l’avenir, évite ce genre d’initiative, surtout quand il s’agit d’un flic.

— Pourquoi? C’était sympa de bricoler un peu!

— Parce qu’un flic, ça se soudoie, ça se corrompt, ça s’intimide, si nécessaire, mais ça ne se tue pas. Nous avons des alliés haut placés dans toutes les forces de police occidentales. Ils tiennent à rester dans l’ombre. Règle numéro un, éviter le scandale. La mort d’un des leurs soulève toujours un vent de solidarité qui les rend zélés dans l’enquête et fait de la lumière où il ne faut pas. Nos alliés détestent. Quant à ton talent de mécano, ta jeunesse dans le garage de ton paternel à Durban nous servira quand je l’aurai décidé. Point barre. L’improvisation sauvage, c’est terminé. Suis-je suffisamment clair? conclut-il d’un ton égal d’où sourdait une menace diffuse.

— 5 sur 5.

— Je sors nos clients de leurs problèmes depuis près de trente ans, Pat. Je les aide à mettre en place des opérations occultes pour qu’ils atteignent leurs résultats, quels qu’ils soient, sans que personne ne soupçonne rien. Je crée la crise ou je la résorbe, mais je n’existe pas. C’est du travail d’horloger. Nous n’avons pas le droit à l’erreur. Jamais. Nous n’existons pas. Je compte sur toi. Si tu me déçois une seconde fois, ce sera la dernière. Compris?

— Oui, Graham. Compris et enregistré. Ça n’arrivera plus.

— Bien. Comment va notre jeune inspecteur?

— Les secours ont mis une demi-heure à le désincarcérer tellement sa voiture était pliée. Ils l’ont gardé une journée en observation, mais il n’a rien. Quelques égratignures, sans plus. Il s’en sort bien. Il a dû prendre le vol du lendemain.

— Bien. Tu es repassé par Stockholm?

— Oui, je suis rentré mardi, comme prévu. J’en ai profité pour passer chez sa copine pendant ses cours de yoga et compléter l’installation.

— Parfait. Nous avons également mis à profit le temps gagné. À partir du débriefing de ta visite en Champagne, j'ai conseillé à 485 de dissoudre Kebsway Ltd au plus vite. Il s'en est occupé mercredi. Bien qu'il n'apparaisse pas en direct dans le trust, j'ai préféré réduire les risques à zéro. Dans quelques jours, il constituera une autre structure pour prendre la relève. Ton jeune inspecteur peut toujours creuser par-là, il ne trouvera rien, tous les liens sont coupés.

— ... Sauf Cunningham...

— Exact. Sauf Cunningham. Nous y reviendrons dans un instant. Je voulais faire le point avec toi sur le dossier. Cette nuit, cela fera deux semaines que 485 nous l'a confié. Je veux m'assurer avec toi que toutes les pistes se terminent en cul-de-sac.

— Tu ne m'as toujours pas expliqué pourquoi tu appelais ce client 485... en général, tu leur donnes des noms de code plus classiques...

— À toi de le découvrir, cher ami ! Tu sais que j'aime bien les jeux de lettres et de chiffres tirés par les cheveux. Tu vas bien t'amuser avec celui-ci. Je vais quand même te donner un indice : 485 n'est pas le nom d'un astéroïde, ajouta-t-il. Je dis ça parce que tu pourrais penser qu'il débarque d'une autre planète. Je ne suis pas sûr qu'il saisisse bien l'ampleur de sa situation ni le profil de ceux qu'il a engagés pour régler ses problèmes. Je l'ai pris parce que Ted Irons et son Consortium d'investisseurs me l'ont demandé comme une faveur. Une situation aussi délicate demande du doigté. Nous travaillons avec notre truculent ami texan depuis vingt ans sur des opérations jugées impossibles. Avec lui, on ne s'ennuie jamais. Le projet de 485, c'est du costaud. Même le concept est génial. Ted a le nez pour flairer les bonnes affaires... Mais 485 n'a pas le bon profil. Beaucoup trop tendre pour le Consortium comme pour nous. Il n'est pas prêt pour notre monde. Il n'a rien d'un tueur... Mais bon, il était désespéré. Tu connais notre grand cœur... sourit-il.

Ils se turent pendant que le serveur apportait une théière fumante d'où s'échappaient quelques notes de bergamote et de lavande, ainsi que tous les accessoires requis pour la savourer honorablement, et reprirent après son départ.

— Fais-moi un compte-rendu bref et efficace. Priorités, contacts, tactique, résultat, risques résiduels. J'aimerais savoir si nous sommes suffisamment couverts à tous les niveaux. Je ne te cache pas que j'ai d'autres sources que toi. Donc, je fais les recouplements. Compris ?

— Compris.

— Bien. Je recontextualise. Le dossier a été ouvert samedi treize novembre, à une heure du matin. Notre centrale a reçu un appel d'urgence de 485, une heure et demie après la mort de Karin Roslin-Svensson. C'est le temps qu'il lui a fallu pour confirmer le décès, appeler le Consortium de Ted Irons et nous contacter. J'ai pris l'appel en direct, vu le topo. Nous avons cadré la mission, il a accepté mon offre sans discussion. Très confortable. La panique, ça n'aide pas à bien négocier. Je t'ai confié le dossier dès que j'ai reçu confirmation du paiement. L'affaire était sensible, car politique et potentiellement ultramédiatisée. Dis-moi que je ne me suis pas trompé en te confiant ce dossier et je mettrai ton initiative malheureuse sur le compte de ton apprentissage. J'ai besoin d'un bras droit, Pat, pas d'un casse-cou. Je t'écoute. Retracer les grandes lignes de l'opération.

— J'ai pris contact avec 485 pour tenir un briefing circonstancié et inventorier ses appuis sur place. Bien sûr, nous avons notre réseau, mais ses relais étaient potentiellement plus proches de la victime que les nôtres. Nous sommes convenus d'une stratégie en trois points. Priorité numéro un, récupérer le SexOD et le lui renvoyer. Priorité numéro deux, limiter les pouvoirs d'enquête. Priorité numéro trois, museler les médias. J'ai embarqué sur un jet privé à Gatwick, le Beechcraft King Air habituel, pour deux heures trente de vol, pendant lesquelles j'ai planifié les premières interventions. Je suis arrivé à Stockholm à cinq heures du matin. La

BMW prévue m'attendait à la sortie de l'avion, clés sur le contact. Service impeccable. Quarante minutes plus tard, je rencontrais le directeur général adjoint des opérations de la SÄPO.

— Pourquoi lui ?

— C'est mon meilleur contact sur place. Je le connais personnellement. Nous avons collaboré en Afghanistan, quand j'étais encore dans les Recces, les forces spéciales sud-africaines, et lui dans les SOG suédoises. Missions de reconnaissance, principalement. Un gars fiable.

— Fiable à quel point ?

— Au point de partir en mission avec lui en territoire ennemi les yeux fermés. Un ancien des SAS comme toi voit exactement ce que je veux dire.

— Cinq sur cinq. Planification opérationnelle ?

— Rétention de l'information. Non-collaboration. En interne, nous avons joué sur l'esprit de corps et la compétition que se livrent les différents services impliqués dans une enquête, surtout de ce calibre. Nous avons flatté les ego et maximisé le danger, notamment de fuites vers les médias, en cas de partage d'information. Nous disposions également d'un atout en première ligne : le garde du corps de la ministre. Sa hiérarchie connaissait la relation qu'il entretenait avec elle. Le service de protection des dignitaires avait voulu le changer d'affectation, mais elle leur a fait du chantage pour qu'il continue d'assurer sa protection.

— Il était au courant du décès ?

— Non. Cette relation le rendait, disons, émotionnel. Nous voulions atténuer les risques. Il a reçu les instructions quand il a appelé sa cellule, le lendemain matin. Tactique payante. D'une part, il n'a rien soupçonné de l'opération. D'autre part, puisqu'il avait tout intérêt à ce que rien ne fuite, il s'est directement aligné.

— Jusqu'à ce que le procureur oblige ton contact à donner les informations à la police de Täby...

— Dégâts limités. L'opération n'a pas été compromise. Les informations transmises ont été expurgées pour n'en garder que le strict

minimum. Ce que nous avons donné, c'est le garde du corps. Un fusible. Il cherche désormais du travail. Entretemps, il a fait diversion. Fin de la boucle.

— Okay. Continue.

— À six heures trente, j'ai rencontré le procureur en chef pour la région de Stockholm. Un contact du client. J'étais sceptique, mais il s'est avéré collaborant et efficace. Il a parfaitement compris la situation et ses conséquences en cas de scandale. Nous avons évalué les options afin de limiter au maximum les pouvoirs d'enquête. Des procureurs disponibles ce week-end-là, notre choix s'est fixé sur Nyman, réputé loyal, raisonnable, réservé et résolu dès lors qu'il adopte une position. Vu les circonstances du décès, son rationalisme ne pouvait que le faire pencher pour une cause naturelle. En outre, il a suivi la ligne fixée par son supérieur : des faits prouvés exclusivement, une conclusion rapide. Aucun procureur, dans le pays, ne souhaite revivre le fiasco du meurtre d'Olof Palme, le Premier ministre abattu en pleine rue en 1986 dont on n'a jamais retrouvé le tueur. Le procureur en chef le lui a rappelé fréquemment, son aversion pour l'exposition médiatique a fait le reste. Il a voulu fourguer aux médias une histoire lisse pour couper court aux spéculations. Nous n'avons pas eu à utiliser d'autres leviers. Il a classé l'affaire dans les dix jours. Fin de la boucle. Il a, en parallèle, pris en charge l'essentiel de la priorité numéro trois. Les médias n'ont rien eu de croustillant à se mettre sous la dent.

— Les autres intervenants ?

— Nous avons screené les spécialistes. Légiste, police scientifique, juristes et communicants rattachés à Nyman. Tous fonctionnaires bien installés, respectueux de la hiérarchie et des procédures. Risques de fuite vers la presse : limités. Probabilité de compromettre leur emploi : faible. Probabilité de mener une fronde : nulle. En outre, Nyman a conservé le droit de bloquer les procédures en cas de dépassement de budget, de manque de preuves ou de résolution de l'enquête, entre autres. Droit qu'il a utilisé. Boucles bouclées.

— C'est lui aussi qui a proposé l'équipe de Täby ?

— Affirmatif. L'affaire n'était pas qualifiée de meurtre, mais concernait une personnalité politique. Nous avons donc le choix. En plus d'impliquer nécessairement la SAPÖ, déjà sous contrôle, ce que le procureur en chef n'a jamais su, nous avons deux options. Soit faire appel à la police locale, soit nous tourner vers la police criminelle de Stockholm, plus expérimentée. Nous avons choisi la police locale. Pour le procureur en chef, l'équipe du commissaire Söderlund s'imposait. Il traîne une réputation de vieux blasé en fin de cycle, surtout spécialiste en ouverture de parapluie. Sur papier, son équipe ne tenait pas la route. Un jeune premier sans expérience chaperonné par une féministe forcenée. Ils ont hérité du dossier. Söderlund a commencé par refuser. Bon signe.

— Nous y reviendrons dans un instant. Cette boucle reste en suspens. Ensuite ?

— J'ai foncé chez Casper Frost. À 7h23, j'ai sonné. Pas de réponse. Je suis entré. La serrure a tenu douze secondes. Il était seul. Je l'ai tiré du lit par le gros orteil et je l'ai mis sous la douche. Quand il s'est réveillé, il était mûr. Il nous a très gentiment préparé un café fort, mais n'avait pas faim... Je n'ai pas dû élever la voix pour qu'il m'écoute. J'ai insisté sur la carotte, cinq cent mille couronnes, plutôt que sur le bâton. J'ai tout de même une question, Graham. Pourquoi lui ? Il était évident qu'il causerait des complications, comme plein de ces jeunes privilégiés qui n'ont rencontré la violence qu'à la télé ou dans des jeux vidéo. Ça ne les impressionne pas, comme s'ils avaient des milliers de vies en réserve...

— Nous n'avions pas énormément d'options. J'ai indiqué à 485 la procédure que nous allions suivre. Arrêt de la ligne de production. Activation d'une cellule de crise. Cloisonnement. 485 a endormi Cunningham avec des informations conformes à la version officielle, j'ai pris le relais quand il s'est inquiété. Nous avons besoin d'une personne proche de la victime qui ne soit pas au courant des détails de l'opération SexOD. Plus la situation semblait normale, plus vraisemblable était la mort naturelle. En tant qu'assistant,

Frost avait accès à la ministre à n'importe quel moment, y compris le week-end, ce qui était fréquemment le cas. Lui seul pouvait traiter discrètement la priorité numéro un.

— Il a fallu le recadrer et lui faire comprendre que, dans la vraie vie, *game over*, c'est généralement douloureux et rarement réversible. Au final, le bâton a eu plus d'effet que la carotte. J'ai sorti mon couteau...

— Le kukri ?

— C'est le plus impressionnant... Il a senti que je ne plaisantais pas quand je lui ai laissé le choix entre une mort sophistiquée et douloureuse ou une émascation à vif s'il ne faisait pas exactement ce que je lui demandais. Pour lui ou pour ses proches en cas d'indisponibilité. Il a saisi le message. Je lui ai confisqué son smartphone et je l'ai suivi jusqu'à Djursholm avec la BMW. Ensuite, j'ai pris un poste d'observation sur la rive d'en face. Impossible dans la rue. J'ai perdu vingt minutes à faire le tour de la région pour me retrouver à quatre cents mètres à vol d'oiseau. Avec mes jumelles, j'ai vu Frost manipuler le cadavre dans la chambre du haut. Il a eu du mal, le petit. Il s'est laissé déborder et a commis des erreurs. Il n'a pas remis le corps en position, par exemple. Puis il a oublié la bouteille de champagne. Sans vouloir insister, toutes nos contrariétés viennent de là. Je l'ai suivi des yeux jusqu'à sa voiture quand il a déposé la mallette. J'ai observé de loin les opérations par la suite. Frost s'est barré plus tôt que prévu. Je n'ai pas compris comment les flics de Täby l'ont laissé repartir aussi rapidement. Cela dit, ça cadrerait bien avec leur image de bras cassés.

— Tu as perdu sa trace ?

— Non. J'avais placé un mouchard sur sa voiture. Je l'ai suivi, de loin. Il est resté toute la journée chez un ami, dans une petite maison en bois à Saltsjö-boo, dans la campagne stockholmoise. J'ai rapidement installé une webcam discrète à l'entrée, avec capteur de mouvement, puis suis reparti. Je l'avais secoué le matin. J'ai considéré que se sentir en sécurité constituait sa priorité absolue. Je l'imaginai mal la ramener. J'ai passé la journée à suivre l'évo-

lution de l'enquête. J'ai fait une piqûre de rappel à Casper-le-Fantôme le lendemain matin, quand il s'est rendu au commissariat de Täby pour interrogatoire. Je l'attendais sur un banc, dans la rue piétonne. Il s'est figé quand il m'a vu. Je lui ai juste souhaité une excellente journée. Je l'ai retrouvé sur le parking après. Figé à nouveau. La mallette n'était pas dans sa voiture. Je devais temporer. Il m'a dit qu'il savait exactement ce qu'elle contenait, que la ministre était super excitée à l'idée d'essayer le SexOD, qu'il avait appelé Cunningham avec le smartphone de son pote et qu'il avait rassuré l'Anglais en lui disant qu'il allait lui rendre rapidement le SexOD, que personne n'avait rien vu et, surtout, que la ministre était morte dans son sommeil. Il lui avait demandé un peu d'argent, pour endormir sa méfiance. En fait, il se disait que son histoire pourrait intéresser beaucoup de monde. Je lui ai fixé un ultimatum pour me rendre la mallette. Il a cherché à négocier. Trois millions de couronnes pour l'objet, deux de plus pour oublier. Dix fois mon offre initiale, tu vois le genre. Il m'a dit qu'il avait tout raconté à quelqu'un et que, s'il lui arrivait quelque chose, ce quelqu'un enverrait à la presse une enveloppe avec tous les détails de l'opération. Je lui ai dit que j'allais réfléchir.

— Tu ne m'en as pas parlé. Tu as géré en direct ?

— Oui. C'était grotesque d'amateurisme. Il est retourné se planquer à la campagne, je l'ai vu arriver sur mon appli quand il a déclenché la webcam. Aucun autre mouvement jusqu'à 18 heures, quand il est reparti. Il est rapidement repassé chez lui puis s'est rendu chez son oncle à Östermalm. Entretemps, je suis allé visiter Saltsjö-boo. Pittoresque petite bourgade. Son ami a flippé à la vue de la lame recourbée du kukri. Un hardcore gamer, habitué à manier virtuellement les armes les plus meurtrières, mais qui tourne de l'œil à la vue d'un coupe-chou. À pleurer. Il m'a juré qu'ils étaient restés à deux à discuter tout le week-end. Samedi, Frost était choqué, mais présentait un danger. Il avait voulu consigner sa version. Le dimanche, sa peur était palpable. Il aurait dit à son ami, avant de s'éclipser avec la mallette « Ce n'est qu'une

question de temps pour que les flics de Täby me retombent dessus, je ne vais pas m'en sortir, surtout avec le type qui me suit. Ce mec me fout les boules. Si je dois mourir, je veux m'éclater une dernière fois ». Il ne comptait pas si bien dire. Il s'est éclaté. Fin de la boucle. Je n'ai pas hésité quand je l'ai poussé dans le vide, Graham. Ce gars-là ne nous aurait amené que des emmerdes, sans aucune garantie qu'elles s'arrêtent un jour. Selon le procureur en chef, le commissaire Falk, qui a récupéré l'enquête, va conclure au suicide. De toute manière, il n'y a rien dans le dossier qui indique le contraire.

— Bonne initiative, cette fois. Osée, mais payante. Je n'ai rien contre la créativité, si elle escamote des éléments ou étouffe la vérité, tu comprends ? Il faut l'utiliser à bon escient. Et le smartphone ?

— Déposé net d'empreinte, éteint et à demi chargé, à côté de son sachet de poudre.

— Et l'ami ?

— Il a malencontreusement glissé sur une flaque d'huile d'olive en descendant l'escalier en béton qui mène au garde-manger de la cave. Coup du lapin. Une mort stupide. Un certificat de décès a été émis à son nom il y a une semaine. L'enveloppe a été détruite.

Fin de la boucle.

— Ce qui nous amène à nos amis policiers.

— Sur les trois éléments, deux sont neutralisés. Le commissaire a été poussé vers la sortie par Nyman et sa hiérarchie. L'inspectrice Ekdhal a jeté l'éponge. Reste le jeune Törnqvist, auquel il faut ajouter un élément que j'ai largement sous-estimé, le *polisassistent*, Valdemar Schneider.

— Tu l'expliques comment ?

— Faille de renseignements. Personne ne dispose d'informations sur lui. Ce type est passé sous le radar après une condamnation pour revente de stupéfiants dans sa jeunesse. Il s'est confiné dans une fonction subalterne toute sa carrière. Il n'apparaît nulle part. Pourtant, à presque cinquante ans, il est bon. Vachement bon. Un

hacker à l'ancienne, qui bidouille le code en assembleur et travaille sur des machines hors-ligne pour éviter les piratages. Impossible d'accéder à son poste de travail. En plus, il vit reclus au cœur du commissariat. Son appartement est à l'abandon, j'ai vérifié. Je n'ai pas pu placer de mouchard pour le surveiller. Après recoupement, c'est lui qui tuyaute Törnqvist avec une loyauté remarquable. Il faut le tenir à l'œil, mais sans exagérer non plus. Schneider, c'est un caillou dans notre chaussure, mais aussi un pion insignifiant sur notre échiquier. Si on désactive Törnqvist, on le désactive aussi. Je n'en ferais pas un objectif en tant que tel.

— Donc, retour à Törnqvist. Qu'en penses-tu ?

— Pour un civil, il se débrouille plutôt pas mal. Il tire toute son équipe derrière lui. Sans Törnqvist, l'affaire serait déjà complètement enterrée. Persévérant, intelligent, créatif. Il s'adapte. Un rusé. Je l'ai vu opérer en Champagne. Pour soutirer discrètement des informations, il est fort. Nous commettrions une erreur en le sous-estimant. Il fonctionne comme un pit-bull. Là, il a flairé Cunningham. Il ne va pas le lâcher. Il ira jusqu'au bout.

— Points faibles ?

— Cette affaire l'obsède, il outrepassa ses fonctions pour la résoudre. Je pense qu'il en fait un échec personnel. Il manque de discernement. Il est allé jusqu'à faire appel à Magnus Svensson pour l'aider à poursuivre.

— À Magnus Svensson ? répéta Graham Taylor, stupéfait. Elle est bonne, celle-là... se dérida-t-il. Magnus Svensson ! Notre jeune ami a encore beaucoup à apprendre... Et par rapport à sa sexualité ?

— Törnqvist ? Selon son historique Web, il consomme pas mal de porno. La fois dernière, sa copine lui a fait tout un laïus sur la sexualité pulsionnelle des Occidentaux. Elle tente de le rééduquer, si tu veux mon avis. Il y a un peu de boulot, quand même. En Champagne, je l'ai trouvé tactile avec les femmes. Pas dérangeant. Certainement pas harcelant. Mais sympa, proche, à l'affût. Un peu voyeur, aussi, sans aucun doute. Si je dois résumer, disons que je le trouve limite frustré.

— Bon à savoir. Ton avis, avant que je t'informe des instructions de 485 ?

— Il est ambitieux et sûr de lui. Il n'abandonnera pas. Il y a de fortes chances pour qu'il finisse par recomposer les circonstances du décès de la ministre. Après, tout dépend de ce qu'il fera de ces informations.

— Tes recommandations ?

— L'extraction. On le dégage du chemin. À mon avis, il n'est pas corrompible. L'intimidation demeure aléatoire, il a du caractère. Ça ne nous laisse pas beaucoup d'options...

— Résumons. Törnqvist est la seule boucle active. Je voulais m'en assurer, c'est désormais le cas. Merci pour le débriefing. Nous allons accorder à l'inspecteur un traitement particulier pour garantir qu'il fasse bon usage des informations qu'il découvrira, en supposant qu'il les découvre. 485 ne veut plus entendre parler de mort. Il y en a déjà trop pour lui dans cette affaire, sans compter qu'il n'est même pas au courant pour l'ami de Frost. Je te l'ai dit, c'est un douillet. En clair, il nous interdit tout recours à la violence. On joue le jeu, comme convenu. Donc, pas de dégagement. Au contraire, il promet une stratégie d'engagement. Avantages : nous reprenons l'initiative et réactivons rapidement Cunningham, ce qui est une bonne chose pour la suite de l'opération. Il ne va de toute manière pas réussir à échapper éternellement à l'enquêteur. Inconvénients : je te laisse te forger une opinion.

Tiens, voici ses instructions, termina Graham Taylor en tendant à Pat un papier plié.

— Soit c'est vraiment couillu, soit c'est complètement naïf, commenta le Sud-Africain en lui rendant le papier, mais il est impossible de prévoir avec certitude le résultat d'une telle démarche. Je te le dis tout net. Je ne le sens pas.

— Pour tout t'avouer, moi non plus, mais nous pouvons essayer, répondit Taylor en allumant avec son briquet le papier, qu'il regarda se consumer dans le cendrier. Si nécessaire, nous appli-

querons des correctifs par la suite. Il y a quelque chose de différent dans ce dossier, Pat, quelque chose de frais et ces instructions en sont la preuve. J'en ai vu passer, des puissants de ce monde, depuis le temps que je fais ce métier, à planifier leurs projets immoraux ou à régler les problèmes qu'ils engendrent par cupidité, orgueil, luxure, envie ou paresse. Tous sont des péchés capitaux. Je connais leurs comportements par cœur, leur soif de pouvoir, leur rivalité sans merci, leur besoin pathologique de se prouver qu'ils existent ou qu'ils dominent, leurs ego surdimensionnés à la sensibilité explosive, leurs colères méphitiques. Rien ne peut les raisonner quand ils ont décidé de posséder, d'écraser ou de détruire. Ils n'ont d'empathie pour personne hormis les leurs, et encore, et certainement pas pour les anonymes. Ce dossier comporte un ingrédient que j'avais oublié. Il y a une forme de vertu derrière tout ça. 485 me rappelle ces moines guerriers du Moyen Âge. Les Templiers, les Hospitaliers, les Teutoniques... Il mène une croisade moderne qu'il espère sans dégât collatéral alors que nul ne s'encombre de ce type de détail depuis mille ans. À l'époque, déjà, tout le monde savait qu'une guerre propre, ça n'existe pas. Mais j'apprécie l'intention, la défense d'une cause moralement défendable. Ça nous change. Je l'ai dit à Ted Irons. Ça l'a fait sourire, ce côté chevalier blanc. Et puis, il l'aborde sous un angle particulièrement savoureux. Je vais réactiver Cunningham.

— C'est toi le patron. Moi, je vais à Delft.

— Delft ?

— Oui, ils ont une université de technologies réputée dans le monde entier. Törnqvist en parlait hier matin avec sa copine...

À quatorze heures, à Stockholm, au cœur du cœur de la capitale, le brouhaha des conversations s'apaisait dans l'hémicycle moderne du parlement, à la demande de la présidente. Les regards des députés, assis deux par deux sur des pupitres disposés en arcs de cercle concentriques, convergèrent vers le lutrin centré devant le mur, sous le vertigineux écran de projection.

Personne n'avait voulu louper le prochain intervenant, qui abaissa la table de lecture pour l'ajuster à sa hauteur. À la une de l'actualité depuis des semaines, porteur d'un projet qui ne laissait personne indifférent, pressenti pour entrer au gouvernement, Jean-Luc Våktaren, député ministrable, fut invité à prendre la parole par la présidente.

— *Tak, fru talman.* Merci, Madame la Présidente, débuta-t-il en la saluant.

Il regarda ses notes, puis jeta un coup d'œil circulaire sur l'assemblée et prit une profonde inspiration. Il éprouva quelques difficultés à réprimer le frisson qui le traversait de part en part. Pas un, pas une de ses trois-cent-quarante-huit collègues ne manquait à l'appel. Un résultat tout à fait admirable.

Ce n'était pas tout.

Il leva les yeux.

La tribune des visiteurs, ouverte au public, était pleine à craquer. Quant au serveur Internet, où son allocution était retransmise sur la WebTV du Riksdag, il montrait des signes de saturation. Le pays se mobilisait pour le sujet. Exceptionnel!

Il se lança dans son discours comme dans une course de demi-fond : à un rythme soutenu, mais pas trop intense, pour tenir sur la durée.

— Lorsque j'étais écolier, il y avait dans ma classe deux enfants dont les parents étaient divorcés. Nous trouvions cela étrange, qu'ils n'aient pas à la maison un papa et une maman pour passer du temps et jouer avec eux, comme nous trouvions étrange de vivre dans deux demeures différentes. Ils vivaient un peu à l'écart, parlaient de leurs autres parents, qui étaient beaux, mais pas toujours gentils, et ils oubliaient parfois leurs affaires chez l'un ou chez l'autre lors des changements de semaine. Oui, vraiment, ils avaient une vie bizarre. Dans la classe de ma fille de huit ans, cinq enfants, dont elle, vivent encore avec leurs deux parents. Ses camarades lui confient parfois qu'ils aimeraient, eux aussi, avoir à la maison un papa et une maman qui ne se disputent pas. Ils rêvent

d'une chambre unique où ils pourraient rassembler toutes leurs affaires et se sentir vraiment chez eux, en sécurité. Ma fille nous remercie parfois de rester ensemble, même si elle regrette de ne pas avoir développé le même talent de négociation que ses amis et amies pour obtenir ce qu'elle veut. Chers collègues, je vous pose la question. Que s'est-il passé, en moins de quarante ans, pour que des enfants en viennent à remercier leurs parents d'assumer leurs responsabilités ? Oui, c'est bien de cela qu'il s'agit. Nos responsabilités d'adultes. Notre capacité à poser des choix forts. Notre capacité à nous adapter à nos événements de vie. Notre engagement, sans faille et à long terme, envers les vies que nous mettons au monde. Jamais, dans l'histoire de l'Humanité, nous n'avons eu autant de contrôle en tant qu'individus ou en tant que couples sur cette question. Depuis les années 1970, nous avons décorrélé les aspects récréatifs des aspects procréatifs de la sexualité. Les campagnes de sensibilisation, portées depuis par tous les gouvernements successifs, ont informé chaque citoyen, chaque citoyenne de ce pays de l'invention, de la multiplication et de l'utilisation des méthodes contraceptives. De nos jours, il est possible de résumer le sexe à une activité tournée exclusivement vers le loisir. Aussi insatiable que soit notre appétit sexuel, nous pouvons choisir de ne pas avoir d'enfants. C'est notre droit. De nos jours, laisser la nature remplir son office revient toujours, je dis bien « toujours », à poser un choix. Un choix philosophique. Un choix de conformité à nos valeurs. Un choix de couple. Un choix d'amour. Un choix de vie. Un choix de ne pas faire usage de moyens contraceptifs. C'est notre droit. Ce droit nous appartient jusqu'à ce qu'il engendre la vie. Dès lors qu'une union librement consentie donne naissance à un enfant, ce droit se transforme en devoir. Nous avons le devoir, indépendamment des aléas de nos relations sentimentales ou de nos trajectoires professionnelles, indépendamment de l'évolution de nos goûts et de nos envies, surtout, de veiller au bien-être de nos enfants. Nous avons un devoir de responsabilité. La question est : « que faisons-nous de ce devoir ? » Dans notre pays, quarante

pour cent des enfants sont issus de couples divorcés ou séparés, et ce chiffre poursuit sa lente, mais constante augmentation. La proportion est plus élevée encore dans les grandes villes. De nombreuses études indiquent que les enfants de parents divorcés ont des chances amoindries de réussite dans la vie. Ils sont, plus que les autres, sujets à l'anxiété, la dépression, la dépendance, le chômage. Aujourd'hui, je souhaite faire entendre la voix d'une population qui, par nature, n'est pas équipée pour défendre ses propres droits. Une population plus faible, moins expérimentée, moins autonome. Une population à laquelle nous devons, en tant que représentants de tous les citoyens de ce pays, assurer un avenir équitable et radieux. À travers ce projet, je m'engage envers tous les enfants à faire tout ce qui est possible pour préserver leur insouciance, leur joie de vivre et leur santé mentale. Je m'engage à leur offrir des chances équitables dans la vie. Comme je l'ai déjà dit, je souhaite que nous offrions à chaque enfant dont les parents divorcent un accompagnement psychologique et scolaire afin de lui assurer de traverser cette épreuve dans les meilleures conditions possibles et de le soustraire à toute forme d'aliénation parentale. Cet aspect de notre politique sera confié au service de droit familial qui verra, pour l'occasion, s'élargir ses compétences actuelles de médiation et d'aide aux parents qui divorcent. Aujourd'hui, je profite de la tribune qui m'est accordée pour aller plus loin dans la mise en place d'un système de responsabilisation parentale. Afin d'éviter que les adultes se soustraient à leur devoir, afin d'éviter qu'ils reviennent sur les choix qui sont les leurs, qu'ils les minorent ou minimisent leurs responsabilités, afin également de les confronter, le moment venu, aux légitimes questions de leurs enfants sur leur défection, je souhaite systématiser l'échantillonnage ADN de tous les parents. À la naissance d'un enfant, chacun des parents sera invité à fournir un échantillon de son ADN directement à l'assistant de santé présent, obstétricien, infirmière, sage-femme. La base de données ADN des parents sera administrée par le ministère de la Santé et des Affaires sociales à cette seule fin. Dans notre société,

nous sommes capables d'assurer la traçabilité d'un œuf, mais pas celle d'un enfant. Cela doit changer, pour le bien-être de tous. Je suis convaincu qu'un parent capable de faire passer l'intérêt de sa progéniture avant la sienne ne verra aucun inconvénient à se conformer à cette nouvelle disposition. Si tel n'est pas le cas se pose alors la question du choix. Quelle vie souhaite-t-on offrir à notre enfant ? Ce choix se pose également à cette assemblée. Quel avenir souhaitons-nous offrir aux enfants de ce pays ? Quel mode de vie souhaitons-nous promouvoir pour le futur ? La société se doit d'aider aujourd'hui chaque individu à accomplir son devoir inaliénable, mais pas incessible, de parent. C'est la condition *sine qua non* pour disposer, demain, de citoyens bien dans leur tête et bien dans leur vie. Ne nous y trompons pas, ce qui se joue ici, c'est l'avenir de la Suède. Il passe inévitablement par le bien-être actuel de nos enfants. Merci, Madame la Présidente.

Jean-Luc Våktaren rassembla ses notes sous un feu nourri d'applaudissements venus de la tribune des visiteurs et des partis de la coalition gouvernementale. Ils étaient plus sporadiques parmi les autres membres du Parlement.

— Merci, Monsieur Våktaren. Conformément à l'usage, j'invite les membres du Parlement à participer aux débats en posant leurs questions. La parole est à Ole Tallholm, du parti libéral Les modérés.

— Merci, Madame la Présidente. Monsieur Våktaren, vous n'avez apporté aucune réponse satisfaisante à ma question de savoir qui allait supporter le surcoût d'un accompagnement psychologique. Là, vous ajoutez à la facture un échantillonnage ADN systématique et la constitution d'une base de données nationale. Je réitère ma question. Qui va financer ces différents dispositifs ?

— Merci, Monsieur Tallholm. Monsieur Våktaren, vous avez la parole.

— Merci, Madame la Présidente. Mener une politique est d'abord et avant toute une question de priorité. Nous pouvons l'accorder à

cette mesure si nous choisissons d'accorder la priorité aux enfants, choix d'autant plus facile que notre sécurité sociale est excédentaire. Si, d'aventure, un arbitrage devait être fait, nous pourrions considérer qu'il s'agit d'un investissement à long terme. En consacrant maintenant ce budget à un accompagnement psychologique et scolaire, nous réduisons demain le coût du traitement de la dépression et de l'anxiété chez l'adulte ainsi que ceux liés au chômage ou à la dépendance à l'aide sociale. Faites le calcul. Financièrement, rien ne s'oppose à la mise en place de cette politique. Pour ce qui concerne l'échantillonnage ADN, des économies d'échelle pourront être réalisées par des négociations avec les compagnies pharmaceutiques. Cette mesure est avant tout dissuasive. Nous espérons que la conscience des adultes s'aiguïsera parce que, enregistrés comme indubitables géniteurs, ils risquent, un jour, de devoir rendre des comptes à qui de droit. Ce faisant, ils poseront des choix potentiellement plus réfléchis.

— Merci beaucoup, Jean-Luc Våktaren. La parole est à Britta Paulsson, du Parti de gauche.

— Merci, Madame la Présidente. Monsieur Våktaren, votre proposition d'échantillonnage ADN systématique des parents m'étonne, car nous n'en avons pas débattu à la commission des affaires sociales, qui est à la source de ce projet. Ç'aurait été bienvenu, car elle pose d'énormes questions relatives à la protection des libertés individuelles, auxquelles mon parti est très attaché. En outre, près de deux tiers des parents ne divorcent pas, selon vos propres chiffres. Ils ne devraient donc pas être « fichés ». Nos concitoyens ont droit à la protection de leur vie privée, dont fait évidemment partie leur code génétique. Je doute fort qu'ils apprécient qu'on le leur enlève. Quelles sont vos garanties à ce sujet ?

— Merci beaucoup, Madame Paulsson. Monsieur Våktaren, vous avez la parole.

— Madame la présidente, le point soulevé par Madame Paulsson pose inévitablement la question de l'égalité des droits entre les citoyens. Les conséquences d'un divorce sur un enfant ont un

impact non pas légal sur son droit à la liberté, mais émotionnel sur son identité, sa sécurité ou encore son équilibre psychologique. Les conséquences de cet impact entraînent ultérieurement une réduction de ses libertés individuelles d'être en bonne santé, de développer une activité professionnelle épanouissante ou de fonder à son tour un foyer heureux. Nous pensons qu'il est du devoir des adultes d'accorder à tous les citoyens de ce pays des libertés individuelles intactes dès la naissance. Concernant le « fichage » de nos concitoyens, tout dépend de la manière dont nous présentons les choses. En Islande, plus de la moitié de la population a accepté, sur base volontaire, de donner son ADN dans le cadre de l'*Íslandinga erfðagreining*, le « projet de génome islandais » pourtant orchestré par une société privée. Ce projet avait un sens, même s'il a entraîné de nombreuses questions relatives à la confidentialité des données génétiques, qui ont été levées au moyen de mesures de sécurité appropriées. Ces données ont, finalement, contribué à la découverte de nouveaux traitements médicaux. Toutes proportions gardées, le projet proposé aujourd'hui a également un sens. Il contribuera demain à la fondation d'une Suède forte et compétitive sur le plan international, car composée d'individus mentalement et physiquement sains. Pour répondre à la question, nous pourrions proposer une participation volontaire qui permettrait, d'une part, de constituer cette base de données et, d'autre part, d'intensifier le contrôle des parents qui n'auraient pas donné leur échantillon ADN. Je le rappelle, notre objectif premier consiste à responsabiliser les parents.

— Merci beaucoup, Monsieur Våktaren. La parole est à Mikael Lindmark, du Parti nationaliste des Démocrates de Suède.

— Merci, Madame la Présidente. Monsieur Våktaren, je serai bref. Nous sommes également sensibles à la responsabilité individuelle de nos concitoyens que vous venez d'évoquer. Toutefois, nous défendons leur vie privée, que votre système menace. De la même manière, nous prônons une politique d'immigration stricte. Quand vous parlez de traçabilité des enfants, vous abordez poten-

tiellement chacun de ces trois points. Pourriez-vous éclaircir votre position sur ce sujet ?

— Merci beaucoup, Monsieur Lindmark. Monsieur Våktaren, vous avez la parole.

— Madame la présidente, par cette traçabilité, nous souhaitons sécuriser l'accès des enfants à leurs parents biologiques et nous assurer que ces derniers ne puissent échapper à leurs obligations parentales. Celle de leur disponibilité pendant l'accompagnement psychologique. Celle de leur accessibilité ultérieure, selon des modalités définies par l'enfant, soutenu si nécessaire par les services sociaux. L'Union européenne est parvenue à implanter dans la législation alimentaire un système de contrôle où tout produit fini est traçable jusqu'à son producteur. Techniquement, c'est donc possible. En droit social et familial, ça ne devrait pas être infaisable. Tout le système proposé repose sur la responsabilisation des adultes. Pour éviter les fraudes, il faut une loi qui renforce les contrôles. Ni plus ni moins.

— Merci beaucoup, Monsieur Våktaren. La parole est à Sabina Löfgren, du Parti de l'environnement Les Verts...

Et ainsi de suite.

Pendant toute l'après-midi, les questions se succédèrent, de plus en plus précises quant aux procédures, à la ventilation budgétaire, aux limites légales de la démarche, poussant Jean-Luc Våktaren dans ses retranchements. Plus le temps avançait, plus il répondait fréquemment « c'est une excellente question, qui mérite d'être étudiée », mais moins ses interlocuteurs remettaient en cause le principe même de la démarche de responsabilisation des parents.

Les travées du Parlement s'éclaircirent, comme la tribune des visiteurs, mais la majorité suivit tous les débats. Rarissime. Enfin, au détour d'une réponse, la présidente annonça au tribun qu'il n'y avait plus d'autres questions. Il en fut presque surpris.

Il la remercia ainsi que tous les membres du Parlement et retourna à son siège sous de chaleureux applaudissements. Il

s'écroula plus qu'il ne s'assit, tandis que sa voisine de pupitre lui serrait la main en le complimentant. La session s'acheva.

Dans les coulisses du pouvoir, plusieurs parlementaires le félicitèrent. Tout le monde avait eu, dans sa classe, un premier, puis un deuxième enfant dont les parents avaient divorcé.

Il n'était pas trop tard pour rectifier ce qui pouvait encore l'être...

Quand Jean-Luc Våktaren arriva chez lui, Gabrielle l'accueillit avec un bouquet de fleurs. Tanja la suivait, deux flûtes de champagne à la main. Son regard pétillait aussi, de fierté et d'émotion. Ils trinquèrent, puis elle lui prit son verre des mains, le déposa sur le guéridon du hall et l'embrassa.

— Mon héros. Tu en as fait, du chemin, depuis nos jeunes années de camps d'été ! Assister à l'accomplissement de nos longues soirées de « comité de pilotage VIP » m'a ravie. Si Karin t'avait vu... C'est un beau combat que tu mènes et tu le fais avec une passion contagieuse. Je ne sais pas si tu es au courant, mais à l'école, tout le monde en parle, et tu es soutenu par une très large majorité des mamans.

— Merci ma chérie. Merci d'avoir toujours été là.

— Tu ne m'avais pas parlé de ton idée d'échantillonnage ADN. Ça, c'est un gros défi...

— Peut-être. Mais si ça peut aider à faire passer le principe de l'accompagnement psychologique, c'est bonus.

— Papa, tu viens, on a préparé un super apéro !

— J'arrive, Gabrielle... Après ça, je me sauve, ajouta-t-il pour son épouse.

— Tu pars ? Déjà ? Nous t'avons préparé un dîner...

— Je ne peux pas rester, Tanja. Nous sommes vendredi...

— Et ?

— Je dois aller au lac Mälaren...

— Rien ne t'y oblige, Jean-Luc. Cette allocution, c'est l'aboutissement de nombreuses heures de travail, de réunion, de préparation.

Tu es occupé dessus depuis des mois. Tu manques aux filles. Reste. Fête ton succès avec nous, c'est une étape importante...

— Je te promets que nous fêterons ça ensemble demain. Venez me rejoindre au lac pour la journée... Nous pourrions aussi organiser une fête le soir avec des amis. Si tu veux, je commande un traiteur, comme ça, tu n'auras à t'occuper de rien. Je prends l'apéro avec vous, puis je file.

— Comme tu voudras... répondit Tanja, dépitée.

Il fit de son mieux pour masquer son impatience. Il sourit à sa fille qui lui passait les crackers au saumon fumé, les chips au fromage, les cubes de hareng mariné, mais le cœur n'y était pas. Tanja se resservit plusieurs fois de champagne sans lui en proposer, puisqu'il reprenait la route.

Il n'avait qu'une envie, retrouver ses égéries.

L'impatience le rongait de l'intérieur.

Son pied battait la mesure d'un morceau imaginaire, probablement du speed metal ou de la techno. Quand Tanja le délivra d'un « Papa doit partir travailler, ma chérie » adressé à Gabrielle, qui afficha ouvertement sa déception, il bondit sur ses pieds, attrapa sa valise, la mallette et son PC portable, prêts depuis la veille. À plusieurs reprises, il avait vérifié que rien ne manquait et prit le temps d'un dernier contrôle avant d'embrasser précipitamment sa famille et de s'évader.

Son épouse le regarda partir avec la résignation des conjoints de cocaïnomanes auxquels un nouvel ami inconnu vient de proposer une ligne de « super bonne ». Jean-Luc Våktaren ne pensait pas ressembler à ces consommateurs de substances qui s'organisent pour ne jamais être à court. Il aurait eu tendance à prendre de haut ceux qui subissent une semaine d'abstinence en ne pensant qu'au rail qu'ils snifferont le vendredi soir, pour se féliciter d'avoir tenu. Rien de cela ne le concernait.

Il voulait juste avancer d'un cran dans son projet.

Enfoncer le clou.

Il avait besoin d'un nouveau momentum.

Déjà, sur l'autoroute, son esprit se focalisait sur une idée fixe.  
Se poser. Réfléchir.  
Débattre avec Lana et Maxie.

Au même instant, aux Pays-Bas, Tyko s'éveillait d'une longue sieste dans son hôtel de la ville universitaire de Delft. Il avait faim. Il faisait noir, dehors. Était-ce l'heure du petit-déjeuner ou du dîner ? Il mit quelques instants à se repérer dans l'espace et le temps. Tout s'était emmêlé, mais la journée avait été riche en enseignements. Il prit une longue douche chaude pour se remettre les idées en place.

L'avant-veille, il était arrivé à l'aéroport Arlanda de Stockholm en fin d'après-midi après avoir échangé son billet à la suite de l'inexplicable accident de sa voiture de location, qui l'avait laissé endolori, mais sain et sauf. Convoqué à dîner par Magnus Svensson, il avait rejoint l'industriel au restaurant gastronomique du Grand Hôtel. Avant que le maître d'hôtel ait eu le temps de lui demander s'il avait réservé, le barbu l'avait invité à s'asseoir à sa table d'un signe de la main du fond de la pièce. Il avait attaqué l'inspecteur sans échauffement en lui versant une coupe de champagne, du genre production massive et marketing haut de gamme.

— Vous êtes en retard, jeune homme. D'une journée, insista-t-il, et vous n'avez même pas pris la peine de me prévenir. Expliquez-moi pourquoi. Santé.

— Santé, Magnus...

— Monsieur Svensson.

— Eh bien voilà, poursuivit Tyko malgré le recadrage, j'ai eu un souci avec la voiture de location, qui...

— Ne me bassinez pas avec vos excuses d'écoliers, jeune homme. Quand je dépense mon argent, je veux savoir à quoi. Que faisiez-vous en champagne ?

— Je... j'enquêtais, Monsieur Svensson. Sur la bouteille de champagne consommée par votre épouse le soir de sa mort, avoua l'enquêteur, sans tenter de nier l'évidence. Vous m'avez suivi ?

— Ça ne vous regarde pas. N’oubliez pas qui je suis. Obtenir des informations sur ce que vous faites de mon argent, et du vôtre d’ailleurs, est un jeu d’enfant pour moi. Qu’avez-vous trouvé, en champagne ? Ne jouez pas au plus fin, en deux coups de téléphone, je saurai si vous m’avez menti.

— J’ai découvert que cette bouteille a été commandée, ainsi que plusieurs autres, par Christopher Cunningham.

— L’Anglais ? J’avais pourtant interdit à ma femme de le fréquenter. Il ne perd rien pour attendre. Autre chose ?

— Non, Monsieur.

— Nous verrons cela. C’est quoi, cette histoire de capteurs intégrés à du tissu d’un millimètre d’épaisseur ? Selon Sarkisian, vous n’étiez pas particulièrement intéressés par le kevlar ni aucune application militaire. Quel est le rapport avec la mort de ma femme ?

— Je ne sais pas, Monsieur Svensson. Personne ne sait. Nous cherchons encore à quoi pourrait bien correspondre ce bout de tissu retrouvé coincé dans sa boucle d’oreille.

— Vous pensez qu’un tueur l’a grattée derrière le lobe, inspecteur ? Que quelque chose la chatouillait, peut-être, et qu’un membre des forces spéciales l’a soulagée définitivement ? Vous m’avez menti, quand vous êtes venu chez moi. Il n’a jamais été question de meurtre. Vous avez abusé de moi et de mon argent.

— Nous ne savons toujours pas ce qui est arrivé à votre épouse...

— Et alors ? Pensez-vous que cela m’empêchera de dormir ? Quoi qu’il se cache derrière la version officielle, rien ne fera revenir Karin. Alors, à quoi bon se bercer d’illusions ? Ah ! Mon plat arrive ! Au revoir, inspecteur. Nous nous reverrons quand j’aurai besoin de vous. Rappelez-vous, vous êtes mon obligé.

— Mais...

— Allez, du balai, *pfuit* ! J’ai assez perdu de temps, le congédia-t-il d’un revers de main.

Dehors, la pluie était tombée dru. Tyko avait relevé son col et regagné sa voiture, entendant presque Gabriella Ekdhal lui mur-

murer à l'oreille : « Je te l'avais dit ». Il s'était senti ridicule. Honteux et ridicule.

Il s'était assis au volant sans démarrer, le temps de digérer. La pluie avait implacablement tambouriné sur la carrosserie de la C30 tandis que des gouttes glaciales avaient dégouliné dans son cou, comme si l'habitacle avait perdu son étanchéité, mais à retardement. Il avait composé le numéro de Valdemar Schneider, toujours un bon placement pour sortir de la grisaille.

— Maître Törnqvist ! Bien rentré au septentrion ? Mais qu'entends-je ? Ne serait-ce point là une volée continue de flèches ennemies tombant sur votre écu ? Courez-vous un quelconque péril, céans ? Dois-je dépêcher un messager au Rohan pour vous sortir de cette mauvaise passe ?

— Bonsoir, mon très cher Val. Non, tout va bien. Il pleut, répondit Tyko en souriant. L'enthousiasme du *polisassistent* était contagieux. As-tu trouvé les informations que je t'ai demandées hier ?

— J'y travaille, j'y travaille. Pour ce qui concerne Sir Cunningham, il y a peu à nous mettre sous la dent. Il n'apparaît, à ma connaissance, que dans une seule société, suédoise, une aktiebolag, à responsabilité limitée. J'ai récupéré le fichier clients. On y trouve des politiciens, de grosses entreprises, des agences de communication, principalement suédoises et britanniques, mais pas de Kewsway Ltd. Je continuerai les recherches demain.

— J'essaie de le contacter depuis hier, mais il ne répond pas. Je suppose qu'il m'évite. Tu as son adresse ?

— Bien sûr !

— S'il ne réagit pas, nous irons lui rendre une petite visite. Et pour les tissus, tu as avancé ?

— En Europe, plusieurs universités sont reconnues pour leurs travaux de recherche et leurs liens avec l'industrie. J'ai tenté d'affiner mes requêtes en fonction des informations que tu m'as transmises. J'ai trouvé une robe qui réagit à l'humeur de la personne qui la porte.

— Ce qui implique l'utilisation de capteurs de précision...

— Exactement. Les créateurs se sont spécialisés dans les capteurs. De plus, le champ d'application principal de ce centre de recherche est la médecine. Cela suppose un travail centré sur la personne, avec des systèmes d'aide sophistiqués et fiables, à travers des tissus connectés. Je me suis dit qu'il y avait matière à les interroger.

— Et les autres ?

— Davantage axés sur les textiles sportifs, la mode, la gestion des interfaces informatiques... tout est attirant, mais il va falloir faire un choix !

— Bien, je vais suivre ton avis. C'est où ?

— À Delft, Pays-Bas. Dans la banlieue de La Haye.

— Tu crois que je devrais y aller ?

— Tu doutes, Maître Törnqvist ? Maintenant ? Un problème ?

— Je viens de me faire jeter par Svensson...

— Tant mieux ! Il mériterait qu'on lui rappelle que « L'homme n'est rien d'autre que la série de ses actes ». Je ne voudrais pas de son âme, et toi non plus !

— Goethe ?

— Non, Hegel. Chez Goethe, Faust vend son âme au diable, c'est très différent, ça le désresponsabilise de ses actes. Cela étant, la phrase vaut aussi pour toi, Tyko. Continue à être quelqu'un de bien !

— Merci, Val.

Il était reparti suffisamment rasséréné pour inviter Sonia dans un restaurant bistronomique d'inspiration française. Ils s'y étaient rendus en bus, pour ne pas avoir à limiter leur consommation d'alcool. Avec la professeure de yoga, ils s'étaient offert une bouteille de vin rouge. Surtout pas de champagne ! Il n'avait pas abordé l'enquête, conformément à sa politique, hormis pour lui raconter les anecdotes saillantes. La séance de dégustation avec Pat et l'interminable attente des secours, piégé la tête en bas dans l'habitacle d'une minuscule Fiat 500, le long d'une autoroute française. Et ses

pensées de mort, d'abord. De gratitude, ensuite. D'amour pour elle, enfin. La proximité de la fin recentre les priorités.

Il avait centré la conversation sur ses fantasmes porno-packagés de femme fatale assise au bar et sur leur avenir. Il avait confié à Sonia qu'il percevait mieux son côté pulsionnel, comprenait son origine, commençait à le trouver stéréotypé, presque ennuyeux. Il aspirait à une sexualité différente, plus nourrissante, moins éphémère. Il lui avait demandé ce qu'elle en pensait.

Jamais il ne s'était ouvert autant.

Avec personne.

Le câble de funambule sur lequel il avait toujours eu l'impression d'évoluer quand il abordait le sujet de sa sexualité avec l'autre moitié de son couple, même temporaire, surtout temporaire, n'existait plus. Sous l'impulsion de Sonia, il se sentait évoluer. Il en éprouvait une profonde gratitude, encore, et l'avait remerciée, ému, pour sa confiance tranquille en eux.

Ils étaient rentrés à l'appartement de Solna en taxi, éméchés, avaient semé des fringues un peu partout et s'étaient lovés nus sous les draps. Ils s'étaient endormis dans le même soupir.

Le lendemain matin, à la première heure, Tyko avait embarqué son sac plié au carré et son ordinateur portable dans la C30 et s'était dirigé vers l'autoroute E4. Direction : Delft. Trajet : mille cinq cents kilomètres. Pour la rassurer, il avait précisé à Sonia qu'il comptait s'arrêter à Brême pour la nuit.

Sur la route, il avait demandé à Valdemar de lui organiser deux ou trois rendez-vous à l'université. Puis il avait laissé Kurt Cobain prendre possession, *Unplugged in New York*, de son environnement proche, en souhaitant à Magnus Svensson la fin décrite dans « Lake of fire ».

Le *polisassistent* avait fait du bon boulot. Il avait trouvé l'organigramme de l'institut de recherche et développement sur les textiles, rattaché à la Technische Universiteit Delft, ou TU Delft, et l'avait parcouru de haut en bas, en essayant de contacter cha-

cune des lignes. Il était parvenu à lui décrocher un rendez-vous avec Anka Oostvogels, l'assistante du professeur en charge de la chaire de recherche Xavier Van Dieren, un genre de spin off reliant l'université à un partenaire industriel. L'inspecteur était au cœur du sujet.

La jeune femme, une grande blonde souriante à la peau diaphane qui devait avoir à peu près son âge, l'accueillit. Tyko s'aperçut qu'il ne l'envisageait même pas... pourtant, elle était charmante.

— Votre collègue m'a dit que vous étiez policier, mais que vous veniez en ami, badina-t-elle pour établir le lien. Tout ce que je dirai sera non officiel, mais pourra se retourner contre moi, c'est ça ?

— Parlez sans crainte. Il ne vous sera fait aucun mal, répondit Tyko sur le même ton.

— Voilà qui est rassurant... Je pense que votre ami voulait vous préparer une rencontre avec le professeur Dijkstra, qui dirige l'institut. Je suis désolée, il n'est pas à l'université aujourd'hui, il est à Eindhoven, à l'autre bout du pays. Il a réunion toute la journée avec Monsieur Van Dieren.

— Celui de la chaire ? Je supposais qu'il s'agissait du nom d'un scientifique du passé, comme Érasme ou Huygens...

— Non, Monsieur Van Dieren est bien vivant, je peux vous l'assurer ! Il doit frôler la soixantaine. C'est notre principal donateur. Il a participé à la fondation de notre centre de recherche sur les tissus intelligents et, depuis, il en a financé toutes les études. Les parts qu'il possède dans nos découvertes ont considérablement accru sa fortune. C'est un homme d'affaires très écouté. Selon le professeur, on devrait lui élever une statue. Il en parle comme d'un saint.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Ils se sont connus ici, à Delft, sur les bancs de l'université. À l'époque, je vous parle du milieu des années 1980, Monsieur Van Dieren, qui voulait devenir ingénieur, n'allait vraiment pas bien. Il consommait énormément de drogues. Ici, on trouvait facilement de tout, les Pays-Bas ont toujours été très permissifs en la matière. En plus, il ne se contentait pas de drogues douces, si vous voyez

ce que je veux dire. On raconte qu'il a perdu ses parents très tôt et qu'il a été élevé dans une congrégation, mais il est toujours resté réservé sur le sujet. Heureusement, grâce au soutien du professeur Dijkstra, avec qui il partageait une chambre d'étudiant, il est parvenu à décrocher. Depuis, ils sont amis, et on dit que Monsieur Van Dieren n'a plus consommé aucune substance. Mais vous n'êtes pas venus jusqu'ici pour que je vous raconte les petits potins de nos bienfaiteurs. Que souhaitez-vous savoir ?

— J'ai entendu dire que vous aviez inventé une robe qui réagit à l'humeur de la personne qui la porte. C'est vrai ?

— Oui, bien sûr. C'est le travail d'une de nos équipes de doctorants. Suivez-moi, je vais vous les présenter.

Tyko suivit l'assistante dans les couloirs d'un bâtiment moderne au hall d'entrée lumineux. Toutes les portes étaient ouvertes sur de jeunes gens en tablier blanc occupés à utiliser des appareils de mesure scientifique, en jeans et sweat-shirt devant des ordinateurs ou en train de manipuler des outils de couture et de confectionner des prototypes de vêtements enfilés sur des mannequins, sans dress code particulier. Anka entra dans une pièce aveugle, plus spacieuse, où plusieurs groupes d'étudiants étaient rassemblés autour de larges tables. L'atelier. Elle s'arrêta près d'un quatuor qui se passionnait pour un mini circuit imprimé relié à une robe noire d'où dépassaient des tubes de plastique dont la couleur variait.

— Es-tu heureuse, Shanti ? demanda un étudiant à la fille qui la portait.

— Plutôt neutre, je crois, répondit sa condisciple.

— Ouais, je vois, on reste au bleu. Mets-toi un peu en colère...

— Je suis incapable de me mettre en colère sur commande, Koen...

— Fais un effort, quoi, pour la science... Il paraît que tu as fait des avances à Rikkert quand tu étais morte pêtée après avoir avalé un space cake en pensant que c'était un gâteau, dit-il en jetant un coup d'œil à son camarade, qui avalisa.

- Oh ! Ça suffit à la fin, avec cette histoire...
- Okay, c'est bon. La robe passe à l'orange... déclara Koen en levant les mains en signe de reddition, puis en donnant un petit coup de tournevis miniature au circuit.
- Excusez-nous du dérangement. Tyko, qui est policier en Suède, aurait quelques questions à vous poser.
- On s'intéresse à notre travail jusqu'en Suède ? Trop bien ! Allez-y ! répondit Koen.
- Impressionnant, votre projet ! Je peux vous l'acheter ? Ça m'aiderait à mieux comprendre ma copine... Elle fonctionne comment, cette robe ?
- Elle est bourrée de capteurs qui détectent l'humeur de la personne qui la porte, mais nous, on parle plutôt d'état émotionnel. Les données récoltées passent par le circuit imprimé que voici, placé dans une poche spéciale, entre les omoplates. Il commande l'affichage de la couleur en fonction de l'émotion. Ici, Shanti est un peu fâchée, les tubes lumineux sont orange. Le problème, pour l'instant, c'est le poids des batteries. Pas très pratique. Petite précision, notre prototype n'est pas à vendre. Désolé pour votre copine...
- Vous êtes vraiment capables de capter l'humeur ?
- Oui. Il suffit de savoir ce qu'on cherche, voilà tout.
- Vous pouvez reconnaître toutes les émotions humaines ? Un orgasme, par exemple ?
- Bizarre, comme question ! Un orgasme n'est pas une émotion, ça se saurait ! Mais oui, ça ne devrait pas poser de problème. Il suffit de mesurer la pression artérielle et le rythme cardiaque, qui augmentent avec l'excitation sexuelle, la respiration, dont l'orgasme provoque un changement de fréquence et de profondeur, la conductivité de la peau, qui varie si on transpire, les contractions musculaires de la région pelvienne... On peut même ajouter un électroencéphalogramme pour détecter les changements d'activité électrique dans le cerveau. *Piece of cake*.
- Il y a d'autres applications que le changement de couleur d'un tube ?

— Plein. Tout dépend de ce que vous voulez mesurer et des effets que vous souhaitez produire, répondit Shanti, dont la robe virait au vert vif, signe de joie et d'intensité émotionnelle. Plusieurs recherches sont en cours pour concevoir des tissus thermostatiques qui maintiennent une température constante, par exemple. Il suffit de capter la donnée. C'est le point le plus facile, les tissus intelligents permettent déjà de mesurer en permanence la température du corps, en mode *quantified self*, comme les montres connectées pour le rythme cardiaque. Ensuite, on peut traiter la donnée de plusieurs manières différentes. Favoriser la transpiration en ouvrant les pores du tissu ou libérer des molécules encapsulées de menthe poivrée cristallisée, par exemple, pour rafraîchir. Modifier le plan d'orientation des molécules du tissu pour emprisonner l'air et créer une deuxième couche isolante ou activer un réseau de fibres chauffantes, pour réchauffer. On peut même imaginer des tissus à changement de phase, qui absorbent la chaleur et la redistribuent ensuite, un peu comme des batteries. Les capteurs peuvent également être orientés vers l'environnement. Dans un pays chaud, votre pantalon pourrait se transformer tout seul en bermuda, par exemple, en remontant automatiquement les jambes. Il suffit de coupler le tissu intelligent à des fibres à mémoire de forme.

— Un tissu est capable de conserver une forme particulière ?

— ... Ou de la reprendre ou d'en avoir plusieurs, en fonction de paramètres que l'utilisateur définit. On peut mémoriser des postures. Plusieurs applications militaires sont en cours d'étude, pour aider les soldats à maintenir une position de longue durée, par exemple. Un peu comme un exosquelette, mais en plus léger.

— Super éclairant ! Est-ce qu'il serait utile de placer des capteurs partout sur le corps ?

— Pas vraiment, il suffit de les placer aux bons endroits. Pourquoi ? demanda Shanti.

— Parce que nous soupçonnons, dans mon enquête, l'utilisation d'une combinaison intégrale...

— Une combinaison haptique, vous voulez dire ?

- Haptique ? Qu'est-ce que c'est ?
- Une combinaison à retour de force. C'est le même principe que la robe. La combinaison reçoit des informations et les transmet non pas à la vue de votre entourage, mais à votre corps. Depuis quelques années, on peut l'utiliser avec un casque de réalité virtuelle. L'univers virtuel dans lequel vous êtes immergé vous envoie des informations visuelles crédibles qui s'affichent sur l'écran du casque. Ça marche parce que votre cerveau y croit. La combinaison, c'est pareil, elle envoie des informations tactiles à votre peau. Ça marche parce que vos yeux l'ont vu ! De nombreux métiers techniques utilisent ce type de dispositifs, notamment pour simuler des opérations de maintenance industrielle ou des opérations chirurgicales.
- Quelles sensations peut-on espérer reproduire ?
- Forme, texture, résistance, pression, vibration... ça évolue tous les jours, avec de plus en plus de précision.
- Est-il possible de simuler une caresse sur les cheveux ou la stimulation du lobe de l'oreille, par exemple ?
- Vous êtes branché cul, vous, alors ! souligna Koen. À ma connaissance, ce sont toujours des combinaisons en deux parties, un pantalon genre training amélioré et une veste moulante, équipés de plaques d'électrostimulation musculaire. Mais, comme disait Shanti, ça évolue tous les jours.
- En existe-t-il qui fait un millimètre d'épaisseur ? demanda Tyko, dont la question provoqua, entre l'assistante et les étudiants, des regards entendus. Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?
- C'est *Second skin* qui vous intéresse, c'est ça ? demanda Koen.
- *Second skin* ? C'est quoi ?
- Le Saint-Graal. Ni plus ni moins, intervint Anka Oostvogels. Tous les chercheurs dans le domaine des textiles innovants contribuent, d'une manière ou d'une autre, à la mise au point de cette réalisation ultime. Un tissu qui serait comme une seconde peau, d'où son nom, et qui combinerait les propriétés de l'épiderme avec celles des textiles les plus aboutis. Thermorégulation, protection,

connexion, variation, confort, fonctionnalités multiples. Avec *Second Skin*, vous disposeriez d'une garde-robe infinie, adaptée, quels que soient vos besoins ou les conditions extérieures.

— Où peut-on trouver cette merveille ?

— Elle n'existe pas et elle n'est pas prête à voir le jour. Le projet suscite des convoitises. En dehors des universités, tous les groupes industriels gardent jalousement leurs évolutions technologiques. On apprend leur existence après le dépôt de brevet... Comme le Graal, *Second Skin* nous fait tous rêver, mais il faudra encore de longues années pour y parvenir. Pour en savoir plus sur l'état actuel des recherches sur les combinaisons haptiques, vous devriez aller à l'université de Grenade, en Espagne. C'est leur spécialité. Je peux vous donner le nom d'un de mes contacts là-bas, si ça vous tente.

— Je vous y accompagne avec plaisir, conclut Shanti, dont la robe devint jaune fade, signe d'incertitude ou de gêne.

Tyko la regarda. Elle rougissait. Comme quoi, les couleurs...

*Combinaison haptique, il faut que je mette Val sur le coup*, pensa Tyko en sortant de sa douche. Il avait noté le nom du contact de Anka, Carmen Cortès, et remarqua un appel manqué sur l'écran de son smartphone : Christopher Cunningham. Il soupira. Ce n'était pas le bon moment pour lui. Il faillit commander une vodka en service en chambre, pour faire des recherches sur Internet, mais se ravisa. Boire, ce n'était pas terrible, mais boire seul dans sa chambre, c'était encore pire.

Il descendit au bar, étonnamment bruyant pour un vendredi soir. Toutes les salles de séminaire semblaient avoir déversé leur trop-plein au même endroit. Des grappes de collègues qui avaient tombé la cravate s'affrontaient au décibelmètre pour savoir qui riait le plus fort. Un simple pèse-personne aurait suffi. Ils étaient lourds, proprement pénibles pour les spectateurs neutres.

Il s'approcha du bar et s'installa d'une fesse sur un tabouret. Il ne comptait pas rester.

Quelques instants plus tard, il y posait la deuxième en se frottant les yeux.

Elle était là.

De l'autre côté du bar, un peu en oblique, une femme désœuvrée sirotait un cosmopolitan.

Longs cheveux blonds lâchés, yeux fauves magnifiques, maquillage imperceptible, rouge à lèvres discret, elle portait un chemisier flottant sobre et avait déposé la veste de son tailleur gris clair à côté d'elle, sur le bar. Elle dégageait une aura irrésistible. On avait envie de la connaître mieux, de la caresser, peut-être, même si son visage annonçait un caractère déterminé et certainement sélectif. Il n'était pas le seul à l'avoir repérée. Quelques hommes d'âge et de corpulence diverses dansaient autour d'elle une parade nuptiale sobre, mais univoque.

Le premier, un quarantenaire avec de la bouteille, peut-être un peu trop, s'approcha d'elle, lui parla un instant, désigna son verre et repartit bredouille, ce qui eut pour effet d'en décourager certains et d'en aiguillonner d'autres.

Un deuxième, plus jeune, plus athlétique, plus intrépide, lui glissa un mot à l'oreille. Elle déclina.

Un troisième trépignait, collé à ses starting-blocks. Le serveur déposa devant Tyko son verre de vodka. Il voulut trinquer de loin et tenta vainement d'accrocher le regard de la dame.

C'était à croire qu'elle l'évitait sciemment.

Impossible de rester sans rien faire.

Il se leva et se dirigea vers l'apparition, d'un pas décidé malgré les stigmates bleu-vert-jaunes de sa fracture de la pommette et l'impression de manquer de ressort. Il s'assit sur le tabouret vide à côté d'elle et perçut une tension des mâles alentour à l'arrivée de ce jeune type au look grunge qui leur disputait l'attention de la jeune femme.

— Ça vous dérange si je m'assieds ?

— Vous avez besoin d'une autorisation ?

— Non, c'est vrai. Je n'ai pas pu m'empêcher de vous regarder. Je tenais à vous dire que vous êtes ravissante, ajouta-t-il en la zieutant à la dérobee. Ses jambes musclées tendaient la toile de sa jupe de tailleur.

— Merci. Vous n'êtes pas mal non plus.

— Merci. Le cosmopolitan, c'est votre goût personnel ? Je vous aurais plutôt imaginé préférer le mojito.

— Vous avez raison. Je ne sais même pas pourquoi j'ai commandé ça.

— Je vous offre un mojito ? Un royal, avec du champagne ? Il me semble adapté à votre personnalité.

— Flatteur, avec ça... J'accepte, à condition que vous me fassiez la conversation. Pas de la drague à deux balles. Racontez-moi plutôt qui vous êtes et ce que vous recherchez.

— *Deal!* Barman, deux mojitos royaux, dit-il en se retenant de sourire face au concert de soupirs, dans son dos.

— À nous, dit-il en entrechoquant leurs verres. Je dois vous faire une confidence, j'ai une envie folle, que dis-je, irrépressible, de vous embrasser. C'est une question de survie. Si cela ne se produit pas, je vous préviens, vous aurez ma mort sur la conscience.

— Je m'en voudrais. Viens par ici, mon bel inspecteur.

Elle l'embrassa la première, libérant frustrations, velléités et fantasmes inassouvis. Les hommes se détournèrent, écoeurés, comme on zappe de chaîne à la télé quand l'équipe qu'on supporte se fait étriller par l'adversaire. Le barman attendit qu'ils aient fini pour encaisser. Ils éclatèrent de rire et payèrent en s'excusant.

— Sonia, comment es-tu arrivée ici ?

— J'ai pris un avion ce matin jusqu'à Amsterdam, puis le train. Allers simples tous les deux. Je pensais qu'on pouvait rester jusqu'à dimanche et rentrer à notre aise à la maison...

— Excellent programme. Ça me fait plaisir que tu sois là ! Quelle bonne surprise ! Tu veux manger au restaurant ou tu préfères que je te présente la chambre ?

— Dans ton fantasme, que ferais-tu ?

— Je commanderais au *Room service*. J'appellerais après que nous ayons fait connaissance. Je mangerais sur ton corps, un plat léger, pour que nous puissions recommencer...

— Alors, *room service*.

Au lac Mälaren, Jean-Luc Våktaren s'excusa auprès de Lana et Maxie et quitta l'ambiance « palais romain » qu'il avait choisie : sol en marbre de Carrare blanc veiné de gris, colonnes corinthiennes, frises moulurées d'or, plafond donnant directement sur le ciel étoilé. Le living-room avait changé de décoration. Des fresques murales représentaient le dieu Mars, des lampadaires à huile en bronze maintenaient la pièce dans une semi-pénombre suggestive, l'âtre monumental scintillait de mille feux réfléchis par les mosaïques de pierres précieuses qui l'ornaient. Des lits et des fauteuils recouverts de coussins brodés entouraient le lit central à baldaquin qui leur était réservé. Une trentaine de convives qu'il avait personnellement sélectionnés s'y ébattaient, sans distinction de race, de genre ni de quoi que ce soit, dans un mélange de corps, de membres, de froissements, de gémissements, de bruit de succion, d'odeurs âcres d'huile et acides de sexe.

Certains hommes étaient exagérément montés.

Il les avait réduits.

Ce soir, il se sentait Néron, Caligula ou Commode. Sa couronne de laurier en or lui conférait leur grandeur. Un sentiment jouissif de revanche l'exaltait. À tous ceux, à toutes celles, qui l'avaient pris de haut, il avait répondu. Son allocution au Parlement avait connu un immense succès populaire et d'estime ! Nul ne pouvait plus ignorer qui il était. Aujourd'hui marquait une étape cruciale de sa marche vers le Pouvoir.

Ses égéries avaient voulu, minaudes, l'attirer sur le lit à baldaquin pour le garder pour elles. Il avait refusé, préférant s'ébattre avec la plèbe. Il avait cru déceler dans leur regard un peu absent une once de jalousie. Ça l'avait émoustillé davantage. Il était déjà venu deux fois. La première entre les seins d'une belle Mauresque

pendant que Lana et Maxie l’embrassaient dans le cou et caressaient son corps huileux en le complimentant sur ses performances d’orateur, de guide, d’amant. La deuxième sur les fesses d’une Numide qu’il venait de prendre à la hussarde devant son homme pendant que ses égéries se faisaient lécher, écartelées face à lui, une jambe reposant sur le dos de la jeune femme. Deux jouissances frénétiques. Pas d’orgasme. C’était bon, sans plus.

Ça manquait de profondeur.

Il remit sa toge et descendit à la cave pour chercher une deuxième bouteille de *Black Bubbles*. Un premier cadavre se dressait, la tête en bas, dans une amphore remplie de glace. Un peu plus joyeux qu’à l’ordinaire, il rebondit contre le mur de l’escalier. Il s’arrêta et prit le temps de se ressaisir.

Fini de jouer, place au momentum. Il retourna dans l’atrium.

— Allez, on arrête tout, on rentre chez soi, cria-t-il à l’assemblée. Allez, allez, répéta-t-il en claquant des mains. On se dépêche...

Tous les convives s’évanouirent.

Ils ne restèrent qu’à trois.

Le maître des lieux ouvrit la bouteille et versa du champagne dans les trois calices en argent disposés sur une tablette à côté du lit à baldaquin sur lequel il prit place, au milieu des coussins.

— Vénérez-moi et honorez-moi, vestales. Ôtez vos tuniques et réchauffez mes sens, ordonna-t-il en buvant une longue gorgée. Ce soir, je compte sur vous pour m’inspirer. Les enfants de Suède ont besoin de nous.

— Es-tu en état de débattre, Jean-Luc? demanda Lana. Tu as beaucoup bu, aujourd’hui...

— Si j’avais besoin de ce genre de remarque, je serais resté à la maison, Svetlana. Aide-moi plutôt à trouver une manière imparable d’obliger les parents qui souhaiteraient divorcer à réfléchir à deux fois avant de le faire.

— Tes désirs sont des ordres, ô, mon Empereur, enchaîna-t-elle en se dévêtant et en se prosternant devant lui, instantanément imitée par Maxie.

— À la bonne heure, vestales, lança-t-il pendant que les deux femmes remontaient lentement le long de son corps.

Leurs mains, puis leur souffle, leurs seins, leur ventre, lui caressèrent les pieds et remontèrent vers son torse. Elles se redressèrent face à lui, côte à côte, à califourchon au-dessus de chaque cuisse.

Il sentit l'humidité de leur désir se déposer sur lui et entra en érection.

Elles le prirent en charge.

— Si tu veux les pousser à réfléchir, Chéri, frappe-les au portefeuille, chuchota Maxie au creux de son oreille. L'argent reste le sujet le plus sensible du monde. Personne n'y est indifférent. Personne n'a envie d'en perdre inutilement. Même dans un « quitte ou double », les gens rechignent à perdre leur mise alors qu'ils pourraient la doubler. Dans ce type de situation, on active un mécanisme automatique du cerveau, comme une illusion d'optique : le biais cognitif d'aversion à la perte. Personne n'y peut rien. Tout le monde y réagit. Effet garanti.

— Une amende ?

— Pas nécessairement. Une immobilisation suffit, pour autant que la somme soit conséquente, compléta-t-elle en le masturbant dans le rythme de la fellation de Lana.

— Tu pourrais imaginer un dispositif légal qui, en cas de divorce, immobilise une partie des avoirs au profit des enfants du couple, par exemple, déclara cette dernière avant de reprendre.

— Ça ne marchera pas. Il y aura toujours des gens pour contourner les lois, même chez nous.

— Le problème, Chéri, ce sont les divorces conflictuels. Si les gens s'arrangent, même pour contourner les lois, c'est tout bénéfique pour les enfants, relativisa Maxie.

— Je ne sais pas si... débuta le politicien qui fut secoué par un spasme.

— Tout va bien, Chéri ?

Non, quelque chose clochait.

Jean-Luc Våktaren se redressa.

Il tituba le temps de quelques pas.  
Son cerveau explosait. Ses yeux piquaient.  
Il n'entendait plus rien.  
Il suffoquait. Il ne parvenait plus à inspirer.  
Il passa la main sous son nez. Gluant.  
La retira. Rouge.  
Panique.  
Il se sentit trébucher.  
Et puis, plus rien.  
Le noir total.



Lundi 29 novembre, 19h.

Stockholm, île de Kungsholmen.

Tyko faisait les cent pas devant un immeuble sans originalité, façade ocre sur cinq étages, hormis la porte d'entrée protégée par deux fâcheuses colonnes d'inspiration dorique. La rue était à l'avenant, seule la proximité du siège de l'autorité policière, que l'on apercevait à une centaine de mètres, derrière les arbres, lui conférait un certain cachet. Le gigantesque complexe regroupait tous les services de la police nationale. Rassurant. L'espace d'un instant, l'inspecteur songea à abandonner.

En quatre jours, malgré un samedi romantique à souhait sur les canaux de Delft avec Sonia, il avait conduit plus de trois mille kilomètres. Il était épuisé. Si Christopher Cunningham ne lui avait pas téléphoné pour lui fixer ce rendez-vous, il serait rentré chez lui pour se jeter dans les bras de Morphée jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus de l'entendre ronfler, mais l'Anglais avait appelé et il était en retard.

Finalement, il déboucha de l'intérieur de l'immeuble et le pria de le suivre à travers le bâtiment. Dans la cour intérieure, cernée par cinq étages ocre ou couleur sable, il poussa une porte, qu'il referma à clé derrière eux, comme un agent immobilier pour éviter les dérangements. Il en avait tout l'air, avec son sourire blanchi, son costume Ralph Lauren, sa Rolex et ses mocassins à glands. Tyko l'imagina faire d'amples gestes pour présenter les atouts de l'espace brut et dégagé dans lequel ils se trouvaient. Un atelier d'ar-

tiste avec mezzanine, vidé de ses œuvres remplacées par quelques meubles neufs : un lit rond et excessif au centre, des canapés démesurés disséminés plic-ploc, des lits plus étroits contre les murs et à l'étage, des tables à roulettes, des cloisons mobiles. Étonnamment, le lieu rayonnait d'une chaleur uniforme et réconfortante.

— Vous m'expliquez à quoi on joue ? demanda Tyko.

— Eh bien, voilà. J'ai été chargé de vous apporter ceci, dit l'Anglais en récupérant une mallette à côté de la porte d'entrée. C'est pour vous, précisa-t-il avec un sourire trop large et trop blanc. En prêt, bien entendu.

— Que contient-elle ? s'enquit l'inspecteur en maîtrisant avec difficulté la curiosité qui s'était emparée de lui.

— Un SexOD. Je vous en prie, ouvrez-la.

— C'est quoi, un SexOD ? fit-il en ouvrant la valise sur une table. Elle contenait, dans des compartiments préformés adaptés à la taille de chaque élément, une combinaison intégrale gris clair ultrafine avec capuchon soigneusement pliée, une paire de lunettes noires, genre lunettes de natation qui recouvrent hermétiquement les yeux avec sangle en silicone pour les maintenir en place, un boîtier de la taille d'un smartphone avec une triple antenne disposée en prisme, un chargeur, des câbles, un cintre.

— Un *Sex Operating Device*. Un dispositif d'exploration sexuelle.

— Que voulez-vous que j'en fasse ?

— Que vous le testiez, répondit l'anglais en déposant à côté de la valise une bouteille de champagne *Black Bubbles* et deux flûtes. Comme vous le savez, ce champagne est particulier. Associé au SexOD, il rend l'expérience inoubliable.

— Pourquoi ferais-je cela ?

— Inspecteur, la méthode et la détermination avec lesquelles vous avez mené l'enquête sur la mort de Karin Roslin Svensson ont suscité notre intérêt, pour ne pas dire une forme d'admiration. Vous avez remonté toutes les pistes avec application, sans vous laisser décourager, et personne ne doute de votre capacité à pour-

suivre dans cette voie.

— Dans la valise, là, c'est un modèle de *Second skin* entièrement opérationnel, non ?

— Vous voyez ? Qu'est-ce que je vous disais ? Vous êtes même plus avancé qu'on ne le pensait ! Nous pourrions vous laisser continuer à défricher la vérité, mais nous estimons qu'il y aurait pour nous un certain bénéfice à satisfaire votre curiosité. Inspecteur Törnqvist, je vous assure que la cause que nous poursuivons est juste et nécessaire. Je ne puis vous en dévoiler davantage pour l'instant, mais sachez que nous souhaitons sceller un pacte avec vous. Prenez, s'il vous plaît, l'invitation d'aujourd'hui comme un gage de notre bonne foi. Nous n'avons rien à cacher.

— Ce n'est pas la conclusion à laquelle je suis arrivé durant l'enquête, Monsieur Cunningham.

— Je comprends. Vous êtes libre de refuser, bien entendu.

— Et s'il m'arrivait quelque chose ? enchaîna le policier, incapable de résister à la tentation de comprendre ce qui était arrivé à Karin Roslin Svensson... sans parler des perspectives qu'ouvrait le SexOD...

— Il ne vous arrivera rien, inspecteur. Si nous avions voulu qu'il vous arrive quelque chose, nous ne serions pas là à en parler, croyez-moi.

— Combien de temps dure l'expérience ?

— Tout dépend de vous. Pour une première, trois ou quatre heures suffiront largement.

— J'appelle mon assistant. S'il ne reçoit pas de nouvelles de moi dans quatre heures, vous verrez tout le bâtiment d'en face débarquer dans cet atelier.

— Faites. Vous croyez vraiment que nous avons choisi ce lieu par hasard ? Nous souhaitons que vous vous sentiez en parfaite sécurité, inspecteur.

— Comment ça marche, votre truc ?

— J'ai déjà scanné la pièce en trois dimensions, ce qui délimite votre espace de jeu, y compris les meubles qu'il contient. Je vous

invite à ne rien déplacer. Le boîtier est connecté à un satellite. Les téléchargements seront rapides. Pour le reste, enfiler la combinaison, elle est chargée, mettez les lunettes et suivez les instructions.

— Rien d'autre ?

— Si. Champagne ! dit Cunningham en faisant sauter le bouchon du *Black Bubbles*. Il remplit les deux flûtes et en tendit une à Tyko. *Cheers!* fit-il, puis il vida la sienne.

— *Cheers!* Je ne risque rien, avec ça ?

— Pas si vous le consommez avec modération. Je vous conseille de vous limiter à trois verres. Restent deux. À bientôt, inspecteur. Cliquez la porte quand vous aurez fini. Laissez le matériel à l'intérieur, bien entendu.

Le lobbyiste le laissa seul.

Tyko n'entendit pas sa Porsche 911 orange dernier cri démarrer en faisant crisser ses pneus sur l'asphalte, pas plus qu'il ne vit Cunningham foncer à l'hôpital Nya Karolinska. Tanja l'avait appelé samedi, en début d'après-midi, totalement bouleversée.

Sans nouvelles de son mari jusqu'à son arrivée à leur maison du lac Mälaren, elle avait laissé les filles dans la voiture, avec consigne pour Gabrielle de surveiller sa petite sœur. Bien lui en avait pris. Ça leur avait évité de retrouver leur père inconscient dans le living-room, vêtu de sa combinaison intégrale, la tête baignant dans une flaque de sang déjà durci. Il avait abondamment saigné du nez et même, avait-elle pensé lorsqu'elle lui avait ôté les lunettes hermétiques, pleuré des larmes de sang. Il respirait à peine, son pouls battait faiblement. Le lobbyiste lui avait donné des consignes claires : appeler l'ambulance, mettre la combinaison en sûreté, habiller Jean-Luc en pyjama, jeter la bouteille de champagne, retourner près des filles jusqu'à l'arrivée des secours. Il l'avait rejointe aussi vite qu'il avait pu.

Sur la route, il avait appelé le numéro de Kebsway Ltd pour les tenir au courant. Le même homme avec l'accent londonien avait répondu. Il l'avait remercié pour son appel, avait assuré qu'ils pre-

naient les choses en main et avait demandé que tout le matériel reste dans la maison du lac. Il lui avait également transmis de nouvelles instructions pour l'inspecteur Törnqvist. Celles qu'il venait d'exécuter.

Durant tout le week-end, qu'il avait passé avec les Våktaren, ils avaient attendu, dans l'angoisse, des nouvelles de Jean-Luc, maintenu en soins intensifs. Elles étaient enfin arrivées. Jean-Luc, dans le coma depuis samedi, venait de se réveiller.

Mais dans quel état ?

Tyko se déshabilla intégralement et enfila la combinaison, qui plissait et tombait comme une vieille chaussette. Un treillis large, sur la tête et les oreilles, laissait passer ses cheveux. Il y avait des trous pour les yeux, les narines et la bouche. Tout le reste était couvert. Il mit les lunettes et enfonça l'interrupteur de marche, entre les yeux. Les deux écrans, à l'intérieur des lunettes, s'allumèrent simultanément.

Une assistante apparut. Une voix d'hôtesse de l'air monta des mini haut-parleurs intégrés à l'entrée des pavillons de ses oreilles.

— Bonjour et bienvenue. Veuillez patienter quelques instants pendant le calibrage du SexOD.

La combinaison grésilla légèrement et se resserra comme pour le comprimer avant de se relâcher légèrement. Elle avait parfaitement épousé les formes de son corps. Il ne la sentait plus du tout. Surprenant. Un court tutoriel s'afficha à l'écran pour expliquer le fonctionnement de l'appareil.

— Ce dispositif d'exploration sexuelle est conçu pour s'adapter à tous vos fantasmes. Il repose sur une technologie de réalité augmentée. Votre aire de jeu correspond à la pièce dans laquelle vous vous trouvez, qui a été numérisée en trois dimensions pour accueillir les décors et personnages réalistes, ou avatars, avec lesquels vous pourrez interagir en respectant les limites et objets du monde réel. Retenez que les avatars n'interagissent pas directement avec celui-ci. Si, par exemple, vous servez une coupe de champagne à un

avatar, il interagira avec une copie virtuelle de cette dernière. S'il boit, il fera en quelque sorte semblant et laissera intacte la coupe servie. Les objets réels seront entourés d'un fin halo coloré pour éviter les confusions. Avant d'aller plus loin, nous vous proposons de contrôler le fonctionnement de votre SexOD. Règle numéro un, sachez qu'à tout moment, vous avez le droit de mettre la simulation sur pause. Il vous suffit de prononcer le mot « STOP ». La commande vocale est activée par défaut sur le système. Êtes-vous prêt ?

— Oui.

— Veuillez répondre à la question de manière intelligible.

— Oui, je suis prêt.

— D'accord. Lancement de la séquence de contrôle.

L'assistante fut remplacée par un décor blanc sur lequel se détachaient les ombres des meubles de l'atelier d'artiste. Il entendit une porte claquer derrière lui et se retourna. Un gars sérieux et balèze, genre agent de sécurité à l'américaine, s'approcha en lui demandant d'ôter sa veste et d'écartier les bras. Tyko se regarda. Il était effectivement vêtu d'une veste, d'une chemise, d'un jeans et de Converse, presque comme d'habitude.

Il enleva sa veste comme s'il enlevait vraiment sa veste et la tendit à l'homme, qui la laissa tomber par terre, se plaça face à lui et entreprit de le fouiller. Il observa les détails du visage. Impressionnant de réalisme, jusqu'à l'implantation des cheveux roux en brosse, jusqu'aux pores de la peau du front, jusqu'à la goutte de sueur qui coulait le long de ses favoris courts. Il avait devant lui un homme en tous points semblable à un vrai, à part, peut-être, ce voile dans le regard, cette distance.

Il sentit les mains, rudes et professionnelles, le palper sans ménagement des aisselles jusqu'aux pieds et sur la face intérieure des jambes.

Sans un mot, le vigile lui attrapa le biceps droit et l'amena face à une ombre, une vraie table, qui se transforma en capot de voiture de vigile. Tyko tenta de résister, l'homme lui fit face à nouveau,

lui demanda froidement s'il était venu pour les espionner et s'il portait un micro. Avant qu'il ait pu répondre, l'agent lui arracha sa chemise, dont Tyko sentit les boutons lâcher l'un après l'autre, puis lui posa les mains sur le capot et lui écarta les jambes en deux balayages du pied. Il annonça à un collègue qu'il allait procéder à une fouille rectale. Une voix gutturale lui répondit qu'il allait s'en charger lui-même.

Tyko cria STOP.

La scène se figea.

L'assistante à la voix d'hôtesse de l'air se surafficha.

— À tout moment, vous conservez le contrôle des scènes que vous propose votre SexOD. Toutefois, sachez que le système est conçu pour assurer en permanence la sécurité de l'utilisateur. Aussi réalistes que soient vos perceptions, votre intégrité physique sera garantie. Nous vous proposons de terminer la séquence de contrôle d'une manière plus plaisante. Êtes-vous prêt ?

— Je ne suis pas sûr...

— Nous vous présentons des excuses si le réalisme de la scène vous a choqué. Telle n'était pas notre intention. Ce premier contrôle avait pour objectif d'ancrer émotionnellement le mot STOP, essentiel à votre pleine satisfaction durant l'exploration. La suite de la séquence poursuit celui de vous faire découvrir agréablement quelques potentialités du SexOD. Êtes-vous prêt ?

— Oui, je suis prêt. Enfin, j'espère.

— D'accord. Nous l'espérons aussi. Lancement de la seconde séquence de contrôle.

Changement de décor.

Tyko, vêtu d'un kimono noir, se trouvait dans une pièce meublée à la japonaise. Un futon. Tatamis au sol. Cloisons *shoji* translucides. Par la fenêtre, une campagne luxuriante. Il faisait chaud et humide. Trois femmes entrèrent, face à lui. Deux jeunes assistantes au regard baissé et une dame raffinée, plus âgée, qui l'observa en souriant et déploya un éventail, signal convenu pour que les assis-

tantes viennent à lui et le dévêtent avec d'infinies précautions en frôlant sa peau au passage.

Elles plièrent soigneusement ses vêtements, attention qu'il apprécia particulièrement, et reculèrent d'un pas.

— Que viens-tu chercher ici, jeune étranger ? demanda la femme en effleurant de la main ses testicules, ce qui provoqua un début d'érection. Qu'as-tu envie d'essayer que tu n'aies jamais osé essayer ? renchérit-elle en caressant nonchalamment son torse. À quel jeu voudrais-tu jouer ? Avec quels partenaires ? poursuivit-elle en frottant sa joue contre la sienne, saturant ses narines d'une fragrance enivrante de patchouli. Quel est ton fantasme le plus secret ? lui chuchota-t-elle à l'oreille tandis que sa main se refermait autour de son sexe et que la soie de son kimono rouge glissait sur sa peau. Ici, tout est possible, ajouta-t-elle pendant que ses assistantes lui ôtaient son kimono, dévoilant une plastique mûre et parfaite. Tout, conclut-elle en collant son corps contre celui de Tyko, puis en laissant ses mains vagabonder dans son dos, ses doigts descendre jusqu'à ses fesses. À bientôt, peut-être...

Les trois femmes s'évaporèrent.

L'assistante reprit le tutoriel.

— La combinaison SexOD contient des milliers de capteurs sensoriels. Ils renseignent le système sur votre vécu expérimentiel qui, à son tour, renvoie des informations aux synthétiseurs sensoriels visuels, auditifs, olfactifs, tactiles ou haptiques pour vous offrir une expérience d'un réalisme incomparable. De la même manière, le fin treillis de la calotte facilite la stimulation du cuir chevelu pour un rendu plus précis. Les limites de la technologie actuelle ne permettent pas, malheureusement, de simuler le sens du goût. L'intérieur de la bouche ne supporterait pas la présence permanente d'un support textile. Dès lors, la sexualité orale constitue un interdit. Vos avatars partenaires pourront vous satisfaire oralement, mais la réciproque est impossible. Nous nous en excusons. C'est la seule limite sensorielle du dispositif. Acceptez-vous cet interdit ?

— Je l'accepte.

— Merci pour votre compréhension. Une dernière chose. La combinaison est constituée de polymères intelligents capables de se déformer en fonction des interactions avec l'environnement virtuel et de s'adapter à vos transformations physiques. Un renfort structurel en nid d'abeilles aux articulations permet de conserver une position dans les limites de résistance de la combinaison, largement supérieure à votre poids. Toutefois, pour pouvoir déployer son plein potentiel, la combinaison SexOD doit impérativement disposer d'un point d'appui dans la réalité. Une échelle virtuelle, par exemple, n'est pas fonctionnelle au-delà du premier échelon, pour autant qu'un pied reste en contact avec le sol. C'est la seule limite motrice du dispositif. Acceptez-vous cette restriction ?

— Je l'accepte.

— Merci pour votre compréhension. Nous allons désormais définir votre profil. Vos mesures et paramètres physiologiques ont été enregistrés. Souhaitez-vous les conserver ou modifier votre apparence ?

— Que puis-je modifier ?

— Tous les paramètres que vous souhaitez. Taille, poids, corpulence, musculature, couleur ou écartement des yeux, ajout de fossettes, pilosité, longueur du sexe. Notez que votre avatar vous apparaîtra dans les objets réfléchissants. Nous vous conseillons, pour commencer, de ne pas trop vous écarter de votre apparence actuelle.

— Je conserve mon apparence, alors.

— Paramètre enregistré. Comment souhaitez-vous être nommé durant votre exploration sexuelle ?

— Tyko.

— Paramètre enregistré, Tyko. Sous quel genre souhaitez-vous être identifié durant votre exploration sexuelle ? Masculin, féminin, bigenre, non-binaire, fluide, agender, autre...

— Masculin.

— Paramètre enregistré.

— Dernière question. Comment qualifieriez-vous vos préfé-

rences sexuelles ? Hétérosexuel, homosexuel, bisexuel, transsexuel, ouvert, autre...

– Hétérosexuel.

– Paramètre enregistré. Ce tutoriel est désormais terminé. Dans un instant, vous aurez accès à notre interface de simulation. Dernière information importante : en cas de besoin, pour répondre à une question ou pour obtenir une information sur une procédure, par exemple, utilisez le mot HELP. Pouvez-vous répéter ?

– HELP.

– Merci. C'est parfait. Nous vous souhaitons une fantastique exploration, Tyko.

L'assistante à la voix d'hôtesse de l'air quitta son cadre et s'approcha, l'embrassa sur les deux joues, le serra dans ses bras et prit congé.

Transition en mode fondu enchaîné.

Le décor changea.

Tyko reconnut l'atelier d'artiste, mais transformé en bar. Autour des tables, des amis buvaient un verre en discutant, les lits s'étaient métamorphosés en banquettes où des couples flirtaient, sur l'immense lit central, un groupe jouait un morceau cover de Pearl Jam devant un parterre clairsemé composé majoritairement de jeunes femmes. À droite, un bar s'étendait le long du mur. Le barman, genre vieux rocker biberonné à la musique des années 1970, avec une veste en jeans sans manches placardée AC/DC, des cheveux longs et de larges bracelets en cuir aux poignets, lui fit signe de prendre sa bouteille de champagne et d'approcher.

Il se fraya un passage parmi les groupies qui se frottèrent toutes contre lui sous les regards compatissants de l'assemblée.

– C'est ta première fois ici, Tyko ? Tu verras, on s'y fait très vite, fit-il en lui proposant de se servir un verre. Nous avons branché ce bar rien que pour toi. On s'est dit que tu apprécierais l'ambiance, vu ton profil sur les réseaux, mais si ça ne te plaît pas, tu peux changer tout ce que tu veux. Ici, tu es dans le *Katalog*. Un index

des possibilités du SexOD. Pour t'aider à différencier le monde réel de ton expérience virtuelle, le mot *Katalog* sera affiché en permanence, comme ici, dit-il en désignant une enseigne au néon orange qui trônait, entrelacée avec une guitare électrique, au-dessus d'une collection de bouteilles d'alcool. Ça a l'air idiot, comme ça, mais je t'assure que c'est utile. On se prend vite au jeu et parfois, là-dedans, on ne sait plus trop où est la réalité compléta-t-il en touchant du bout de l'index le milieu du front de Tyko. Moi, c'est Jack. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu m'appelles.

— Jack? Comment ça marche, ici?

— Tiens, voilà une carte. Garde-la toujours sur toi, spécifia-t-il en la glissant dans la poche de la chemise de Tyko. Au recto, tu as le menu. Au verso, tu consommes à la carte. Pour le menu, c'est facile. Tu sélectionnes un style de décoration dans la liste. Ici, c'est « bar grunge ». Tu composes les activités. Ici, c'est « soir de concert ». Tu définis le taux de remplissage, nous sommes à 30 %. Tu choisis le public. Ici, c'est 70 % de femmes et 30 % d'hommes entre 20 et 40 ans correspondant majoritairement à ton groupe ethnique. Tu détermines le niveau d'activité sexuelle, qui va de « léger » à « sauvage ». Ici, nous sommes à « léger ». Enfin, tu sélectionnes le niveau d'interaction avec toi, de « nul » à « intense ». Nous avons opté pour « faible ». Puis tu laisses faire et tu profites.

— C'est-à-dire ?

— Tu choisis qui tu veux pour faire ce que tu veux où tu veux comme tu veux. Nous, les avatars, sommes programmés pour répondre à tes désirs avec suffisamment d'intelligence artificielle pour tenir avec toi une conversation comme celle que nous avons en ce moment. Si quelqu'un t'ennuie, tu l'effaces. Tu le regardes dans les yeux et tu dis tout haut : DELETE. Si tu veux faire apparaître quelqu'un, dis son nom, précédé de I WANT. Pour changer de style ou d'activité, tu te réfères au menu.

— Et si je veux consommer à la carte ?

— C'est pareil, sauf que tu dois tout paramétrer. Tu peux aussi faire un combo. Tu pars du menu, et tu peaufines à la carte. Tu

peux même sélectionner individuellement dans le *Katalog* toutes les personnes que tu souhaites voir dans ton scénario.

— Donc, si j'ai bien compris, Jack, pour me plonger dans la scène, j'augmente le niveau d'activité sexuelle en glissant le pouce de « léger » à « torride », par exemple, et je renforce les interactions des avatars avec moi en passant de « faible » à « appuyé », dit Tyko.

— Exactement. Observe, maintenant ! *Cheers, mate!* compléta-t-il en buvant d'un trait un bourbon sec tandis que l'inspecteur vidait sa deuxième flûte.

Aussitôt, l'atmosphère changea.

L'éclairage baissa d'un ton, il faisait plus chaud.

L'attention de Tyko fut attirée par une fausse note du guitariste, la première, sur lequel une groupie avait jeté son T-shirt avant de monter sur la scène avec une amie en le fixant d'un œil lubrique. D'autres groupies ciblaient le batteur. La sono prit le relais du groupe et lança le premier album de Nirvana : *Nevermind. Pas grave*. Jamais il n'avait aussi bien porté son nom.

Le public entra en transe, dansa et sauta comme dans le clip vidéo de « Smells Like Teen Spirit », mais sans la moindre retenue. L'énergie jaillissait de partout, comme les fringues. Sur les banquettes, les mains glissaient dans les chemises, dans les jeans, sous les jupes. Les tables étaient déblayées d'un large mouvement du bras pour laisser de la place à ceux et celles qui voulaient s'exhiber, seuls ou à plusieurs, emboîtés ou non. Un début d'orgie conquiert la scène.

Trois filles s'approchèrent du bar en dansant et entraînent Tyko dans un pogo endiablé. Elles se collèrent à lui, passèrent leur T-shirt par-dessus leur tête, lui enlevèrent le sien puis le firent basculer sur une banquette et entreprirent de se débarrasser des pantalons.

Trois paires de seins l'étouffèrent, des ventres ondulèrent contre lui, demandeurs, assoiffés, une bouche prit son sexe en otage, les deux autres furetaient un peu partout sur lui.

— STOP! cria-t-il et la scène s'arrêta net. HELP ! Jack? Tu peux venir m'aider? Jack? répéta-t-il alors que le barman restait immobile, les yeux dans le vague. Jack??

— Je t'ai eu! finit par répondre Jack. Excuse-moi, ça me fait toujours marrer de ne pas réagir. Ça fout un stress aux nouveaux. L'instruction STOP ne fonctionne pas avec moi. Que puis-je pour toi? Elles ne te plaisent pas?

— Si, elles sont très belles, mais elles sont déchaînées, là! Elles vont m'achever en trois minutes...

— Tu n'as qu'à leur demander de t'exciter sans t'amener à la jouissance.

— Comment je fais ça?

— Tu leur dis : « excitez-moi sans m'amener à la jouissance » ! gloussa Jack... Ou « mollo, les filles, je veux tenir longtemps » ou « empêchez-moi d'éjaculer » ou...

— Okay, ça va, j'ai compris... pour relancer, je dis PLAY, j'imagine?

— Tout juste... cette scène avec des avatars anonymes pour toi n'est qu'un aspect des possibilités du *Katalog*. Il y en a d'autres, encore plus exclusifs. Rien ne t'empêche de vivre quelque chose de tout à fait particulier. Des trucs complètement improbables, voire même impossibles, dans la vraie vie. Reviens me voir quand tu auras fini avec elle.

Vingt minutes plus tard, Tyko, chauffé à blanc par les trois grunges délurées qui l'avaient laissé jouer de leurs corps comme d'une guitare basse, poussant des grognements graves et vibrant comme une corde de mi, retrouvait, déguenillé, sourire ébahi, le barman.

— Tu en veux encore?

— Et comment! Cet endroit est... magique! répondit-il, complètement absorbé par l'expérience. Tu me parlais d'autres possibilités...

— Avant, resape-toi et bois un peu d'eau. La bouteille, au bout du bar, est réelle, précisa-t-il en désignant un flacon entouré d'un halo

orange. Pour te rhabiller, dis DRESSCODE et nomme les fringues que tu veux ou choisis-les dans la garde-robe du menu Apparence.

— Qu’as-tu à proposer ? demanda l’inspecteur en se désaltérant.

— Le salon VIP. Tu y as accès, avec ton pass. Cadeau. Je viens de l’activer sur ton menu. Regarde, le cadre doré. Entres-y. Voilà. Au niveau des avatars, tu as quatre entrées : anonymes, comme maintenant, relations, basées sur tes relations dans les réseaux sociaux, célébrités et personnages fictifs. Tu as également accès aux déviances préprogrammées, c’est-à-dire l’ensemble des déviances sexuelles, à trois exceptions près. Tous les avatars sont majeurs, aucun sang ne coule, on ne joue pas avec les morts. Pour le reste, fais-toi plaisir. Je te conseille un endroit plus cosy que la grande salle. La mezzanine sera parfaite. Tu peux arrêter ou laisser tourner la scène principale, selon tes préférences.

— J’ai bien lu ? demanda Tyko à Jack en pointant un nom du doigt.

— Tu as bien lu...

— J’hallucine ! L’idée même est juste dingue ! I WANT Raven Darkhölme sur la mezzanine. DRESSCODE costume gris clair, T-shirt blanc et basket.

— Prends deux flûtes de champagne. Attention, n’en bois qu’une ! Je reste ici, en cas de besoin.

Tyko monta l’escalier. Il fut accueilli dans un luxueux salon VIP intimiste, à l’éclairage tamisé, par une silhouette de laquelle se détachaient deux yeux jaunes. Il approcha. Le casque rouge aux reflets cuivrés de la chevelure et le bleu luisant de la peau se révélèrent. Mystique, la métamorphe des X-Men, était encore plus impressionnante en vrai. Enfin, en presque vrai. Plus vraie que jamais, en tout cas... Peu importait. Pour son cerveau, la super-méchante des films de sa jeunesse était là, devant lui, à le toiser de son mètre quatre-vingts.

Elle le salua d’une poignée de main fraîche puis, d’un double flip arrière sans élan, atterrit dans le canapé. Elle accepta la flûte qu’il déposa sur la tablette à ses côtés et but une gorgée.

— Viens t’asseoir, Tyko, que nous fassions connaissance, fit-elle en tapotant la place à côté d’elle.

Malgré lui, il était intimidé. Qu’elle l’appelle par son prénom était étrange... Il s’assit sans chercher à cacher sa confusion. Mystique n’en eut cure. Quelques instants plus tard, elle était à califourchon sur lui, fidèle à son personnage, entreprenante, sexy, indomptable. Un peu inquiétante, aussi. Elle l’examina de ses yeux jaunes un peu absents puis, comme s’il avait réussi un examen d’entrée, déclencha la mécanique procréative. Elle se frotta contre lui avec une sensualité toute reptilienne, l’embrassa dans le cou, glaciale, chercha son sexe de sa main fraîche.

Il l’embrassa à son tour, elle était carrément froide.

Il caressa son dos recouvert de minuscules écailles qui griffaient à contresens, pétrit ses fesses dures et musclées, suivit le fil de ses jambes jusqu’aux chevilles qui se refermèrent derrière son dos. Il avait l’impression d’enlacer un serpent humanoïde prêt à le broyer. Elle se plaqua contre son torse en un long mouvement sinueux, peau à... pas peau.

La sensation de froid s’intensifia.

Il chercha ses seins, ne trouva que deux appendices sans souplesse et légèrement dentelés.

Impossible de bander dans ces conditions.

— Euh, Mystique ? Tu peux te transformer en femme ? Celle du film ?

— Bien sûr, Tyko, répondit-elle tandis que toutes ses écailles s’inversaient pour prendre l’apparence d’une magnifique blonde à la sensualité chaleureuse.

La flamme reprit aussi vite qu’elle était partie. Elle ondulait divinement. Il allait jouir à nouveau lorsqu’elle se dégagea de lui : « Pas encore, viens »... elle lui tendit la main et ils descendirent l’escalier.

La scène grunge avait disparu, comme tous les avatars, Jack était discret dans son coin, derrière un bar blanc riquiqui surmonté du mot *Katalog* signé en rouge sur un mur blanc.

Autour du lit central vers lequel dardait la lumière forte des projecteurs, trois tables étaient disposées. Derrière chacune, une examinatrice. Une grande et fine brune, une blonde petite et pulpeuse, une quadra directive, mais clémente. Elles se levèrent et s'assirent chacune sur le coin de leur bureau, dévoilant leurs dessous.

— Alors, comme ça, Tyko, tu veux devenir mannequin ? Tu as une belle gueule. Montre-nous ce que tu as dans le ventre...

Mystique le déshabilla à nouveau.

Elles avancèrent pour tâter la marchandise en le complimentant, ne tardèrent pas à se mettre à l'aise, l'invitèrent à les honorer, si possible avec ardeur, parfois sauvagement, peu importe ce qu'il prétendait, pourvu qu'il les fasse jouir.

Copie conforme de ses scènes pornos favorites.

Sauf que là, c'était réel.

Il termina sa troisième flûte de champagne et vécut la scène qu'il avait tant de fois matée, en mieux.

En beaucoup mieux.

Il perdit la notion du temps, ne sut plus où donner de la tête, fut littéralement submergé de sensations. Son cerveau surstimulé s'avérait incapable de traiter toutes les informations.

Il lâcha prise, s'abandonna à la scène, succomba aux assauts de ses quatre maîtresses, à leur beauté, à leurs caresses, à leur musique, à leur fragrance. Puis, n'y pouvant plus, il explosa, comme une fusée de feu d'artifice.

Il ressentit une décharge au fond de lui, puis une accélération prodigieuse, vertigineuse, qui fit pomper son cœur à la limite de ses capacités et le fit monter loin dans le ciel, puis un éclatement, comme si son corps était devenu soudain trop petit pour lui, une désintégration lumineuse, multicolore, joyeuse.

Puis le calme profond.

Il planait dans une sérénité tranquille, le corps saturé de sensations plaisantes et savoureuses. Jamais il n'avait ressenti une telle plénitude... Même avec Sonia, c'était différent. Ici, tout était décuplé, physiquement.

*Sonia.* L'image de leur première rencontre affleura à son esprit. Un elfe. La salle de yoga, leur première accolade, l'appartement de Solna, Home, la femme fatale, le week-end à Delft... Merci pour ta confiance tranquille en nous.

Un slogan s'afficha, sur un diaporama en accéléré qui mêlait aux événements de la soirée les images de son couple dans la vraie vie.

*With SexOD, enjoy both.*

Avec SexOD, profitez des deux.

Puis des images d'enfants heureux.

Des enfants de quatre, cinq ans qui jouent au magasin, au docteur, au papa et à la maman.

Des garçons et des filles qui rient ensemble.

Des fêtes d'anniversaire. Des petits sourires qui se tiennent par la main dans de grandes étendues vertes. Deux mains d'adultes en forme de cœur entourant de minuscules pieds de bébé. Un nourrisson posé sur un avant-bras.

Puis une citation finale.

« Il n'est jamais trop tard pour avoir une enfance heureuse ».

Milton Erickson

Atterrissage sur le lit rond démesuré au centre de l'atelier d'artiste. Seul.

Large sourire, mains aux doigts croisés sur la poitrine.

Quelle aventure !

— On ferme, Tyko, lança Jack en lui tendant la main pour le relever. Ça fait un peu plus de trois heures que tu es ici. Tes paramètres physiologiques indiquent que tu as ta dose pour aujourd'hui. L'expérience a été bonne ?

— Très. Très instructive, aussi. Karin Roslin Svensson a bénéficié d'une session de SexOD, n'est-ce pas ?

— Boulot, boulot jusqu'au bout, hein ? Je suis désolé, mais je n'ai pas accès aux données d'autres utilisateurs éventuels.

— Comment est-elle morte ?

— Je suis désolé, mais je n'ai pas accès aux données d'autres uti-

lisateurs éventuels. J'éteins le *Katalog*. Veille à pendre le SexOD au cintre d'autonettoyage. Il diffuse une lumière spéciale qui active les enzymes de la combinaison. Les fluides corporels seront décomposés, puis digérés. Les nanoparticules hydrophobes éjecteront l'eau résiduelle de la combinaison. La porte se déverrouillera automatiquement quand le processus démarrera. N'oublie pas de la claquer en sortant. Au revoir, Tyko. Ce fut un plaisir. *Session over*.

Mardi 30 novembre, 10h  
Stockholm, quartier de Nacka

*Ding dong!*

Les deux policiers, en uniforme bleu foncé impeccable, enfin presque, s'impatientaient devant la porte close. La tenue et le béret de Valdemar dataient un peu. Il ne les avait pas perdus après sa dernière intervention sur le terrain, douze ans plus tôt. Juste égarés. En les remettant pour la première fois, il avait mesuré le temps passé non pas en jours, mais en centimètres et en kilogrammes. Ils lui donnaient un air d'adolescent mal à l'aise dans des fringues choisies par ses parents. Heureusement, son air suspicieux et un brin austère, avec ses sourcils foncés et ses mains dans le dos, compensait.

Tyko n'avait pas eu à chercher bien loin les siens. Il les portait encore quand il patrouillait dans les rues de Rinkeby, un an plus tôt. Il avait seulement changé les galons d'épaulettes pour correspondre à son grade actuel. Son pistolet Sig Sauer de service bien en évidence, il se préparait à présenter son badge, tous deux récupérés dans le coffre du commissaire. Il voulait maximiser son effet, pour autant que la maison du quartier sain, vert et assez cossu de Nacka soit occupée.

La Porsche 911 orange garée dans l'allée laissait à penser que oui, d'autant que cette banlieue résidentielle sélecte et quasi rurale ne croulait pas sous l'offre de transport en commun. Très confortables, les revenus du lobbyiste...

*DING DONG!*

Ce n'était pas normal. À cette heure, Cunningham aurait dû être éveillé, d'autant qu'il avait lui-même fixé l'heure et le lieu du débriefing lorsqu'il avait quitté l'atelier d'artiste, la veille. Tyko supposait qu'il servirait à l'informer sur les conditions du pacte qu'il souhaitait conclure avec lui. En débarquant en uniforme, il indiquait sa position.

Son expérience d'exploration sexuelle lui avait laissé un goût aigre-doux. Doux parce qu'il avait réalisé des fantasmes qu'il n'avait pas encore imaginés, que son corps les avait mémorisés et qu'il n'en avait éprouvé aucune culpabilité. Rien de tout cela n'étant réel, il n'avait pas été infidèle.

Aigre parce qu'il s'était demandé comment le SexOD en connaissait autant sur lui, ses préférences, ses goûts et ses fantasmes. Le bar grunge ou les fausses agentes de casting ne devaient rien au hasard, sauf qu'on ne parlait pas de marketing personnalisé, mais bien de son intimité.

Ça le gênait.

Aigre aussi parce qu'il y avait quelque chose de totalement artificiel dans ce qu'il avait exploré et pas seulement à cause des avatars, par ailleurs très réussis. Son orgasme, comparé à celui qu'il avait vécu quelques jours plus tôt avec Sonia, était *too much*, comme dopé, comme s'il avait pris un euphorisant, ce qui était peut-être le cas. Il avait vraisemblablement ingéré, lui aussi, la lévodopa, l'ocytocine et la morphine retrouvée dans le sang de Karin Roslin Svensson, via le *Black Bubbles*. Forcément. L'effet des produits s'étalait dans le temps. Il n'avait qu'une envie, c'était de recommencer. Déjà ce matin, il avait dû la réfréner.

Accro après une seule prise !

Cela traduisait mieux que n'importe quel discours la dangerosité du SexOD.

Aigre aussi parce qu'il avait pleinement conscience d'un ingrédient manquant. L'amour. Il n'était pas assez blasé de son couple pour succomber au charme de ce succédané virtuel. Peut-être

aurait-il changé d'avis après cinq, dix ou vingt ans de vie commune. Mais, actuellement, il ne représentait pas le candidat idéal du SexOD. Il n'avait pu s'empêcher de faire le lien avec le couple Svensson et les paroles de Magnus lors de leur premier entretien. Au dix-neuvième siècle, tous les hommes avaient des maîtresses et, soyons de bon compte, la majorité des femmes un ou plusieurs amants. C'est l'accord que nous avons trouvé, avec Karin. Le SexOD représentait peut-être un gage d'apaisement entre eux. *Magnus était-il au courant? Était-il promoteur de l'expérience? Utilisateur?* À élucider.

Aigre, enfin, à cause du générique de fin : des photos incongrues d'enfants heureux. Impossible de ne pas penser au combat de Väk-taren pour les enfants, à son discours sur les couples des années 1970 qui changeaient de partenaire aussi vite que de goût. *Était-il, lui aussi, impliqué? Promoteur? Utilisateur?* Difficile, également, de ne pas faire référence à son propre couple parental. *S'en seraient-ils mieux sortis avec un SexOD?*

Vraisemblablement pas.

Le sexe virtuel réaliste n'aurait pas éliminé les disputes.

Il en aurait créé d'autres, tout aussi volcaniques.

Après avoir quitté l'atelier d'artiste vers vingt-trois heures, il n'était pas rentré dormir chez Sonia. Il n'aurait pas pu. Il avait préféré repasser par le commissariat de Täby où Valdemar Schneider l'avait accueilli à bras ouverts avec une demi-barquette de riz cantonais froid et une bouteille de vodka givrée.

Il avait fait l'impasse sur le riz, bu et raconté sa soirée à son seul confident subsistant dans cette enquête, tout ouïe. Valdemar avait davantage apprécié le récit de son exploration sexuelle d'un point de vue de geek que de celui de serial lover, domaine dans lequel il ne se sentait pas compétent. Ils avaient remis l'enquête en perspective avec cette donnée supplémentaire. Les zones d'ombre s'étaient considérablement réduites. Il ne restait plus qu'à découvrir qui était l'inconnu d'Östermalm, celui qui avait récupéré le

SexOD chez l'oncle de Frost, à dresser un état des lieux sur les combinaisons haptiques et à comprendre le fonctionnement des nanocapsules, ainsi quelques questions fondamentales : qui, comment, pourquoi ?

Le « qui » pointait vers le commanditaire de toute l'affaire et l'implication de Cunningham, Våktaren ou Svensson, au minimum. Le commanditaire ne pouvait être Cunningham. L'Anglais n'avait pas le profil et certainement pas la carrure.

Le « comment » se résumait à « comment Karin Roslin Svensson était-elle morte en utilisant le SexOD et en buvant du *Black Bubbles* » ?

Aucune précision n'avait été apportée quant au mobile. Valdemar, ragailardi par la discussion et l'alcool, se mit au clavier. Il composa l'allegro muet d'une recherche en ligne sur le développement des combinaisons haptiques. Peut-être cela épargnerait-il à Tyko le trajet jusqu'à l'université de Grenade ? De fait, pas besoin de traverser l'Europe du nord au sud.

Une des entreprises privées qui finançaient les recherches en Espagne attira instantanément l'attention des policiers. Basée à Eindhoven, on retrouvait, dans son comité de direction, Xavier Van Dieren, directeur général, et son ami Hendrik Dijkstra, professeur à TU Delft, directeur du développement. L'entreprise faisait également partie du conglomérat qui avait mis sur le marché les premières combinaisons haptiques destinées à la formation des pilotes d'engins spatiaux, des techniciens de l'industrie nucléaire et des chirurgiens, notamment pour les opérations à distance. Des combinaisons 1.0. Elles évoquaient des armures médiévales en polyester avec des renforts au niveau des principaux muscles du tronc et des membres, ainsi que quelques poches proéminentes contenant des capteurs de mouvements. La tête portait un casque de réalité virtuelle. Les interactions se réduisaient à la manipulation de manettes de console de jeu vidéo. Comparées à *Second skin*, elles semblaient préhistoriques. Des prototypes d'ingénieurs...

— Attends un peu... dit Tyko. Je me rappelle que Anka Oostvogels, l'assistante de Dijkstra, a dit que Van Dieren voulait être ingénieur, dans sa jeunesse. Tu pourrais rechercher sa spécialisation ?

— Pas de souci, répondit Valdemar. Voilà. Xavier Van Dieren a réussi avec brio des études d'ingénieur en informatique. Diplômé en 1986, quand tout restait à inventer, il travaille d'abord aux États-Unis chez Honeywell, le must, à l'époque, dans le domaine de l'automatisation industrielle. Il s'y sent bridé et revient en Europe au début des années 1990 pour créer sa société, spécialisée dans les interfaces hommes – machines, plus précisément les automates programmables. Soutenu financièrement par un investisseur texan, Ted Irons, il devient fournisseur de grands groupes industriels néerlandais et européens, acquiert une réputation et fait fortune à la fin de la décennie en développant un processus de programmation des automates au moyen d'un PC distant. Dans les années 2000, il investit une partie de cette fortune dans le développement de mondes virtuels immersifs ou « deuxièmes mondes », avec des studios de développement de jeux vidéo. Sans succès. Il attribue les échecs, je cite, « au manque de réalisme desdits mondes consécutif au manque d'interactivité naturelle et de robustesse des cartes graphiques disponibles sur le marché ». Il investit, depuis, dans l'élaboration de moteurs de création d'univers de réalité virtuelle, puis de réalité augmentée.

— Il me semble que, si je devais tirer une ligne de 1986 à aujourd'hui qui contient tout ce que tu viens de citer, nous aboutirions au SexOD, non ?

— C'est très probable... surtout que son associé s'est occupé du suivi des recherches sur les tissus intelligents et de leur financement dès la genèse de ces programmes. Ensemble, ils ont toutes les clés, compétences et connaissances pour créer *Second skin* et l'univers virtuel associé.

— Pourquoi le sexe ? Quel rapport avec l'automatisation ou même les mondes immersifs ?

— Je ne sais pas. Par contre, comme disait Schopenhauer, « Le

besoin sexuel est le plus violent de nos appétits : le désir de tous nos désirs ».

— Okay, c'est une motivation en soi... mais quel est l'objectif, ici ? Nous rendre accros à nos désirs ? Van Dieren serait dealer de sexe ? Rien qu'à le dire, ça semble ridicule.

— Ton exploration, Tyko, c'est un saut quantique... Tu imagines les retombées commerciales, si SexOD était diffusé auprès du grand public ? Tu imagines la sexualité des humains, dans dix ans ? Les gens, à commencer par les hommes, préféreront du sexe à la carte, qui répond strictement à leurs désirs sans contraintes, ni limites, ni censure, ni jugements. Sans avoir à négocier avec un ou plusieurs partenaires. Sans avoir à entretenir une relation, avec ses aléas, ses renoncements, ses compromis. Sans avoir à consacrer de l'énergie à autre chose qu'à sa satisfaction immédiate, sans contrepartie. Plus besoin de s'accoupler pour se satisfaire sexuellement ! Tu élimines un pan entier des problèmes de couples à travers le monde. Et puis, si plus personne ne fait l'amour, il n'y aura plus de naissance... Si tu tires le trait jusqu'au bout, SexOD, c'est la fin de l'espèce humaine.

— Naissance, bébé, enfant... pensa Tyko. Justement, Val, quel est le lien avec les enfants ?

— Le lien, si on fait le recoupement avec le combat politique de Våktaren, c'est que le SexOD résoudra, à sa manière, le problème de la surpopulation en réduisant, à terme, le nombre de naissance, donc le nombre d'enfants de parents divorcés... C'est mathématique.

— Oui, mais quel est le rapport avec Karin Roslin Svensson ou avec moi ?

— Bonne question...

— Et si ça parlait de lui ? Qu'as-tu trouvé sur l'enfance de Van Dieren ?

— Rien. Ni sur son enfance ni sur sa jeunesse. Comme s'il n'en avait pas eu ou que les données avaient été effacées.

Sur ces entrefaites, la bouteille de vodka s'était vidée des trois quarts de son contenu. Ils l'avaient achevée en dissertant de l'in-

térêt de vivre, ou pas, ses fantasmes. Valdemar avait enterré les siens depuis des lustres. Tyko se disait qu'un désir réalisé apporte une joie plus éphémère que le désir en soi et qu'il mène nécessairement à la création d'un autre désir. Plus fort, peut-être. Différent, sûrement. Il trouvait finalement assez décevant de vivre seul ses fantasmes...

Avant de se quitter, ils avaient planifié la visite à Christopher Cunningham. En uniforme, pour lui mettre la pression. L'inspecteur était rentré chez lui sans couper les bordures des trottoirs. Il y avait progressé...

*DIIIIING-DOOONG!*

Cunningham ne réagissait toujours pas.

Ça devenait carrément inquiétant.

Tyko proposa à Valdemar d'attendre à l'entrée et fit le tour de la maison. La porte de derrière était ouverte. Il entra, cria et entendit une voix faiblarde gémir dans une des pièces du rez-de-chaussée. Il trouva le lobbyiste couché sur son canapé en position foetale. Il le déplia. Son visage tuméfié portait les marques d'un véritable passage à tabac. Tyko en eut mal pour lui. Sa fracture de la pommette était encore trop fraîche pour qu'il ne ressente pas d'empathie envers le lobbyiste. L'anglais ouvrit à moitié un œil et fut saisi d'une réaction de panique à sa vue, que l'inspecteur éprouva des difficultés à contenir. L'arrivée de Valdemar faillit la relancer, mais l'Allemand, subtil, ôta sa veste et son béret, trop heureux de s'en débarrasser.

— Moi non plus, je n'ai pas d'affinité avec les uniformes, précisa-t-il en exposant un T-shirt Metallica sur lequel trois rangées de tombes s'alignaient à l'infini. Je vous sers un brandy, ajouta-t-il en se dirigeant vers le bar ?

— Oui, merci, marmonna l'Anglais, vaguement rassuré.

— Qui vous a fait ça, Christopher ? demanda Tyko.

— Je préfère ne pas en parler...

— Ça concerne notre enquête, pas vrai ?

— Je préfère ne pas en parler...  
— Je prends ça pour un oui. C'est Magnus Svensson, n'est-ce pas ?  
— Co... comment le savez-vous ? réagit-il, surpris, en grimaçant de douleur.

— Question de profil, je suppose, dit Tyko en omettant de préciser qu'il avait balancé son nom à l'industriel, quelques jours plus tôt. Que s'est-il passé ?

— Vers huit heures du matin, il a sonné et s'est annoncé. Quand j'ai ouvert, deux types cachés de part et d'autre de la porte d'entrée m'ont sauté dessus. Ils m'ont attaché à une chaise avec du ruban adhésif et mis un sac noir sur la tête, comme dans un mauvais film. J'ai entendu Magnus dire : « Alors comme ça, c'est toi qui as envoyé ma femme à la mort, Cunningham ? Je veux savoir ce qui lui est arrivé et tu vas me dire pour qui tu travailles. Tu as quinze minutes. N'oublie aucun détail, je saurai recouper tes informations ». Puis ils m'ont frappé. Ils ont tenté de me noyer dans la baignoire. Quoi que je leur dise, ils ont continué à me frapper. C'était un cauchemar, inspecteur...

— Que lui avez-vous dit, Christopher ?

— Euh... Rien... lâcha l'Anglais dans un souffle.

— Pardonnez-moi, Christopher, mais je vous vois mal encaisser longtemps les coups, surtout quand ils sont donnés par des pros. Vous leur avez tout déballé, je suppose. Vous avez dit à Magnus que sa femme était morte lors d'une exploration SexOD. Que s'est-il passé ce soir-là à la villa de Djursholm, Christopher ?

— Je vous jure que je ne sais pas, inspecteur, grommela-t-il, sans chercher à nier son implication, stratégie déjà invalidée depuis son invitation faite à l'inspecteur de tester la combinaison... Je n'ai été informé que très tardivement qu'il y avait eu un problème. Comme tout le monde, à part vous, j'ai cru à la version officielle. Quand le procureur Nyman a confirmé la mort naturelle, je me suis senti soulagé...

— Mais pas longtemps... Quel problème ? Qui vous en a averti ? Kebsway Ltd, votre client sur ce dossier ? À moins que l'informa-

tion, au vu de sa gravité, ne vous ait été transmise directement par Xavier Van Dieren ?

— Tss, siffla le lobbyiste, résigné, en regardant Tyko, puis Valdemar qui buvait tranquillement un brandy en observant la scène.

— Oui, comme vous pouvez le constater, notre enquête a bien avancé. Il ne nous reste plus que quelques petits détails à régler. Mais avant, parlez-moi du pacte que vous vouliez signer avec moi. De quoi s'agit-il ?

— D'un pacte de non-agression, si l'on peut dire, répondit le lobbyiste en retombant sur ses pattes. Nous souhaitons vous demander d'abandonner l'enquête. Nous vous assurons que la mort de Karin Roslin Svensson est la conséquence d'un regrettable accident, dont les détails ne m'ont pas été communiqués. À aucun moment, nous n'avons souhaité sa disparition, bien au contraire. Comme je vous l'ai dit, la cause que nous poursuivons est juste et nécessaire. Madame Roslin Svensson, qui partageait nos idées, aurait pu, par sa position de ministre de la Santé et des Affaires sociales, accorder la priorité à notre dossier...

— ... porté actuellement par Jean-Luc Våktaren, celui des enfants dont les parents sont divorcés...

— C'est exact. Étant vous-même dans cette situation, nous nous sommes dit que vous comprendriez l'enjeu de la responsabilisation des adultes quant à leur choix de devenir parent. Il y a beaucoup trop d'enfants malheureux sur cette terre. Nous devons en prendre soin. Ayant moi-même vécu une jeunesse compliquée dans une famille malveillante, j'adhère totalement au projet. L'Anglais semblait à la fois épuisé par sa longue tirade et mû par la probabilité d'un placement de produit.

— Admettons que j'accepte de signer, qu'est-ce que j'y gagnerais ?

— L'équilibre de votre couple par la mise à votre disposition d'un SexOD personnel et un avancement plus rapide dans votre carrière, qui commencerait par une promotion au poste d'enquêteur du fameux *Riksmordsgruppen*, l'équipe nationale des homicides. Vos deux rêves deviendraient réalité, inspecteur.

— Vous n’avez pas ce pouvoir...  
— Vous seriez étonné...  
— Vous aussi... Vous ne connaissez pas ma compagne... Et si je refuse?

— Votre enquête n’aboutira pas, tout simplement, et votre carrière stagnera pour une durée indéterminée. Vous n’imaginez pas la puissance des réseaux auxquels j’accède, inspecteur Törnqvist. Ils sont peuplés de gens de pouvoir efficaces et terriblement rancuniers.

— Comme Svensson, n’est-ce pas, Christopher? Que lui avez-vous révélé d’autre?

— *Pfft.* Je lui ai parlé de Kebsway, mais ça ne le mènera nulle part. L’entreprise a été dissoute. J’ai dû lâcher quelques noms d’utilisateurs du SexOD. Je lui ai donné celui de Jean-Luc et le vôtre...

— Trop aimable... Et les autres, Christopher? demanda Tyko en déglutissant laborieusement. Car il y en a d’autres, n’est-ce pas? Combien? Combien y a-t-il de SexOD en circulation? Avant de signer votre pacte, je souhaite rencontrer messieurs Van Dieren et Dijkstra.

— Je crains que ce soit impossible, inspecteur. Vous savez très bien que je ne peux pas me montrer déloyal avec les gens qui m’emploient. Si je le faisais, c’en serait fini de ma carrière...

— Remettons les choses dans l’ordre, si vous le permettez, monsieur Cunningham, intervint Valdemar Schneider. Il me semble que vous prenez notre visite à la légère. Je viens d’assister à une tentative de corruption d’un agent de la police criminelle, doublée de menaces et d’intimidations verbales. Votre absence de réponse à des questions cruciales sur une affaire en cours relève de l’obstruction à la justice. En outre, vous êtes suspecté de complicité de meurtre. Vous aussi, vous manquez d’inspiration. Vous n’imaginez pas la puissance de la loi. Nous allons vous demander de nous remettre votre passeport. Voici une convocation pour un interrogatoire dans notre commissariat. Soyez-y demain à 9h, accompagné de votre avocat, si vous le souhaitez. Il va sans dire qu’il vous est

interdit de quitter le territoire de la Suède.

— Complicité de meurtre ? Sur quelles bases ?

— Nous avons retrouvé votre trace à Écueil, Christopher ! Vous avez fait une très belle impression aux vigneronns qui vous ont laissé embouteiller le *Black Bubbles*. À demain, conclut Tyko en se relevant, suivi par le *polisassistent*. Soignez-vous bien pour être présentable durant votre interrogatoire. Il sera filmé !

Dans la voiture de patrouille qui les ramenait à Täby, plusieurs questions flottaient dans l'air. Primo, comment parvenir à coincer Xavier Van Dieren, confirmé par Cunningham, bien qu'à demi-mot, comme le commanditaire de l'opération SexOD ? Aucune piste ne menait directement à lui. Atteindre le chef d'entreprise hollandais semblait compliqué, à moins de forcer l'Anglais à le mouiller.

Secundo, pouvaient-ils compter sur le soutien du commissaire Söderlund ? Ils avaient pris quelques libertés, ce matin. Klas n'était pas au courant de leur visite informelle. Ils espéraient qu'il avaliserait leurs actions du jour et interviendrait auprès de leur hiérarchie pour rouvrir le dossier et contacter Europol.

Tertio, quid de Magnus Svensson ? L'industriel enquêtait en parallèle sur la mort de sa femme. Cunningham avait un peu plus grillé Tyko. Fallait-il se réhabiliter auprès de lui en recoupant les informations ?

Tyko l'appela pour couper court aux suppositions. Magnus répondit à la première sonnerie et donna d'emblée le ton.

— Inspecteur Törnqvist. J'avoue que je n'étais pas certain que vous auriez les couilles de m'appeler... Vous êtes passé chez Cunningham, je présume ?

— Vos anciens de la SAPÖ l'ont bien amoché. Triste d'en arriver là, pour des professionnels de la protection...

— Épargnez-moi vos commentaires, jeune homme, vous êtes mal placé pour me faire la morale. Il a suffi de deux baffes pour que notre super lobbyiste commence à jacasser. Inarrêtable ! La honte !

Il m'a tout raconté. Vous vous êtes sciemment abstenu de m'informer de ce que vous saviez, cher ami. Pas plus tard qu'hier soir, vous avez fait un tour dans le SexOD qui a tué ma femme et il ne vous est pas venu à l'esprit de m'en parler ?

— J'attendais d'avoir bouclé l'enquête pour vous rendre mon rapport, monsieur Svensson... déclara Tyko avec conviction, d'autant que ce n'était pas tout à fait faux.

— Arrêtez de vous moquer de moi, inspecteur. Vous n'avez jamais eu l'intention de me tenir informé. Vous m'avez fait du chantage parce que vous étiez à la rue... Vous m'avez soutiré de l'argent contre... de belles promesses... Rien d'exploitable...

— Sauf le nom de Cunningham et, vu la façon dont vous l'avez exploité, j'aurais préféré ne pas le dénoncer.

— J'exploite comme il me plaît, jeune homme. La méthode a été plus opérante qu'avec vous. Je sais désormais tout ce que j'avais besoin de savoir. La mort de Karin se paiera cher, je vous en donne ma parole. Trêve de bavardage. J'ai pris votre appel pour une seule raison. Parce que le visage de Cunningham est encore frais dans votre esprit. Veillez à ce que pareille mésaventure ne vous arrive pas, Törnqvist. Vous avez voulu jouer dans la cour des grands. Vous n'y êtes pas le bienvenu. Si vous vous avisiez de croiser à nouveau mon chemin, je vous détruirais. En attendant, vous m'êtes redevable. Tâchez de ne pas l'oublier.

L'industriel raccrocha. Les agissements de Svensson l'excluaient de plus en plus de la liste des suspects. Tyko aurait dû être soulagé. Au contraire, il avait la sensation d'avancer sur un terrain de plus en plus miné...

*Ding dong!*

Christopher Cunningham tressaillit dans son canapé.

Il avait mal partout. Qui cela pouvait-il être ? Trois visites en un jour, ce n'était jamais arrivé depuis son installation à Stockholm. Jamais. La loi des séries décourageait toute velléité de se lever. La première visite lui avait coûté sa carrière en Suède. En partant,

Svensson avait promis que, lui vivant, il ne décrocherait plus un seul contrat de lobbying ou de conseil dans le pays. Il en faisait une affaire personnelle. Les cercles dans lesquels évoluait l'industriel se refermaient plus rapidement qu'ils ne s'ouvraient et, une fois refermés, devenaient hermétiquement clos. Il pouvait toujours retourner travailler en Grande-Bretagne, mais cette perspective le déprimait.

La deuxième visite lui avait coûté sa liberté. Délesté de son passeport et lesté de la perspective d'un séjour en prison, il se sentait pris au piège d'une affaire qui le dépassait largement. On s'acharnait sur le pianiste à la kalachnikov.

Qu'allait bien pouvoir lui coûter la troisième ?

*DING DONG!*

— Kebsway Limited. Ouvrez, Cunningham !

Impossible de ne pas s'exécuter. Le lobbyiste se traîna péniblement jusqu'à la porte d'entrée et l'ouvrit sur un homme large d'épaules, en gabardine, coiffé d'un bonnet de docker.

— Pat Swart, de l'équipe de crise, se présenta l'inconnu en lui tendant la main. Je peux entrer ?

— Oui, bien sûr. Suivez-moi. Vous voulez boire quelque chose ? se força à articuler l'Anglais, intimidé.

— Un rhum ambré, si vous avez.

Ils s'installèrent dans le salon. Pat le regardait sans rien dire, sans même commenter son visage, en faisant tourner les glaçons de son rhum. Malgré ce tintement intempestif, le silence se densifiait au fil des secondes. Bientôt, Cunningham n'y tint plus.

— Que voulez-vous, Monsieur Swart ?

— Je viens chercher votre SexOD et vos bouteilles de *Black Bubbles*. Je suis passé dimanche au lac Mälaren pour récupérer ceux de Våktaren. J'ai dû m'occuper de faire le ménage, un peu comme quand j'ai récupéré celle de Karin Svensson auprès de Frost.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Que votre cellule est momentanément déconnectée du

réseau! Question de sécurité. Je suis chargé de rapatrier tous les éléments matériels. Vous pourriez aller les chercher, par hasard?

— Je ne suis pas sûr d'être très rapide... comme vous voyez, je suis un peu amoindri...

— J'ai tout mon temps.

Il fallut plus de quinze minutes au lobbyiste pour rassembler la mallette SexOD récupérée à l'atelier d'artiste et les cinq caisses de champagne qui lui restaient. Il se rassit, perclus de douleurs, exténué. Pat se leva, se dirigea vers la bibliothèque et en retira un objet de la taille d'un bouton de chemise. Il fit pareil sous la table à l'autre bout de la pièce et détacha un objet à peine plus grand d'une tapisserie murale représentant une scène de chasse à courre dans la campagne anglaise.

— Vous êtes devenu très bavard, récemment, Monsieur Cunningham, dit-il en soufflant sur les objets pour en retirer une poussière imaginaire. Un peu trop au goût de notre employeur commun.

— Je vous assure que...

— Ne vous fatiguez pas. Nous avons tout vu tout entendu, poursuivit Pat en regardant le micro comme un orfèvre un diamant à polir. La vitesse à laquelle vous avez tout déballé à Svensson ce matin nous préoccupe, plus encore que votre convocation au commissariat de Täby demain.

— Vous... Vous m'avez espionné?

— Vous êtes sous surveillance depuis la constitution de la cellule de crise. Procédure standard. Il apparaît que vous manquez de fiabilité. Quand tout va bien, vous êtes taillé pour le rôle, mais au premier coup de vent, vous devenez beaucoup trop facile à retourner. Dans ce type d'opération, nous ne pouvons nous contenter de personnalités mondaines. Nous avons besoin d'individus performants dans la difficulté, ce que vous n'êtes pas.

— Qu'a... Qu'allez-vous faire de moi? s'inquiéta l'Anglais, pâle comme un linge.

— Vous demander de vous retirer, Monsieur Cunningham, répliqua Pat calmement.

Moment de flottement.

Tension.

Le lobbyiste tenta, d'un mouvement affreusement prévisible et au moins aussi futile, de s'emparer de son smartphone posé sur la table basse.

Il fut rejeté dans le canapé d'une clé de poignet par Pat Swart, plus prompt, et se retrouva couché sous le Sud-Africain.

Dans le mouvement, Pat dégaina le couteau à lame en forme de goutte qu'il portait en permanence dans son dos. Le kukri effilé comme un rasoir sous la gorge, Cunningham, sidéré, croisa son regard et n'y vit aucune méchanceté. Juste une froide résolution.

— Vous avez le choix de la méthode, Monsieur Cunningham. Pour la dure, pas besoin d'utiliser de couteau, je vous rassure. Il me suffit de continuer le travail effectué par les gardes du corps de Svensson ce matin. Ce sera réglé en quelques coups bien placés. D'ailleurs, nous avons l'enregistrement de votre passage à tabac. Ça rendra peut-être Svensson plus coopératif. Pour la douce, j'ai apporté quelques plaquettes d'anxiolytiques et de somnifères, à moins que vous ne soyez déjà approvisionné. Combinées à une bonne dose d'alcool, le résultat est garanti sans douleur. Vous vous endormirez paisiblement. Dans un cas comme dans l'autre, nul ne connaîtra la vérité sur vos derniers instants, à part vous et moi. Que choisissez-vous ?

— Je ne veux pas mourir..

— Je sais, c'est contrariant. Mais que voulez-vous ? Vous représentez une menace pour cette opération et ceux qui la dirigent. Mon rôle consiste justement à juguler les menaces. Buvez ! dit Pat en tendant à l'Anglais le verre de brandy qu'il s'était servi. Maintenant, avalez ces comprimés. Parfait, encore un verre. Venez, nous allons vous faire couler un bain, termina-t-il en prenant par les épaules un Christopher Cunningham aussi docile qu'effondré. Aucun de ses talents ne faisait le poids face à un type comme Swart. Le coût exorbitant de cette dernière visite lui sembla soudain dérisoire.

Le lendemain matin, l'inspecteur Törnqvist et le commissaire Söderlund, qui avait tenu à remplacer Valdemar, pas qualifié pour procéder à un interrogatoire, attendirent en vain le lobbyiste, et pour cause.

Ils finirent par dépêcher sur place une voiture de patrouille de la police de Stockholm et reçurent, près de deux heures plus tard, un appel du commissaire Falk. Cunningham avait été retrouvé mort dans sa baignoire. Un mot d'adieu écrit d'une main tremblante indiquait qu'il ne supportait plus de vivre avec autant de pression et léguait ses possessions à Gabrielle Våktaren, « la seule âme pure qu'il ait jamais connue ».

L'équipe de Tobias fouillait la maison à la recherche d'indices et expertiserait l'écriture, mais la thèse du suicide était privilégiée. Mauvaise nouvelle pour l'équipe : leur seul témoin venait de se faire la malle. Toute l'enquête partait en sucette, impression corroborée par l'émission politique de radio que le *polisassistent* écoutait d'une oreille distraite dans son cagibi.

Valdemar appela tout le monde en hurlant dans le couloir. Ils débarquèrent au moment où Jean-Luc Våktaren prenait la parole.

— ... À l'entendre gaspiller son énergie à chercher des contre-arguments au lieu de trouver des moyens d'encadrer légalement la création d'une base de données ADN des parents, j'en conclus que Ole Tallholm manque de courage politique. C'est bien dommage, mais ce n'est pas mon cas. Aucun parent ne peut impunément abandonner ce rôle qu'il a choisi de tenir. C'est trop facile. On ne peut pas faire croire à un enfant qu'il n'est qu'une contrainte de vie ou une variable négligeable dans l'équation d'un couple, fût-il bancal. Soit il faut mieux réfléchir avant d'en avoir, soit il faut se responsabiliser davantage lorsqu'on en a. Dans les deux cas, un simple répertoire ADN ne suffit pas. Il faut aller plus loin et, si possible, soustraire les enfants au dénuement ou même à une forme de mendicité dépendant du bon vouloir de l'un ou l'autre de ses parents. C'est regrettable, mais ce n'est qu'en touchant au portefeuille des gens qu'on les amène à réfléchir vraiment. C'est pour

cette raison que je souhaite mettre en place un dispositif particulier d'immobilisation patrimoniale. Dès le lancement d'une procédure de divorce, la moitié du patrimoine parental global, qu'il soit commun ou séparé, sera gelé jusqu'à l'âge de la majorité du dernier enfant de la famille. Les parents conserveront l'usufruit des biens immobiliers, mais ne pourront plus effectuer de transactions sur la moitié d'entre eux. Les biens mobiliers et les avoirs financiers seront immobilisés, également à concurrence de cinquante pour cent et cédés à chaque enfant à l'âge de sa majorité, au prorata du nombre d'enfants du couple originel. À dix-huit ans, une jeune fille issue d'une fratrie de trois enfants disposera donc du sixième du capital parental au moment de leur divorce, crédité des intérêts.

— Monsieur Tallholm, vous souhaitez réagir, indiqua la présentatrice de l'émission.

— Oui, merci. Je suis perplexe. Et inquiet. Après l'accompagnement psychologique obligatoire, il y a eu le fichage de l'ADN des parents. Maintenant, voici venu le temps de la banqueroute des foyers. Je souhaitais poser la question à Jean-Luc Våktaren : que vous ont fait les divorcés ? Pourquoi leur en vouloir à ce point ? Pourquoi stigmatiser cette catégorie de citoyens ? À chaque sortie, chaque interview, vous présentez une nouvelle proposition, tout aussi peu concertée que les précédentes et tout aussi inapplicable. Le divorce est une réalité. Il s'inscrit dans l'évolution de la société, que cela nous plaise ou non. Nous savons tous à quel point lancer des idées rétrogrades en l'air sans débats préalables peut influencer négativement la perception du monde politique par nos concitoyens. Jean-Luc Våktaren semble ne pas s'en soucier. Aveuglé, peut-être, par l'émotion légitime que suscite son projet, il se perd dans une fuite en avant alors qu'il conviendrait, au contraire, que l'on s'y attarde. Nul ne conteste l'importance du projet qu'il porte, mais il ne peut le faire seul, et certainement pas de cette façon indigne d'un futur ministre.

— Il faut bien que quelqu'un se dresse pour ceux qui n'en sont pas capables ! Les enfants méritent qu'on... Je... Je ne...

— Monsieur Våktaren ? Vous allez bien ? Vous saignez du nez... Monsieur Väk... Il est tombé ! Vite, appelez un médecin... Okay, merci... Hum. Chers auditeurs, veuillez nous excuser pour ce contretemps, notre invité Jean-Luc Våktaren a fait un malaise. Il est pris en charge par notre équipe médicale, qui me signale que la situation est sous contrôle. Nous poursuivrons, si vous le voulez bien, le débat avec Ole Tallholm, du parti Les modérés...

Valdemar éteignit la radio.

Les trois hommes serrés dans le cagibi se regardèrent, dubitatifs. Sous son vernis raffiné de luxe et de grandes idées, cette affaire reposait sur une trame qui sentait de plus en plus le soufre.

Une morte.

Deux « suicidés ».

Un politicien plutôt jeune qui faisait malaise sur malaise.

Tous utilisateurs du SexOD.

*Et si, se dit Tyko, ce dispositif d'exploration sexuelle était légal ?* il frissonna en prenant conscience qu'il était potentiellement le prochain sur la liste des victimes. À moins que, suite au décès accidentel de la ministre, quelqu'un efface les traces et réduise au silence les témoins encombrants, incontrôlables, bavards... la mort de Cunningham tombe un peu trop à pic pour ne pas être suspecte... comme celle de Frost...

Il repensa à l'inconnu qui était reparti d'Östermalm avec la mallette SexOD. Là encore, il frissonna. *On m'a jugé suffisamment encombrant pour tenter de me contrôler au moyen d'un pacte attractif, judicieusement valorisé. Il va falloir que je fasse gaffe. Je n'ai pas spécialement l'intention d'être le prochain « suicidé » de la bande. Le statut de policier n'offre qu'une protection incertaine face à ce genre de nettoyeur professionnel.*

La vibration de son smartphone capta son attention.

Numéro inconnu.

Il décrocha. Surprise... Tanja Våktaren souhaitait le rencontrer le plus rapidement possible. Il l'invita à le rejoindre au commissaire-

riat. Que pouvait bien lui vouloir l'épouse du politicien qui venait de s'évanouir en direct ? Le timing de cet appel qu'il n'attendait pas était insolite. Et lourd de sens.

Un soubresaut d'effervescence le parcourut tout entier.

Une heure trente plus tard, la femme de Jean-Luc Väktaren était assise à la table de conférence du bureau de Klas Söderlund devant une tasse de thé à la bergamote savamment préparée par Valdemar Schneider, une caméra qui enregistrait son témoignage et l'équipe du commissariat au grand complet, que Gabriella Ekdhal avait accepté de rejoindre pour l'occasion. Juste pour l'occasion. Et aussi pour mettre à l'aise l'institutrice, qu'une telle scénographie aurait pu désarçonner.

Ce n'était pas le cas.

Elle voulait surtout exprimer ce qu'elle avait sur le cœur à une oreille bienveillante et attentive. Elle en avait huit à disposition qui répondaient aux critères.

— Merci pour le thé, débuta-t-elle en regardant les quatre policiers comme si elle devait surmonter une dernière hésitation... Alors, voilà. Si j'ai souhaité vous rencontrer aujourd'hui, c'est parce que j'ai appris la mort de Christopher. Nous devons nous voir ce matin pour parler de mon mari. Après deux jours de coma, Jean-Luc était encore très faible ce matin, mais il n'a rien voulu entendre par rapport à l'émission. Il voulait absolument y participer, malgré son état. Il devient ingérable, confia-t-elle en réprimant un sanglot. J'avais besoin de l'aide de Christopher. Comme il n'arrivait pas, j'ai directement su qu'il était arrivé quelque chose. C'est quelqu'un de très ponctuel. Je suis allée chez lui. J'ai vu les voitures de police et la camionnette de coroner. J'ai compris, dit-elle. Elle tentait de maîtriser ses émotions, mais ses lèvres tremblaient. Quelques minutes plus tard, Jean-Luc faisait un malaise en studio. À l'intérieur de moi, quelque chose a dit stop, mima-t-elle d'un geste tranché, comme si la moutarde lui montait à nouveau au nez. Je m'adresse à vous parce que, quand vous êtes passés à la maison,

vous aviez l'air sympathiques et déterminés. Assez pour susciter la méfiance de Jean-Luc. Pour moi, c'est bon signe. Peut-être pourrez-vous faire quelque chose.

— Merci pour votre confiance, madame Våktaren.

— Tanja, s'il vous plaît. Vous savez, mon mari est un politicien très moyen, commença-t-elle, les yeux dans le vague. Il manque de leadership et de créativité. Il a toujours vivoté dans l'ombre de Karin qui, elle, était brillante. Ses principales qualités, ce sont sa loyauté sans failles et son sens de la négociation. C'est un second fidèle. Il n'a rien d'un chef et ferait un piètre ministre, soupira-t-elle avec un sourire d'ironie, avant de se taire pendant quelques instants, puis d'inspirer comme on se lance à ski sur une piste noire. Toute cette histoire a commencé il y a deux ans, quand Christopher a décroché un contrat avec une entreprise britannique qui se targuait d'avoir inventé la solution miracle pour pérenniser les couples.

— Kebsway Limited? demanda Tyko.

— Oui. Selon eux, le manque d'affinités sexuelles ou de communication sur ce thème qui nous touche tous, ainsi que la lassitude, la frustration ou l'infidélité qui en découlent et toutes les tensions que cela engendre au sein d'un couple constituent la principale cause de divorce. Leur concept tient en un slogan : « Les couples éternels s'offrent la sexualité de leurs rêves ». Quel mensonge ! Ils ont développé un concept révolutionnaire de combinaison d'exploration sexuelle, le SexOD, un produit littéralement hors de prix qu'ils réservaient, comme il se doit, à une élite, précisa-t-elle avec un rictus. Christopher, avec son réseau, devait leur ouvrir le marché suédois. Il a essayé le SexOD et vanté l'expérience à Jean-Luc, comme à d'autres, j'imagine. Chaque jour, je me dis que si je pouvais remonter le temps, j'effacerais ce moment-là, dit-elle avec des larmes dans les yeux, pour que rien ne nous arrive. Nous étions heureux, avant, vous savez... La vie était simple... Mais Jean-Luc n'a pas pu résister à l'appel du SexOD. Il avait maladivement besoin de plaire, d'être apprécié, remercié. L'amour que j'avais

pour lui ne suffisait pas, vous comprenez? s'emporta-t-elle. Dès la première fois, il était accro. Accro à ce... truc! s'étrangla-t-elle, dégoûtée. Après quelques utilisations, il a développé le projet d'aider les enfants. Jamais il n'avait abordé ce thème auparavant. Je n'ai pas fait le lien tout de suite avec le SexOD, mais il est apparu que, suite à chaque « exploration », Jean-Luc revenait parmi nous riche de nouvelles idées avec lesquelles il alimentait les conversations de notre « comité VIP ». En parallèle, il a développé une certaine assurance, comme si ce qu'il vivait dans le SexOD le comblait... Mieux que la vraie vie. Mieux que moi. Elle eut un haut-le-cœur. Nos rapports se sont espacés. Pourtant, j'étais contente pour lui, comme comme j'étais! déclara-t-elle, incrédule, alors que des larmes coulaient le long de ses joues. Il avait enfin un projet fort, qui séduisait Karin. Lorsqu'elle l'a estimé suffisamment construit, elle a encouragé Jean-Luc à le présenter à la commission parlementaire des affaires sociales. C'est à cette période-là que tout a basculé, dit-elle, prise d'un vertige. Elle se racla la gorge avant de poursuivre. Jean-Luc s'est senti pousser des ailes, ajouta-t-elle d'une voix méprisante. Il a instauré une session hebdomadaire de SexOD dans laquelle il puisait son « inspiration ». Il a fini par encourager Karin à essayer, elle aussi. Je me demande comment il a pu faire ça! C'est tellement... beurk! C'était il y a trois semaines. Christopher a tout organisé, sans se poser la moindre question éthique. Il est tombé bien bas... Il a loué la villa de Djursholm, fait livrer un SexOD neuf et ce foutu champagne trafiqué. Jean-Luc était tout excité qu'elle essaie. Il l'a appelée pour être sûr qu'elle avait bien reçu le colis et lui donner ses derniers conseils. La suite, vous la connaissez. À cause de cette maudite invention, j'ai perdu ma meilleure amie, un ami proche et bientôt, mon mari, cracha-t-elle en acceptant le mouchoir que lui tendait Gabriella, avec lequel elle essuya son maquillage avant de se moucher, puis de rester muette, perdue dans ses pensées. Il me fait penser à Icare, reprit-elle d'une voix blanche. À s'être trop rapproché du soleil, il est en train de tomber en chute libre. Samedi passé, j'ai retrouvé Jean-Luc en com-

binaison, inconscient, dans une flaque de sang. Après deux jours de coma, la seule chose qu'il a trouvé à dire à son réveil, c'est : « Mon SexOD... Je dois parler à Lana et Maxie », soupira-t-elle, vaincue.

— Qui sont Lana et Maxie ? demanda Gabriella.

— Des avatars ! Ses favorites ! Elles ont plus d'importance dans sa vie que mes filles et moi. Vous imaginez ? Mon mari ne vit plus dans la réalité...

— « Tout homme qui marche peut s'égarer » disait Goethe, philosophe Valdemar.

— Peut-être, riposta Tanja. Mais c'est terminé. Je n'en peux plus. Je vais l'envoyer en cure de désintoxication, jusqu'à ce qu'il guérisse. Jusqu'à ce que je retrouve mon mari ! Je n'ai pas le choix, pas le choix, vous comprenez ? leur demanda-t-elle en les prenant à témoin.

— Pardonnez-moi ma question, Tanja, mais vous avez dit que Christopher Cunningham avait essayé le SexOD. Vous aussi, vous avez testé l'exploration ? demanda Gabriella.

— Oui, une fois. Ça ne m'a pas plu, s'apaisa-t-elle. Christopher l'utilisait avec modération. Son truc, c'était la séduction plus que la prédation. Il aimait le contact humain, le vrai. Le regard perdu des avatars le mettait mal à l'aise. Je n'en reviens pas de parler de lui à l'imparfait. Christopher... sa voix se cassa, se perdant dans un énorme hoquet.

— Comment expliquez-vous que vous ne soyez pas devenus accro, comme votre mari ?

— Je n'en ai aucune idée. Certaines personnes sont plus fragiles, plus enclines à développer une addiction, je suppose, constata-t-elle avec un geste mou du bras. Elle semblait exténuée.

— Excusez-moi, mais y aurait-il moyen de récupérer son SexOD ? demanda Tyko.

— Je ne sais pas où il se trouve. Je suis repassée dimanche soir à la maison du lac, le SexOD et le champagne n'y étaient plus.

— Ça ne m'étonne pas, lâcha Tyko. Tanja, vous seriez prête à répéter tout ce que vous venez de nous dire au procureur ?

— Euh, je ne sais pas, dit l'épouse du politicien, comme tirée de sa rêverie.

— Klas, poursuivit l'inspecteur. Dans cette histoire, nous avons toujours eu un coup de retard, comme vient de nous le rappeler Tanja. Alors, pour reprendre l'initiative, nous ne devons pas traîner. Tu peux prévenir le procureur que nous arrivons ?

— Maintenant ? Le procureur ? s'étonna Klas. Tu veux prévenir Nyman ?

— Non, pas lui. Son chef. Nyman a classé le dossier bien trop vite. Si ça se trouve, il est accro au SexOD.

— Oui, ça se tient. J'appelle le procureur en chef, décida Söderlund. Je lui dis que vous arrivez à 16h30, compléta-t-il avec un regain d'énergie qui lui fit du bien, « comme au bon vieux temps ».

— Vous venez, Tanja ?

— Euh, oui... répondit-elle sagement en se faisant happer dans le sillage de l'inspecteur.

Le trajet en voiture fut bref et réconfortant. Tyko la félicita pour son courage et lui proposa de lui raconter d'autres détails qu'elle aurait sur le cœur tandis qu'il se concentrait sur la conduite de sa C30. Il rallia le palais de justice, sur l'île de Kungsholmen, en une petite demi-heure et gara la voiture dans le parking souterrain. Pour entrer dans le bâtiment par la grande porte, ils passèrent devant l'immeuble qui abritait l'atelier d'artiste dans lequel, la veille au soir, Mystique avait enroulé ses écailles froides autour de lui. La veille...

Tyko se sentit pris dans une faille spatio-temporelle, tant les événements s'accéléraient. Ils traversèrent de longs couloirs jusqu'au bureau du procureur en chef.

Le premier magistrat de la capitale, érodé par sa fonction, aux yeux rétrécis par d'épais verres de lunettes, les reçut malgré un emploi du temps surchargé. Il ne se priva pas de leur faire remarquer la faveur qu'il leur accordait. Tout, chez lui, était mesuré, comme si chacun de ses gestes était dicté par des impératifs d'éco-

nomie d'énergie. Il se leva au ralenti, resta courbé, leur tendit une main lisse au-dessus du bureau, se rassit et y posa les coudes, mains jointes, index devant la bouche. Avec son costume sombre et sa composition, il aurait tout aussi bien pu travailler pour une entreprise des pompes funèbres.

Il les pria de lui expliquer les raisons d'une telle précipitation.

Ils expliquèrent.

Tanja Våktaren remit le contexte.

Tyko compléta avec les éléments d'enquête, dont certains firent réagir l'épouse du politicien, visiblement effarée par l'ampleur des investigations. Le procureur en chef n'intervint à aucun moment pour demander des précisions. Tyko n'était pas avare en détail.

Bientôt, tout fut dit.

— Madame Våktaren, inspecteur Törnqvist, je ne suis pas certain de bien comprendre ce que vous attendez de moi, avança le magistrat.

— Mais que vous rouvriez l'enquête et que vous traduisiez les coupables en justice, répondit le policier.

— Sur quelles bases, inspecteur Törnqvist ? J'ai écouté attentivement l'histoire captivante que vous venez de me raconter. Madame, je compatis avec votre douleur. Inspecteur, je vous félicite pour votre persévérance. Toutefois, je ne vois, dans ce dossier, aucun élément sur lequel je puisse m'appuyer pour poursuivre l'investigation. Je veux bien vous croire, mais votre récit tient de la science-fiction. En l'absence de preuve matérielle telle que cette fameuse combinaison SexOD, une bouteille de cette mystérieuse cuvée de champagne ou une arme quelconque utilisée pour maquiller les deux suicides, en l'absence également de témoignages directs, en l'absence, enfin, d'éléments probants issus des travaux de justice effectués, entre autres, par la police scientifique et les services de médecine légale, ce dossier est vide et ne repose que sur un tissu de conjectures facilement démontables par tout avocat de la défense qui connaît son métier.

— Mais, nous venons de témoigner, monsieur le procureur...

— Je suis désolé, madame, mais votre témoignage n'est qu'indirect sur la plupart des points. C'est pareil pour vous, inspecteur. Vos déductions, aussi pertinentes soient-elles, reposent en grande partie sur du vide, hormis, peut-être, les témoignages des vigneron français et votre expérience du SexOD, que vous auriez tout aussi bien pu, et pardonnez-moi de vous le faire remarquer, inventer de toutes pièces. Dans l'état actuel de nos connaissances, le rapport d'autopsie de madame Roslin Svensson et les écrits produits par la police scientifique, où il n'est nulle part question d'une quelconque forme de tissu technologique, nous amènent à la conclusion d'une mort naturelle. Pour ce qui me concerne, le procureur Nyman a pris la bonne décision.

— Alors, les coupables vont s'en sortir ?

— Quels coupables ? Coupables de quoi ? Comme je viens de le dire, je ne dispose d'aucun argument allant dans le sens des meurtres prémédités que vous évoquez. En outre, si je puis me permettre, madame, votre mari fait depuis plusieurs mois l'objet d'une attention médiatique soutenue. Votre récit futuriste, c'est pain bénit pour les médias. Je vous assure que vous n'avez aucune envie d'assister au déballage public de votre vie intime. À votre place, je m'occuperais du bien-être de ma famille.

— Donc, vous refusez de nous aider ? résuma Tyko. Et si j'allais un cran plus haut dans la hiérarchie ?

— Vous voulez vous adresser au procureur général du pays ? Faites, mais je doute fort qu'il nous démente, le procureur Nyman ou moi-même. Il en ira de même jusqu'au ministre de la Justice, croyez-moi. Inspecteur Törnqvist, si vous étiez médecin, j'aborderais avec vous le thème de l'acharnement thérapeutique. Il arrive un moment où s'entêter devient préjudiciable à une carrière. Pensez-y. Laissez les événements suivre leur cours. Vous m'excuserez, mais j'ai d'autres dossiers à traiter.

Merci d'être venus jusqu'à moi.

Tyko et Tanja Våktaren retournèrent à la voiture sans un mot. L'inspecteur bouillonnait, mais se força à ne rien montrer. En s'asseyant dans la voiture, il frappa son volant en répétant « merde, merde, MERDE, MER-DE! », puis il prit une longue respiration.

Il fallait faire quelque chose.

Ça ne pouvait pas s'arrêter là!

En démarrant, l'inspecteur se remotiva à voix haute, estimant qu'il restait quelques options, quoi qu'en dise le procureur en chef. Mais Tanja posa doucement la main sur son avant-bras.

— Merci de m'avoir écoutée, inspecteur. Merci de m'avoir crue, c'était extrêmement important pour moi, mais je n'irai pas plus loin. Le procureur a raison. Ma famille avant tout. Je ne veux plus entendre parler de cette affaire. Elle m'a suffisamment fait souffrir. J'ai laissé ma voiture dans le parking du centre commercial, près de votre commissariat. Vous serez gentil de m'y reconduire.

L'inspecteur accusa le coup. Sans le témoignage de Tanja, c'était fini... Le trajet retour fut, pour une fois, plus long que l'aller. Tyko était absorbé dans des pensées ponctuées de jurons, à moins que ce ne soit l'inverse.

Au même moment, le procureur en chef prenait son téléphone.

— Monsieur Swart? Devinez qui vient de sortir de mon bureau?  
L'inspecteur Törnqvist.

— Il est coriace.

— Je ne vous le fais pas dire. Je lui ai démontré à quel point son dossier était creux. Je l'ai dissuadé de poursuivre l'enquête. J'ai coupé court à ses illusions. Pour autant, je ne suis pas du tout certain qu'il ait saisi la précarité de sa situation.

— Vous pensez qu'il faudrait muscler le message?

— Ce n'est pas à exclure. Remettez mon bonjour à XVD.

— À qui?

— Votre employeur...

— Bien sûr! Je lui remettrai quand je le verrai.

XVD, initiales de Xavier Van Dieren. En les entendant, Pat avait

d'abord pensé à des chiffres romains. Sauf que XVD, 10-5-500, ne signifiait rien. Peut-être, en les combinant... XV équivalait à 15. D à 500. Positionnés devant, les XV devaient être soustraits. 500-15. 485... Pat sourit. Dossier 485... Décidément, Graham Taylor aimait les jeux de chiffres et de lettres tirés par les cheveux...

— Et alors ?

Face à ce cri vibrant lancé à l'unisson par ses trois collègues, son groupe au complet, le non verbal de l'inspecteur le trahit plus sûrement que ses mots.

— Alors, rien ! Le proc en chef nous laisse tomber... Fait chier, putain ! cria-t-il en donnant un coup de pied dans la corbeille à papier, qui s'écrasa sur le mur d'en face. C'est quoi, ce monde où on laisse courir des criminels sous prétexte qu'ils sont bourrés de fric ? Quelqu'un peut m'expliquer ? Merde !.

L'immensité de sa déception plomba quelque peu l'ambiance du bureau du commissaire. D'un rapide regard, Klas et Valdemar se concertèrent pour faire une exception à la règle en vigueur.

Quelques instants plus tard, le *polisassistent* revenait avec une bouteille de vodka givrée et servait un verre à chacun. Tyko était passé du pourpre de la colère au blanc de l'abattement.

— *Skål!* dit le commissaire avant d'avaler son verre d'un trait, suivi par ses trois subordonnés. Valdemar, ressers-nous ! Buvons à la santé de l'inspecteur Törnqvist et au métier qui rentre. Tyko, redresse la tête ! C'est un ordre ! clama-t-il avec jovialité. Depuis le début, ton instinct a flairé une machination que le témoignage de Tanja Väktaren a confirmée. Comme un limier, tu as suivi les pistes jusqu'au bout. Tu n'as rien lâché. Pour cela, nous te surnomons officiellement : Pitbull. Désormais, pour l'institution que nous représentons, tu seras Tyko « Pitbull » Törnqvist. *Skål!*

— *Skål!*

— *Skål!*

— Je te souhaite de surmonter rapidement ta déception. Même si tu ne peux rien prouver, tu as résolu cette affaire. Pour ta première

enquête extraordinaire, tu espérais briller dans la lumière des projecteurs. Eh bien, nous n'avons que celle des tubes néon de mon bureau à t'offrir, mais c'est de bon cœur ! *Skål!*

— *Skål!* répondit Tyko en souriant malgré lui.

— Tu es un excellent enquêteur, Tyko, dit Gabriella en se plaçant à ses côtés et en lui serrant l'épaule comme on console un adolescent après une peine de cœur. Une magnifique carrière t'attend...

— Je ne sais pas, répliqua Tyko. Je ne sais pas si je vais continuer... c'est trop pourri...

— Tu évolues, Maître Törnqvist, dans les nébuleuses Contrées de la Malfaisance, intervint Valdemar. Ta Quête de justice n'est pas un chemin tranquille et balisé. Il est semé d'embûches que toi seul peux déjouer, sans aucune garantie de succès. « L'évolution n'est pas une simple éclosion sans peine et sans lutte, comme celle de la vie organique, mais le travail dur et forcé sur soi-même ». Montre-toi à la hauteur de ta Quête, Tyko !

— Goethe ? demanda Klas.

— Non. Kant.

— Décidément, je suis toujours à côté de la plaque.

— Si tu veux, je t'imprime un poster avec les meilleures citations de chacun, à conserver devant toi, pour inspiration. Ça te changera des parties de solitaire sur ton PC...

— Je préférerais celui d'Iron Maiden qui traîne dans ton cagibi.

— Ah, non ! C'est impossible, j'ai une emphytéose dessus... de quatre-vingt-dix-neuf ans...

Une heure plus tard, ils se quittèrent en ayant remonté autant que possible le moral de leur jeune collègue. Chacun reprit le cours de sa vie. On était mercredi soir.

Valdemar retourna dans son cagibi avec sa bouteille.

Klas irait peut-être se changer les idées au *strippklubb*.

Peu de chance, par contre, que Gabriella passe la soirée avec son *sex friend* de voisin, c'était sa semaine avec enfants. Tyko, quant à lui, avait rendez-vous avec Sonia après son cours de yoga.

La tête lui tournait un peu quand il traversa le parking du centre commercial, largement vidé de ses occupants, et entendit ses pas se répercuter en échos sur les parois souterraines. La commande à distance de la Volvo ne fonctionnait pas. Bizarre. Il ouvrit la portière manuellement, mit le contact et démarra, ou plutôt essaya de démarrer. Rien ne se passa. Il maudit sa batterie de le lâcher maintenant. Ce n'était pas le moment de montrer des signes de faiblesse ! Qui sait, ce pouvait être contagieux...

Il déverrouilla le capot, sortit de la voiture et l'ouvrit pour vérifier les paramètres de base. La mécanique, c'était pas trop son truc. Il entendit du bruit derrière lui, comme des pièces de plastique qui tombaient sur le sol en béton.

— C'est ça que tu cherches, Tyko ? demanda une silhouette athlétique en émergeant d'une colonne.

— Pat ? Qu'est ce que tu... fais... là... ? C'était toi, c'est ça ? réalisa l'inspecteur qui associa la silhouette dans la pénombre à celle de l'inconnu d'Östermalm. Depuis le début ? Tu effaces les traces, c'est ça ? Je ne sais pas ce qui me retient de...

Tyko se jeta sur l'ancien des forces spéciales sud-africaines et se retrouva par terre, immobilisé par une clé de bras, sans avoir le temps de comprendre ce qui lui arrivait.

— Ne joue pas à ça avec moi, Tyko. Tu vas finir par te blesser. Je suis venu t'apporter un message. Tu es prêt à l'écouter ?

— Oui, répondit le policier qui constatait que l'entraînement qu'il avait reçu ne soutiendrait pas la comparaison avec celui de Pat.

— Okay. Relève-toi. Tu ne trouveras personne, dans tout le pays, pour t'appuyer dans la réouverture de l'enquête. Tu as eu un aperçu de la puissance de notre réseau. Un aperçu seulement. Je t'invite à ne pas le sous-estimer. Oublie cette histoire. N'en parle plus jamais. Nous avons des membres partout. Prends ça comme un conseil d'ami. Tu m'es sympathique, nous avons passé un bon moment en Champagne, mais ne pense pas un seul instant que j'hésiterais à te retirer.

— Comme tu l’as fait avec Frost et Cunningham ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles. Tu es arrivé au bout de ce que tu pouvais accomplir dans cette affaire. Tu as prouvé ta valeur. Tu as été remarqué. Mes employeurs t’ont proposé un pacte. C’est tout à fait exceptionnel. Mon conseil : accepte. Prends la promo. Prends le SexOD. Vis heureux.

— Si je fais ça, je serais redevable, c’est bien ça ?

— Non, mais tu intégreras le réseau, lorsque tu auras atteint une position intéressante. Avec tes capacités, ça ira vite. La suite ne me concerne pas. Mon avis : mieux vaut être dedans que dehors.

— Et si je refuse ?

— Tu restes dans un placard jusqu’à ce que tu quittes de toi-même la police. Et si, par malheur, tu racontais cette histoire, il est probable que ton père, ta mère, ta copine Sonia, Valdemar, Gabriella et ses enfants soient victimes d’accidents dans un délai défiant les lois de la statistique. Tu seras aux premières loges.

— Je n’ai pas le choix, c’est ça ?

— Si, bien sûr. L’offre se termine dans 72 heures, soit samedi soir. Réfléchis bien. Réfléchis vite. Contacte-moi si tu acceptes. Il te suffira de dire mon nom tout haut. Et récupère les fusibles qui traînent par terre si tu veux que ta caisse redémarre. Ciao, Tyko !

K.O. debout, l’inspecteur regarda la silhouette de Pat s’éloigner d’un pas leste et déterminé. Il récupéra à quatre pattes les fusibles de la Volvo, s’assit derrière le volant, incrédule, et fixa longuement devant lui les places de parking vides sans vraiment les voir.

Son cerveau s’éteignit.

Tyko ne pensait plus.

Une première qui le laissait désespéré, à triturer distraitement les pièces en plastique. Après un temps indéterminé, il les regarda. Elles n’étaient plus en état de faire redémarrer la voiture...

Il retourna au commissariat en traînant les pieds et demanda à Valdemar de prévenir Sonia qu’il ne la rejoindrait pas ce soir.

Il accepta une vodka qu'il avala comme un médicament avant de s'écrouler sur le lit de camp du grand-père du *polisassistent*.

Au début, rien ne se passa, puis il fut rattrapé par une vague de rage et de désespoir qu'il essaya d'évacuer muettement, trempant la taie d'oreiller. Valdemar le borda et retourna pudiquement à ses écrans, musique à fond dans ses écouteurs, Iron Maiden, en laissant traîner sa main sur l'épaule de Maître Tornqvist.

Même les vaillants chevaliers ont besoin de se reconstruire après une défaite.



Jeudi 2 décembre.

Deux jours plus tard, Pat Swart retrouva Graham Taylor à l'aéroport de Schiphol, Amsterdam. L'un venait de Stockholm, l'autre de Londres, tous deux en première classe. Ils montèrent dans une berline de luxe avec chauffeur, une Mercedes Maybach S500, dans le coffre de laquelle ils firent déposer la malle qui avait accompagné le Sud-Africain sur son vol. Contenu : trois mallettes SexOD complètes et sept caisses de champagne *Black Bubbles*, plus quelques accessoires de présentation récupérés chez Christopher Cunningham. Destination, un petit patelin nommé Loosbroek, « pantalon vide », à une trentaine de kilomètres au nord d'Eindhoven.

Durant l'heure de trajet, ils récapitulèrent les détails de l'opération et s'assurèrent que toutes les boucles étaient bien bouclées. Cunningham out, les Våktaren hors circuit, Törnqvist à la merci d'un pacte, tout semblait sous contrôle, à moins que le côté « tête de mule » du policier ne le fasse opter pour le refus.

Dans ce cas, il faudrait le retirer. Il en savait vraiment trop.

Restait la menace Magnus Svensson...

Ils quittèrent l'autoroute et traversèrent des paysages de bocages d'une platitude soporifique. Une dernière rue étroite, composée d'une unique bande de circulation bordée de deux fines pistes cyclables couleur terracotta derrière lesquelles s'étendaient des champs cultivés, et ils arrivèrent à destination. La Mercedes klaxonna devant un large portail automatique d'un mètre de haut,

qui s'ouvrit, puis décrivit un arc de cercle pour s'arrêter devant la maison principale d'une propriété qui comptait plusieurs bâtiments bas et larges en briques et deux silos à grains. Rien ne la distinguait des fermes croisées alentour.

Un homme vint à leur rencontre, suivi de plusieurs autres, plus jeunes que lui, auxquels il donna quelques directives.

— Apportez la malle dans la grange, je vous prie. Effectuez un test complet du SexOD 24. À vide, puis en relançant l'enregistrement de la séquence du 12 novembre avec madame Svensson. Faites une révision systématique, hardware et software. Et venez me faire personnellement un rapport quand vous aurez terminé. Bon travail, les gars. À tout à l'heure.

— Compris. À tout à l'heure, Xa.

— Bonjour messieurs. Xavier Van Dieren, dit-il en serrant la main des deux anciens militaires dont la carrure ne sembla pas l'émouvoir outre mesure. Quel plaisir de vous rencontrer enfin ! Merci déjà pour tous les problèmes que vous avez réglés. Je vous souhaite la bienvenue dans mon Q.G. C'est ici que j'habite. Entrez et débarrassez-vous. Puis-je vous offrir une coupe de champagne ? Du vrai, bien entendu.

De taille moyenne, chaleureux, la soixantaine, Xavier Van Dieren portait une chemise blanche étriquée qui mettait en valeur un bedon marqué et flottait au-dessus d'une paire de jeans rouges et de chaussures marron. De son visage souriant, on retenait surtout le bouc timide, les cheveux châtain mi-longs filetés d'argent et les lunettes rouges qui agrandissaient démesurément ses yeux bleus. Ce type-là avait conservé une part d'enfance prompte à s'émerveiller. Un indéniable gentil, qui n'avait jamais vu d'arme ni même, peut-être, de salle de sport. Il avait passé sa jeunesse à grignoter, assis derrière un écran, et sa maturité à enfileur les repas d'affaires.

Il les servit.

— Merci, dit Pat. La grange ?

— Oui, vous vous trouvez dans une ancienne ferme bovine

reconvertie en atelier high tech. À vous, je peux le dire, c'est d'ici que nous gérons toute l'opération SexOD. Nous avons toutefois conservé les anciennes appellations, pour donner le change dans les environs... et parce que nous trouvons ça fun. Je lève mon verre aux enfants heureux ! Santé !

— Santé ! Monsieur Van Dieren...

— Xavier, ou Xa, je préfère...

— Bien sûr. Appelez-moi Graham, voici Pat. Xavier, je vous avoue que vous m'intriguez. Comme je le disais à Pat récemment, vous êtes un client particulier. Vous me faites penser à ces moines soldats du Moyen Âge, comme les Templiers ou les chevaliers teutoniques. Vous menez une croisade...

— Merci. L'image est flatteuse, sauf que mon engagement se veut résolument pacifique. Je le considère comme un acte d'amour, ajouta-t-il solennellement. Je pense qu'on n'en fait jamais assez pour raffermir les liens au sein d'un foyer. Le monde a besoin de couples solidaires, responsables et engagés qui représentent une base solide et stable pour leurs enfants. C'est à cette condition que les jeunes peuvent connaître la sécurité et le bonheur, s'épanouir et reproduire le même schéma. J'ai tout analysé, il n'y a pas d'autres moyens. Même dans un environnement économique, social, scolaire ou culturel défavorable, les enfants conservent une chance de s'épanouir si leurs parents s'aiment suffisamment, ne se disputent pas et s'occupent d'eux. Il s'agit d'un changement considérable des mentalités, déplora l'inventeur du SexOD. J'ai conscience qu'il va à contre-courant de la tendance actuelle, mais peut-on vraiment laisser encore longtemps des troupes d'adultes immatures défigurer nos sociétés et sacrifier les générations qui les suivent ? Je pense que non. J'agis à mon niveau pour lutter contre l'effritement de certaines valeurs familiales. J'ai beaucoup de chance d'être fortuné. Ça me donne accès à certains réseaux, à des investisseurs de haut vol tels que monsieur Irons, que je ne remercierai jamais assez de nous avoir mis en relation. Cela accroît l'effet de levier de mon action.

— Vous-mêmes, vous avez des enfants ?

— Certainement pas ! Je ne veux pas d'une telle responsabilité. Par contre, j'engage énormément de jeunes diplômés, que je forme et soutiens jusqu'à ce qu'ils volent de leurs propres ailes. Souvent, ils ne quittent pas le nid. Tous mes proches collaborateurs ont commencé comme ça. Ils se sentent bien ici. En sécurité. Nous faisons tout pour qu'ils soient heureux. Si vous le souhaitez, je vous ferai visiter les installations, proposa-t-il avec un éclair de joie anticipée dans les yeux. Vous pourrez le constater par vous-mêmes !

— Pourquoi ce combat-là, Xavier ? Je veux dire, il y a d'autres sujets d'actualité...

— Pourquoi ? Je vais vous le dire, Graham, poursuivit-il d'un ton plus doctoral. Quand j'étais enfant, je me suis fait la promesse qu'aucun autre enfant ne devrait subir ce que j'avais vécu. Je rêvais de nous sauver tous, mais, à seize ans, j'ai dû m'enfuir seul. Après ça, je ne voulais plus entendre parler de relations humaines, d'amour, de communion. Pourquoi pensez-vous que j'ai commencé des études en informatique ? Notez, ça a failli ne pas marcher. Au début, j'ai plongé. J'ai essayé tous les psychotropes pour ne plus avoir à ressentir ce mal-être et cette culpabilité qui m'oppressaient. Heureusement, j'ai rencontré Hendrik Dijkstra, mon associé. Il m'a redonné espoir. Il m'a aidé à pardonner. Cette rencontre a transformé ma vie. Apprendre le langage des machines a été ma rédemption, proposer une réalité alternative à mes concitoyens une manière de me reconstruire. Ensemble, nous avons déployé l'opération SexOD avec des équipes composées majoritairement d'hommes et de femmes résilients qui partagent notre idéal. On les repère très vite, ceux qui n'ont pas eu la chance d'avoir une enfance heureuse. Notre première démarche consiste à leur offrir un accompagnement psychologique pour évacuer leurs traumatismes et leur permettre de s'apaiser durablement. La méthode fonctionne bien. Tellement bien qu'ils deviennent nos meilleurs collaborateurs.

— Mais, que vous est-il arrivé, Xavier ? demanda Pat. Mon père

avait toujours une bière dans une main et un outil dans l'autre. Il n'arrêtait pas de me critiquer. Il avait la main lourde. Je ne compte plus le nombre de fois où il a hurlé dans la cage d'escalier « Eh, le Flemard, bouge ton cul et viens m'aider au garage ! » J'y allais, pas le choix. Je n'en suis pas mort...

— Je me méfie des phrases toutes faites... Vous ne vous êtes jamais dit que vous aviez eu de la chance d'être encore en vie ? Je connais des enfants qui ne l'ont pas eue. Ma sœur par exemple... laissa tomber Van Dieren sans émotion.

— Je suis désolé...

— Vous ne pouviez pas savoir. Je n'en parle jamais. J'ai longtemps refoulé la chose, puis je l'ai exprimée dans un long travail thérapeutique. J'ai réussi à la neutraliser... Voyez-vous, poursuivait-il comme s'il racontait l'histoire d'un autre, mes parents ont eu l'extrême mauvaise idée d'entrer dans une congrégation spirituelle, une secte si vous préférez, quand nous étions enfants. Complètement hypnotisés par la personnalité charismatique de Sâdhu Babou, le surnom de leur chef, ils ont vécu comme des hippies, lui ont confié tout leur argent, se sont mélangés avec d'autres couples tout aussi fanatisés, ont célébré l'amour universel et pratiqué le sexe sous toutes ses formes, même les plus immorales. Selon les coutumes de la secte, nos parents nous ont répudiés. Ma sœur et moi avons été séparés d'eux et placés dans une « maison d'élévation », comme ils disaient, avec les autres enfants. On nous a enseigné une sélection très personnelle de textes sacrés à raison de sept heures par jour, un vrai lavage de cerveau, et nous étions chargés de toutes les corvées de la congrégation, à raison également de sept heures par jour. Nous étions livrés à nous-mêmes, asservis par des brutes qui nous infligeaient de mauvais traitements avec une créativité et une cruauté inimaginables, pour tout et pour rien. Une leçon mal apprise, un verre mal essuyé... Nous vivions dans la terreur. Ils abusaient aussi de nous sexuellement, surtout des filles. Nous n'avions plus accès à nos parents. La seule fois où ma sœur a revu ma mère, c'est quand elle l'a revêtue d'une toge blanche pour

l'offrir à Sâdhu Babou qui, malheureusement pour elle, l'a trouvée à son goût. Elle s'est suicidée à quatorze ans. J'en avais seize et je me suis enfui, après cinq années dans cet enfer. Je me suis demandé comment j'avais tenu tout ce temps. L'endoctrinement, je crois... Après mon passage à vide, je me suis juré d'agir. J'ai construit ma carrière pas à pas, avec ce but précis. Ma fortune ne me rendra pas ma sœur, conclut le Hollandais. Je n'ai jamais revu mes parents. Ma famille n'existe plus. Alors, j'en ai reconstruit une autour de mes projets professionnels. Prenez vos verres, je vous fais visiter... J'ai besoin de marcher.

Ils commencèrent par le bâtiment le plus éloigné, le « hangar », au cœur duquel des centaines d'ordinateurs et de serveurs réfrigérés ronronnaient, clignotaient, bipaient. La puissance de calcul était impressionnante. Les techniciens saluèrent Van Dieren par son prénom et indiquèrent que tout fonctionnait correctement.

C'est au cœur de ces machines qu'étaient construits, puis compilés, puis comprimés les univers virtuels de chaque exploration SexOD avant d'être envoyés au boîtier de la taille d'un smartphone de la mallette.

C'est ici que naissaient les avatars...

— Avec une telle installation, qu'est-ce qui vous empêche de diffuser les SexOD plus largement ? demanda Pat.

— Ne vous méprenez pas. L'univers de réalité augmentée que nous proposons demande énormément de ressources. Dans cette pièce, il y a de quoi alimenter en parallèle une centaine d'explorations simultanées, pas davantage. Nous avons tout misé sur la qualité du graphisme et de l'interactivité. Ils doivent être réalistes pour que le cerveau de l'utilisateur y croie. À partir de là, tout est possible, mais sans ce niveau de qualité, l'exploration est reléguée au rang de jeu vidéo. Or l'opération SexOD n'est pas conçue pour assouvir les pulsions sexuelles de l'utilisateur lambda. Elle vise à influencer des personnalités généralement intelligentes, cultivées et très éduquées, comme les politiciens, les capitaines d'entre-

prise ou les journalistes influents. Tout le système repose sur la confiance. Le SexOD est proposé par cooptation. Quelqu'un que vous connaissez bien vous invite à vivre une expérience exceptionnelle. Cette confiance a priori doit nécessairement se retrouver dans l'exploration. Vous devez vous sentir en sécurité, rencontrer des avatars réalistes qui tiennent un discours cohérent, évoluer dans un univers familier. Ce monde virtuel doit répondre à vos envies, vos désirs, vos besoins, vous mettre en valeur, sans jamais s'imposer à vous. Vous devez conserver le contrôle pour ressentir la toute-puissance de l'enfant que vous étiez. Ce n'est qu'une fois cette régression intégrée que nous pouvons commencer à influencer les utilisateurs, puis à sculpter leurs pensées.

— À travers des relations sexuelles ?

— Le sexe n'est qu'un vecteur, cher ami. Nous travaillons directement avec le cerveau. Dès qu'il croit à l'univers virtuel, il réagit comme si c'était la réalité. Il devient potentiellement perméable, et ce de manière naturelle. Dès lors, nous utilisons son fonctionnement à notre avantage. Nous avons choisi de mettre à profit le circuit de la récompense, qui dépend d'une région appelée striatum. Quand un humain effectue une action significative pour sa survie et celle de son espèce, son striatum déclenche une libération de dopamine. Ce neurotransmetteur procure à l'organisme un sentiment inégalé d'excitation et de plaisir. Il le « récompense ». Et l'organisme en redemande, ce qui fixe le comportement et crée un circuit. En d'autres mots, nous nous droguons nous-mêmes quand nous accomplissons cinq catégories d'action : manger, se reproduire, acquérir du pouvoir, obtenir des informations sur notre environnement et le faire en effectuant un minimum d'efforts. Une exploration SexOD travaille directement sur trois catégories : le sexe, le sentiment de pouvoir et les informations. C'est une combinaison gagnante à tous les coups. À de très rares exceptions près, tout le monde a envie d'une vie sexuelle satisfaisante.

— De cette manière, vous réglez le problème de la solidité des couples ?

— Exactement. En éliminant le problème numéro un des couples, nous les rendons éternels. Le SexOD simplifie la vie, ouvre des espaces d'expression non censurés, comble n'importe quel appétit, sans empiéter sur la vie réelle. Au contraire. Les personnalités tiennent généralement à conserver une image publique lisse et irréprochable. Leur couple doit être parfait aux yeux de l'opinion. Elles ont souvent une vie très active qui laisse peu de place à leur vie familiale ou sexuelle. Avec le SexOD, elles peuvent jouir des deux : leur couple et leur sexualité. Moins frustrées, elles s'entendent mieux. C'est tout bénéfique pour leurs enfants.

Ils entrèrent dans la « laiterie », où les trayeuses avaient été remplacées par un laboratoire sophistiqué constellé d'instruments scientifiques de toutes sortes, dont certains étaient connectés à des combinaisons SexOD vides. Ici encore, Van Dieren salua tout le monde par son prénom. Les spécialités de chacun étaient indiquées sur leur badge : pharmaciens, endocrinologues, spécialistes en nanotechnologie, ingénieurs textiles... il demanda à une chimiste en train de vérifier une émulsion quand serait prête la prochaine livraison de nanocapsules. Dans deux jours, répondit-elle, les polymères devaient encore sédimenter.

— Ici, nous sommes au cœur du hardware, si je puis dire. Dans ce laboratoire, nous synthétisons les nanocapsules et améliorons en permanence les combinaisons SexOD. C'est un travail passionnant. Influencer l'utilisateur sans qu'il en ait conscience nous a demandé beaucoup d'efforts. Nous sommes parvenus à une séquence qui combine ce que la science fait de mieux actuellement. Suivez-moi, ce sera plus clair dans ce que nous appelons la « salle de traite ».

La pièce attenante avait la grandeur d'un studio de journal télévisé. Sur le mur principal, un gigantesque tableau interactif affichait une carte de l'Europe constellée de points orange ternes et, parfois, lumineux.

Trois personnes s'ennuyaient aux consoles.

À droite, séparée par une vitre, on apercevait une série de caissons insonorisés équipés de micros et de casques.

Une des opératrices vint à leur rencontre.

— Bonjour Xa.

— Bonjour Nele. C'est assez calme, à ce que je vois.

— Oui, comme tous les après-midis.

— Des explorations de niveau deux en cours, que je pourrais montrer à nos invités?

— Non, hélas! Uniquement des niveaux un.

— Tu pourrais lancer un enregistrement d'un niveau deux récent?

— Bien sûr. Je m'en occupe tout de suite.

— Vous voulez dire que chacun de ces points est une combinaison SexOD? demanda Pat, qui aurait apprécié de recevoir les données de géolocalisation au lieu d'avoir à disséminer des mouchards. Il y en a combien en activité?

— Actuellement, cent-vingt. Nous avons commencé par les Pays-Bas, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, ainsi que la Belgique et le Luxembourg. Nous prévoyons d'attaquer la France, la Suisse et l'Italie prochainement. Nous stabilisons les couples de personnalités et soutenons les politiques d'aide à l'enfance et de répression des adultes maltraitants. Nous assurons également la sécurité des opérations et élaborons un maillage intelligent. Rien qu'en Suède, nous contrôlons le chef de cabinet de la Première ministre ainsi que son mari, la ministre de la Santé et des Affaires sociales, celle de l'Enfance, le ministre de la Justice, celui de l'Intérieur, le chef de la police, le procureur en chef, le directeur des principales chaînes de télévision nationales, le rédacteur en chef du premier groupe de presse, les leaders des deux principaux syndicats, six des patrons de l'OMXS30, le principal indice boursier suédois, dans les secteurs pharmaceutiques, technologiques et télécoms, pour ne citer qu'eux. Nous demeurons opportunistes, en fonction des tendances politiques dans chaque pays, et nous nous adaptons à l'actualité, bien entendu.

— Niveau un et deux, quelle est la différence ? demanda Graham.  
— Au niveau un, l'utilisateur est autonome dans l'utilisation de sa SexOD. Les interactions avec les avatars y sont majoritairement sexuelles. Tout est automatique. Nous n'intervenons qu'en cas de bogue...

— Même pour les conversations ?

— Notre moteur d'intelligence artificielle est suffisamment robuste pour prendre en charge les comportements et interactions à caractère sexuel. Vous n'imaginez pas à quel point les conversations autour de cette thématique sont convenues. Ça rend l'humain prévisible. Binaire, dirais-je même. Grâce au *Black Bubbles*, nous renforçons les opinions selon deux axes : d'une part, profitez d'une sexualité riche et d'un couple solide et, d'autre part, faites le bonheur de vos enfants. La répétition du message juste après un orgasme dopé favorise son ancrage. Nous avons étudié de près plusieurs utilisateurs sur une période de six à douze mois. L'évolution des comportements et des opinions est significative.

— Dopé ? Vous dopez les orgasmes ?

— Oui, bien entendu, vous allez comprendre... Nele, tu lances l'enregistrement ?

— Voilà, Xa.

— Merci. Voilà. Pour chaque exploration, nous disposons d'un enregistrement complet. L'écran principal reproduit la vue de l'utilisateur. Comme vous voyez, c'est réaliste. Les écrans secondaires indiquent ses paramètres physiologiques. Nous pouvons voir, sur cet écran, une augmentation du stress, par exemple. L'avatar adapte automatiquement son comportement. Regardez, l'homme demande si tout va bien et caresse le bras de l'utilisatrice. Le stress redescend. Nele, tu nous avances jusqu'au pic orgasmique, s'il te plaît ? Voilà. Observez bien les paramètres. Tous augmentent de manière linéaire, puis la courbe devient exponentielle. Dès que la combinaison perçoit ce changement, son émetteur intégré, de la taille d'un patch de nicotine situé au-dessus des vertèbres lombaires, produit un champ magnétique très spécifique qui fait réagir

les nanocapsules agglomérées dans l'estomac grâce à leurs propriétés magnétiques, justement. Elles libèrent alors un cocktail de neurotransmetteurs qui amplifie l'orgasme d'un facteur X que nous limitons à dix. Inutile de préciser que le circuit de la récompense capte l'information et toutes celles qui accompagnent ce moment particulier. La durée d'émission du champ magnétique détermine la puissance de l'orgasme.

— Elle doit être adaptée à la consommation de *Black Bubbles*, alors...

— Précisément.

— Et le niveau 2 ?

— Il est réservé aux personnalités les plus influentes de notre panel. Celles qui ont le pouvoir de changer les choses dans un avenir proche. Comme, par exemple, monsieur Våktaren. Nele, tu peux vérifier si Svetlana ou Maximiliana sont sur le site ?

— Je m'en occupe, Xa...

— Au niveau 2, les utilisateurs ont acquis un certain niveau de maturité dans leur exploration SexOD. Nous relevons des constantes. Certains se fixent sur des avatars partenaires, d'autres sur des pratiques sexuelles, d'autres encore sur des lieux. Nous introduisons alors des interactions réelles, d'abord au compte-gouttes, puis, lorsque le lien est établi, de manière plus régulière. De vrais intervenants, qui prennent place dans les caissons insonorisés que vous voyez, interagissent avec l'utilisateur et gagnent d'autant plus facilement sa confiance que leur avatar répond à ses préférences. Tout l'aspect sexuel est automatisé, comme au niveau 1, mais les dialogues sont d'un tout autre calibre. Jean-Luc Våktaren, par exemple, est conseillé par Svetlana, diplômée en droit international à la Sorbonne, et par Maximiliana, qui a décroché un diplôme en sciences sociales et politiques à l'université Humboldt de Berlin. À travers leurs avatars, elles reproduisent les fameuses conversations sur l'oreiller qui influencent les politiciens depuis l'Antiquité. Ici encore, les messages les plus importants sont délivrés dans la phase orgasmique.

— Non, elles ne sont pas là, Xa, rapporta Nele. Elles profitent du retrait de Våktaren pour prendre quelques jours de congé.

— Je m'en doutais. Il faut les comprendre, elles sont de garde tous les week-ends ou selon les patterns de leurs incarnés... c'est comme ça que nous nommons les utilisateurs entre nous...

— Eh bien Xavier, heureusement que vous êtes plutôt vertueux. Je me demande ce que donnerait votre invention entre les mains d'un cynique... commenta Graham Taylor. À ce propos, nous avons fait un point détaillé dans la voiture. Nous avons déconnecté Våktaren, comme vous l'avez demandé. Il n'a plus accès au système SexOD et je doute fort qu'il fasse la publicité de ses explorations passées.

— J'ai musclé notre intervention auprès de l'inspecteur Törnqvist, compléta Pat. Il lui reste vingt-quatre heures pour accepter le pacte que vous lui proposez.

— Par contre, nous avons un souci avec Magnus Svensson. Ses hommes ont battu Cunningham à mort. Il sait qui vous êtes et veut vous rencontrer. Personnellement, je déconseille. Souhaitez-vous que nous nous occupions de lui ?

— Non. La violence ne résout rien. Monsieur Svensson porte encore le deuil de son épouse. Je le recevrai.

— Comme vous voudrez, Xavier.

Le jeune homme vu auparavant arriva en courant et reprit son souffle.

— Ah, Xa, tu es là ! Nous t'avons cherché partout. Nous avons la réponse, pour le dysfonctionnement du SexOD 24 de Madame Svensson. Niveau hardware, la combinaison fonctionne impeccablement. Nous avons fait tourner les routines software sans trouver de bogue. Nous avons étudié l'enregistrement. En fait, c'est une simple erreur d'encodage. La personne qui devait paramétrer le taux d'amplification orgasmique a encodé 50.0 au lieu de 5.00. Le système a automatiquement corrigé la cote en 50.00.

— Ce n'est pas vrai ! s'inquiéta Van Dieren. Aucun organisme ne peut supporter une telle décharge de plaisir ! Bon, dis à l'équipe

de développement d'interdire sur ce paramètre toute valeur supérieure à 15, avec avertissement de danger à partir de 10, tu veux bien ? Il ne faut pas que ça se reproduise.

— C'est comme si c'était fait, Xa, repartit le jeune homme.

— Merci, Bo. Bien, au moins connaissons-nous la cause de tout ce remue-ménage. Quelle déveine ! Heureusement que nous fonctionnons en mode agile et corrigeons rapidement les erreurs, précisa-t-il à ses invités. Dommage qu'elles soient généralement d'origine humaine. On ne m'enlèvera pas de l'esprit qu'une machine reste nettement plus fiable qu'un être organique, et la tendance ne s'inversera pas de sitôt. Bien, j'ai réservé une table dans le meilleur restaurant d'Eindhoven. Nous pourrons y discuter en toute tranquillité. J'ai apprécié votre efficacité dans cette affaire. J'aimerais poser avec vous les bases d'une collaboration pérenne... et moins coûteuse.



Quinze jours plus tard, vendredi 17 décembre.

— À table, les enfants! cria la mère de Gabriella Ekdhal en enfonçant le bouton de la télécommande pour éteindre la télévision.

— Attends, maman, laisse un peu, lui demanda l'inspectrice...

L'écran se ralluma sur une interview de Ole Tallholm, du parti libéral Les modérés, qui commentait sa nomination au poste de ministre de la Santé et des Affaires sociales.

La langue de bois habituelle.

Il promettait de poursuivre le travail entamé par Karin Roslin-Svensson, sa brillante et regrettée prédécesseuse, si respectée malgré leurs différences, tout en s'alignant sur une ligne budgétaire stricte. Il disait avoir entendu l'appel de ses concitoyens relatif au bien-être et à la santé mentale des enfants et, dans un vibrant instant de courage politique, s'engageait à trouver un moyen de financer un accompagnement psychologique et scolaire pour tous ceux dont les parents entamaient une procédure de divorce.

Concernant la base de données ADN, son cabinet allait en étudier les possibilités, en concertation avec la commission en charge de la protection des données individuelles. Des premiers contacts seraient prochainement pris avec les ténors suédois de l'industrie pharmaceutique pour assurer un protocole fiable, sécurisé et peu onéreux.

Pas un mot sur l'immobilisation patrimoniale des parents en cas de divorce.

— Lui, je ne l'aime pas, dit la mère de Gabriella en le coupant au milieu d'une phrase. Il est passé où, le précédent ? Le sympa avec sa chouette énergie...

— Officiellement, Jean-Luc Våktaren s'est mis en retrait pour cause de surmenage, indiqua Tyko. Officieusement, il suit une cure de désintoxication.

— C'est bien dommage...

La petite Svea lâcha ses crayons, accourut et se cala confortablement sur les genoux de sa maman. Ses premières séances chez un psychopédagogue lui faisaient le plus grand bien. Elle refleurrissait. Les ados se firent davantage prier. Difficile de quitter leurs écrans. L'aînée semblait nostalgique. La présence de Sonia aux côtés de Tyko n'y était sans doute pas étrangère. Son frère, au contraire, trouvait plutôt sympa de la rencontrer et s'installa à gauche de l'inspecteur, qui n'en devenait que plus inspirant.

Son attention se focalisait toutefois sur le grand baraqué aux yeux marrons qui lui faisait face.

Il avait déjà croisé Kjell plusieurs fois dans la rue, mais ne s'attendait pas à le retrouver à sa table ni à le voir échanger avec sa mère des regards enamorés et des petits gestes qui se voulaient furtifs, mais n'échappaient à personne. Il se demanda s'il devait s'en réjouir ou s'en désoler et décida de reporter la question, d'autant qu'à sa gauche, le commissaire levait son verre, suivi par le drôle de grand type tout pâle qui lui rappelait un des moines de sa série médiévale préférée... À moins que ce soit celle sur les Vikings ? Non, la médiévale ! Pour les Vikings, il manquait clairement de muscles.

— Birgit, Gabriella, merci pour votre invitation. Quelle magnifique idée d'avoir organisé ce julbord avancé, dit-il en désignant le repas de Noël déployé sur la table autour de la pièce principale, le julkinska ou jambon de Noël.

— Merci, Klas. Gabriella a beaucoup insisté, je dois dire. Comme c'est votre dernier Noël d'équipe, j'ai trouvé normal d'accepter.

— Maman, s'il te plaît...

— Quoi, ma chérie ? Il faut appeler un chat un chat. Le politiquement correct, ça n'a jamais été ma spécialité, tu devrais le savoir.

— Tu as raison, Birgit, parlons vrai, relança le commissaire. Je lève mon verre à la brillante équipe de la criminelle de Täby qui a prouvé que les bouseux de province pouvaient encore damer le pion aux aristos de la grande ville ! *Skål!*

— *Skål!* répondirent en cœur tous les convives en avalant une gorgée de champagne.

— Et moi, je bois à la retraite anticipée, mais amplement méritée de notre vénérable guide, le commissaire Klas Söderlund, qui s'en ira demain visiter l'Europe dans son mobile home. J'en profite pour ouvrir une petite cagnotte afin d'offrir à Klas un an d'assistance sur tout le continent. Il a perdu l'habitude des longs trajets, on n'est jamais trop prudent ! *Skål!* dit Valdemar avec un petit pincement au cœur. Dans quelques jours, ils allaient se retrouver bien seuls, Gabriella et lui, avec un nouveau patron qu'ils ne connaissaient pas.

— Dis tout de suite que je suis pantouflard !

— Je ne dis pas ça, Klas. Hier, tu as rejoint les toilettes sans déambulateur...

— *Tic tic tic*, fit le couteau de Tyko en frappant un verre à eau vide. J'ai une annonce à vous faire. Voilà. J'ai reçu un appel du chef du fameux *Riksmordsgruppen*. Ils ont suivi l'enquête et apprécié mes qualités. Ils me proposent de rejoindre l'équipe nationale des homicides. J'ai décidé d'accepter. Je commence le premier janvier.

— Bravo ! Je t'avais dit que tu ferais une grande carrière, Tyko ! s'enthousiasma Gabriella. *Skål!*

— *Skål!* répondirent avec tiédeur Klas, pas dupe, et Valdemar, le seul à être au courant, avec Sonia, alors que Tyko levait son verre en leur direction presque en s'excusant, même s'il savait que ni l'un ni l'autre ne lui tenaient rigueur de son choix.

Il avait fini par accepter le pacte de Van Dieren. Il ne voulait pas finir dans un placard. Il avait toujours eu envie d'être enquê-

teur. Il était fait pour cette vie. Elle était faite pour lui. Impossible de s'imaginer faire autre chose. Une belle carrière l'attendait, il en était persuadé. Pour la mener, il devait apprendre à faire des concessions. Peut-être finirait-il désabusé comme Klas ? Peut-être aurait-il un jour envie de faire le tour d'Europe, lui aussi, mais il n'était pas prêt à lâcher.

Il commençait à peine...

Par contre, il avait refusé le SexOD.

L'enquête l'avait profondément chamboulé.

Comme un serpent qui mue, il avait laissé derrière lui son enveloppe de frustration accumulée, de fantasmes inassouvis, d'hypersexualité refoulée. En trois jours, il avait éprouvé ses deux expériences sexuelles les plus puissantes. Deux morceaux d'anthologie diamétralement opposés qui s'étaient télescopés non pas dans son imaginaire, mais dans sa chair, y imprimant deux polarités inconciliables.

D'un côté, la communion de deux âmes, deux corps reliés par une énergie d'amour.

De l'autre, l'absorption de son esprit dans un monde connecté à son énergie pulsionnelle.

D'un côté, l'espoir d'un champ de possibles à découvrir à deux.

De l'autre, le consumérisme d'un champ de possibilités à explorer seul.

Il avait statué.

À la fin du repas, il partirait avec Sonia pour Burvik où les attendait le quatrième week-end immersif du « Chemin vers l'amour sacré ». Il l'appréhendait, mais en même temps se réjouissait d'aborder l'expérience avec un nouvel état d'esprit. Et puis, avec Sonia, il se savait entre de bonnes mains...

— Si tu as besoin de moi, même au *Riksmordsgruppen*, tu sais où me trouver, Tyko, dit Valdemar. Pour toi, je serai toujours là...

— Merci, mon cher Val. Je ne sais pas si je parviendrai à survivre sans nos soirées dans ton cagibi à écouter tes sélections expertes du hard rock en regardant des vidéos de mauvaise qualité...

— « On mesure l'intelligence d'un individu à la quantité d'incertitudes qu'il est capable de supporter ».

— Kant ? demanda le commissaire.

— Oui, c'est bien lui, Emmanuel Kant ! Alléluia, Klas ! Enfin ! Tu as réussi ! dit le *polisassistant* d'une voix messianique en levant ostensiblement les bras au ciel...

Un long et douloureux craquement s'ensuivit.

Sa vieille chemise venait de rendre l'âme, au grand bonheur de Svea, dont le fou rire se propagea bientôt à toute la tablée.

Au même instant, à sept-cents kilomètres de là, se tenait une discussion d'un tout autre genre. Xavier Van Dieren et Magnus Svensson s'étaient donné rendez-vous à mi-chemin, dans un restaurant chic du quartier de Nyhavn, à Copenhague.

Un terrain neutre.

Van Dieren avait profité du voyage pour offrir un city trip à son épouse. Svensson était venu seul et n'allait pas manquer de le faire remarquer au Hollandais.

Il dégaina à l'apéro.

— Je suis déçu, Van Dieren. Je m'attendais à ce que le meurtrier de ma femme soit plus... imposant, dit-il en buvant une gorgée de whisky sans porter de toast.

— Je suis sincèrement désolé pour votre perte, Monsieur Svensson. Il s'agit d'un regrettable accident. À aucun moment, nous n'avions anticipé le dysfonctionnement qui s'est produit.

— Arrête les conneries, Van Dieren ! Tu ne crois pas que tu vas t'en sortir avec quelques excuses bidons ?

— Je comprends votre colère. Vous êtes encore sous le choc, n'est-ce pas ?

— Arrête, je te dis ! Je n'ai pas fait sept-cents bornes pour que tu me fasses de la psychologie à deux balles. Et je ne suis pas venu pour que tu me bassines avec ma femme. Qu'elle repose en paix, c'est ce qu'elle a de mieux à faire. Je viens parler dédommagement.

— Bien, répondit l'ingénieur en informatique en s'appuyant

contre le dossier de son siège. Business, alors. Qu'entendez-vous par « dédommagement » ?

— Je sais tout de toi et de tes combines. Cunningham a craché le morceau. Tu distribues tes SexOD pour que des crétins huppés vivent leurs fantasmes en boîte, et c'est censé renforcer leur couple et protéger leurs mômes. Quelle blague ! Ton truc, c'est la mort des couples. Bientôt, il leur en faudra deux pour que chacun puisse avoir sa dose. Tu les as rendus accros ! C'est dégueulasse ! En même temps, c'est bien vu ! Ton invention, bien diffusée, c'est la richesse assurée à des niveaux que nous ne connaissons pas encore. Je veux ma part.

— Ça ne correspond pas à notre vision.

— Alors, changez de vision. La mienne est claire. Dans trois ans, nous inondons le marché du luxe. Je veux un tiers des parts. Tu vois, je suis honnête, je tiens compte de ton associé.

— C'est loin de ce que nous avons imaginé, Svensson.

— Ce n'est pas mon problème, Van Dieren. J'ai en ma possession l'enregistrement des confessions de Cunningham. J'en ai un autre, où Jean-Luc Våktaren explique qu'il a encouragé ma femme à utiliser ta combi. Je l'ai fait interner quelques mois pour le punir de sa trahison. Si tu ne veux pas que ça sorte, tu feras comme je dis.

— Vous me menacez ? Je dispose d'une très jolie vidéo où l'on voit vos hommes utiliser Cunningham comme un punching-ball pendant que vous l'interrogez.

— Un défi ! Quelle bonne idée ! Ça faisait longtemps... si j'étais toi, je ferais très attention, Van Dieren, dit le Suédois, cassant.

— Donc, vous me menacez... Et votre épouse, dans tout ça ? Et sa mémoire ? En quoi votre démarche l'honore-t-elle ?

— Laisse-la en dehors de ça. Karin était une nymphomane de première. Elle a péri par où elle a péché. Les gens retiennent ce qu'ils veulent. Moi, j'ai passé vingt-trois ans de mariage avec une hystérique à la maison. Enfin, j'ai la paix. Enfin, c'est calme. Tu ne m'auras pas au sentiment. Bien, il me semble qu'on s'est tout dit. Tu as une semaine. La prochaine fois, mets un costard, tu feras moins clown.

Resté seul, Xavier Van Dieren annula la commande et but posément sa coupe de champagne.

Une sensation remontait du fin fond de lui.

La terreur. La colère.

Ce type lui rappelait les sadiques de la « maison d'élévation » de la secte de Sâdhu Babou. Même énergie. Même impossibilité de dialoguer. Même méchanceté dans le fond de l'œil.

Il appela Graham Taylor.

— Graham ?

— Oui, Xavier ?

— Je viens de voir Svensson. Vous aviez raison.

— J'en suis désolé. Des problèmes en prévision ?

— Oui. J'en ai peur... Vous croyez qu'il y aurait moyen de le calmer ? Sans violence, je veux dire...

— Je vais voir ce que nous pouvons faire. Je vous reviens avec une offre. J'appliquerai notre nouveau tarif.

— Merci infiniment, Graham.

Il rentra à l'hôtel en marchant. Le vent piquant lui fit du bien. La neige fondante aussi. Avant de rejoindre son épouse, il s'arrêta dans la seconde suite qu'il avait louée, comme ça lui arrivait parfois. Il devait y faire 23°, comme demandé.

Il s'y dévêtit et enfila son SexOD personnel. Après plus de trente ans de vie commune, son couple n'essayait plus de ranimer une flamme dont ils se demandaient si elle avait perduré plus d'une année. Leur force se situait ailleurs. Ils avaient besoin l'un de l'autre. Il enfonça le bouton, entre les lunettes de natation.

*Bonjour et bienvenue, Xavier. Veuillez patienter quelques instants pendant le calibrage du SexOD.*

Ça lui faisait toujours le même effet.

La volupté de s'abandonner à un monde sans danger.

Mieux, tellement mieux que la réalité.

Son monde à lui.



## Rapport de mission

Le lendemain, samedi 18 décembre.

Un smartphone ultra-sécurisé sonna dans le penthouse qui surplombait un des plus hauts gratte-ciels de Houston, au Texas. Ted Irons décrocha, balança son siège en arrière et posa sur son bureau ses pieds chaussés de bottes en peau de serpent assorties à son complet vert émeraude. De sa main libre, il jouait avec son stetson.

— Graham Taylor, au rapport pour l'opération SexOD.

— Bonjour Graham. Alors, qu'est-ce que ça donne ?

— C'est en ordre, Ted. Tout a été bouclé. Van Dieren est convaincu qu'il s'agissait d'un accident. Il a gobé cette histoire de virgule. Le technicien que nous avons soudoyé ne parlera pas. Il a trop à perdre.

— Et son remplaçant ?

— Våktaren ? Passé en pertes et profits...

— Non, l'autre...

— Ole Tallholm ? Nous avons pris contact avec lui. Il a déjà vécu trois explorations SexOD. Il a des goûts particuliers...

— Lesquels ?

— Travestisme. Il adore se déguiser en *drag queen*... et ce n'est que le début. Je m'attends à un coming out virtuel...

— Ça promet ! Bref, on le tient par les couilles. Conserve bien les enregistrements, hein ! Envoie-les-moi à l'occasion, qu'on rigole. Ça nous changera de cette Karin et de ses fantasmes de vieille frustrée. Elle, je ne la sentais pas. Dès que Xavier a envisagé un rapprochement, quand on s'est renseignés, il était clair qu'elle allait nous

casser les burnes en mode gauchiste. On a bien fait de s'en séparer. Au moins, elle est partie heureuse...

— Reste son mari, Magnus...

— Quoi, Magnus ?

— Il a capté l'opération. Il veut commercialiser SexOD. Il réclame sa part.

— Combien demande-t-il ?

— Trente-trois pour cent...

— Le vilain gourmand ! Comme si on allait partager avec lui quand on lancera la version Premium ! Tu t'en occupes ?

— Je peux demander à Pat de l'extraire.

— Pat ? Tu réponds de lui sur ta tête ? Je ne veux pas d'initiative à la con...

— Oui.

— Okay, se détendit le Texan. Et, Graham, un truc discret, tu entends ? Un accident de voiture, une électrocution dans une baignoire... Pas un truc tarabiscoté genre SexOD.

— Et les enfants Svensson ?

— Quoi, les enfants ?

— On s'en occupe aussi ?

— Non, pourquoi veux-tu qu'on touche aux gosses ?

— On pourrait leur éviter de devenir orphelins...

— Tu mollis, Graham ? Xavier déteint sur toi, ou quoi ? Qu'est-ce que tu veux que ça me foute, qu'ils soient orphelins ? La vie se chargera de les endurcir.

Bon, dossier suivant. J'ai besoin de toi pour une nouvelle mission. Cette fois, tu devras planifier une crise industrielle. Tu auras besoin de toute une équipe... Je te briefe dès que j'ai plus d'info.

— Okay. J'attends tes instructions...

Fabriqué par Printteam  
Imprimé et façonné en U.E., 1e trimestre 2026.  
[www.print-team.fr](http://www.print-team.fr)

# SEXOD

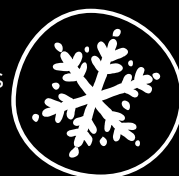
**En Suède, une femme passe la nuit de ses rêves avec son amant d'un soir. Habile, il répond à ses désirs inavoués et fait monter en elle une vague irrésistible de plaisir qui l'emporte... dans la mort !**

Cette femme, c'est Karin Roslin-Svensson, Ministre de la Santé et des Affaires sociales, retrouvée en petite tenue dans une villa de luxe qui ne lui appartient pas. Pour Tyko Törnqvist, jeune inspecteur de la Police Criminelle, c'est l'occasion de mener sa première investigation d'envergure. Alors qu'il part à la recherche de l'amant, la succession de la ministre est lancée. Entre nanotechnologies, politique familiale, neurotransmetteurs et affaire d'état, Tyko plonge dans un univers où l'orgasme devient un nouvel enjeu de pouvoir.

Un livre au croisement du policier et de l'anticipation qui pose la question de nos relations intimes dans un futur proche.

## COLLECTION SEMEURS DE GIVRE

Des thrillers haletants qui mettent en lumière les dérives potentielles des comportements dans un monde matérialiste... et ouvrent des pistes de réflexion inédites.



### L'AUTEUR

Écrivain et business coach, expert en stratégies relationnelles et gestion des comportements toxiques, Patrick Collignon pose un regard sans concession sur la réalité du monde et ce que nous en faisons. Sans concession,

*« Moderne, efficace, traitant de thématiques futuristes, mais pas tant que ça, évoquant des sujets qui nous touchent tous, le couple, la sexualité, l'amour, SexOD contient tous les marqueurs d'un page turner captivant. »*

**Carine Dalcq, conseillère littéraire**

  
**Patchenco**  
EDITIONS

Prix public TTC : 22,00 €

